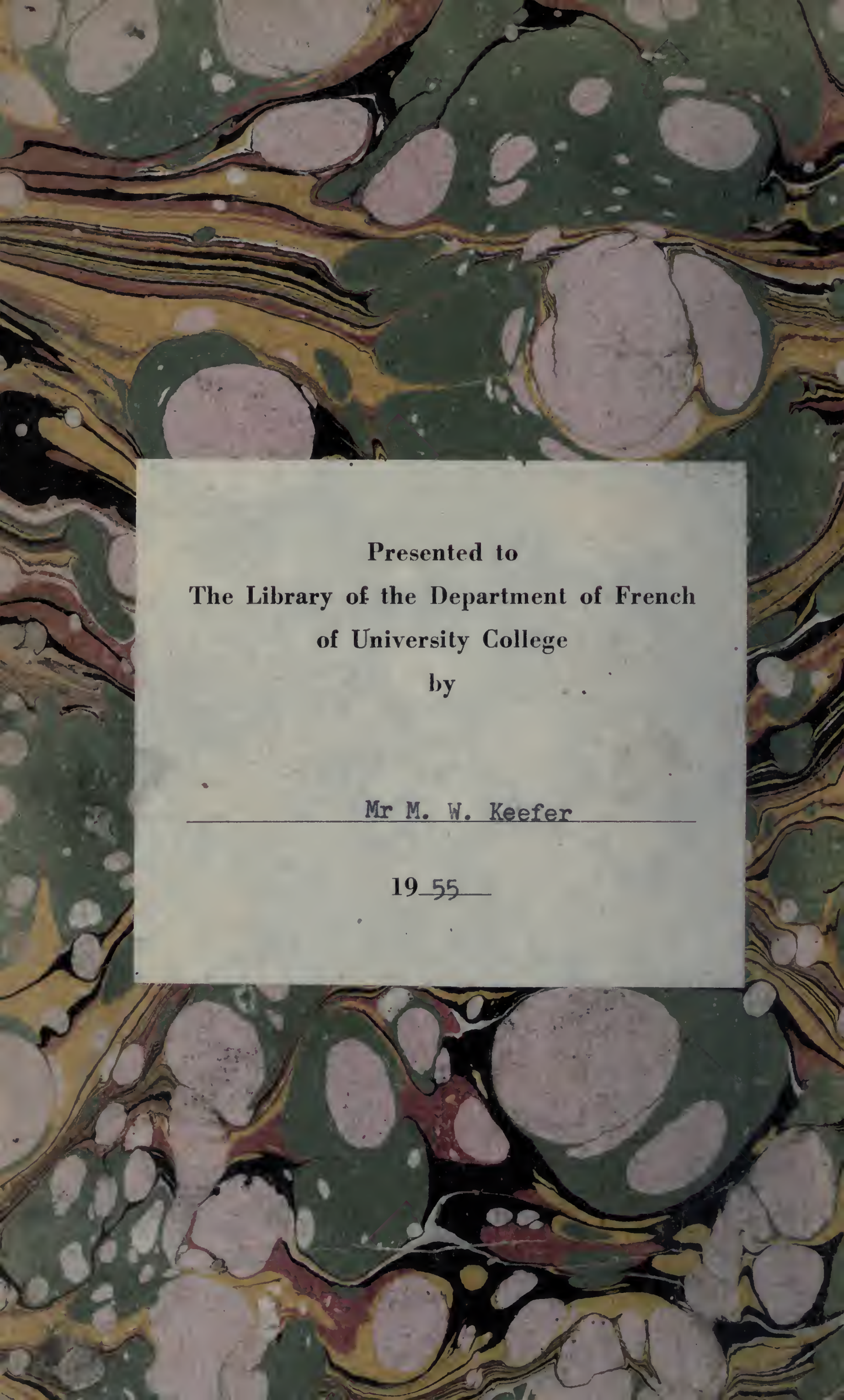
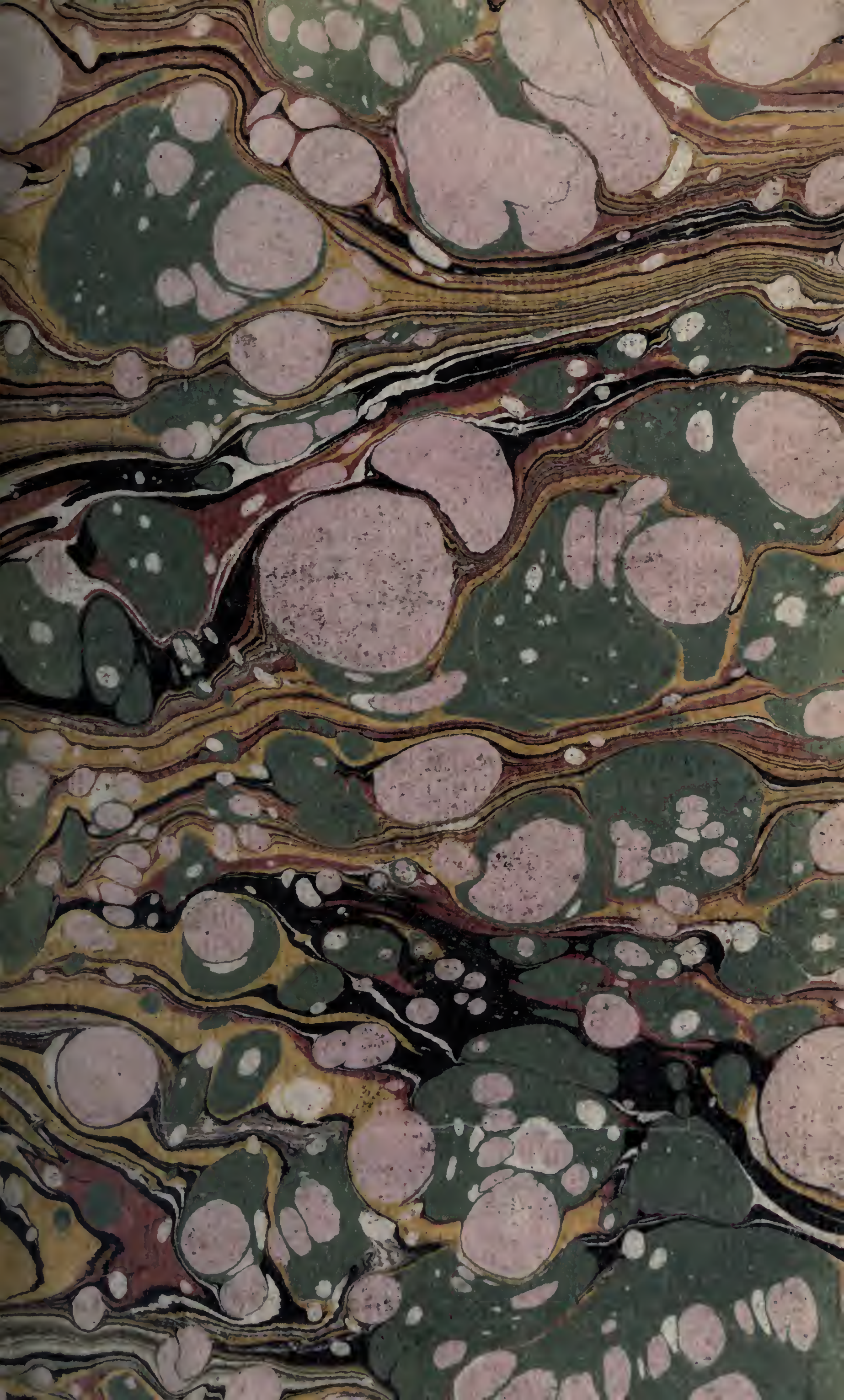

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0731



Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
19 55



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

M.

MAGIE.

LA magie eſt encore une ſcience bien plus plauſible que l'aſtrologie & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aérien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion : la première, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appelait *eſprit, ſouffle, vent :* cet eſprit, ce ſouffle, ce vent était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pu diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très-bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habités, viſiter ſes parens, ſes amis, leur parler, les inſtruire ; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt peut paraître.

Les ames pouvaient très-bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer : elles n'y manquaient pas ; & le mot *Abraxa*, prononcé

avec quelques cérémonies, fesait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je suppose qu'un égyptien eût dit à un philosophe : *Je descends en ligne droite des magiciens de Pharaon, qui changèrent des baguettes en serpens, & les eaux du Nil en sang ; un de mes ancêtres se maria avec la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel à la prière du roi Saül : elle communiqua ses secrets à son mari, qui lui fit part des siens : je possède cet héritage de père & de mère, ma généalogie est bien avérée ; je commande aux ombres & aux élémens.* Le philosophe n'aurait eu autre chose à faire qu'à lui demander sa protection : car si ce philosophe avait voulu nier & disputer, le magicien lui eût fermé la bouche en lui disant : *Vous ne pouvez nier les faits ; mes ancêtres ont été incontestablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas ; vous n'avez nulle raison pour croire que je sois de pire condition qu'eux, surtout quand un homme d'honneur comme moi vous assure qu'il est sorcier.* Le philosophe aurait pu lui dire : Faites-moi le plaisir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en sang, cette baguette en serpent. Le magicien pouvait répondre : Je ne travaille pas pour les philosophes : j'ai fait voir des ombres à des dames très-respectables, à des gens simples qui ne disputent point : vous devez croire au moins qu'il est très-possible que j'aie ces secrets, puisque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont possédés : ce qui s'est fait autrefois se peut faire aujourd'hui, & vous devez croire à la magie, sans que je sois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raisons sont si bonnes que tous les peuples ont eu des sorciers. Les plus grands sorciers étaient payés

par l'Etat pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foie d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on ſi long-temps puni les autres de mort ? ils feſaient des choſes plus merveilleuſes ; on devait donc les honorer beaucoup, on devait ſurtout craindre leur puiſſance. Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé ; car on devait préſumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ſes juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de lui dire : Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un ſorcier véritable, mais comme un faux ſorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne poſſédez pas ; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fauſſe monnaie : plus nous aimons la bonne, plus nous puniſſons ceux qui en donnent de fauſſe : nous ſavons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous ſommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puiſque vous vous laiſſez brûler comme un ſot.

Il eſt vrai que le magicien pouſſé à bout pourrait dire : Ma ſcience ne s'étend pas juſqu'à éteindre un bûcher ſans eau, & juſqu'à donner la mort à mes juges avec des paroles ; je peux ſeulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matières en d'autres : mon pouvoir eſt borné ; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu ; c'eſt comme ſi vous feſiez pendre un médecin qui aurait guéri de la fièvre, & qui ne pourrait vous guérir d'une paralyſie. Mais les juges lui répliqueraient : Faites-nous donc voir quelque ſecret de votre art, ou conſentez à être brûlé de bonne grâce. (*)

(*) Voyez *Poſſédés*.

MAHOMETANS.

JE vous le dis encore, ignorans imbécilles, à qui d'autres ignorans ont fait accroire que la religion mahométane eſt voluptueuſe & ſenſuelle, il n'en eſt rien; on vous a trompés ſur ce point comme ſur tant d'autres.

Chanoines, moines, curés même, ſi on vous impoſait la loi de ne manger ni boire depuis quatre heures du matin juſqu'à dix du ſoir, pendant le mois de juillet, lorſque le carême arriverait dans ce temps; ſi on vous défendait de jouer à aucun jeu de haſard ſous peine de damnation; ſi le vin vous était interdit ſous la même peine; s'il vous fallait faire un pélerinage dans des déſerts brûlans; s'il vous était enjoint de donner au moins deux & demi pour cent de votre revenu aux pauvres; ſi accoutumés à jouir de dix-huit femmes on vous en retranchait tout d'un coup quatorze; en bonne foi oſeriez-vous appeler cette religion ſenſuelle?

Les chrétiens latins ont tant d'avantages ſur les muſulmans, je ne dis pas en fait de guerre, mais en fait de doctrine; les chrétiens grecs les ont tant battus en dernier lieu depuis 1769 juſqu'à 1773, que ce n'eſt pas la peine de ſe répandre en reproches injuſtes ſur l'iſlamiſme.

Tâchez de reprendre ſur les mahométans tout ce qu'ils ont envahi; mais il eſt plus aiſé de les calomnier.

Je hais tant la calomnie que je ne veux pas même qu'on impute des sottises aux Turcs, quoique je les déteste comme tyrans des femmes & ennemis des arts.

Je ne sais pourquoi l'historien du bas empire prétend (*a*) que *Mahomet* parle dans son *Koran* de son voyage dans le ciel : *Mahomet* n'en dit pas un mot; nous l'avons prouvé.

Il faut combattre sans cesse. Quand on a détruit une erreur, il se trouve toujours quelqu'un qui la ressuscite. (*)

MAITRE.

SECTION PREMIERE.

QUE je suis malheureux d'être né! disait *Ardassan Ougli*, jeune icoglan du grand padisha des Turcs. Encore si je ne dépendais que du grand padisha : mais je suis soumis au chef de mon oda, au capigi bachi; & quand je veux recevoir ma paye, il faut que je me prosterne devant un commis du tefterdar, qui m'en retranche la moitié. Je n'avais pas sept ans que l'on me coupa, malgré moi, en cérémonie, le bout de mon prépuce; & j'en fus malade quinze jours. Le derviche qui nous fait la prière est mon maître; un iman est encore plus mon maître; le molla l'est encore plus que l'iman Le cadi est un autre maître; le cadilesquier l'est davantage;

(*a*) XII[e] vol. page 209.

(*) Voyez *Arot* & *Marot*, & *Alcoran*.

le muphti l'eſt beaucoup plus que tous ceux-là enſemble. Le kiaïa du grand-viſir peut d'un mot me faire jeter dans le canal ; & le grand-viſir enfin peut me faire ſerrer le col à ſon plaiſir, & empailler la peau de ma tête, ſans que perſonne y prenne ſeulement garde.

Que de maîtres, grand DIEU ! quand j'aurais autant de corps & autant d'ames que j'ai de devoirs à remplir, je n'y pourrais pas ſuffire. O *Allah!* que ne m'as-tu fait chat-huant ! je vivrais libre dans mon trou, & je mangerais des ſouris à mon aiſe ſans maître & ſans valets. C'eſt aſſurément la vraie deſtinée de l'homme; il n'a des maîtres que depuis qu'il eſt perverti. Nul homme n'était fait pour ſervir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé ſon prochain, ſi les choſes étaient dans l'ordre. Le clair-voyant aurait conduit l'aveugle; le diſpos aurait ſervi de béquilles au cul-de-jatte. Ce monde aurait été le paradis de *Mahomet;* & il eſt l'enfer, qui ſe trouve préciſément ſous le pont-aigu.

Ainſi parlait *Ardaſſan Ougli*, après avoir reçu les étrivières de la part d'un de ſes maîtres.

Ardaſſan Ougli, au bout de quelques années, devint bacha à trois queues. Il fit une fortune prodigieuſe ; & il crut fermement que tous les hommes, excepté le grand-turc & le grand-viſir, étaient nés pour le ſervir, & toutes les femmes pour lui donner du plaiſir ſelon ſes volontés.

SECTION II.

COMMENT un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme, & par quelle eſpèce de magie incompréhenſible a-t-il pu devenir le maître de pluſieurs autres hommes? On a écrit ſur ce phénomène un grand nombre de bons volumes; mais je donne la préférence à une fable indienne parce qu'elle eſt courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de ſa femme *Procriti*. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit boſſu, les deux filles étaient jolies. Dès que le géant ſentit ſa force, il coucha avec ſes deux ſœurs, & ſe fit ſervir par le petit boſſu. De ſes deux ſœurs l'une fut ſa cuiſinière, l'autre ſa jardinière. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre ſon petit frère le boſſu; & lorſque celui-ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerf de bœuf.

Le boſſu devint ſoumis & le meilleur ſujet du monde. Le géant ſatisfait de le voir remplir ſes devoirs de ſujet, lui permit de coucher avec une de ſes ſœurs dont il était dégoûté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout-à-fait boſſus; mais ils eurent la taille aſſez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de DIEU & du géant. Ils reçurent une excellente éducation; on leur apprit que leur grand-oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute ſa famille ce qui lui plaiſait; que s'il avait

quelque jolie nièce, ou arrière-nièce, c'était pour lui ſeul ſans difficulté, & que perſonne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, ſon fils, qui n'était pas à beaucoup près ſi fort ni ſi grand que lui, crut cependant être géant comme ſon père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille ſe ligua contre lui, il fut aſſommé, & on ſe mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de diſſentions; mais tous les auteurs de Bénarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de ſiècles avant d'avoir l'eſprit de faire des lois; & ils le prouvent par une raiſon ſans réplique, c'eſt qu'aujourd'hui même où tout le monde ſe pique d'avoir de l'eſprit, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire une vingtaine de lois paſſablement bonnes.

C'eſt encore, par exemple, une queſtion inſoluble dans l'Inde, ſi les républiques ont été établies avant ou après les monarchies, ſi la confuſion a dû paraître aux hommes plus horrible que le deſpotiſme. J'ignore ce qui eſt arrivé dans l'ordre des temps; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naiſſant tous égaux, la violence & l'habileté ont fait les premiers maîtres; les lois ont fait les derniers.

MALADIE. MEDECINE.

JE suppose qu'une belle princesse qui n'aura jamais entendu parler d'anatomie, soit malade pour avoir trop mangé, trop dansé, trop veillé, trop fait tout ce que font plusieurs princesses ; je suppose que son médecin lui dise : Madame, pour que vous vous portiez bien il faut que votre cerveau & votre cervelet distribuent une moëlle alongée, bien conditionnée, dans l'épine de votre dos jusqu'au bout du croupion de votre altesse, & que cette moëlle alongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite, & quinze paires à gauche. Il faut que votre cœur se contracte & se dilate avec une force toujours égale, & que tout votre sang, qu'il envoie à coups de piston dans vos artères, circule dans toutes ces artères & dans toutes les veines environ six cents fois par jour.

Ce sang, en circulant avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône, doit déposer sur son passage de quoi former & abreuver continuellement la lymphe, les urines, la bile, la liqueur spermatique de votre altesse, de quoi fournir à toutes ses secrétions, de quoi arroser insensiblement votre peau douce, blanche & fraîche, qui sans cela serait d'un jaune grisâtre, sèche & ridée comme un vieux parchemin.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Monsieur, le roi vous paye pour me faire tout cela; ne manquez pas de mettre toute chose à leur place, & de me faire circuler mes liqueurs de

façon que je ſois contente. Je vous avertis que je ne veux jamais ſouffrir.

LE MEDECIN.

Madame, adreſſez vos ordres à l'auteur de la nature. Le ſeul pouvoir qui fait courir des milliars de planètes & de comètes autour des millions de ſoleils a dirigé la courſe de votre ſang.

LA PRINCESSE.

Quoi! vous êtes médecin, & vous ne pouvez rien me donner?

LE MEDECIN.

Non, Madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nettoient votre palais, mais l'architecte l'a bâti. Si votre alteſſe a mangé goulument, je puis déterger ſes entrailles avec de la caſſe, de la manne & des follicules de ſéné; c'eſt un balai que j'y introduis, & je pouſſe vos matières. Si vous avez un cancer, je vous coupe un teton, mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la veſſie, je puis vous en délivrer au moyen d'un dilatoire; & je vous fais beaucoup moins de mal qu'aux hommes: je vous coupe un pied gangrené, & vous marchez ſur l'autre. En un mot, nous autres médecins nous reſſemblons parfaitement aux arracheurs de dents; ils vous délivrent d'une dent gâtée ſans pouvoir vous en ſubſtituer une qui tienne, quelques charlatans qu'ils puiſſent être.

LA PRINCESSE.

Vous me faites trembler. Je croyais que les médecins guériſſaient tous les maux.

LE MEDECIN.

Nous guériſſons infailliblement tous ceux qui ſe guériſſent d'eux-mêmes. Il en eſt généralement, & à peu d'exceptions près, des maladies internes comme des plaies extérieures. La nature ſeule vient à bout de celles qui ne ſont pas mortelles. Celles qui le ſont ne trouvent dans l'art aucune reſſource.

LA PRINCESSE.

Quoi ! tous ces ſecrets pour purifier le ſang dont m'ont parlé mes dames de compagnie ! ce baume de vie du ſieur *le Liévre*, ces ſachets du ſieur *Arnoud*, toutes ces pillules vantés par leurs femmes de chambre ?.....

LE MEDECIN.

Autant d'inventions pour gagner de l'argent & pour flatter les malades pendant que la nature agit ſeule.

LA PRINCESSE.

Mais il y a des ſpécifiques.

LE MEDECIN.

Oui, Madame, comme il y a l'eau de Jouvence dans les romans.

LA PRINCESSE.

En quoi donc conſiſte la médecine ?

LE MEDECIN.

Je vous l'ai déjà dit, à débarraſſer, à nettoyer, à tenir propre la maiſon qu'on ne peut rebâtir.

LA PRINCESSE.

Cependant il y a des choſes ſalutaires, d'autres nuiſibles.

LE MEDECIN.

Vous avez deviné tout le fecret. Mangez, & modérément, ce que vous favez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? l'exercice. Quelle réparera vos forces ? le fommeil. Quelle diminuera des maux incurables ? la patience. Qui peut changer une mauvaife conftitution ? rien. Dans toutes les maladies violentes nous n'avons que la recette de *Molière*, *feignare*, *purgare*, & fi l'on veut, *cliſterium donare*. Il n'y en a pas une quatrième. Tout cela n'eft autre chofe, comme je vous l'ai dit, que nettoyer une maifon à laquelle nous ne pouvons pas ajouter une cheville. Tout l'art confifte dans l'à-propos.

LA PRINCESSE.

Vous ne fardez point votre marchandife. Vous êtes honnête homme. Si je fuis reine, je veux vous faire mon premier médecin.

LE MEDECIN.

Que votre premier médecin foit la nature. C'eft elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont pouffé leur carrière jufqu'à cent années, aucun n'était de la faculté. Le roi de France a déjà enterré une quarantaine de fes médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier & confultans.

LA PRINCESSE.

Vraiment, j'efpère bien vous enterrer auffi.

MARIAGE.

SECTION PREMIERE.

J'AI rencontré un raisonneur qui disait : Engagez vos sujets à se marier le plutôt qu'il sera possible ; qu'ils soient exempts d'impôt la première année, & que leur impôt soit réparti sur ceux qui au même âge seront dans le célibat.

Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les registres affreux de vos greffes criminels ; vous y trouvez cent garçons de pendus, ou de roués, contre un père de famille.

Le mariage rend l'homme plus vertueux & plus sage. Le père de famille ne veut pas rougir devant ses enfans. Il craint de leur laisser l'opprobre pour héritage.

Mariez vos soldats, ils ne déserteront plus. Liés à leur famille, ils le seront à leur patrie. Un soldat célibataire n'est souvent qu'un vagabond, à qui il serait égal de servir le roi de Naples & le roi de Maroc.

Les guerriers romains étaient mariés ; ils combattaient pour leurs femmes & pour leurs enfans ; & ils firent esclaves les femmes & les enfans des autres nations.

Un grand politique italien, qui d'ailleurs était fort savant dans les langues orientales, chose très-rare chez nos politiques, me disait dans ma jeunesse : *Caro figlio*, souvenez-vous que les Juifs n'ont jamais

eu qu'une bonne inſtitution, celle d'avoir la virginité en horreur. Si ce petit peuple de courtiers ſuperſtitieux n'avait pas regardé le mariage comme la première loi de l'homme, s'il y avait eu chez lui des couvens de religieuſes, il était perdu ſans reſſource.

SECTION II.

LE mariage eſt un contrat du droit des gens, dont les catholiques romains ont fait un ſacrement.

Mais le ſacrement & le contrat ſont deux choſes bien différentes; à l'un ſont attachés les effets civils, à l'autre les grâces de l'Egliſe.

Ainſi lorſque le contrat ſe trouve conforme au droit des gens, il doit produire tous les effets civils. Le défaut de ſacrement ne doit opérer que la privation des grâces ſpirituelles.

Telle a été la juriſprudence de tous les ſiècles & de toutes les nations, excepté des Français. Tel a été même le ſentiment des pères de l'Egliſe les plus accrédités.

Parcourez les codes théodoſien & juſtinien, vous n'y trouverez aucune loi qui ait proſcrit les mariages des perſonnes d'une autre croyance, lors même qu'ils avaient été contractés avec des catholiques.

Il eſt vrai que *Conſtance*, ce fils de *Conſtantin*, auſſi cruel que ſon père, défendit aux Juifs, ſous peine de mort, de ſe marier avec des femmes chrétiennes, (*a*) & que *Valentinien*, *Théodoſe*, *Arcade*, firent la même défenſe, ſous les mêmes peines aux femmes juives.

(*a*) Code théod. tit. *de Judæis*, loi VI.

Mais

Mais ces lois n'étaient déjà plus obſervées ſous l'empereur *Marcien ;* & *Juſtinien* les rejeta de ſon code. Elles ne furent faites d'ailleurs que contre les Juifs, & jamais on ne penſa de les appliquer aux mariages des païens ou des hérétiques avec les ſectateurs de la religion dominante.

Conſultez *St Auguſtin*, (*b*) il vous dira que de ſon temps on ne regardait pas comme illicites les mariages des fidelles avec les infidelles, parce que aucun texte de l'Evangile ne les avait condamnés: *Quæ matrimonia cum infidelibus, noſtris temporibus, jam non putantur eſſe peccata; quoniam in novo Teſtamento, nihil indè præceptum eſt: & ideò aut licere creditum eſt, aut velut dubium derelictum.*

Auguſtin dit de même, que ces mariages opèrent ſouvent la converſion de l'époux infidelle. Il cite l'exemple de ſon propre père, qui embraſſa la religion chrétienne parce que ſa femme *Monique* profeſſait le chriſtianiſme. *Clotilde* par la converſion de *Clovis*, & *Théodelinde* par celle d'*Agiluf* roi des Lombards, furent plus utiles à l'Egliſe que ſi elles euſſent épouſé des princes orthodoxes.

Conſultez la déclaration du pape *Benoît XIV*, du 4 novembre 1741, vous y lirez ces propres mots : *Quod verò ſpectat ad ea conjugia quæ, abſque formâ à Tridentino ſtatutâ, contrahuntur à catholicis cum hæreticis, ſive catholicus vir hæreticam fœminam ducat, ſive catholica fœmina hæretico viro nubat; ſi hujuſmodi matrimonium ſit contractum aut in poſterum contrahi contingat, Tridentini formâ non ſervatâ, declarat ſanctitas ſua, alio non concurrente impedimento, validum habendum eſſe: ſciat*

(*b*) *Lib. de fide & operib.* cap. XIX, n. 35.

conjux catholicus ſe iſtius matrimonii vinculo perpetuo ligatum.

Par quel étonnant contraſte les lois françaiſes ſont-elles ſur cette matière plus ſévères que celles de l'Egliſe ? la première loi qui ait établi ce rigoriſme en France, eſt l'édit de *Louis XIV* du mois de novembre 1680. Cet édit mérite d'être rapporté.

„ *Louis* &c. Les canons des conciles ayant con-
„ damné les mariages des catholiques avec les
„ hérétiques comme un ſcandale public & une
„ profanation du ſacrement, nous avons eſtimé
„ d'autant plus néceſſaire de les empêcher à l'avenir,
„ que nous avons reconnu que la tolérance de ces
„ mariages expoſe les catholiques à une tentation
„ continuelle de leur perverſion &c. A ces cauſes &c.
„ voulons & nous plaît qu'à l'avenir nos ſujets de
„ la religion catholique, apoſtolique, & romaine, ne
„ puiſſent, ſous quelque prétexte que ce ſoit,
„ contracter mariage avec ceux de la religion pré-
„ tendue réformée, déclarant tels mariages non
„ valablement contractés, & les enfans qui en vien-
„ dront illégitimes. „

Il eſt bien ſingulier que l'on ſe ſoit fondé ſur les lois de l'Egliſe pour annuller des mariages que l'Egliſe n'annulla jamais. Vous voyez dans cet édit le ſacrement confondu avec le contrat civil ; c'eſt cette confuſion qui a été la ſource des étranges lois de France ſur le mariage.

S[t] Auguſtin approuvait les mariages des orthodoxes avec les hérétiques, parce qu'il eſpérait que l'époux fidelle convertirait l'autre ; & *Louis XIV* les condamne dans la crainte que l'hétérodoxe ne pervertiſſe le fidelle.

Il exiſte en Franche-Comté une loi plus cruelle; c'eſt un édit de l'archiduc *Albert* & de ſon épouſe *Iſabelle*, du 20 décembre 1599, qui fait défenſe aux catholiques de ſe marier à des hérétiques, à peine de confiſcation de corps & de biens. (*c*)

Le même édit prononce la même peine contre ceux qui ſeront convaincus d'avoir mangé du mouton le vendredi ou le ſamedi. Quelles lois, & quels légiſlateurs!

A quels maîtres, grand DIEU, livrez-vous l'univers!

SECTION III.

SI nos lois réprouvent les mariages des catholiques avec les perſonnes d'une religion différente, accordent-elles au moins les effets civils aux mariages des français proteſtans avec des français de la même ſecte?

On compte aujourd'hui dans le royaume un million de proteſtans, (*d*) & cependant la validité de leur mariage eſt encore un problème dans les tribunaux.

C'eſt encore ici un des cas où notre juriſprudence ſe trouve en contradiction avec les déciſions de l'Egliſe, & avec elle-même.

Dans la déclaration papale citée dans la précédente ſection, *Benoît XIV* décide que les mariages des proteſtans, contractés ſuivant leurs rites, ne ſont pas moins valables que s'ils avaient été faits ſuivant les formes établies par le concile de Trente, & que

(*c*) Anciennes ordonnances de la Franche-Comté, liv. V, tit. XVIII.

(*d*) Cela eſt exagéré.

l'époux qui devient catholique, ne peut rompre ce lien pour en former un autre avec une perſonne de ſa nouvelle religion. (*e*)

Barac Levi, juif de naiſſance, & originaire d'Haguenau, s'y était marié avec *Mendel-Cerf*, de la même ville, & de la même religion.

Ce juif vint à Paris en 1752, & ſe fit baptiſer le 13 mai 1754. Il envoya ſommer ſa femme à Haguenau de venir le joindre à Paris. Dans une autre ſommation il conſentit que cette femme, en venant le joindre, continuât de vivre dans ſa ſecte juive.

A ces ſommations *Mendel-Cerf* répondit qu'elle ne voulait point retourner avec lui, & qu'elle le requérait de lui envoyer, ſuivant les formes du judaïſme, un libelle de divorce, pour qu'elle pût ſe marier à un autre juif.

Cette réponſe ne contentait pas *Levi;* il n'envoya point de libelle de divorce, mais il fit aſſigner ſa femme devant l'official de Strasbourg, qui, par une ſentence du 7 ſeptembre 1754, le déclara libre de ſe marier en face de l'Egliſe avec une femme catholique.

Muni de cette ſentence, le juif chriſtianiſé vient dans le diocèſe de Soiſſons, & y contracte des promeſſes de mariage avec une fille de Villeneuve. Le curé refuſe de publier les bans. *Levi* lui fait ſignifier les ſommations qu'il avait faites à ſa femme, & la ſentence de l'official de Strasbourg, & un certificat

(*e*) *Quod attinet ad matrimonia ab hæreticis inter ſe celebrata, non obſervatâ formâ à Tridentino præſcriptâ, quæque in poſterum contrahentur, dum modò non aliud obſtiterit canonicum impedimentum, ſanctitas ſua ſtatuit pro validis habenda eſſe; adeòque ſi contingat utrumque conjugem ad catholicæ Eccleſiæ ſinum ſe recipere, eodem quo anteà conjugali vinculo ipſos omninò teneri, etiam ſi mutuus conſenſus coram parocho catholico non renovetur.*

du ſecrétaire de l'évêché de la même ville, qui atteſtait que dans tous les temps il avait été permis dans le diocèſe, aux juifs baptiſés, de ſe remarier à des catholiques, & que cet uſage avait été conſtamment reconnu par le conſeil ſouverain de Colmar.

Mais ces pièces ne parurent point ſuffiſantes au curé de Villeneuve. *Levi* fut obligé de l'aſſigner devant l'official de Soiſſons.

Cet official ne penſa pas comme celui de Straſbourg, que le mariage de *Levi* avec *Mendel-Cerf* fût nul ou diſſoluble. Par ſa ſentence du 5 février 1756, il déclara le juif non-recevable. Celui-ci appela de cette ſentence au parlement de Paris, où il n'eut pour contradicteur que le miniſtère public; mais par arrêt du 2 janvier 1758, la ſentence fut confirmée; & il fut défendu de nouveau à *Levi* de contracter aucun mariage pendant la vie de *Mendel-Cerf*.

Voilà donc un mariage contracté entre des français juifs ſuivant les rites juifs, déclaré valable par la première cour du royaume.

Mais quelques années après, la même queſtion fut jugée différemment dans un autre parlement, au ſujet d'un mariage contracté entre deux français proteſtans qui avaient été mariés en préſence de leurs parens par un miniſtre de leur communion. L'époux proteſtant avait changé de religion comme l'époux juif; & après avoir paſſé à un ſecond mariage avec une catholique, le parlement de Grenoble confirma ce ſecond mariage, & déclara nul le premier.

Si de la juriſprudence nous paſſons à la légiſlation, nous la trouverons obſcure ſur cette matière importante comme ſur tant d'autres.

Par un arrêt du conſeil du 15 ſeptembre 1685, il fut dit „ que les proteſtans (*f*) pourraient ſe faire „ marier, pourvu toutefois que ce fût en préſence „ du principal officier de juſtice, & que les publi- „ cations qui devaient précéder ces mariages, ſe „ feraient au ſiége royal le plus prochain du lieu de „ la demeure de chacun des proteſtans qui ſe vou- „ draient marier, & ſeulement à l'audience. „

Cet arrêt ne fut point révoqué par l'édit qui, trois ſemaines après, ſupprima celui de Nantes.

Mais depuis la déclaration du 14 mai 1724, minutée par le cardinal de *Fleuri*, les juges n'ont plus voulu préſider aux mariages des proteſtans, ni permettre dans leurs audiences la publication de leurs bans.

L'article XV de cette loi veut que les formes preſcrites par les canons ſoient obſervées dans les mariages, tant des nouveaux convertis que de tous les autres ſujets du roi.

On a cru que cette expreſſion générale, *tous les autres ſujets*, comprenait les proteſtans comme les catholiques, & ſur cette interprétation on a annullé les mariages des proteſtans qui n'avaient pas été revêtus des formes canoniques.

Cependant il ſemble que les mariages des proteſtans ayant été autoriſés autrefois par une loi expreſſe, il faudrait aujourd'hui, pour les annuller, une loi expreſſe qui portât cette peine. D'ailleurs, le terme

(*f*) N'eſt-il pas bien plaiſant qu'en France le conſeil même ait donné aux proteſtans le nom de *religionnaires*, comme ſi eux ſeuls avaient eu de la religion, & que les autres n'euſſent été que des papiſtes gouvernés par des arrêts & par des bulles ?

de *nouveaux convertis*, mentionné dans la déclaration, paraît indiquer que le terme qui suit n'eſt relatif qu'aux catholiques. Enfin, quand la loi civile eſt obſcure ou équivoque, les juges ne doivent-ils pas juger ſuivant le droit naturel & le droit des gens ?

Ne réſulte-t-il pas de ce qu'on vient de lire, que ſouvent les lois ont beſoin d'être réformées, & les princes de conſulter un conſeil plus inſtruit, de n'avoir point de miniſtre prêtre, & de ſe défier beaucoup des courtiſans en ſoutane qui ont le titre de leurs confeſſeurs ?

MARIE MAGDELENE.

J'AVOUE que je ne ſais pas où l'auteur de l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST, (*a*) a trouvé que *ſainte Marie-Magdelène* avait eu des *complaiſances criminelles* pour le Sauveur du monde. Il dit page 130, ligne 11 de la note, que c'eſt une prétention des Albigeois. Je n'ai jamais lu cet horrible blaſphème, ni dans l'hiſtoire des Albigeois, ni dans leurs profeſſions de foi. Cela eſt dans le grand nombre des choſes que j'ignore. Je ſais que les Albigeois avaient le malheur funeſte de ne pas être catholiques romains; mais il me ſemble que d'ailleurs ils avaient le plus profond reſpect pour la perſonne de JESUS.

Cet auteur de l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST renvoie à la Chriſtiade, eſpèce de poëme en proſe, ſuppoſé qu'il y ait des poëmes en proſe.

(*a*) Hiſtoire critique de JESUS-CHRIST, ou Analyſe raiſonnée des évangiles, page 130, note 3.

J'ai donc été obligé de consulter l'endroit de cette Christiade où cette accusation est rapportée. C'est au chant ou livre IV, page 335, note 1 ; le poëte de la Christiade ne cite personne. On peut, à la vérité, dans un poëme épique, s'épargner les citations ; mais il faut de grandes autorités en prose, quand il s'agit d'un fait aussi grave, & qui fait dresser les cheveux à la tête de tout chrétien.

Que les Albigeois aient avancé ou non une telle impiété, il en résulte seulement que l'auteur de la Christiade se joue dans son chant IVe sur le bord du crime. Il imite un peu le fameux sermon de *Menot.* Il introduit sur la scène *Marie Magdelène* sœur de *Marthe* & du *Lazare*, brillante de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté, brûlante de tous les désirs, & plongée dans toutes les voluptés. C'est, selon lui, une dame de la cour ; ses richesses égalent sa naissance, son frère *Lazare* était comte de Béthanie, & elle marquise de Magdalet. *Marthe* eut un grand apanage, mais il ne nous dit pas où étaient ses terres. *Elle avait*, dit le christiadier, *cent domestiques & une foule d'amans ; elle eût attenté à la liberté de tout l'univers. Richesses, dignités, grandeurs ambitieuses, vous ne fûtes jamais si chères à Magdelène que la séduisante erreur qui lui fit donner le surnom de pécheresse. Telle était la beauté dominante dans la capitale, quand le jeune & divin héros y arriva des extrémités de la Galilée.* (*b*) *Ses autres passions calmées cèdent à l'ambition de soumettre le héros dont on lui a parlé.*

Alors le christiadier imite *Virgile.* La marquise de Magdalet conjure sa sœur l'apanagée de faire réussir

(*b*) Il n'y avait pas bien loin.

ſes deſſeins coquets auprès de ſon jeune héros, comme *Didon* employa ſa ſœur *Anne* auprès du pieux *Enée.*

Elle va entendre le ſermon de JESUS dans le temple, quoiqu'il n'y prêchât jamais. (*c*) *Son cœur vole au-devant du héros qu'elle adore, elle n'attend qu'un regard favorable pour en triompher, & faire de ce maître des cœurs un captif ſoumis.*

Enfin elle va le trouver chez *Simon* le lépreux, homme fort riche, qui lui donnait un grand ſouper, quoique jamais les femmes n'entraſſent ainſi dans les feſtins, & ſurtout chez les phariſiens. Elle lui répand un grand pot de parfums ſur les jambes, les eſſuie, avec ſes beaux cheveux blonds, & les baiſe.

Je n'examine pas ſi la peinture que fait l'auteur des ſaints tranſports de *Magdelène*, n'eſt pas plus mondaine que dévote; ſi les baiſers donnés ſont exprimés avec aſſez de retenue; ſi ces beaux cheveux blonds, dont elle eſſuie les jambes de ſon héros, ne reſſemblent pas un peu trop à *Trimalcion*, qui à dîner s'eſſuyait les mains aux cheveux d'un jeune & bel eſclave. Il faut qu'il ait preſſenti lui-même qu'on pourrait trouver ſes peintures trop laſcives. Il va au-devant de la critique, en rapportant quelques morceaux d'un ſermon de *Maſſillon* ſur la *Magdelène*. En voici un paſſage :

„ *Magdelène* avait ſacrifié ſa réputation au monde; „ (*d*) ſa pudeur & ſa naiſſance la défendirent d'abord „ contre les premiers mouvemens de ſa paſſion; & „ il eſt à croire qu'aux premiers traits qui la frap- „ pèrent, elle oppoſa la barrière de ſa pudeur, &

(*c*) Page 10, tome III.

(*d*) Chriſtiade, tome II, page 321, note 1.

„ de ſa fierté : mais lorſqu'elle eut prêté l'oreille au „ ſerpent, & conſulté ſa propre ſageſſe, ſon cœur fut „ ouvert à tous les traits de la paſſion. *Magdelène* „ aimait le monde, & dès-lors il n'eſt rien qu'elle ne „ ſacrifie à cet amour ; ni cette fierté qui vient de „ la naiſſance, ni cette pudeur qui fait l'ornement „ du ſexe, ne ſont épargnées dans ce ſacrifice ; rien „ ne peut la retenir, ni les railleries des mondains, „ ni les infidélités de ſes amans inſenſés à qui elle „ veut plaire, mais de qui elle ne peut ſe faire „ eſtimer, car il n'y a que la vertu qui ſoit eſtima- „ ble ; rien ne peut lui faire honte ; & comme cette „ femme proſtituée de l'Apocalypſe, elle portait ſur „ ſon front le nom de *myſtère*, c'eſt-à-dire qu'elle „ avait levé le voile, & qu'on ne la connaiſſait plus „ qu'au caractère de ſa folle paſſion. „

J'ai cherché ce paſſage dans les ſermons de *Maſſillon ;* il n'eſt certainement pas dans l'édition que j'ai. J'oſe même dire plus, il n'eſt pas de ſon ſtyle.

Le chriſtiadier aurait dû nous informer où il a pêché cette rapſodie de *Maſſillon*, comme il aurait dû nous apprendre où il a lu que les Albigeois oſaient imputer à JESUS une intelligence indigne de lui avec *Magdelène.*

Au reſte il n'eſt plus queſtion de la marquiſe dans le reſte de l'ouvrage. L'auteur nous épargne ſon voyage à Marſeille avec *Lazare*, & le reſte de ſes aventures.

Qui a pu induire un homme ſavant, & quelquefois éloquent, tel que le paraît l'auteur de la Chriſtiade, à compoſer ce prétendu poëme ? c'eſt l'exemple de *Milton*, il nous le dit lui-même dans ſa préface ;

mais on ſait combien les exemples ſont trompeurs. *Milton* qui d'ailleurs n'a point haſardé ce faible monſtre d'un poëme en proſe ; *Milton* qui a répandu de très-beaux vers blancs dans ſon Paradis perdu, parmi la foule des vers durs & obſcurs dont il eſt plein, ne pouvait plaire qu'à des wighs fanatiques, comme a dit l'abbé *Grécourt :*

En chantant l'univers perdu pour une pomme,
Et DIEU pour le damner créant le premier homme.

Il a pu réjouir des presbytériens en feſant coucher le Péché avec la Mort, en tirant dans le ciel du canon de vingt-quatre, en feſant combattre le ſec & l'humide, le froid & le chaud, en coupant en deux des anges qui ſe rentraient ſur le champ, en bâtiſſant un pont ſur le chaos, en repréſentant le *Meſſiah* qui prénd dans une armoire du ciel un grand compas pour circonſcrire la terre &c. &c. &c. *Virgile* & *Horace* auraient peut-être trouvé ces idées un peu étranges. Mais ſi elles ont réuſſi en Angleterre, à l'aide de quelques vers très-heureux, le chriſtiadier s'eſt trompé quand il a eſpéré un ſuccès de ſon roman, ſans le ſoutenir par de beaux vers, qui en vérité ſont très-difficiles à faire.

Mais, dit l'auteur, un *Jérôme Vida*, évêque d'Albe, a fait jadis une très-importante Chriſtiade en vers latins, dans laquelle il a tranſcrit beaucoup de vers de *Virgile.* Hé bien, mon ami, pourquoi as-tu fait la tienne en proſe françaiſe ? que n'imitais-tu *Virgile* auſſi ?

Mais feu M. d'*Escorbiac* toulousain a fait aussi une Christiade. Ah ! malheureux, pourquoi t'es-tu fait le singe de feu M. d'*Escorbiac* ?

Mais *Milton* a fait aussi son roman du nouveau testament, son Paradis reconquis, en vers blancs, qui ressemblent souvent à la plus mauvaise prose. Va, va, laisse *Milton* mettre toujours aux prises *Sathan* avec JESUS. C'est à lui qu'il appartient de faire conduire en grands vers, dans la Galilée, un troupeau de deux mille cochons par une légion de diables, c'est-à-dire par six mille sept cents diables qui s'emparent de ces cochons (à trois diables & sept vingtièmes par cochon) & qui les noient dans un lac. C'est à *Milton* qu'il sied bien de faire proposer à DIEU par le diable de faire ensemble un bon souper. (*e*) Le diable, dans *Milton*, peut à son aise couvrir la table d'ortolans, de perdrix, de soles, d'esturgeons, & faire servir à boire par *Hébé* & par *Ganymède* à JESUS-CHRIST. Le diable peut emporter DIEU sur une petite montagne, du haut de laquelle il lui montre le capitole, les îles Moluques, & la ville des Indes où naquit la belle *Angélique* qui fit tourner la tête à *Roland ;* après quoi le diable offre à DIEU de lui donner tout cela, pourvu que DIEU veuille l'adorer. Mais *Milton* a eu beau faire, on s'est moqué de lui ; on s'est moqué du pauvre frère *Berruyer* le jésuite ; on se moque de toi, prends la chose en patience.

(*e*) Allons donc, fils de DIEU, mets-toi à table, & mange.
What doubt'st thou, son of God ? set down and eat.

Paradise regain'd, book II.

MARTYRS.

SECTION PREMIERE.

MARTYR, témoin ; *martyrion*, témoignage. La ſociété chrétienne naiſſante donna d'abord le nom de *martyrs* à ceux qui annonçaient nos nouvelles vérités devant les hommes, qui rendaient témoignage à JESUS, qui confeſſaient JESUS, comme on donna le nom de *ſaints* aux presbytes, aux ſurveillans de la ſociété, & aux femmes leurs bienfaitrices ; c'eſt pourquoi *St Jérôme* appelle ſouvent dans ſes lettres ſon affiliée *Paule*, *ſainte Paule*. Et tous les premiers évêques s'appelaient *ſaints*.

Le nom de *martyrs* dans la ſuite ne fut plus donné qu'aux chrétiens morts ou tourmentés dans les ſupplices ; & les petites chapelles qu'on leur érigea depuis reçurent le nom de *martyrion*.

C'eſt une grande queſtion pourquoi l'empire romain autoriſa toujours dans ſon ſein la ſecte juive, même après les deux horribles guerres de *Titus* & d'*Adrien ;* pourquoi il toléra le culte iſiaque à pluſieurs repriſes, & pourquoi il perſécuta ſouvent le chriſtianiſme. Il eſt évident que les Juifs, qui payaient chèrement leurs ſynagogues, dénonçaient les chrétiens leurs ennemis mortels, & ſoulevaient les peuples contre eux. Il eſt encore évident que les Juifs, occupés du métier de courtiers, & de l'uſure, ne prêchaient point contre l'ancienne religion de l'empire, & que les chrétiens tous engagés dans la

controverse prêchaient contre le culte public, voulaient l'anéantir, brûlaient souvent les temples, brisaient les statues consacrées, comme firent *saint Théodore* dans Amasée, & *St Polyeucte* dans Mitylène.

Les chrétiens orthodoxes, étant surs que leur religion était la seule véritable, n'en toléraient aucune autre. Alors on ne les toléra guère. On en supplicia quelques-uns qui moururent pour la foi, & ce furent les martyrs.

Ce nom est si respectable qu'on ne doit pas le prodiguer; il n'est pas permis de prendre le nom & les armes d'une maison dont on n'est pas. On a établi des peines très-graves contre ceux qui osent se décorer de la croix de Malthe ou de Saint-Louis, sans être chevaliers de ces ordres.

Le savant *Dodwell*, l'habile *Midleton*, le judicieux *Blondel*, l'exact *Tillemont*, le scrutateur *Launoy*, & beaucoup d'autres, tous zélés pour la gloire des vrais martyrs, ont rayé de leur catalogue une multitude d'inconnus à qui l'on prodiguait ce grand nom. Nous avons observé que ces savans avaient pour eux l'aveu formel d'*Origène* qui, dans sa *Réfutation de Celse*, avoue qu'il y a peu de martyrs, & encore de loin à loin, & qu'il est facile de les compter.

Cependant le bénédictin *Ruinart*, qui s'intitule dom *Ruinart*, quoiqu'il ne soit pas espagnol, a combattu tant de savans personnages. Il nous a donné avec candeur beaucoup d'histoires de martyrs qui ont paru fort suspectes aux critiques. Plusieurs bons esprits ont douté de quelques anecdotes concernant les légendes rapportées par dom *Ruinart*, depuis la première jusqu'à la dernière.

1°. *Sainte Symphorose, & ses sept enfans.*

Les scrupules commencent par *sainte Symphorose* & ses sept enfans martyrisés avec elle, ce qui paraît d'abord trop imité des sept Machabées. On ne sait pas d'où vient cette légende, & c'est déjà un grand sujet de doute.

On y rapporte que l'empereur *Adrien* voulut interroger lui-même l'inconnue *Symphorose*, pour savoir si elle n'était point chrétienne. Les empereurs se donnaient rarement cette peine. Cela serait encore plus extraordinaire que si *Louis XIV* avait fait subir un interrogatoire à un huguenot. Vous remarquerez encore qu'*Adrien* fut le plus grand protecteur des chrétiens, loin d'être leur persécuteur.

Il eut donc une très-longue conversation avec *Symphorose*; & se mettant en colère, il lui dit : *Je te sacrifierai aux dieux*, comme si les empereurs romains sacrifiaient des femmes dans leurs dévotions. Ensuite il la fit jeter dans l'Anio, ce qui n'était pas un sacrifice ordinaire. Puis il fit fendre un de ses fils par le milieu du front jusqu'au pubis, un second par les deux côtés; on roua un troisième; un quatrième ne fut que percé dans l'estomac, un cinquième droit au cœur, un sixième à la gorge; le septième mourut d'un paquet d'aiguilles enfoncées dans la poitrine. L'empereur *Adrien* aimait la variété. Il commanda qu'on les ensevelît auprès du temple d'*Hercule*, quoiqu'on n'enterrât personne dans Rome, encore moins près des temples, & que c'eût été une horrible profanation. Le pontife du temple, ajoute le

légendaire, nomma le lieu de leur ſépulture *les ſept Biotanates.*

S'il était rare qu'on érigeât un monument dans Rome à des gens ainſi traités, il n'était pas moins rare qu'un grand-prêtre ſe chargeât de l'inſcription, & même que ce prêtre romain leur fît une épitaphe grecque. Mais ce qui eſt encore plus rare, c'eſt qu'on prétende que ce mot *biotanates* ſignifie les ſept ſuppliciés. *Biotanates* eſt un mot forgé qu'on ne trouve dans aucun auteur, & ce ne peut être que par un jeu de mots qu'on lui donne cette ſignification, en abuſant du mot *thenon.* Il n'y a guère de fable plus mal conſtruite. Les légendaires ont ſu mentir, mais ils n'ont jamais ſu mentir avec art.

Le ſavant *la Croſe*, bibliothécaire du roi de Pruſſe *Fréderic le grand*, diſait : Je ne ſais pas ſi *Ruinart* eſt ſincère, mais j'ai peur qu'il ne ſoit imbécille.

2°. *Sainte Félicité, & encore ſept enfans.*

C'EST de *Surius* qu'eſt tirée cette légende. Ce *Surius* eſt un peu décrié pour ſes abſurdités. C'eſt un moine du ſeizième ſiècle, qui raconte les martyres du ſecond, comme s'il avait été préſent.

Il prétend que ce méchant homme, ce tyran *Marc-Aurèle Antonin Pie* ordonna au préfet de Rome de faire le procès à *ſainte Félicité*, de la faire mourir elle & ſes ſept enfans, parce qu'il courait un bruit qu'elle était chrétienne.

Le préfet tint ſon tribunal au champ de Mars, lequel pourtant ne ſervait alors qu'à la revue des troupes ; & la première choſe que fit le préfet, ce fut de lui faire donner un ſoufflet en pleine aſſemblée.

Les

Les longs discours du magistrat & des accusés sont dignes de l'historien. Il finit par faire mourir les sept frères dans des supplices différens, comme les enfans de *Ste Symphorose*. Ce n'est qu'un double emploi. Mais pour *Ste Félicité* il la laisse là & n'en dit pas un mot.

3°. *Saint Polycarpe.*

Eusèbe raconte que *St Polycarpe* ayant connu en songe qu'il serait brûlé dans trois jours, en avertit ses amis. Le légendaire ajoute que le lieutenant de police de Smyrne, nommé *Hérode*, le fit prendre par ses archers, qu'il fut livré aux bêtes dans l'amphithéâtre, que le ciel s'entr'ouvrit, & qu'une voix céleste lui cria : *Bon courage*, *Polycarpe;* que l'heure de lâcher les lions sur l'amphithéâtre étant passée, on alla prendre dans toutes les maisons du bois pour le brûler; que le saint s'adressa au Dieu des *archanges*, (quoique le mot d'archange ne fût point encore connu) qu'alors les flammes s'arrangèrent autour de lui en arc de triomphe sans le toucher; que son corps avait l'*odeur d'un pain cuit;* mais qu'ayant résisté au feu, il ne put se défendre d'un coup de sabre; que son sang éteignit le bûcher, & qu'il en sortit une colombe qui s'envola droit au ciel. On ne sait pas précisément dans quelle planète.

4°. *De saint Ptolomée.*

NOUS suivons l'ordre de dom *Ruinart;* mais nous ne voulons point révoquer en doute le martyre de *St Ptolomée* qui est tiré de l'apologétique de *St Justin*.

Nous pourrions former quelques difficultés sur la femme accusée par son mari d'être chrétienne, & qui

le prévint en lui donnant le libelle de divorce. Nous pourrions demander pourquoi, dans cette hiſtoire, il n'eſt plus queſtion de cette femme? Nous pourrions faire voir qu'il n'était pas permis aux femmes du temps de *Marc-Aurèle* de demander à répudier leurs maris, que cette permiſſion ne leur fut donnée que ſous l'empereur *Julien*, & que l'hiſtoire tant répétée de cette chrétienne qui répudia ſon mari, (tandis qu'aucune païenne n'avait oſé en venir là) pourrait bien n'être qu'une fable; mais nous ne voulons point élever de diſputes épineuſes. Pour peu qu'il y ait de vraiſemblance dans la compilation de dom *Ruinart*, nous reſpectons trop le ſujet qu'il traite pour faire des objections.

Nous n'en ferons point ſur la lettre des Egliſes de Vienne & de Lyon, quoiqu'il y ait encore bien des obſcurités: mais on nous pardonnera de défendre la mémoire du grand *Marc-Aurèle* outragée dans la vie de *ſaint Symphorien* de la ville d'Autun, qui était probablement parent de *Ste Symphoroſe*.

5°. *De ſaint Symphorien d'Autun.*

LA légende, dont on ignore l'auteur, commence ainſi: ,, L'empereur *Marc-Aurèle* venait d'exciter une ,, effroyable tempête contre l'Egliſe, & ſes édits fou- ,, droyans attaquaient de tous côtés la religion de ,, JESUS-CHRIST, lorſque *St Symphorien* vivait dans ,, Autun dans tout l'éclat que peut donner une haute ,, naiſſance & une rare vertu. Il était d'une famille ,, chretienne, & l'une des plus conſidérables de la ,, ville, &c. ,,

Jamais *Marc-Aurèle* ne donna d'édit ſanglant contre les chrétiens. C'eſt une calomnie très-condamnable. *Tillemont* lui-même avoue *que ce fut le meilleur prince qu'aient jamais eu les Romains, que ſon règne fut un ſiècle d'or, & qu'il vérifia ce qu'il diſait ſouvent d'après Platon, que les peuples ne ſeraient heureux que quand les rois ſeraient philoſophes.*

De tous les empereurs ce fut celui qui promulgua les meilleures lois ; il protégea tous les ſages & ne perſécuta aucun chrétien, dont il avait un grand nombre à ſon ſervice.

Le légendaire raconte que S[t] *Symphorien* ayant refuſé d'adorer *Cybèle*, le juge de la ville demanda : *Qui eſt cet homme-là?* Or il eſt impoſſible que le juge d'Autun n'eût pas connu l'homme le plus conſidérable d'Autun.

On le fait déclarer par la ſentence coupable de lèſe-majeſté *divine & humaine.* Jamais les Romains n'ont employé cette formule, & cela ſeul ôterait toute créance au prétendu martyre d'Autun.

Pour mieux repouſſer la calomnie contre la mémoire ſacrée de *Marc-Aurèle*, mettons ſous les yeux le diſcours de *Méliton*, évêque de Sarde, à ce meilleur des empereurs, rapporté mot à mot par *Euſèbe.*

» (*a*) La ſuite continuelle des heureux ſuccès qui » ſont arrivés à l'empire, ſans que ſa félicité ait été » troublée par aucune diſgrace, depuis que notre » religion qui était née avec lui s'eſt augmentée dans » ſon ſein, eſt une preuve évidente qu'elle contribue » notablement à ſa grandeur & à ſa gloire. Il n'y a » eu entre les empereurs que *Néron* & *Domitien*,

(*a*) *Euſèbe*, page 187, traduction de *Couſin* in-4°.

» qui, étant trompés par certains imposteurs, ont » répandu contre nous des calomnies, qui ont trouvé » selon la coutume quelque créance parmi le peuple. » Mais vos très-pieux prédécesseurs ont corrigé » l'ignorance de ce peuple, & ont réprimé par » des édits publics la hardiesse de ceux qui entrepren- » draient de nous faire aucun mauvais traitement. » *Adrien*, votre aïeul, a écrit en notre faveur à » *Fundanus* gouverneur d'Asie, & à plusieurs autres. » L'empereur votre père, dans le temps que vous » partagiez avec lui les soins du gouvernement, a » écrit aux habitans de Larisse, de Thessalonique, » d'Athènes, & enfin à tous les peuples de la Grèce, » pour réprimer les séditions & les tumultes qui » avaient été excités contre nous. »

Ce passage d'un évêque très-pieux, très-sage & très-véridique, suffit pour confondre à jamais tous les mensonges des légendaires, qu'on peut regarder comme la bibliothèque bleue du christianisme.

6°. *D'une autre sainte Félicité, & sainte Perpétue.*

S'IL était question de contredire la légende de *Félicité* & de *Perpétue*, il ne serait pas difficile de faire voir combien elle est suspecte. On ne connaît ces martyres de Carthage que par un écrit sans date de l'église de Salzbourg. Or il y a loin de cette partie de la Bavière à la Goulette. On ne nous dit pas sous quel empereur cette *Félicité* & cette *Perpétue* reçurent la couronne du dernier supplice. Les visions prodigieuses dont cette histoire est remplie ne décèlent pas un historien bien sage. Une échelle toute d'or

bordée de lances & d'épées, un dragon au haut de l'échelle, un grand jardin auprès du dragon, des brebis dont un vieillard tirait le lait, un réservoir plein d'eau, un flacon d'eau dont on buvait sans que l'eau diminuât; *Ste Perpétue* se battant toute nue contre un vilain égyptien, de beaux jeunes gens tout nus qui prenaient son parti; elle-même enfin devenue homme & athlète très-vigoureux; ce sont-là, ce me semble, des imaginations qui ne devraient pas entrer dans un ouvrage respectable.

Il y a encore une réflexion très-importante à faire; c'est que le style de tous ces récits de martyres arrivés dans des temps si différens, est par-tout semblable, par-tout également puéril & ampoulé. Vous retrouvez les mêmes tours, les mêmes phrases dans l'histoire d'un martyre sous *Domitien*, & d'un autre sous *Galérius*. Ce sont les mêmes épithètes, les mêmes exagérations. Pour peu qu'on se connaisse en style, on voit qu'une même main les a tous rédigés.

Je ne prétends point ici faire un livre contre dom *Ruinart*; & en respectant toujours, en admirant, en invoquant les vrais martyrs avec la sainte Eglise, je me bornerai à faire sentir, par un ou deux exemples frappans, combien il est dangereux de mêler ce qui n'est que ridicule avec ce qu'on doit vénérer.

7°. *De St Théodote de la ville d'Ancire, & des sept vierges, écrit par Nilus témoin oculaire, tiré de Bollandus.*

PLUSIEURS critiques, aussi éminens en sagesse qu'en vraie piété, nous ont déjà fait connaître que la

légende de *S[t] Théodote* le cabaretier eſt une profanation & une eſpèce d'impiété, qui aurait dû être ſupprimée. Voici l'hiſtoire de *Théodote*. Nous emploierons ſouvent les propres paroles des *Actes ſincères* recueillis par dom *Ruinart*.

Son métier de cabaretier lui fourniſſait les moyens d'exercer ſes fonctions épiſcopales. Cabaret illuſtre, conſacré à la piété & non à la débauche. . . . . Tantôt Théodote était médecin, tantôt il fourniſſait de bons morceaux aux fidelles. On vit un cabaret être aux chrétiens ce que l'arche de Noé fut à ceux que DIEU *voulut ſauver du déluge.* (*b*)

Ce cabaretier *Théodote* ſe promenant près du fleuve Halis avec ſes convives vers un bourg voiſin de la ville d'Ancire, *un gazon frais & mollet leur préſentait un lit délicieux; une ſource qui ſortait à quelques pas de là au pied d'un rocher, & qui par une route couronnée de fleurs venait ſe rendre auprès d'eux pour les déſaltérer, leur offrait une eau claire & pure. Des arbres fruitiers mêlés d'arbres ſauvages leur fourniſſaient de l'ombre & des fruits, & une bande de ſavans roſſignols, que des cigales relevaient de temps en temps, y formaient un charmant concert &c.*

Le curé du lieu, nommé *Fronton*, étant arrivé, & le cabaretier ayant bu avec lui ſur l'herbe, *dont le verd naiſſant était relevé par les nuances diverſes du divers coloris des fleurs*, dit au curé : *Ah, père, quel plaiſir il y aurait à bâtir ici une chapelle! Oui*, dit Fronton, *mais il faut commencer par avoir des reliques. Allez, allez*, reprit S[t] Théodote, *vous en aurez bientôt*

(*b*) Ce qui eſt en lettres italiques eſt mot à mot dans les *Actes ſincères*, tout le reſte eſt entièrement conforme. On l'a ſeulement abrégé pour éviter l'ennui du ſtyle déclamatoire de ces actes.

ſur ma parole, & voici mon anneau que je vous donne pour gage, bâtiſſez vîte la chapelle.

Le cabaretier avait le don de prophétie, & ſavait bien ce qu'il diſait. Il s'en va à la ville d'Ancire, tandis que le curé *Fronton* ſe met à bâtir. Il y trouve la perſécution la plus horrible, qui durait depuis très-long-temps. Sept vierges chrétiennes, dont la plus jeune avait ſoixante & dix ans, venaient d'être condamnées, ſelon l'uſage, à perdre leur pucelage par le miniſtère de tous les jeunes gens de la ville. La jeuneſſe d'Ancire, qui avait probablement des affaires plus preſſantes, ne s'empreſſa pas d'exécuter la ſentence. Il ne s'en trouva qu'un qui obéit à la juſtice. Il s'adreſſa à Ste *Thécuſe*, & la mena dans un cabinet avec une valeur étonnante. *Thécuſe* ſe jeta à ſes genoux, & lui dit : Pour DIEU, mon fils, un peu de vergogne; *voyez ces yeux éteints, cette chair demi-morte, ces rides pleines de craſſe, que ſoixante & dix ans ont creuſées ſur mon front, ce viſage couleur de terre. . . . . quittez des penſées ſi indignes d'un jeune homme comme vous*, JESUS-CHRIST *vous en conjure par ma bouche. Il vous le demande comme une grâce, & ſi vous la lui accordez vous pouvez attendre tout de ſa reconnaiſſance.* Ce diſcours de la vieille & ſon viſage firent rentrer tout-à-coup l'exécuteur en lui-même. Les ſept vierges ne furent point déflorées.

Le gouverneur irrité chercha un autre ſupplice; il les fit initier ſur le champ aux myſtères de *Diane* & de *Minerve*. Il eſt vrai qu'on avait inſtitué de grandes fêtes en l'honneur de ces divinités; mais on ne connaît point dans l'antiquité les myſtères de *Minerve* & de *Diane*. St *Nil*, intime ami du cabaretier *Théodote*, auteur de cette hiſtoire merveilleuſe, n'était pas au fait.

On mit, selon lui, les sept belles demoiselles toutes nues sur le char qui portait la grande *Diane* & la sage *Minerve* au bord d'un lac voisin. Le Thucydide *St Nil* paraît encore ici fort mal informé. Les prêtresses étaient toujours couvertes d'un voile ; & jamais les magistrats romains n'ont fait servir la déesse de la chasteté & celle de la sagesse par des filles qui montrassent aux peuples leur devant & leur derrière.

St Nil ajoute que le char était précédé par deux chœurs de ménades qui portaient le thyrse en main. *St Nil* a pris ici les prêtresses de *Minerve* pour celles de *Bacchus*. Il n'était pas versé dans la liturgie d'Ancire.

Le cabaretier en entrant dans la ville vit ce funeste spectacle, le gouverneur, les ménades, la charrette, *Minerve*, *Diane* & les sept pucelles. Il court se mettre en oraison dans une hutte avec un neveu de *Ste Thécuse*. Il prie le ciel que ces sept dames soient plutôt mortes que nues. Sa prière est exaucée ; il apprend que les sept filles au lieu d'être déflorées ont été jetées dans le lac, une pierre au cou, par ordre du gouverneur. Leur virginité est en sureté. *A cette nouvelle le saint se relevant de terre, & se tenant sur les genoux, tourna ses yeux vers le ciel ; & parmi les divers mouvemens d'amour, de joie & de reconnaissance qu'il ressentait, il dit : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous n'avez pas rejeté la prière de votre serviteur.*

Il s'endormit, & pendant son sommeil, Ste Thécuse la plus jeune des noyées lui apparut. Eh quoi ! mon fils Théodote, lui dit-elle, *vous dormez sans penser à nous ; avez-vous oublié si tôt les soins que j'ai pris de votre jeunesse ? Ne souffrez pas, mon cher Théodote, que nos corps soient mangés des poissons. Allez au lac, mais gardez-vous d'un traître.*

Ce traître était le propre neveu de Ste *Thécuse*.

J'omets ici une foule d'aventures miraculeuses qui arrivèrent au cabaretier pour venir à la plus importante. Un cavalier céleste armé de toutes pièces, précédé d'un flambeau céleste, descend du haut de l'empyrée, conduit au lac le cabaretier au milieu des tempêtes, écarte tous les soldats qui gardaient le rivage, & donne le temps à *Théodote* de repêcher les sept vieilles & de les enterrer.

Le neveu de *Thécuse* alla malheureusement tout dire. On saisit *Théodote*, on essaya en vain pendant trois jours tous les supplices pour le faire mourir. On ne put en venir à bout qu'en lui tranchant la tête ; opération à laquelle les saints ne résistent jamais.

Il restait de l'enterrer. Son ami le curé *Fronton*, à qui *Théodote* en qualité de cabaretier avait donné deux outres remplies de bon vin, enivra les gardes & emporta le corps. Alors *Théodote* apparut en corps & en ame au curé : Hé bien, mon ami, lui dit-il, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques pour ta chapelle ?

C'est-là ce que rapporte St *Nil*, témoin oculaire, qui ne pouvait être ni trompé ni trompeur ; c'est-là ce que transcrit dom *Ruinart* comme un acte sincère. Or tout homme sensé, tout chrétien sage lui demandera si on s'y serait pris autrement pour déshonorer la religion la plus sainte, la plus auguste de la terre, & pour la tourner en ridicule.

Je ne parlerai point des onze mille vierges, je ne discuterai point la fable de la légion thébaine, composée, dit l'auteur, de six mille six cents hommes, tous chrétiens venant d'Orient par le mont St Bernard,

martyrisée l'an 286, dans le temps de la paix de l'Eglise la plus profonde, & dans une gorge de montagne où il est impossible de mettre trois cents hommes de front ; fable écrite plus de cent cinquante ans après l'événement ; fable dans laquelle il est parlé d'un roi de Bourgogne qui n'existait pas ; fable enfin reconnue pour absurde par tous les savans qui n'ont pas perdu la raison.

Je m'en tiendrai au prétendu martyre de *St Romain*.

8°. *Du martyre de St Romain.*

St Romain voyageait vers Antioche ; il apprend que le juge *Asclépiade* fesait mourir les chrétiens. Il va le trouver & le défie de le faire mourir. *Asclépiade* le livre aux bourreaux : ils ne peuvent en venir à bout. On prend enfin le parti de le brûler. On apporte des fagots. Des juifs qui passaient se moquent de lui ; ils lui disent que DIEU tira de la fournaise *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago ;* mais que JESUS-CHRIST laisse brûler ses serviteurs. Aussitôt il pleut, & le bûcher s'éteint.

L'empereur, qui cependant était alors à Rome, & non dans Antioche, dit *que le ciel se déclare pour St Romain, & qu'il ne veut rien avoir à démêler avec le Dieu du ciel. Voilà*, continue le légendaire, (*c*) *notre Ananias délivré du feu aussi-bien que celui des Juifs. Mais Asclépiade, homme sans honneur, fit tant par ses basses flatteries, qu'il obtint qu'on couperait la langue à St Romain. Un médecin qui se trouva là coupe la langue au jeune homme, & l'emporte chez lui proprement enveloppée dans un morceau de soie.*

(*c*) Le légendaire ne sait ce qu'il dit avec son *Ananias*.

L'anatomie nous apprend, & l'expérience le confirme, qu'un homme ne peut vivre sans langue.

Romain fut conduit en prison. On nous a lu plusieurs fois que le St Esprit descendit en langue de feu; mais St Romain qui balbutiait comme Moïse, tandis qu'il n'avait qu'une langue de chair, commença à parler distinctement dès qu'il n'en eut plus.

On alla conter le miracle à Asclépiade comme il était avec l'empereur. Ce prince soupçonna le médecin de l'avoir trompé; le juge menaça le médecin de le faire mourir. Seigneur, lui dit-il, *j'ai encore chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme; ordonnez qu'on m'en donne un qui ne soit pas comme celui-ci sous une protection particulière de* DIEU, *permettez que je lui coupe la langue jusqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée; s'il n'en meurt pas je consens qu'on me fasse mourir moi-même. Là-dessus on fait venir un homme condamné à mort; & le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe à la même distance celle du criminel; mais à peine avait-il retiré son rasoir que le criminel tombe mort. Ainsi le miracle fut avéré à la gloire de* DIEU *& à la consolation des fidelles.*

Voilà ce que dom *Ruinart* raconte sérieusement; prions DIEU pour le bon sens de dom *Ruinart*.

SECTION II.

COMMENT se peut-il que dans le siècle éclairé où nous sommes, on trouve encore des écrivains savans & utiles qui suivent pourtant le torrent des vieilles erreurs, & qui gâtent des vérités par des fables reçues? ils comptent encore l'ère des martyrs de la première année de l'empire de *Dioclétien*, qui était alors bien

éloigné de martyriser perſonne. Ils oublient que ſa femme *Priſca* était chrétienne, que les principaux officiers de ſa maiſon étaient chrétiens, qu'il les protégea conſtamment pendant dix-huit années; qu'ils bâtirent dans Nicomédie une égliſe plus ſomptueuſe que ſon palais, & qu'ils n'auraient jamais été perſécutés s'ils n'avaient outragé le céſar *Galérius.*

Eſt-il poſſible qu'on oſe redire encore que *Dioclétien mourut de rage, de déſeſpoir & de miſere*, lui qu'on vit quitter la vie en philoſophe comme il avait quitté l'empire; lui qui, ſollicité de reprendre la puiſſance ſuprême, aima mieux cultiver ſes beaux jardins de Salone que de régner encore ſur l'univers alors connu?

O compilateurs, ne ceſſerez-vous point de compiler! vous avez utilement employé vos trois doigts, employez plus utilement votre raiſon.

Quoi! vous me répetez que *St Pierre* régna ſur les fidelles à Rome pendant vingt-cinq ans, & que *Néron* le fit mourir la dernière année de ſon empire lui & *St Paul*, pour venger la mort de *Simon* le magicien à qui ils avaient caſſé les jambes par leurs prières!

C'eſt inſulter le chriſtianiſme que de rapporter ces fables, quoiqu'avec une très-bonne intention.

Les pauvres gens qui rediſent encore ces ſottiſes ſont des copiſtes qui remettent en *in-octavo* ou en *in-douze* d'anciens *in-folio* que les honnêtes gens ne liſent plus, & qui n'ont jamais ouvert un livre de ſaine critique. Ils reſſaſſent les vieilles hiſtoires de l'Egliſe; ils ne connaiſſent ni *Midleton*, ni *Dodwell*, ni *Bruker*, ni *Dumoulin*, ni *Fabricius*, ni *Grabès*, ni même *Dupin*, ni aucun de ceux qui ont porté depuis peu la lumière dans les ténèbres.

SECTION III.

On nous berne de martyres à faire pouffer de rire. On nous peint les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles*, ces modèles de vertu, comme des monftres de cruauté. *Fleuri* abbé du Loc-Dieu a déshonoré fon hiftoire eccléfiaftique par des contes qu'une vieille femme de bon fens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter férieufement que les Romains condamnèrent fept vierges de foixante & dix ans chacune à paffer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui puniffaient de mort les veftales pour la moindre galanterie?

C'eft apparemment pour faire plaifir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien, nommé *Théodote*, pria DIEU de faire mourir ces fept vierges plutôt que de les expofer à perdre le plus vieux des pucelages. DIEU exauça le cabaretier pudibond, & le proconful fit noyer dans un lac les fept demoifelles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent fe plaindre à *Théodote* du tour qu'il leur avait joué, & le fupplièrent inftamment d'empêcher qu'elles ne fuffent mangées des poiffons. *Théodote* prend avec lui trois buveurs de fa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau célefte & d'un cavalier célefte, repêche les fept vieilles, les enterre, & finit par être décapité.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé *faint Romain* qui était bègue; il veut le faire brûler parce qu'il était chrétien; trois juifs fe trouvent là & fe mettent à rire de ce que JESUS-CHRIST laiffe brûler

un petit garçon qui lui appartient ; ils crient que leur religion vaut mieux que la chrétienne, puiſque DIEU a délivré *Sidrac*, *Miſac* & *Abdenago* de la fournaiſe ardente. Auſſitôt les flammes qui entouraient le jeune *Romain*, ſans lui faire mal, ſe ſéparent & vont brûler les trois juifs.

L'empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec DIEU ; mais un juge de village moins ſcrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'empereur eſt aſſez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit *Romain*, cet enfant ſe met à jaſer avec une volubilité qui ravit toute l'aſſemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette eſpèce dans les martyrologes. On a cru rendre les anciens Romains odieux, & on s'eſt rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons maſſacres bien conſtatés, des ruiſſeaux de ſang qui aient coulé en effet, des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfans à la mamelle réellement égorgés & entaſſés les uns ſur les autres ? Monſtres perſécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croiſades contre les Albigeois, dans les maſſacres de Mérindol & de Cabrière, dans l'épouvantable journée de la S[t] Barthelemi, dans les maſſacres de l'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous ſied bien, barbares que vous êtes, d'imputer aux meilleurs des empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'Europe de ſang, & qui l'avez couverte de corps expirans pour prouver que le même corps peut être en mille endroits

à la fois, & que le pape peut vendre des indulgences ! Ceſſez de calomnier les Romains vos légiſlateurs, & demandez pardon à DIEU des abominations de vos pères.

Ce n'eſt pas le ſupplice, dites-vous, qui fait le martyre, c'eſt la cauſe. Hé bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appelées du nom de martyr, qui ſignifie témoin ; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux ? les *Phalaris* & les *Buſiris* ont été les plus doux des hommes en comparaiſon de vous : votre inquiſition, qui ſubſiſte encore, ne fait-elle pas frémir la raiſon, la nature, la religion ? Grand DIEU ! ſi on allait mettre en cendre ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs ?

MASSACRES.

IL eſt peut-être auſſi difficile qu'inutile de ſavoir ſi *mazzacrium*, mot de la baſſe latinité, a fait maſſacre, ou ſi maſſacre a fait *mazzacrium*.

Un maſſacre ſignifie un nombre d'hommes tués. *Il y eut hier un grand maſſacre près de Varſovie, près de Cracovie.* On ne dit point, *il s'eſt fait le maſſacre d'un homme ;* & cependant on dit, *un homme a été maſſacré ;* en ce cas on entend qu'il a été tué de pluſieurs coups avec barbarie.

La poëſie ſe ſert du mot *maſſacré* pour tué, aſſaſſiné.

Que par ſes propres mains ſon père maſſacré.

CINNA.

Un Anglais a fait un relevé de tous les maſſacres perpétrés pour cauſe de religion depuis les premiers ſiècles de notre ère vulgaire. (*)

J'ai été fortement tenté d'écrire contre cet auteur anglais; mais ſon mémoire ne m'ayant point paru enflé, je me ſuis retenu. Au reſte, j'eſpère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire. Mais à qui en aura-t-on l'obligation?

MATIERE.

SECTION PREMIERE.

Dialogue poli entre un énergumène & un philoſophe.

L'ENERGUMENE.

OUI, ennemi de DIEU & des hommes, qui crois que DIEU eſt tout-puiſſant, & qu'il eſt le maître d'ajouter le don de la penſée à tout être qu'il daignera choiſir, je vais te dénoncer à monſeigneur l'inquiſiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ce là vos argumens? eſt-ce ainſi que vous enſeignez les hommes? j'admire votre douceur.

L'ENERGUMENE.

Allons, je veux bien m'apaiſer un moment en attendant les fagots. Réponds-moi, qu'eſt-ce que l'eſprit?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais rien.

(*) Voyez l'ouvrage intitulé *Dieu & les hommes. Philoſophie*, tome II.

L'ENERGUMENE.

L'ENERGUMENE.

Qu'eſt-ce que la matière ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais pas grand'choſe. Je la crois étendue, ſolide, réſiſtante, gravitante, diviſible, mobile; DIEU peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ENERGUMENE.

Mille autres qualités, traître; je vois où tu veux venir; tu vas me dire que DIEU peut animer la matière, qu'il a donné l'inſtinct aux animaux, qu'il eſt le maître de tout.

LE PHILOSOPHE.

Mais il ſe pourrait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne ſauriez comprendre.

L'ENERGUMENE.

Que je ne ſaurais comprendre, ſcélérat!

LE PHILOSOPHE.

Oui, ſa puiſſance va plus loin que votre entendement.

L'ENERGUMENE.

Sa puiſſance, ſa puiſſance! vrai diſcours d'athée.

LE PHILOSOPHE.

J'ai pourtant pour moi le témoignage de pluſieurs ſaints pères.

L'ENERGUMENE.

Va, va, ni DIEU, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif; c'eſt un ſupplice dont on punit les parricides & les philoſophes qui ne ſont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE.

Eſt-ce le diable, ou toi qui a inventé cette manière d'argumenter ?

L'ENERGUMENE.

Vilain poſſédé, tu oſes me mettre de niveau avec le diable !

(*Ici l'énergumène donne un grand ſoufflet au philoſophe qui le lui rend avec uſure.*)

LE PHILOSOPHE.

A moi les philoſophes.

L'ENERGUMENE.

A moi la ſainte Hermandad.

(*Ici une demi-douzaine de philoſophes arrivent d'un côté, & on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'inquiſition & cent alguazils. La partie n'eſt pas tenable.*)

SECTION II.

LES ſages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matière, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſurtout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matière eſt étendue & diviſible, ils croient avoir tout dit ; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils ; & ces parties de quoi ſont-elles compoſées ? Les élémens de ces parties ſont-ils diviſibles ? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également

fuſpect. Cet être preſque inconnu, qu'on nomme matière, eſt-il éternel ? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active ? Pluſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matière puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires ? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature ; car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée ; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration ? La matière exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas ! de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matière, nous la meſurons, nous la décompoſons ; & au-delà de ces opérations groſſières, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abyme.

Pardonnez de grâce à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matière exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été ? S'il n'était pas néceſſaire que la matière exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci : *Rien ne ſe fait de rien*. En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le chaos a chez tous les peuples précédé l'arrangement

qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un DIEU éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que DIEU tira la matière du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux *Eloïm*, non pas *Eloï*, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon, qui est venu dans le seul temps où les Juifs aient eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création : ,, DIEU étant bon par sa nature n'a point ,, porté envie à la substance, à la matière, qui par ,, elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de sa nature ,, qu'inertie, confusion, désordre. Il daigna la rendre ,, bonne de mauvaise qu'elle était. ,,

L'idée du chaos débrouillé par un DIEU se trouve dans toutes les anciennes théogonies. *Hésiode* répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie : ,, Le chaos est ce qui a existé le premier. ,, *Ovide* était l'interprète de tout l'empire romain, quand il disait :

Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.

La matière était donc regardée entre les mains de DIEU comme l'argille sous la roue du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le chaos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement ? A cela on répondait: Il est impossible que la matière ne soit pas perméable ; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages si rien n'y passe ?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les systèmes. Celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre, & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre, même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais ?

Les géomètres à la vérité nous diront : Les propriétés des asymptotes vous sont démontrées ; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre ; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous ? Quelle

difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle ? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira : Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, DIEU & la matière, vous tombez dans l'erreur de *Zoroastre*, de *Manès*.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides ; mais on pourra dire au théologien : En quoi suis-je manichéen ? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets point deux architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée ? DIEU est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un chaos débrouillé, ou sur un chaos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie ; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à la table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable & méchant. Rien n'est plus mal avisé ; car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je

me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je ſuis régénéré, je ne ſuis ni hérétique ni infidelle, on peut ſe fier à moi. Mais le reſte du genre-humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidelle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un luthérien, ou à un turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du diable; ils ſont nés méchans; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes: *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre-humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie ſcandaleuſe? on lui dit: Eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de chanoine? On fait ſouvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conſeiller du roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un ſoldat pour l'encourager: Songe que tu es du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu: Souviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toújours là; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même?* ſi vous étiez né enfant du diable, ſi votre origine était criminelle, ſi votre ſang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, ſignifierait, conſultez, ſuivez votre nature diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin, c'eſt la loi de votre père.

L'homme n'eſt point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins ſe préſentent

& lui disent : vous êtes né malade ; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte ; s'ils étaient nés méchans, malfesans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que *Christophe Colomb* rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle parce que tout le monde y est exposé ?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tunquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de

cent ans, ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchans, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfeſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ces fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliar d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cents millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nourriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cents millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guère le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtans ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir

doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées ; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les temps les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeler méchant, encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute ; on voit des malheurs & des crimes horribles : mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé ? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame, au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MEDECINS.

Il est vrai que régime vaut mieux que médecine. Il est vrai que très-long-temps sur cent médecins il y a eu quatre-vingt-dix-huit charlatans. Il est vrai que *Molière* a eu raison de se moquer d'eux. Il est vrai

que rien n'eſt plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joui, trop veillé, appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, & donner un écu à ce dieu qui rit de leur faibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut ſauver la vie (*a*) en cent occaſions, & nous rendre l'uſage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie; ce ne ſera ni un capitaine d'infanterie, ni un conſeiller de la cour des aides qui le guérira. Des cataractes ſe forment dans mes yeux, ma voiſine ne me les lévera pas. Je ne diſtingue point ici le médecin du chirurgien, ces deux profeſſions ont été long-temps inſéparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la ſanté à d'autres hommes par les ſeuls principes d'humanité & de bienfeſance, feraient fort au-deſſus de tous les grands de la terre; ils tiendraient de la Divinité. Conſerver & réparer eſt preſque auſſi beau que faire.

Le peuple romain ſe paſſa plus de cinq cents ans de médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer,

(*a*) Ce n'eſt pas que nos jours ne ſoient comptés. Il eſt bien ſûr que tout arrive par une néceſſité invincible, ſans quoi tout irait au haſard, ce qui eſt abſurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ſes cheveux, ni le nombre de ſes jours; ni un médecin, ni un ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choſes nous deſtine irrévocablement : mais celui qui eſt deſtiné à être frappé dans un certain temps d'une apoplexie, eſt deſtiné auſſi à trouver un médecin ſage, qui le ſaigne, qui le purge, & qui le fait vivre juſqu'au moment fatal. La deſtinée nous donne la vérole & le mercure, la fiévre & le quinquina.

& ne fesait nul cas de l'art de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait la fièvre putride, une fistule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine? On mourait.

Le petit nombre de médecins grecs qui s'introduisit à Rome n'était composé que d'esclaves. Un médecin devint enfin chez les grands seigneurs romains un objet de luxe comme un cuisinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs, des baigneurs, des gitons & des médecins. Le célébre *Musa*, médecin d'*Auguste*, était esclave; il fut affranchi & fait chevalier romain; & alors les médecins devinrent des personnages considérables.

Quand le christianisme fut si bien établi, & que nous fûmes assez heureux pour avoir des moines, il leur fut expressément défendu par plusieurs conciles d'exercer la médecine. C'était précisément le contraire qu'il eût fallu faire, si on avait voulu être utile au genre-humain.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la médecine, & de guérir nos maux pour l'amour de Dieu! n'ayant rien à gagner que le ciel, ils n'eussent jamais été charlatans. Ils se seraient éclairés mutuellement sur nos maladies & sur les remèdes. C'était la plus belle des vocations, & ce fut la seule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils eussent pu empoisonner les impies; mais cela même eût été avantageux à l'Eglise. *Luther* n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe catholique à notre saint père le pape; car à la première fièvre continue qu'aurait eue l'augustin *Luther*, un dominicain aurait pu lui donner des pilules. Vous me direz qu'il ne les

aurait pas prifes ; mais enfin avec un peu d'adreffe, on aurait pu les lui faire prendre. Continuons.

Il fe trouva enfin vers l'an 1517 un citoyen nommé *Jean*, animé d'un zèle charitable ; ce n'eft pas *Jean Calvin* que je veux dire, c'eft *Jean* furnommé *de Dieu*, qui inftitua les frères de la charité. Ce font avec les religieux de la rédemption des captifs les feuls moines utiles. Auffi ils ne font pas comptés parmi les ordres. Les dominicains, francifcains, bernardins, prémontrés, bénédictins, ne reconnaiffent pas les frères de la charité. On ne parle pas feulement d'eux dans la continuation de l'hiftoire eccléfiaftique de *Fleuri*. Pourquoi? c'eft qu'ils ont fait des cures, & qu'ils n'ont point fait de miracles. Ils ont fervi, & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes, & ils ne les ont ni dirigées, ni féduites. Enfin, leur inftitut étant la charité, il était jufte qu'ils fuffent méprifés par les autres moines.

La médecine ayant donc été une profeffion mercénaire dans le monde, comme l'eft en quelques endroits celle de rendre la juftice, elle a été fujette à d'étranges abus. Mais eft-il rien de plus eftimable au monde qu'un médecin qui ayant dans fa jeuneffe étudié la nature, connu les refforts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le foulager, exerce fon art en s'en défiant, foigne également les pauvres & les riches, ne reçoit d'honoraires qu'à regret, & emploie ces honoraires à fecourir l'indigent ? Un tel homme n'eft-il pas un peu fupérieur au général des capucins, quelque refpectable que foit ce général ? (*)

(*) Voyez *Maladie*.

MESSE.

LA meſſe dans le langage ordinaire eſt la plus grande & la plus auguſte des cérémonies de l'Egliſe. On lui donne des ſurnoms différens, ſelon les rites uſités dans les diverſes contrées où elle eſt célébrée, tels que la meſſe moſarabe ou gothique, la meſſe grecque, la meſſe latine. *Durandus* & *Eckius* appellent *ſéche* la meſſe où il ne ſe fait point de conſécration, comme celle qu'on fait dire en particulier aux aſpirans à la prêtriſe ; & le cardinal *Bona* (*a*) rapporte ſur la foi de *Guillaume de Nangis* que *St Louis*, dans ſon voyage d'outremer, la feſait dire ainſi pour ne pas riſquer que l'agitation du vaiſſeau fît répandre le vin conſacré. Il cite auſſi *Génébrard* qui dit avoir aſſiſté à Turin en 1587 à une pareille meſſe célébrée dans une égliſe, mais après dîner, & fort tard, pour les funérailles d'une perſonne noble.

Pierre le chantre parle auſſi de la meſſe à deux, à trois, & même à quatre faces, dans laquelle le prêtre célébrait la meſſe du jour ou de la fête juſqu'à l'offertoire, puis il en recommençait une ſeconde, une troiſième, & quelquefois une quatrième, juſqu'au même endroit, enſuite il diſait autant de ſecrètes qu'il avait commencé de meſſes ; mais pour toutes il ne récitait qu'une fois le canon, & à la fin il ajoutait autant de collectes qu'il avait réuni de meſſes. (*b*)

Ce ne fut que vers la fin du quatrième ſiècle que le mot de meſſe commença à ſignifier la célébration

(*a*) L. I, chap. XV ſur la liturgie.

(*b*) *Bingham*, origin. eccléſ. tome VI, liv. XV, chap. IV, art. V.

de l'euchariſtie. Le ſavant *Beatus Rhenanus*, dans ſes notes ſur *Tertullien*, (*c*) obſerve que *St Ambroiſe* conſacra cette expreſſion du peuple priſe de ce qu'on mettait dehors les catéchumènes après la lecture de l'évangile.

On trouve dans les Conſtitutions apoſtoliques (*d*) une liturgie ſous le nom de *St Jacques*, par laquelle il paraît qu'au lieu d'invoquer les ſaints au canon de la meſſe, la primitive Egliſe priait pour eux. Nous vous offrons encore, Seigneur, diſait le célébrant, ce pain & ce calice pour tous les ſaints qui vous ont été agréables depuis le commencement des ſiècles, pour les patriarches, les prophètes, les juſtes, les apôtres, les martyrs, les confeſſeurs, les évêques, les prêtres, les diacres, les ſous-diacres, les lecteurs, les chantres, les vierges, les veuves, les laïques & tous ceux dont les noms vous ſont connus. Mais *St Cyrille* de Jéruſalem, qui vivait dans le quatrième ſiècle, y ſubſtitue cette explication : Après cela, dit-il, (*e*) nous feſons commémoration de ceux qui ſont morts avant nous, & premièrement des patriarches, des apôtres, des martyrs, afin que DIEU reçoive nos prières par leur interceſſion. Cela prouve, comme nous le dirons à l'article *Reliques*, que le culte des ſaints commençait alors à s'introduire dans l'Egliſe.

Noël Alexandre (*f*) cite des actes de *St André*, où l'on fait dire à cet apôtre : J'immole tous les jours ſur l'autel du ſeul vrai Dieu, non les chairs des taureaux, ni le ſang des boucs, mais l'agneau immaculé, qui demeure toujours entier & vivant après

(*c*) L. IV contre *Marcion*.
(*d*) L. VIII, chap. XII.
(*e*) Cinquième catécheſe.
(*f*) Siècle I, page 109.

qu'il eſt ſacrifié, & que tout le peuple fidelle en a mangé la chair ; mais ce ſavant dominicain avoue que cette pièce n'eſt connue que depuis le huitième ſiècle. Le premier qui l'ait citée eſt *Etherius* évêque d'Oſma en Eſpagne, qui écrivit contre *Elipand* en 788.

Abdias (*g*) rapporte que *St Jean*, averti par le Seigneur de la fin de ſa courſe, ſe prépara à la mort & recommanda ſon égliſe à DIEU. Puis ayant pris du pain qu'il ſe fit apporter, il leva les yeux au ciel, le bénit, le rompit & le diſtribua à tous ceux qui étaient préſens, en leur diſant : Que mon partage ſoit le vôtre, & que le vôtre ſoit le mien. Cette manière de célébrer l'euchariſtie, qui veut dire action de grâces, eſt plus conforme à l'inſtitution de cette cérémonie.

En effet *St Luc* (*h*) nous apprend que JESUS après avoir diſtribué du pain & du vin à ſes apôtres qui ſoupaient avec lui, leur dit : Faites ceci en mémoire de moi. *St Matthieu* (*i*) & *St Marc* (*k*) diſent de plus que JESUS chanta une hymne. *St Jean* qui ne parle dans ſon évangile ni de la diſtribution du pain & du vin, ni de l'hymne, s'étend fort au long ſur ce dernier article dans ſes actes dont voici le texte cité par le ſecond concile de Nicée : (*l*)

Avant que le Seigneur fût pris par les Juifs, dit cet apôtre bien-aimé de JESUS, il nous aſſembla tous & nous dit : Chantons un hymne à l'honneur du père, après quoi nous exécuterons le deſſein que nous

(*g*) Hiſt. apoſtol. liv. V, art. XXII & XXIII.

(*h*) Chap. XXII, v. 19

(*i*) Chap. XXVI, v. 30.

(*k*) Chap. XIV, v. 26.

(*l*) Col. 358.

avons

avons formé. Il nous ordonna donc de faire un cercle & de nous tenir tous par la main ; puis s'étant mis au milieu du cercle, il nous dit : Amen, fuivez-moi. Alors il commença le cantique, & dit : Gloire vous foit donnée, ô père ! nous répondîmes tous : Amen. JESUS continuant à dire : Gloire au verbe &c. gloire à l'efprit &c. gloire à la grâce ; les apôtres répondaient toujours : Amen.

Après quelques autres doxologies JESUS dit : Je veux être fauvé, & je veux fauver : Amen. Je veux être délié & je veux délier : Amen. Je veux être bleffé & je veux bleffer : Amen. Je veux naître & je veux engendrer : Amen. Je veux manger & je veux être confumé : Amen. Je veux être écouté & je veux écouter : Amen. Je veux être compris de l'efprit, étant tout efprit, tout intelligence : Amen. Je veux être lavé & je veux laver : Amen. La grâce mène la danfe, je veux jouer de la flûte, danfez tous : Amen. Je veux chanter des airs lugubres, lamentez-vous tous : Amen.

St Auguftin qui commente une partie de cette hymne, dans fon épître (*m*) à *Cérétius*, rapporte de plus ce qui fuit : Je veux parer & être paré. Je fuis une lampe pour ceux qui me voient & qui me connaiffent. Je fuis la porte pour tous ceux qui veulent y frapper. Vous qui voyez ce que je fais, gardez-vous bien d'en parler.

Cette danfe de JESUS & des apôtres eft vifiblement imitée de celle des thérapeutes d'Egypte, lefquels après le fouper danfaient dans leurs affemblées, d'abord partagés en deux chœurs, puis réunis les hommes & les femmes enfemble, après avoir, comme

(*m*) Epît. 237.

en la fête de *Bacchus*, avalé force vin céleste, comme dit *Philon*. (*n*)

On sait d'ailleurs que suivant la tradition des Juifs, après leur sortie d'Egypte & le passage de la mer Rouge, d'où la solemnité de pâque prit son nom, (*o*) *Moïse* & sa sœur rassemblèrent deux chœurs de musique, l'un composé d'hommes, l'autre de femmes, qui chantèrent en dansant un cantique d'actions de grâces. Ces instrumens rassemblés sur le champ, ces chœurs arrangés avec tant de promptitude, la facilité avec laquelle les chants & la danse furent exécutés supposent une habitude de ces deux exercices fort antérieure au moment de l'exécution.

Cet usage se perpétua dans la suite chez les Juifs. (*p*) Les filles de Silo dansaient selon la coutume à la fête solemnelle du Seigneur, quand les jeunes gens de la tribu de Benjamin, à qui on les avait refusées pour épouses, les enlevèrent par le conseil des vieillards d'Israël. Encore aujourd'hui dans la Palestine les femmes assemblées auprès des tombeaux de leurs proches, dansent d'une manière lugubre & poussent des cris lamentables. (*q*)

On sait aussi que les premiers chrétiens fesaient entr'eux des agapes ou repas de charité, en mémoire de la dernière cène que JESUS célébra avec ses apôtres; les païens en prirent même occasion de leur faire les reproches les plus odieux; alors pour en bannir toute ombre de licence les pasteurs défendirent que le baiser

(*n*) Traité de la vie contemplative.

(*o*) Exode, chap. XV, & *Philon* vie de *Moïse*, l. I.

(*p*) Les Juges, chap. XXI, v. 21.

(*q*) Voyage de *le Brun*.

de paix, par où finissait cette cérémonie, se donnât entre les personnes de sexe différent. (*r*) Mais divers autres abus dont se plaignait déjà *St Paul*, (*s*) & que le concile de Gangres, l'an 324, entreprit en vain de réformer, firent enfin abolir les agapes l'an 397, par le troisième concile de Carthage dont le canon quarante-unième ordonna de célébrer les saints mystères à jeun.

On ne doutera point que la danse n'accompagnât ces festins, si l'on fait attention que suivant *Scaliger*, les évêques ne furent nommés *præsules* dans l'Eglise latine, *à præsiliendo*, que parce qu'ils commençaient la danse. Le picpus *Héliot*, dans son histoire des ordres monastiques, dit aussi que pendant les persécutions qui troublaient la paix des premiers chrétiens, il se forma des congrégations d'hommes & de femmes, qui, à l'exemple des thérapeutes, se retirèrent dans les déserts ; là ils se rassemblaient dans les hameaux les dimanches & les fêtes, & ils y dansaient pieusement en chantant les prières de l'Eglise.

En Portugal, en Espagne, dans le Roussillon, l'on exécute encore aujourd'hui des danses solemnelles en l'honneur des mystères du christianisme. Toutes les veilles des fêtes de la Vierge, les jeunes filles s'assemblent devant la porte des églises qui lui sont dédiées, & passent la nuit à danser en rond, & à chanter des hymnes & des cantiques en son honneur. Le cardinal *Ximenès* rétablit de son temps dans la cathédrale de Tolède l'ancien usage des messes mosarabes pendant lesquelles on danse dans le chœur &

(*r*) *Thomassin*, discip. de l'Eglise, part. III, chap. XLVII, n. 1.

(*s*) Corinth. chap. II.

dans la nef avec autant d'ordre que de dévotion. En France même on voyait encore vers le milieu du dernier ſiècle les prêtres & tout le peuple de Limoges danſer en rond dans la collégiale en chantant : *Sant Marcian, pregas per nous & nous epingaren per bous ;* c'eſt-à-dire, *St Martial*, priez pour nous, & nous danſerons pour vous.

Enfin le jéſuite *Meneſtrier*, dans la préface de ſon Traité des ballets publié en 1682, dit qu'il avait vu encore les chanoines de quelques égliſes, qui le jour de pâques prenaient par la main les enfans de chœur, & danſaient dans le chœur en chantant des hymnes de réjouiſſance. Ce que nous avons dit à l'article *Kalendes* des danſes extravagantes de la fête des fous, nous découvre une partie des abus qui ont fait retrancher la danſe des cérémonies de la meſſe, leſquelles plus elles ont de gravité, plus elles ſont propres à en impoſer aux ſimples.

MESSIE.

AVERTISSEMENT.

CET article eſt de M. Polier de Bottens d'une ancienne famille de France, établie depuis deux cents ans en Suiſſe. Il eſt premier paſteur de Lauſanne. Sa ſcience eſt égale à ſa piété. Il compoſa cet article pour le grand dictionnaire encyclopédique, dans lequel il fut inſéré. On en ſupprima ſeulement quelques endroits, dont les examinateurs crurent que des catholiques moins ſavans & moins pieux que l'auteur pourraient abuſer. Il fut reçu avec l'applaudiſſement de tous les ſages.

On l'imprima en même temps dans un autre petit dictionnaire, & on l'attribua en France à un homme qu'on n'était pas fâché d'inquiéter. On ſuppoſa que l'article était impie, parce qu'on le ſuppoſait d'un laïque, & on ſe déchaîna contre l'ouvrage & contre l'auteur prétendu. L'homme accuſé ſe contenta de rire de cette mépriſe. Il voyait avec compaſſion ſous ſes yeux cet exemple des erreurs & des injuſtices que les hommes commettent tous les jours dans leurs jugemens, car il avait le manuſcrit du ſage & ſavant prêtre, écrit tout entier de ſa main. Il le poſſède encore. Il ſera montré à qui voudra l'examiner. On y verra juſqu'aux ratures faites alors par ce laïque même, pour prévenir les interprétations malignes.

Nous réimprimons donc aujourd'hui cet article dans toute l'intégrité de l'original. Nous en avons retranché pour ne pas répéter ce que nous avons imprimé ailleurs; mais nous n'avons pas ajouté un ſeul mot.

Le bon de toute cette affaire, c'eſt qu'un confrère de l'auteur reſpectable écrivit les choſes du monde les plus ridicules contre cet article de ſon confrère, croyant écrire contre un ennemi commun. Cela reſſemble à ces combats de nuit, dans leſquels on ſe bat contre ſes camarades.

Il eſt arrivé mille fois que des controverſiſtes ont condamné des paſſages de St Auguſtin, de St Jérôme, ne ſachant pas qu'ils fuſſent de ces pères. Ils anathématiſeraient une partie du nouveau Teſtament s'ils n'avaient pas ouï dire de qui eſt ce livre. C'eſt ainſi qu'on juge trop ſouvent.

MESSIE, *Meſſias*, ce terme vient de l'hébreu; il eſt ſynonyme au mot grec *Chriſt*. L'un & l'autre ſont des termes conſacrés dans la religion, & qui ne ſe

donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce ſouverain libérateur que l'ancien peuple juif attendait, après la venue duquel il ſoupire encore, & que les chrétiens trouvent dans la perſonne de JESUS fils de *Marie*, qu'ils regardent comme l'oint du Seigneur, le meſſie promis à l'humanité : les Grecs emploient auſſi le mot d'*Elcimmeros* qui ſignifie la même choſe que *Chriſtos*.

Nous voyons dans l'ancien Teſtament que le mot de *Meſſie*, loin d'être particulier au libérateur après la venue duquel le peuple d'Iſraël ſoupirait, ne l'était pas ſeulement aux vrais & fidelles ſerviteurs de DIEU, mais que ce nom fut ſouvent donné aux rois & aux princes idolâtres, qui étaient dans la main de l'Eternel les miniſtres de ſes vengeances, ou des inſtrumens pour l'exécution des conſeils de ſa ſageſſe. C'eſt ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſtique dit d'*Eliſée*, (*a*) *qui ungis reges ad pœnitentiam*, ou comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam. Vous oignez les rois pour exercer la vengeance du Seigneur.* C'eſt pourquoi il envoya un prophète pour oindre *Jéhu* roi d'Iſraël. Il annonça l'onction ſacrée à *Hazaël* roi de Damas & de Syrie, (*b*) ces deux princes étant les *Meſſies* du Très-Haut pour venger les crimes & les abominations de la maiſon d'*Achab*.

Mais au XLVe d'*Eſaïe*, v. 1, le nom de *Meſſie* eſt expreſſément donné à *Cyrus*. *Ainſi a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon meſſie, duquel j'ai pris la main droite afin que je terraſſe les nations devant lui &c.*

Ezéchiel, au XXVIIIe de ſes révélations, v. 14,

(*a*) Eccléſiaſt. chap. XLVIII, v. 8.

(*b*) IV. des Rois, chap. XVIII, v. 12, 13 & 14.

donne le nom de *Messie* au roi de Tyr, qu'il appelle aussi *chérubin*, & parle de lui & de sa gloire dans des termes pleins d'une emphase, dont on sent mieux les beautés qu'on ne peut en saisir le sens. „ Fils de „ l'homme, dit l'Eternel au prophète, prononce à „ haute voix une complainte sur le roi de Tyr, & lui „ dis : Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel, tu étais le „ sceau de la ressemblance de DIEU, plein de sagesse „ & parfait en beautés ; tu as été le jardin d'Eden „ du Seigneur, (ou suivant d'autres versions) tu étais „ toutes les délices du Seigneur ; ta couverture était „ de pierres précieuses de toutes sortes, de sardoine, „ de topaze, de jaspe, de chrysolite, d'onyx, de beril, „ de saphir, d'escarboucle, d'émeraude & d'or. Ce „ que savaient faire tes tambours & tes flûtes a été „ chez toi ; ils ont été tout prêts au jour que tu fus „ créé, tu as été un chérubin, un messie pour servir „ de protection ; je t'avais établi ; tu as été dans la „ sainte montagne de DIEU, tu as marché entre les „ pierres flamboyantes, tu as été parfait en tes voies, „ dès le jour que tu fus créé, jusqu'à ce que la „ perversité a été trouvée en toi. „ . .

Au reste, le nom de *Messiah*, en grec *Christ*, se donnait aux rois, aux prophètes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le Ier des Rois, ch. XII, v. 3 : *Le Seigneur & son Messie sont témoins*, c'est-à-dire, *le seigneur & le roi qu'il a établi*. Et ailleurs : *Ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes prophètes. David*, animé de l'esprit de DIEU, donne dans plus d'un endroit à *Saül* son beau-père qui le persécutait, & qu'il n'avait pas sujet d'aimer ; il donne, dis-je, à ce roi réprouvé, & de dessus lequel l'esprit de l'Eternel

s'était retiré, le nom & la qualité d'oint, de meſſie du Seigneur. DIEU *me garde*, dit-il fréquemment, *de porter ma main ſur l'oint du Seigneur*, *ſur le meſſie de* DIEU.

Si le beau nom de meſſie, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois idolâtres, à des princes cruels & tyrans, il a été très-employé dans nos anciens oracles pour déſigner véritablement l'oint du Seigneur, ce Meſſie par excellence, objet du déſir & de l'attente de tous les fidelles d'Iſraël. Ainſi *Anne* mère de *Samuel* conclut ſon cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun roi, (*c*) puiſqu'on ſait que pour lors les Hébreux n'en avaient point. *Le Seigneur jugera les extrémités de la terre*, *il donnera l'empire à ſon roi*, *il relèvera la corne de ſon Chriſt*, *de ſon Meſſie.* On trouve ce même mot dans les oracles ſuivans: Pſeaume II, v. 2. Pſeaume XLIV, v. 8. *Jérémie* IV, v. 20. *Daniel* IX, v. 16. *Habacuc* III, v. 13.

Que ſi l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire au Meſſie, il en réſulte des contraſtes en quelque ſorte inconciliables, & qui juſtifient juſqu'à un certain point l'obſtination du peuple à qui ces oracles furent donnés.

Comment en effet concevoir, avant que l'événement l'eût ſi bien juſtifié dans la perſonne de JESUS fils de *Marie ;* comment concevoir, dis-je, une intelligence en quelque ſorte divine & humaine tout enſemble, un être grand & abaiſſé qui triomphe du diable, & que cet eſprit infernal, ce prince des puiſſances de l'air, tente, emporte & fait voyager malgré lui, maître &

(*c*) I. Rois, chap. XI, v. 10.

ſerviteur, roi & ſujet, ſacrificateur & victime tout enſemble, mortel & vainqueur de la mort, riche & pauvre, conquérant glorieux dont le règne éternel n'aura point de fin, qui doit ſoumettre toute la nature par ſes prodiges, & cependant qui ſera un homme de douleur, privé des commodités, ſouvent même de l'abſolument néceſſaire dans cette vie dont il ſe dit le roi, & qu'il vient comblé de gloire & d'honneurs, terminant une vie innocente, malheureuſe, ſans ceſſe contredite & traverſée, par un ſupplice également honteux & cruel, trouvant même dans cette humiliation, cet abaiſſement extraordinaire, la ſource d'une élévation unique qui le conduit au plus haut point de gloire, de puiſſance & de félicité, c'eſt-à-dire, au rang de la première des créatures ?

Tous les chrétiens s'accordent à trouver ces caractères, en apparence ſi incompatibles, dans la perſonne de JESUS de Nazareth qu'ils appellent le *Chriſt;* ſes ſectateurs lui donnaient ce titre par excellence, non qu'il eût été oint d'une manière ſenſible & matérielle, comme l'ont été anciennement quelques rois, quelques prophètes & quelques ſacrificateurs, mais parce que l'eſprit divin l'avait déſigné pour ces grands offices, & qu'il avait reçu l'onction ſpirituelle néceſſaire pour cela.

A) Nous en étions là ſur un article auſſi important, lorſqu'un prédicateur hollandais, plus célébre par cette découverte que par les médiocres productions d'un génie d'ailleurs faible & peu inſtruit, nous a

(*A*) On ſupprima dans les dictionnaires (depuis *A* juſqu'à *B*) tout ce paragraphe concernant le prédicateur hollandais, parce qu'on le crut hors d'œuvre.

fait voir que notre Seigneur JESUS était le Chriſt, le Meſſie de DIEU, ayant été oint dans les trois plus grandes époques de ſa vie, pour être notre roi, notre prophète & notre ſacrificateur.

Lors de ſon baptême, la voix du ſouverain maître de la nature le déclare ſon fils, ſon unique, ſon bien-aimé, & par-là même ſon repréſentant.

Sur le Thabor, transfiguré, aſſocié à *Moïſe* & à *Elie*, cette même voix ſurnaturelle l'annonce à l'humanité comme le fils de celui qui aime & envoie les prophètes, & qui doit être écouté par préférence.

Dans Gethſémané, un ange deſcend du ciel pour le ſoutenir dans les angoiſſes extrêmes où le réduit l'approche de ſon ſupplice ; il le fortifie contre les frayeurs cruelles d'une mort qu'il ne peut éviter, & le met en état d'être un ſacrificateur d'autant plus excellent qu'il eſt lui-même la victime innocente & pure qu'il va offrir.

Le judicieux prédicateur hollandais, diſciple de l'illuſtre *Cocceius*, trouve l'huile ſacramentale de ces diverſes onctions céleſtes, dans les ſignes viſibles que la puiſſance de DIEU fit paraître ſur ſon oint, dans ſon baptême *l'ombre de la colombe*, qui repréſentait le St Eſprit qui deſcendit ſur lui ; au Thabor, *la nue miraculeuſe* qui le couvrit ; en Gethſémané, *la ſueur de grumeaux de ſang* dont tout ſon corps fut couvert.

Après cela, il faut pouſſer l'incrédulité à ſon comble pour ne pas reconnaître à ces traits l'oint du Seigneur par excellence, le Meſſie promis ; & l'on ne pourrait ſans doute aſſez déplorer l'aveuglement inconcevable du peuple juif, s'il ne fût entré dans le plan de l'infinie ſageſſe de DIEU, & n'eût été, dans ſes vues toutes

miséricordieuſes, eſſentiel à l'accompliſſement de ſon œuvre, & au ſalut de l'humanité. *B*)

Mais auſſi il faut convenir que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſait le peuple juif, & après toutes les glorieuſes promeſſes que l'Eternel lui avait faites ſi ſouvent, il devait ſoupirer après la venue d'un Meſſie, l'enviſager comme l'époque de ſon heureuſe délivrance; & qu'ainſi il eſt en quelque ſorte excuſable de n'avoir pas voulu reconnaître ce libérateur dans la perſonne du Seigneur JESUS, d'autant plus qu'il eſt de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'eſprit, & d'être plus ſenſible aux beſoins préſens, que flatté des avantages à venir, & toujours incertains par-là même.

Au reſte, on doit croire qu'*Abraham*, & après lui un aſſez petit nombre de patriarches & de prophètes, ont pu ſe faire une idée de la nature du règne ſpirituel du Meſſie; mais ces idées durent reſter dans le petit cercle des inſpirés; & il n'eſt pas étonnant qu'inconnues à la multitude, ces notions ſe ſoient altérées au point que lorſque le Sauveur parut dans la Judée, & peuple & ſes docteurs, ſes princes même, attendaient un monarque, un conquérant, qui par la rapidité de ſes conquêtes devait s'aſſujettir tout le monde; & comment concilier ces idées flatteuſes avec l'état abject, en apparence, miſérable de JESUS-CHRIST? Auſſi, ſcandaliſés de l'entendre s'annoncer comme le Meſſie, ils le perſécutèrent, le rejetèrent, & le firent mourir par le dernier ſupplice. Depuis ce temps-là, ne voyant rien qui achemine à l'accompliſſement de leurs oracles, & ne voulant point y renoncer, ils ſe livrent à toutes ſortes d'idées plus chimériques les unes que les autres.

Ainſi, lorſqu'ils ont vu les triomphes de la religion chrétienne, qu'ils ont ſenti qu'on pouvait expliquer ſpirituellement, & appliquer à JESUS-CHRIST la plupart de leurs anciens oracles, ils ſe ſont aviſés, contre le ſentiment de leurs pères, de nier que les paſſages que nous leur alléguons duſſent s'entendre du Meſſie, tordànt ainſi nos ſaintes écritures à leur propre perte.

Quelques-uns ſoutiennent que leurs oracles ont été mal entendus; qu'en vain on ſoupire après la venue du Meſſie, puiſqu'il eſt déjà venu en la perſonne d'*Ezéchias*. C'était le ſentiment du fameux *Hillel*. D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux temps & aux circonſtances, prétendent que la croyance de la venue d'un Meſſie n'eſt point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, on ne lui donne qu'une légère atteinte. C'eſt ainſi que le juif *Albo* diſait au pape, que nier la venue du Meſſie, c'était ſeulement couper une branche de l'arbre ſans toucher à la racine.

Le fameux rabin *Salomon Jarchy* ou *Raſchy*, qui vivait au commencement du douzième ſiècle, dit, dans ſes Talmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Meſſie était né le jour de la dernière deſtruction de Jéruſalem par les armées romaines; c'eſt, comme on dit, appeler le médecin après la mort.

Le rabin *Kimchy*, qui vivait auſſi au douzième ſiècle, annonçait que le Meſſie, dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les chrétiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les chrétiens perdirent la Terre-Sainte; mais ce fut *Saladin* qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé

les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés, & notre Seigneur JESUS lui-même, comparent souvent le règne du Messie & l'éternelle béatitude à des jours de noces, à des festins; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux, le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'*Adam* lui-même fit dans le paradis terrestre, & qui se conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson appelé le grand *Léviathan*, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cents lieues de long; toute la masse des eaux est portée sur *Léviathan*. DIEU au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, DIEU tua la femelle, & la sala pour le festin du Messie.

Les rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau *Béhémoth*, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala point, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encore si bien foi à toutes ces rêveries rabiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf *Béhémoth*, comme quelques chrétiens impies jurent sur leur part du paradis.

Après des idées si grossières sur la venue du Messie & sur son règne, faut-il s'étonner si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrétiens, malheureusement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au Messie? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lusitani quæstiones ad Christianos.* (*d*) „ Reconnaître, disent-ils, „ un homme-Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est „ se forger un monstre, un centaure, le bizarre „ composé de deux natures qui ne sauraient s'allier. „ Ils ajoutent que les prophètes n'enseignent point que le Messie soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre DIEU & *David*, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur &c. . . . . .

Lorsque le Sauveur parut, les prophéties, quoique claires, furent malheureusement obscurcies par les préjugés sucés avec le lait. JESUS-CHRIST lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas révolter les esprits, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité; *il voulait*, dit S[t] Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au-dessus de la raison.* S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité ceux même en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain sacrificateur il avoue, avec un modeste détour, qu'il est le fils de DIEU, le grand-prêtre déchire sa robe & crie au blasphème. Avant l'envoi

(*d*) *Quæst.* I, II, IV, XXIII, &c.

du S[t] Esprit, les apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur cher maître ; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui ; ils répondent que les uns le prennent pour *Elie*, les autres pour *Jérémie*, ou pour quelqu'autre prophète. *S[t] Pierre* a besoin d'une révélation particulière pour connaître que JESUS est le Christ, le fils du DIEU vivant.

Les Juifs, révoltés contre la divinité de JESUS-CHRIST, ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère ; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au Messie ; ils prétendent que le nom de Dieu, *Eloï*, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité ; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le Messie.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les évangélistes, les apôtres & les premiers chrétiens, appellent JESUS le fils de DIEU, ce terme auguste ne signifiait, dans les temps évangéliques, autre chose que l'opposé de fils de *Bélial*, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de DIEU, par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point DIEU.

Si les Juifs ont contesté à JESUS-CHRIST la qualité de Messie & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jeter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en eſt point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeſchut*, tiré de la pouſſière par M. *Vagenſeil* dans le ſecond tome de ſon ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'eſt dans ce *Sepher Toldos Jeſchut* qu'on lit une hiſtoire monſtrueuſe de la vie de notre Sauveur, forgée avec toute la paſſion & la mauvaiſe foi poſſibles. Ainſi, par exemple, ils ont oſé écrire qu'un nommé *Panther* ou *Pandera*, habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à *Jokanam*. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé *Jeſua* ou *Jeſu*. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & ſe retira à Babylone. Quant au jeune *Jeſu*, on l'envoya aux écoles ; mais, ajoute l'auteur, il eut l'inſolence de lever la tête, & de ſe découvrir devant les ſacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baiſſée & le viſage couvert, comme c'était la coutume ; hardieſſe qui fut vivement tancée ; ce qui donna lieu d'examiner ſa naiſſance, qui fut trouvée impure, & l'expoſa bientôt à l'ignominie.

Ce déteſtable livre *Sepher Toldos Jeſchut* était connu dès le ſecond ſiècle ; *Celſe* le cite avec confiance, & *Origène* le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé auſſi *Toledos Jeſu*, publié l'an 1705 par M. *Huldric*, qui ſuit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachroniſmes les plus groſſiers ; il fait naître & mourir JESUS-CHRIST ſous le règne d'*Hérode le grand* ; il veut que ce ſoit à ce prince qu'aient été faites les plaintes ſur l'adultère de *Panther* & de *Marie* mère de JESUS.

L'auteur

L'auteur qui prend le nom de *Jonathan*, qui se dit contemporain de JESUS-CHRIST & demeurant à Jérusalem, avance qu'*Hérode* consulta sur le fait de JESUS-CHRIST les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée : nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens & contre l'Evangile ; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-la-Andacousy, maure de Grenade, qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom *Pedro y Quinones* archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage ; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'*Alexandre VII* ; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de *Marie* & de son fils.

Le nom de Messie, accompagné de l'épithète de faux, se donne encore à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la nation juive. Il y eut de ces faux messies avant même la venue du véritable oint de DIEU. Le sage *Gamaliel* parle (*e*) d'un nommé *Theudas*, dont l'histoire se lit dans les antiquités judaïques de *Josephe*, liv. XX, chap. II.

(*e*) *Act. apost. c.* v. 34, 35, 36.

Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec; il attira beaucoup de gens à sa suite: mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de *Judas* le galiléen, qui est sans doute le même dont *Josephe* fait mention dans le douzième chapitre du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien juif.

Dès les temps apostoliques, l'on vit *Simon* surnommé le magicien, (*f*) qui avait su séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le siècle suivant, l'an 178 & 179 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'*Adrien*, parut le faux messie *Barchochebas*, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui *Julius Severus*, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre & fut emportée: *Barchochebas* y fut pris & mis à mort. *Adrien* crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs, qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans *Socrate*, historien ecclésiastique, (*g*) que l'an 434 il parut dans l'île de Candie un faux messie qui s'appelait *Moïse.* Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

(*f*) *Act. apost. c.* 8, 9.

(*g*) *Socr. Hist. eccl.* Liv. II, chap. XXXVIII.

Un ſiècle après, en 530, il y eut dans la Paleſtine un faux meſſie nommé *Julien;* il s'annonçait comme un grand conquérant, qui, à la tête de ſa nation, détruirait par les armes tout le peuple chrétien; ſéduits par ſes promeſſes, les Juifs armés maſſacrèrent pluſieurs chrétiens. L'empereur *Juſtinien* envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux chriſt; il fut pris & condamné au dernier ſupplice.

Au commencement du huitième ſiècle, *Serenus* juif eſpagnol ſe porta pour meſſie, prêcha, eut des diſciples, & mourut comme eux dans la miſère.

Il s'éleva pluſieurs faux meſſies dans le douzième ſiècle. Il en parut un en France ſous *Louis le jeune*, il fut pendu lui & ſes adhérens, ſans qu'on ait jamais ſu les noms ni du maître ni des diſciples.

Le treizième ſiècle fut fertile en faux meſſies, on en compte ſept ou huit qui parurent en Arabie, en Perſe, dans l'Eſpagne, en Moravie : l'un d'eux, qui ſe nommait *David el Ré*, paſſe pour avoir été un très-grand magicien; il ſéduiſit les Juifs, & ſe vit à la tête d'un parti conſidérable; mais ce meſſie fut aſſaſſiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du ſeizième ſiècle, annonçait la prochaine manifeſtation du meſſie, né, à ce qu'il aſſurait, depuis quatorze ans; il l'avait vu, diſait-il, à Strasbourg, & il gardait avec ſoin une épée & un ſceptre pour les lui mettre en main dès qu'il ſerait en âge d'enſeigner.

L'an 1624, un autre *Zieglerne* confirma la prédiction du premier.

L'an 1666, *Sabatei-Sévi*, né dans Alep, ſe dit le meſſie prédit par les *Zieglernes*. Il débuta par prêcher

ſur les grands chemins & au milieu des campagnes; les Turcs ſe moquaient de lui, pendant que ſes diſciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ſes intérêts le gros de la nation juive, puiſque les chefs de la ſynagogue de Smyrne portèrent contre lui une ſentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en conſomma point, diſant que cela était au-deſſous de lui. Il s'aſſocia un nommé *Nathan-Lévi:* celui-ci fit le perſonnage du prophète *Elie*, qui devait précéder le meſſie. Ils ſe rendirent à Jéruſalem, & *Nathan* y annonça *Sabatei-Sévi* comme le libérateur des nations. La populace juive ſe déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque choſe à perdre les anathématiſèrent.

Sévi pour fuir l'orage ſe retira à Conſtantinople, & de-là à Smyrne; *Nathan-Lévi* lui envoya quatre ambaſſadeurs, qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de meſſie; cette ambaſſade en impoſa au peuple & même à quelques docteurs, qui déclarèrent *Sabatei-Sévi* meſſie & roi des Hébreux. Mais la ſynagogue de Smyrne condamna ſon roi à être empalé.

Sabatei ſe mit ſous la protection du cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple juif; il fit dreſſer deux trônes, un pour lui & l'autre pour ſon épouſe favorite; il prit le nom de roi des rois, & donna à *Joſeph Sévi* ſon frère celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman aſſurée. Il pouſſa même l'inſolence juſqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'empereur, & à y faire ſubſtituer le ſien.

On le fit mettre en priſon aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait ſa vie que parce que les Turcs ſavaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des préſens que les Juifs lui prodiguèrent pour viſiter leur roi, leur meſſie priſonnier, qui dans les fers conſervait toute ſa dignité, & ſe feſait baiſer les pieds.

Cependant le ſultan, qui tenait ſa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir *Sévi*, & lui dit que s'il était meſſie il devait être invulnérable; *Sévi* en convint. Le grand-ſeigneur le fit placer pour but aux flèches de ſes icoglans; le meſſie avoua qu'il n'était point invulnérable, & proteſta que DIEU ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la ſainte religion muſulmane. Fuſtigé par les miniſtres de la loi il ſe fit mahométan, & il vécut & mourut également mépriſé des Juifs & des Muſulmans; ce qui a ſi fort décrédité la profeſſion de faux meſſie, que *Sévi* eſt le dernier qui ait paru. (*)

METAMORPHOSE, METEMPSYCOSE.

N'EST-IL pas bien naturel que toutes les métamorphoſes dont la terre eſt couverte aient fait imaginer dans l'Orient, où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre; un point preſqu'imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland ſe transforme en chêne, un œuf en oiſeau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois ſe change en

(*) Voyez l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*, tome IV, p. 196, où l'hiſtoire de *Sévi* eſt plus détaillée.

feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsycose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encore très-naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins aient produit ces anciennes fables qu'*Ovide* a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si *Niobé* fut changée en marbre, *Edith*, femme de *Loth*, fut changée en statue de sel. Si *Eurydice* resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'est aussi pour la même indiscrétion que cette femme de *Loth* fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient *Baucis* & *Philémon* en Phrygie est changé en un lac; la même chose arrive à Sodome. Les filles d'*Anius* changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphose à peu près semblable, mais plus vraie & plus sacrée. *Cadmus* fut changée en serpent; la verge d'*Aaron* devint serpent aussi.

Les dieux se changeaient très-souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vu les anges que sous la forme humaine : les anges mangèrent chez *Abraham*. *Paul*, dans son épître aux Corinthiens, dit que l'ange de *Sathan* lui a donné des soufflets : *Angelos Sathana me colaphisei.*

METAPHYSIQUE.

TRANS *naturam*, au-delà de la nature. Mais ce qui eſt au-delà de la nature eſt-il quelque choſe? par nature on entend donc matière, & métaphyſique eſt ce qui n'eſt pas matière.

Par exemple, votre raiſonnement qui n'eſt ni long ni large, ni haut, ni ſolide, ni pointu.

Votre ame à vous inconnue qui produit votre raiſonnement.

Les eſprits dont on a toujours parlé, auxquels on a donné long-temps un corps ſi délié qu'il n'était plus corps, & auxquels on a ôté enfin toute ombre de corps, ſans ſavoir ce qui leur reſtait.

La manière dont ces eſprits ſentent ſans avoir l'embarras des cinq ſens, celle dont ils penſent ſans tête, celle dont ils ſe communiquent leurs penſées ſans paroles & ſans ſignes.

Enfin, DIEU que nous connaiſſons par ſes ouvrages, mais que notre orgueil veut définir; DIEU dont nous ſentons le pouvoir immenſe; DIEU entre lequel & nous eſt l'abyme de l'infini, & dont nous oſons ſonder la nature.

Ce ſont-là les objets de la métaphyſique.

On pourrait encore y joindre les principes mêmes des mathématiques, des points ſans étendue, des lignes ſans largeur, des ſurfaces ſans profondeur, des unités diviſibles à l'infini &c.

Bayle lui-même croyait que ces objets étaient des êtres de raiſon ; mais ce ne ſont en effet que les choſes matérielles conſidérées dans leurs maſſes, dans leurs

ſuperficies, dans leurs ſimples longueurs ou largeurs, dans les extrémités de ces ſimples longueurs ou largeurs. Toutes les meſures ſont juſtes & démontrées, & la métaphyſique n'a rien à voir dans la géométrie.

C'eſt pourquoi on peut être métaphyſicien ſans être géomètre. La métaphyſique eſt plus amuſante ; c'eſt ſouvent le roman de l'eſprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, meſurer. C'eſt une gêne continuelle, & pluſieurs eſprits ont mieux aimé rêver doucement que ſe fatiguer.

MIRACLES.

SECTION PREMIERE.

UN miracle, ſelon l'énergie du mot, eſt une choſe admirable ; en ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues, nous appelons miracle la violation de ces lois divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pied deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appelons cela un miracle.

Pluſieurs phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle eſt la violation des lois mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes : une

loi ne peut être à la fois immuable & violée. Mais une loi, leur dit-on, étant établie par DIEU même, ne peut-elle être suspendue par son auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'être infiniment sage ait fait des lois pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller ; or il est clair qu'étant DIEU il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pu ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus DIEU ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque temps son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre-humain ; encore même le genre-humain est bien peu de chose : il est beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'être infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers?

Mais supposons que DIEU ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun besoin

de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures ; ſes faveurs ſont dans ſes lois mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles ; toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi DIEU ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc : Je n'ai pu parvenir par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes lois éternelles, à remplir un certain deſſein ; je vais changer mes éternelles idées, mes lois immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance ; ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à DIEU des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter DIEU.) C'eſt lui dire : Vous êtes un être faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt déshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces philoſophes ; on leur dit : Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'être ſuprême, l'éternité de ſes lois, la régularité de ſes mondes infinis ; notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre *Anius* changeaient tout ce qu'elles voulaient en blé, en vin ou en huile ; *Athalide* fille de *Mercure* reſſuſcita pluſieurs fois ; *Eſculape* reſſuſcita *Hippolyte ; Hercule* arracha *Alceſte* à la mort ; *Hérès* revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les enfers. *Romulus* & *Rémus* naquirent d'un dieu & d'une veſtale ; le palladium

tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de *Bérénice* devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de *Baucis* & de *Philémon* fut changée en un superbe temple ; la tête d'*Orphée* rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'*Esculape* étaient innombrables, & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'*Esculape*.

Nommez-moi un peuple chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans des temps où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent : Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot : nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres, mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé de faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre,

& courut vîte conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que *St Gervais* & *St Protais* aient apparu en ſonge à *ſaint Ambroiſe*, qu'ils lui aient enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques ? que *St Ambroiſe* les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle ? *St Auguſtin* était alors à Milan ; c'eſt lui qui rapporte ce miracle, *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa Cité de DIEU, livre XXII. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croient rien, que *Gervais* & *Protais* n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre-humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes, qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à celui de *Veſpaſien ;* que c'eſt un miracle inutile ; que DIEU ne fait rien d'inutile ; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour *St Gervais* & *St Protais* ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes ; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de *Lucien* qui ſe trouve dans la mort de *Peregrinus*. „ Quand un joueur de gobelets adroit ſe fait chrétien, „ il eſt ſûr de faire fortune. „ Mais comme *Lucien* eſt un auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philoſophes ne peuvent ſe réſoudre à croire les miracles opérés dans le ſecond ſiècle. Des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne

S[t] *Polycarpe* ayant été condamné à être brûlé, & étant jeté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait : Courage, *Polycarpe*, ſois fort, montre-toi homme ; qu'alors les flammes du bûcher s'écartèrent de ſon corps, & formèrent un pavillon de feu au-deſſus de ſa tête, & que du milieu du bûcher il ſortit une colombe ; enfin on fut obligé de trancher la tête de *Polycarpe*. A quoi bon ce miracle ? diſent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la ſienne ? D'où vient que tant de martyrs ſont ſortis ſains & ſaufs de l'huile bouillante, & n'ont pu réſiſter au tranchant du glaive ? On répond que c'eſt la volonté de DIEU. Mais les philoſophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raiſonnemens par la ſcience vous diront que les pères de l'Egliſe ont avoué ſouvent eux-mêmes qu'il ne ſe feſait plus de miracles de leur temps. *S*[t] *Chryſoſtome* dit expreſſément : „ Les dons „ extraordinaires de l'eſprit étaient donnés même aux „ indignes, parce qu'alors l'Egliſe avait beſoin de „ miracles ; mais aujourd'hui ils ne ſont pas même „ donnés aux dignes, parce que l'Egliſe n'en a plus „ beſoin. „ Enſuite il avoue qu'il n'y a plus perſonne qui reſſuſcite les morts, ni même qui guériſſe les malades.

Saint Auguſtin lui-même, malgré le miracle de *Gervais* & de *Protais*, dit dans ſa Cité de DIEU : „ Pourquoi „ ces miracles qui ſe feſaient autrefois ne ſe font-ils „ plus aujourd'hui ? „ Et il en donne la même raiſon. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta eſſe non fiunt ? Poſſem quidem dicere neceſſaria priùs fuiſſe, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que *St Augustin*, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone qui, ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle *des vingt martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson dit au savetier: Voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les lois de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que, selon *saint Jérôme*, dans sa vie de l'ermite *Paul*, cet ermite eut plusieurs conversations avec des satyres & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que *St Antoine* vint le voir, ils pourront répondre encore que tout cela n'est pas absolument contre la physique, que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas, si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bons chrétiens ont combattu l'histoire de *St Siméon Stylite*, écrite par *Théodoret*; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise grecque ont été révoqués en doute par plusieurs latins, de même que des miracles latins ont été suspects à l'Eglise grecque; les protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant jésuite, (*) qui a prêché long-temps dans

(*) *Ospiniam*, pag. 230.

les Indes, ſe plaint de ce que ni ſes confrères ni lui n'ont jamais pu faire de miracle. *Xavier* ſe lamente, dans pluſieurs de ſes lettres, de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'eſt chez les Japonais que comme une ſtatue muette : cependant les jéſuites ont écrit qu'il avait reſſuſcité huit morts, c'eſt beaucoup; mais il faut auſſi conſidérer qu'il les reſſuſcitait à ſix mille lieues d'ici. Il s'eſt trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'aboliſſement des jéſuites en France eſt un beaucoup plus grand miracle que ceux de *Xavier* & d'*Ignace*.

Quoi qu'il en ſoit, tous les chrétiens conviennent que les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres ſont d'une vérité inconteſtable; mais qu'on peut douter à toute force de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de l'académie des ſciences de Paris, ou de la ſociété royale de Londres, & de la faculté de médecine, aſſiſtées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple qui pourrait par ſon indiſcrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philoſophe ce qu'il dirait s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire ſi le mouvement de la terre autour de cet aſtre ceſſait; ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les montagnes allaient ſe jeter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme, par exemple, la grâce verſatile? Ce que je dirais, répondit le philoſophe, je me ferais manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

SECTION II.

DÉFINISSEZ les termes, vous dis-je, ou jamais nous ne nous entendrons. *Miraculum*, *res miranda*, *prodigium*, *portentum*, *monſtrum*. Miracle, choſe admirable; *prodigium*, qui annonce choſe étonnante; *portentum*, porteur de nouveauté; *monſtrum*, choſe à montrer par rareté.

Voilà les premières idées qu'on eut d'abord des miracles.

Comme on raffine ſur tout, on raffina ſur cette définition; on appela *miracle* ce qui eſt impoſſible à la nature. Mais on ne ſongea pas que c'était dire que tout miracle eſt réellement impoſſible. Car qu'eſt-ce que la nature? vous entendez par ce mot l'ordre éternel des choſes. Un miracle ſerait donc impoſſible dans cet ordre. En ce ſens DIEU ne pourrait faire de miracle.

Si vous entendez par miracle un effet dont vous ne pouvez voir la cauſe, en ce ſens tout eſt miracle. L'attraction & la direction de l'aimant ſont des miracles continuels. Un limaçon auquel il revient une tête eſt un miracle. La naiſſance de chaque animal, la production de chaque végétal ſont des miracles de tous les jours.

Mais nous ſommes ſi accoutumés à ces prodiges, qu'ils ont perdu leur nom d'*admirables*, de *miraculeux*. Le canon n'étonne plus les Indiens.

Nous nous ſommes donc fait une autre idée de miracle. C'eſt, ſelon l'opinion vulgaire, ce qui n'était jamais arrivé & ce qui n'arrivera jamais. Voilà l'idée qu'on

qu'on se forme de la mâchoire d'âne de *Samson*, des discours de l'ânesse de *Balaam*, de ceux d'un serpent avec *Eve*, des quatre chevaux qui enlevèrent *Elie*; du poisson qui garda *Jonas* soixante & douze heures dans son ventre, des dix plaies d'Egypte, des murs de Jéricho, du soleil & de la lune arrêtés à midi &c. &c. &c. &c.

Pour croire un miracle, ce n'est pas assez de l'avoir vu; car on peut se tromper. On appelle un sot, *témoin de miracles*: & non-seulement bien des gens pensent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, & avoir entendu ce qu'on ne leur a point dit; non-seulement ils sont témoins de miracles, mais ils sont sujets de miracles. Ils ont été tantôt malades, tantôt guéris par un pouvoir surnaturel. Ils ont été changés en loups; ils ont traversé les airs sur un manche à balai, ils ont été incubes & succubes.

Il faut que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens très-sensés, se portant bien, & n'ayant nul intérêt à la chose. Il faut surtout qu'il ait été solemnellement attesté par eux; car si on a besoin de formalités authentiques pour les actes les plus simples, comme l'achat d'une maison, un contrat de mariage, un testament, quelles formalités ne faudra-t-il pas pour constater des choses naturellement impossibles, & dont le destin de la terre doit dépendre?

Quand un miracle authentique est fait, il ne prouve encore rien; car l'Ecriture vous dit en vingt endroits que des imposteurs peuvent faire des miracles, & que si un homme, après en avoir fait, annonce un autre dieu que le dieu des Juifs, il faut le lapider.

On exige donc que la doctrine soit appuyée par les miracles, & les miracles par la doctrine.

Ce n'est point encore assez. Comme un fripon peut prêcher une très-bonne morale pour mieux séduire, & qu'il est reconnu que des fripons, comme les sorciers de *Pharaon*, peuvent faire des miracles, il faut que ces miracles soient annoncés par des prophéties.

Pour être sûr de la vérité de ces prophéties, il faut les avoir entendu annoncer clairement, & les avoir vu s'accomplir réellement. (*) Il faut posséder parfaitement la langue dans laquelle elles sont conservées.

Il ne suffit pas même que vous soyez témoin de leur accomplissement miraculeux : car vous pouvez être trompé par de fausses apparences. Il est nécessaire que le miracle & la prophétie soient juridiquement constatés par les premiers de la nation ; & encore se trouvera-t-il des douteurs. Car il se peut que la nation soit intéressée à supposer une prophétie & un miracle ; & dès que l'intérêt s'en mêle, ne comptez sur rien. Si un miracle prédit n'est pas aussi public, aussi avéré qu'une éclipse annoncée dans l'almanach, soyez sûr que ce miracle n'est qu'un tour de gibecière, ou un conte de vieille.

SECTION III.

UN gouvernement théocratique ne peut être fondé que sur des miracles, tout doit y être divin. Le grand souverain ne parle aux hommes que par des prodiges ; ce sont-là ses ministres & ses lettres-patentes. Ses ordres sont intimés par l'Océan qui couvre toute la

(*) Voyez *Prophétie*.

terre pour noyer les nations, ou qui ouvre le fond de son abyme pour leur donner passage.

Aussi vous voyez que dans l'histoire juive tout est miracle depuis la création d'*Adam* & la formation d'*Eve*, pétrie d'une côte d'*Adam*, jusqu'au melch ou roitelet *Saül*.

Au temps de ce *Saül* la théocratie partage encore le pouvoir avec la royauté. Il y a encore par conséquent des miracles de temps en temps ; mais ce n'est plus cette suite éclatante de prodiges qui étonnent continuellement la nature. On ne renouvelle point les dix plaies d'Egypte ; le soleil & la lune ne s'arrêtent point en plein midi pour donner le temps à un capitaine d'exterminer quelques fuyards déjà écrasés par une pluie de pierres tombées des nues. Un *Samson* n'extermine plus mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Les ânesses ne parlent plus, les murailles ne tombent plus au son du cornet ; les villes ne sont plus abymées dans un lac par le feu du ciel ; la race humaine n'est plus détruite par le déluge. Mais le doigt de DIEU se manifeste encore ; l'ombre de *Saül* apparaît à une magicienne. DIEU lui-même promet à *David* qu'il défera les Philistins à Baal-pharasim.

DIEU *assemble son armée céleste du temps d'Achab, & demande aux esprits :* (a) *Qui est-ce qui trompera Achab, & qui le fera aller à la guerre contre Ramoth en Galgala ? & un esprit s'avança devant le Seigneur, & dit : Ce sera moi qui le tromperai.* Mais ce ne fût que le prophète *Michée* qui fut témoin de cette conversation, encore reçut-il un soufflet d'un autre prophète nommé *Sédékias*, pour avoir annoncé ce prodige.

(a) Rois, liv. III, chap. XXII.

Des miracles qui s'opèrent aux yeux de toute la nation, & qui changent les lois de la nature entière, on n'en voit guère jusqu'au temps d'*Elie*, à qui le Seigneur envoya un char de feu & des chevaux de feu qui enlevèrent *Elie* des bords du Jourdain au ciel, sans qu'on sache en quel endroit du ciel.

Depuis le commencement des temps historiques, c'est-à-dire depuis les conquêtes d'*Alexandre*, vous ne voyez plus de miracles chez les Juifs.

Quand *Pompée* vient s'emparer de Jérusalem, quand *Crassus* pille le temple, quand *Pompée* fait passer le roi juif *Alexandre* par la main du bourreau, quand *Antoine* donne la Judée à l'arabe *Hérode*, quand *Titus* prend d'assaut Jérusalem, quand elle est rasée par *Adrien*, il ne se fait aucun miracle. Il en est ainsi chez tous les peuples de la terre. On commence par la théocratie, on finit par les choses purement humaines. Plus les sociétés perfectionnent les connaissances, moins il y a de prodiges.

Nous savons bien que la théocratie des Juifs était la seule véritable, & que celles des autres peuples étaient fausses ; mais il arriva la même chose chez eux que chez les Juifs.

En Egypte, du temps de *Vulcain* & de celui d'*Isis* & d'*Osiris*, tout était hors des lois de la nature ; tout y rentra sous les *Ptolomées*.

Dans les siècles de *Phos*, de *Chrysos* & d'*Epheste*, les dieux & les mortels conversaient très-familièrement en Chaldée. Un dieu avertit le roi *Xissutre* qu'il y aura un déluge en Arménie, & qu'il faut qu'il bâtisse vîte un vaisseau de cinq stades de longueur & de deux de largeur. Ces choses n'arrivent pas aux *Darius* & aux *Alexandres*.

Le poiſſon *Oannès* ſortait autrefois tous les jours de l'Euphrate pour aller prêcher ſur le rivage. Il n'y a plus aujourd'hui de poiſſon qui prêche. Il eſt bien vrai que *St Antoine* de Padoue les a prêchés, mais c'eſt un fait qui arrive ſi rarement qu'il ne tire pas à conſéquence.

Numa avait de longues converſations avec la nymphe *Egérie;* on ne voit pas que *Céſar* en eût avec *Vénus*, quoiqu'il deſcendît d'elle en droite ligne. Le monde va toujours, dit-on, ſe raffinant un peu.

Mais après s'être tiré d'un bourbier pour quelque temps, il retombe dans un autre; à des ſiècles de politeſſe ſuccèdent des ſiècles de barbarie. Cette barbarie eſt enſuite chaſſée; puis elle reparaît: c'eſt l'alternative continuelle du jour & de la nuit.

SECTION IV.

De ceux qui ont eu la témérité impie de nier abſolument la réalité des miracles de JESUS-CHRIST.

PARMI les modernes, *Thomas Wolſton* docteur de Cambridge fut le premier, ce me ſemble, qui oſa n'admettre dans les évangiles qu'un ſens typique, allégorique, entièrement ſpirituel, & qui ſoutint effrontément qu'aucun des miracles de JESUS n'avait été réellement opéré. Il écrivit ſans méthode, ſans art, d'un ſtyle confus & groſſier, mais non pas ſans vigueur. Ses ſix diſcours contre les miracles de JESUS-CHRIST ſe vendaient publiquement à Londres dans ſa propre maiſon. Il en fit en deux ans, depuis 1737

jusqu'à 1739, trois éditions de vingt mille exemplaires chacune ; & il est difficile aujourd'hui d'en trouver chez les libraires.

Jamais chrétien n'attaqua plus hardiment le christianisme. Peu d'écrivains respectèrent moins le public, & aucun prêtre ne se déclara plus ouvertement l'ennemi des prêtres. Il osait même autoriser cette haine de celle de JESUS-CHRIST envers les pharisiens & les scribes ; & il disait qu'il n'en serait pas comme lui la victime, parce qu'il était venu dans un temps plus éclairé.

Il voulut, à la vérité, justifier sa hardiesse en se sauvant par le sens mystique ; mais il emploie des expressions si méprisantes & si injurieuses que toute oreille chrétienne en est offensée.

Si on l'en croit, (*b*) le diable envoyé par JESUS-CHRIST dans le corps de deux mille cochons est un vol fait au propriétaire de ces animaux. Si on en disait autant de *Mahomet* on le prendrait pour un méchant sorcier *a vizard*, un esclave juré du diable, *a sworn slave to the devil*. Et si le maître des cochons, & les marchands qui vendaient dans la première enceinte du temple des bêtes pour les sacrifices, (*c*) & que JESUS chassa à coups de fouet, vinrent demander justice quand il fut arrêté, il est évident qu'il dut être condamné, puisqu'il n'y a point de jurés en Angleterre qui ne l'eussent déclaré coupable.

Il dit la bonne aventure à la Samaritaine comme un franc bohémien ; (*d*) cela seul suffisait pour le faire chasser comme *Tibère* en usait alors avec les devins. Je m'étonne, dit-il, que les Bohémiens d'aujourd'hui,

(*b*) Tome I, page 38. (*c*) Page 39. (*d*) Page 52.

les *Gipſy*, ne ſe diſent pas les vrais diſciples de JESUS, puiſqu'ils font le même métier. Mais je ſuis fort aiſe qu'il n'ait pas extorqué de l'argent de la Samaritaine, comme font nos prêtres modernes, qui ſe font largement payer pour leurs divinations. (*e*)

Je ſuis les numéros des pages. L'auteur paſſe de-là à l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jéruſalem. On ne ſait, dit-il, (*f*) s'il était monté ſur un âne, ou ſur une âneſſe, ou ſur un ânon, ou ſur tous les trois à la fois.

Il compare JESUS tenté par le diable à St *Dunſtan* qui prit le diable par le nez, (*g*) & il donne à St *Dunſtan* la préférence.

A l'article du miracle du figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues hors de la ſaiſon ; c'était, dit-il, (*h*) un vagabond, un gueux, tel qu'un frère quêteur, *a wanderer, a mendicant like, a friar*, & qui, avant de ſe faire prédicateur de grand chemin, n'avait été qu'un miſérable garçon charpentier, *no better than a journeyman carpenter*. Il eſt ſurprenant que la cour de Rome n'ait pas parmi ſes reliques quelque ouvrage de ſa façon, un eſcabeau, un caſſe-noiſette. En un mot, il eſt difficile de pouſſer plus loin le blaſphème.

Il s'égaie ſur la piſcine probatique de Betſaïda, dont un ange venait troubler l'eau tous les ans. Il demande comment il ſe peut que ni *Flavien Joſephe*, ni *Philon* n'aient point parlé de cet ange, pourquoi St *Jean* eſt le ſeul qui raconte ce miracle annuel, par quel autre miracle aucun romain ne vit jamais cet ange, (*i*) & n'en entendit jamais parler.

(*e*) Page 55.
(*f*) Page 65.
(*g*) Page 66.
(*h*) Troiſième diſcours, p. 8.
(*i*) Tome I, pag. 60.

L'eau changée en vin aux noces de Cana excite, ſelon lui, le rire & le mépris de tous les hommes qui ne ſont pas abrutis par la ſuperſtition.

Quoi! s'écrie-t-il, (*k*) *Jean* dit expreſſément que les convives étaient déjà ivres, *methus toſi ;* & DIEU deſcendu ſur la terre opère ſon premier miracle pour les faire boire encore!

DIEU fait homme commence ſa miſſion par aſſiſter à une noce de village. Il n'eſt pas certain que JESUS & ſa mère fuſſent ivres comme le reſte de la compagnie. (*l*) *Whether Jeſus and his mother them ſelves were all out as were others of the company, it is not certain.* Quoique la familiarité de la dame avec un ſoldat faſſe préſumer qu'elle aimait la bouteille, il paraît cependant que ſon fils était en pointe de vin, puiſqu'il lui répondit avec tant d'aigreur & d'inſolence, (*m*) *Waſpishly and ſnappishly*; femme, qu'ai-je à faire à toi? Il paraît par ces paroles que *Marie* n'était point vierge, & que JESUS n'était point ſon fils; autrement, JESUS n'eût point ainſi inſulté ſon père & ſa mère, & violé un des plus ſacrés commandemens de la loi. Cependant il fait ce que ſa mère lui demande, il remplit dix-huit cruches d'eau, & en fait du punch. Ce ſont les propres paroles de *Thomas Wolſton*. Elles ſaiſiſſent d'indignation toute ame chrétienne.

C'eſt à regret, c'eſt en tremblant que je rapporte ces paſſages; mais il y a eu ſoixante mille exemplaires de ce livre, portant tous le nom de l'auteur, & tous vendus publiquement chez lui. On ne peut pas dire que je le calomnie.

(*k*) Quatrième diſcours, p. 31. (*l*) Page 32. (*m*) Page 34.

C'eſt aux morts reſſuſcités par JESUS-CHRIST qu'il en veut principalement. Il affirme qu'un mort reſſuſcité eût été l'objet de l'attention & de l'étonnement de l'univers ; que toute la magiſtrature juive, que ſurtout *Pilate* en auraient fait les procès-verbaux les plus authentiques ; que *Tibère* ordonnait à tous les proconſuls, préteurs, préſidens des provinces de l'informer exactement de tout ; qu'on aurait interrogé *Lazare* qui avait été mort quatre jours entiers, qu'on aurait voulu ſavoir ce qu'était devenue ſon ame pendant ce temps-là.

Avec quelle curioſité avide *Tibère* & tout le ſénat de Rome ne l'euſſent-ils pas interrogé ; & non-ſeulement lui, mais la fille de *Jaïr* & le fils de *Naïm* ? Trois morts rendus à la vie auraient été trois témoignages de la divinité de JESUS, qui auraient rendu en un moment le monde entier chrétien. Mais au contraire, tout l'univers ignore pendant plus de deux ſiècles ces preuves éclatantes. Ce n'eſt qu'au bout de cent ans que quelques hommes obſcurs ſe montrent les uns aux autres dans le plus grand ſecret les écrits qui contiennent ces miracles. Quatre-vingt-neuf empereurs, en comptant ceux à qui on ne donna que le nom de *tyrans*, n'entendent jamais parler de ces réſurrections qui devaient tenir toute la nature dans la ſurpriſe. Ni l'hiſtorien juif *Flavien Joſephe*, ni le ſavant *Philon*, ni aucun hiſtorien grec ou romain ne fait mention de ces prodiges. Enfin, *Wolſton* a l'impudence de dire que l'hiſtoire du *Lazare* eſt ſi pleine d'abſurdités, que S[t] *Jean* radotait quand il l'écrivit. *Is ſo brim-full of abſurdities that S[t] John, when he wrote, it had liv'd beyond his ſenſes.* Pag. 38, tom. II.

Suppoſons, dit *Wolſton*, (*n*) que DIEU envoyât aujourd'hui un ambaſſadeur à Londres pour convertir le clergé mercenaire, & que cet ambaſſadeur reſſuſcitât des morts, que diraient nos prêtres ?

Il blaſphème l'incarnation, la réſurrection, l'aſcenſion de JESUS-CHRIST ſuivant les mêmes principes. (*o*) Il appelle ces miracles, l'impoſture la plus effrontée & la plus manifeſte qu'on ait jamais produite dans le monde. *The moſt manifeſt, and the moſt bare-faced impoſture that ever was put upon the world.*

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange encore, c'eſt que chacun de ſes diſcours eſt dédié à un évêque. Ce ne ſont pas aſſurément des dédicaces à la françaiſe. Il n'y a ni compliment ni flatterie. Il leur reproche leur orgueil, leur avarice, leur ambition, leurs cabales ; il rit de les voir ſoumis aux lois de l'Etat comme les autres citoyens.

A la fin, ces évêques laſſés d'être outragés par un ſimple membre de l'univerſité de Cambridge, implorèrent contre lui les lois auxquelles ils ſont aſſujettis. Ils lui intentèrent procès au banc du roi pardevant le lord juſtice *Raimon* en 1739. *Wolſton* fut mis en priſon, & condamné à une amende & à donner caution pour cent cinquante livres ſterling. Ses amis fourniſſent la caution, & il ne mourut point en priſon, comme il eſt dit dans quelques-uns de nos dictionnaires faits au haſard. Il mourut chez lui à Londres après avoir prononcé ces paroles : *This is a paſſ that every man muſt come to.* C'eſt un pas que tout homme doit faire. Quelque temps avant ſa mort, une dévote le rencontrant dans la rue, lui cracha au viſage ;

(*n*) Tome II, page 47. (*o*) Tome II, diſcours VI, p. 27.

il s'essuya, & la salua. Ses mœurs étaient simples & douces : il s'était trop entêté du sens mystique, & avait blasphémé le sens littéral ; mais il est à croire qu'il se repentit à la mort, & que DIEU lui a fait miséricorde.

En ce même temps parut en France le testament de *Jean Meslier* curé de But & d'Etrepigni en Champagne, duquel nous avons déjà parlé à l'article *Contradiction*.

C'était une chose bien étonnante & bien triste, que deux prêtres écrivissent en même temps contre la religion chrétienne. Le curé *Meslier* est encore plus emporté que *Wolston* ; il ose traiter le transport de notre Sauveur par le diable sur la montagne, la noce de Cana, les pains & les poissons, de contes absurdes, injurieux à la Divinité, qui furent ignorés pendant trois cents ans de tout l'empire romain, & qui enfin passèrent de la canaille jusqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux subjuguer. Les déclamations du prêtre champenois n'approchent pas de celles de l'anglais. *Wolston* a quelquefois des ménagemens ; *Meslier* n'en a point ; c'est un homme si profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrétienne responsable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne soit pour lui un objet de mépris & d'horreur ; point de prophétie qu'il ne compare à celles de *Nostradamus*. Il va même jusqu'à comparer JESUS-CHRIST à dom *Quichotte* & St *Pierre* à *Sancho-Pança* : & ce qui est plus déplorable, c'est qu'il écrivait ces blasphèmes contre JESUS-CHRIST entre les bras de la mort, dans un temps où les plus dissimulés n'osent mentir, & où les plus

intrépides tremblent. Trop pénétré de quelques injuſtices de ſes ſupérieurs, trop frappé des grandes difficultés qu'il trouvait dans l'Ecriture, il ſe déchaîna contr'elle plus que les *Acoſta* & tous les Juifs, plus que les fameux *Porphyres*, les *Celſes*, les *Iambliques*, les *Juliens*, les *Libanius*, les *Maximes*, les *Simmaques* & tous les partiſans de la raiſon humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhenſibilités divines. On a imprimé pluſieurs abrégés de ſon livre : mais heureuſement ceux qui ont en main l'autorité, les ont ſupprimés autant qu'ils l'ont pu.

Un curé de Bonne-Nouvelle près de Paris écrivit encore ſur le même ſujet ; de ſorte qu'en même temps l'abbé *Becheran* & les autres convulſionnaires feſaient des miracles, & trois prêtres écrivaient contre les miracles véritables.

Le livre le plus fort contre les miracles & contre les prophéties eſt celui de milord *Bolingbrocke*. (*p*) Mais par bonheur, il eſt ſi volumineux, ſi dénué de méthode, ſon ſtyle eſt ſi verbeux, ſes phraſes ſi longues, qu'il faut une extrême patience pour le lire.

Il s'eſt trouvé des eſprits qui, étant enchantés des miracles de *Moïſe* & de *Joſué*, n'ont pas eu pour ceux de JESUS-CHRIST la vénération qu'on leur doit ; leur imagination élevée par le grand ſpectacle de la mer qui ouvrait ſes abymes & qui ſuſpendait ſes flots pour laiſſer paſſer la horde hébraïque, par les dix plaies d'Egypte, par les aſtres qui s'arrêtaient dans leur courſe ſur Gabaon & ſur Aïalon &c. ne pouvait plus ſe rabaiſſer à de petits miracles comme de l'eau changée en vin, un figuier ſéché, des cochons noyés dans un lac.

(*p*) En ſix volumes.

Vaghenſel diſait avec impiété que c'était entendre une chanſon de village au ſortir d'un grand concert.

Le Talmud prétend qu'il y a eu beaucoup de chrétiens qui, comparant les miracles de l'ancien Teſtament à ceux du nouveau, ont embraſſé le judaïſme : ils croyaient qu'il n'eſt pas poſſible que le maître de la nature eût fait tant de prodiges pour une religion qu'il voulait anéantir. Quoi! diſaient-ils, il y aura eu pendant des ſiècles une ſuite de miracles épouvantables en faveur d'une religion véritable qui deviendra fauſſe! quoi! DIEU même aura écrit que cette religion ne périra jamais, & qu'il faut lapider ceux qui voudront la détruire! & cependant il enverra ſon propre fils, qui eſt lui-même, pour anéantir ce qu'il a édifié pendant tant de ſiècles!

Il y a bien plus; ce fils, continuent-ils, ce DIEU éternel s'étant fait juif, eſt attaché à la religion juive pendant toute ſa vie; il en fait toutes les fonctions, il fréquente le temple juif, il n'annonce rien de contraire à la loi juive, tous ſes diſciples ſont juifs, tous obſervent les cérémonies juives. Ce n'eſt certainement pas lui, diſent-ils, qui a établi la religion chrétienne; ce ſont des juifs diſſidens qui ſe ſont joints à des platoniciens. Il n'y a pas un dogme du chriſtianiſme qui ait été prêché par JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces hommes téméraires qui, ayant à la fois l'eſprit faux & audacieux, oſent juger les œuvres de DIEU, & n'admettent les miracles de l'ancien Teſtament que pour rejeter tous ceux du nouveau.

De ce nombre fut cet infortuné prêtre de Pont-à-Mouſſon en Lorraine, nommé *Nicolas Antoine;* on ne

lui connaît point d'autre nom. Ayant reçu ce qu'on appelle les *quatre mineurs* en Lorraine, le prédicant *Ferri* en passant à Pont-à-Mousson lui donna de grands scrupules, & lui persuada que les quatre mineurs étaient le signe de la bête. *Antoine*, désespéré de porter le signe de la bête, le fit effacer par *Ferri*, embrassa la religion protestante, & fut ministre à Genève vers l'an 1630.

Plein de la lecture des rabbins, il crut que si les protestans avaient raison contre les papistes, les Juifs avaient bien plus raison contre toutes les sectes chrétiennes. Du village de Divonne où il était pasteur il alla se faire recevoir juif à Venise, avec un petit apprentif en théologie qu'il avait persuadé, & qui après l'abandonna, n'ayant point de vocation pour le martyre.

D'abord le ministre *Nicolas Antoine* s'abstint de prononcer le nom de JÉSUS-CHRIST dans ses sermons & dans ses prières : mais bientôt échauffé & enhardi par l'exemple des saints juifs qui professaient hardiment le judaïsme devant les princes de Tyr & de Babylone, il s'en alla pieds nus à Genève confesser devant les juges & devant les commis des halles, qu'il n'y a qu'une seule religion sur la terre, parce qu'il n'y a qu'un DIEU; que cette religion est la juive, qu'il faut absolument se faire circoncire; que c'est un crime horrible de manger du lard & du boudin. Il exhorta pathétiquement tous les genevois qui s'attroupèrent, à cesser d'être enfans de *Bélial*, à être bons juifs, afin de mériter le royaume des cieux. On le prit, on le lia.

Le petit conſeil de Genève, qui ne feſait rien alors ſans conſulter le conſeil des prédicans, leur demanda leur avis. Les plus ſenſés de ces prêtres opinèrent à faire ſaigner *Nicolas Antoine* à la veine céphalique, à le baigner & le nourrir de bons potages, après quoi on l'accoutumerait inſenſiblement à prononcer le nom de JESUS-CHRIST, ou du moins à l'entendre prononcer ſans grincer des dents comme il lui arrivait toujours. Ils ajoutèrent que les lois ſouffraient les Juifs, qu'il y en avait huit mille à Rome, que beaucoup de marchands ſont de vrais juifs; & que puiſque Rome admettait huit mille enfans de la ſynagogue, Genève pouvait bien en tolérer un. A ce mot de *tolérance*, les autres paſteurs en plus grand nombre, grinçant des dents beaucoup plus qu'*Antoine* au nom de JESUS-CHRIST, & charmés d'ailleurs de trouver une occaſion de pouvoir faire brûler un homme, ce qui arrivait très-rarement, furent abſolument pour la brûlure. Ils décidèrent que rien ne ſervirait mieux à raffermir le véritable chriſtianiſme; que les Eſpagnols n'avaient acquis tant de réputation dans le monde que parce qu'ils feſaient brûler des juifs tous les ans; & qu'après tout, ſi l'ancien Teſtament devait l'emporter ſur le nouveau, DIEU ne manquerait pas de venir éteindre lui-même la flamme du bûcher, comme il fit dans Babylone pour *Sidrac*, *Miſac* & *Abdenago*; qu'alors on reviendrait à l'ancien Teſtament; mais qu'en attendant il fallait abſolument brûler *Nicolas Antoine*. Partant, ils conclurent *à ôter le méchant*; ce ſont leurs propres paroles.

Le ſyndic *Saraſin* & le ſyndic *Godefroi*, qui étaient de bonnes tetes, trouvèrent le raiſonnement du

ſanhédrin genevois admirable ; & comme les plus forts, ils condamnèrent *Nicolas Antoine* le plus faible, à mourir de la mort de *Calanus* & du conſeiller *Dubourg*. Cela fut exécuté le 20 avril 1632 dans une très-belle place champêtre appelée *Plain-palais*, en préſence de vingt mille hommes qui béniſſaient la nouvelle loi & le grand ſens du ſyndic *Saraſin* & du ſyndic *Godefroi*.

Le Dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, ne renouvela point le miracle de la fournaiſe de Babylone en faveur d'*Antoine*.

Abauzit, homme très-véridique, rapporte dans ſes notes, qu'il mourut avec la plus grande conſtance, & qu'il perſiſta ſur le bûcher dans ſes ſentimens. Il ne s'emporta point contre ſes juges lorſqu'on le lia au poteau; il ne montra ni orgueil ni baſſeſſe, il ne pleura point, il ne ſoupira point, il ſe réſigna. Jamais martyr ne conſomma ſon ſacrifice avec une foi plus vive; jamais philoſophe n'enviſagea une mort horrible avec plus de fermeté. Cela prouve évidemment que ſa folie n'était autre choſe qu'une forte perſuaſion. Prions le DIEU de l'ancien & du nouveau Teſtament de lui faire miſéricorde.

J'en dis autant pour le jéſuite *Malagrida* qui était encore plus fou que *Nicolas Antoine*, pour l'ex-jéſuite *Patouillet* & pour l'ex-jéſuite *Paulian*, ſi jamais on les brûle.

Des écrivains en grand nombre, qui ont eu le malheur d'être plus philoſophes que chrétiens, ont été aſſez hardis pour nier les miracles de notre Seigneur : mais après les quatre prêtres dont nous avons

avons parlé, il ne faut plus citer perſonne. Plaignons ces quatre infortunés aveuglés par leurs lumières trompeuſes, & animés par leur mélancolie qui les précipita dans un abyme ſi funeſte. (*)

MISSIONS.

CE n'eſt pas du zèle de nos miſſionnaires, & de la vérité de notre religion qu'il s'agit, on les connaît aſſez dans notre Europe chrétienne, & on les reſpecte aſſez.

Je ne veux parler que des lettres curieuſes & édifiantes des révérends pères jéſuites qui ne ſont pas auſſi reſpectables. A peine ſont-ils arrivés dans l'Inde, qu'ils y prêchent, qu'ils y convertiſſent des milliers d'indiens, & qu'ils font des milliers de miracles. DIEU me préſerve de les contredire : on ſait combien il eſt facile à un biſcayen, à un bergamaſque, à un normand d'apprendre la langue indienne en peu de jours, & de prêcher en indien.

A l'égard des miracles, rien n'eſt plus aiſé que d'en faire à ſix mille lieues de nous, puiſqu'on en a tant fait à Paris dans la paroiſſe St Médard. La grâce ſuffiſante des moliniſtes a pu ſans doute opérer ſur les bords du Gange, auſſi-bien que la grâce efficace des janſéniſtes au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déjà tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Un révérend père jéſuite arriva l'an paſſé à Déli à la cour du grand-mogol : ce n'était pas un jéſuite

(*) Voyez l'ouvrage intitulé, *Queſtions ſur les miracles*, volume de *Facéties*.

mathématicien & homme d'eſprit, venu pour corriger le calendrier & pour faire fortune ; c'était un de ces pauvres jéſuites de bonne foi, un de ces ſoldats que leur général envoie, & qui obéiſſent ſans raiſonner.

M. *Audrais* mon commiſſionnaire lui demanda ce qu'il venait faire à Déli ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père *Ricci* de délivrer le grand-mogol des griffes du diable, & de convertir toute ſa cour. J'ai déjà, dit-il, baptiſé plus de vingt enfans dans la rue ſans qu'ils en ſuſſent rien, en leur jetant quelques gouttes d'eau ſur la tête. Ce ſont autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir inceſſamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en feſant le ſigne de la croix derrière elle. J'eſpère en peu de temps convertir les mahométans de la cour & les gentous du peuple. Vous verrez dans Déli, dans Agra & dans Bénarès autant de bons catholiques adorateurs de la vierge *Marie*, que d'idolâtres adorateurs du démon.

M. AUDRAIS.

Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenſes adorent des idoles & le diable ?

LE JESUITE.

Sans doute, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion.

M. AUDRAIS.

Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne ſe battent, que le ſang ne coule long-temps, que tout le pays ne ſoit ſaccagé ? cela eſt déjà arrivé par-tout où vous avez mis le pied.

LE JESUITE.

Vous m'y faites penſer; rien ne ſerait plus ſalutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin) & les gentous dans l'enfer éternel créé pour eux de toute éternité, ſelon la grande miſéricorde de DIEU, & pour ſa grande gloire, car DIEU eſt exceſſivement glorieux.

M. AUDRAIS.

Mais ſi on vous dénonçait, & ſi on vous donnait les étrivières?

LE JESUITE.

Ce ſerait encore pour ſa gloire; mais je vous conjure de me garder le ſecret, & de m'épargner le bonheur du martyre.

MOISE.

SECTION PREMIERE.

LA philoſophie dont on a quelquefois paſſé les bornes, les recherches de l'antiquité, l'eſprit de diſcuſſion & de critique, ont été pouſſés ſi loin, qu'enfin pluſieurs ſavans ont douté s'il y avait jamais eu un *Moïſe*, & ſi cet homme n'était pas un être fantaſtique tels que l'ont été probablement *Perſée*, *Bacchus*, *Atlas*, *Penthéſilée*, *Veſta*, *Rhéa Sylvia*, *Iſis*, *Sammonocodom*, *Fo*, *Mercure Triſmégiſte*, *Odin*, *Merlin*, *Francus*, *Robert* le diable & tant d'autres héros de romans, dont on a écrit la vie & les proueſſes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, diſent les incrédules, qu'il ait exiſté un homme dont toute la vie eſt un prodige continuel.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Egypte, en Arabie & en Syrie, ſans qu'ils euſſent retenti dans toute la terre.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun écrivain égyptien ou grec n'eût tranſmis ces miracles à la poſtérité. Il n'en eſt cependant fait mention que par les ſeuls Juifs : & dans quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite par eux, elle n'a été connue d'aucune nation que vers le ſecond ſiècle. Le premier auteur qui cite expreſſément les livres de *Moïſe*, eſt *Longin*, miniſtre de la reine *Zénobie* du temps de l'empereur *Aurélien*. (*a*)

Il eſt à remarquer que l'auteur du *Mercure Triſmégiſte*, qui certainement était égyptien, ne dit pas un ſeul mot de ce *Moïſe*.

Si un ſeul auteur ancien avait rapporté un ſeul de ces miracles, *Euſèbe* aurait ſans doute triomphé de ce témoignage, ſoit dans ſon hiſtoire, ſoit dans ſa *Préparation évangélique*.

Il reconnaît à la vérité des auteurs qui ont cité ſon nom, mais aucun qui ait cité ſes prodiges. Avant lui les juifs *Joſephe* & *Philon*, qui ont tant célébré leur nation, ont recherché tous les écrivains chez leſquels le nom de *Moïſe* ſe trouvait ; mais il n'y en a pas un ſeul qui faſſe la moindre mention des actions merveilleuſes qu'on lui attribue.

Dans ce ſilence général du monde entier, voici comme les incrédules raiſonnent avec une témérité qui ſe réfute d'elle-même.

Les Juifs ſont les ſeuls qui aient eu le Pentateuque qu'ils attribuent à *Moïſe*. Il eſt dit dans leurs livres même, que ce Pentateuque ne fut connu que ſous

(*a*) *Longin*, *Traité du ſublime.*

leur roi *Josias*, trente-six ans avant la première destruction de Jérusalem & de la captivité; on n'en trouva qu'un seul exemplaire chez le pontife *Helcias* (*b*) qui le déterra au fond d'un coffre-fort en comptant de l'argent. Le pontife l'envoya au roi par son scribe *Saphan.*

Cela pourrait, disent-ils, obscurcir l'authenticité du Pentateuque.

En effet, eût-il été possible que si le Pentateuque eût été connu de tous les Juifs, *Salomon*, le sage *Salomon* inspiré de DIEU même, en lui bâtissant un temple par son ordre, eût orné ce temple de tant de figures contre la loi expresse de *Moïse?*

Tous les prophètes juifs qui avaient prophétisé au nom du Seigneur depuis *Moïse* jusqu'à ce roi *Josias*, ne se seraient-ils pas appuyés dans leurs prédications de toutes les lois de *Moïse?* n'auraient-ils pas cité mille fois ses propres paroles? ne les auraient-ils pas commentées? aucun d'eux cependant n'en cite deux lignes; aucun ne rappelle le texte de *Moïse;* ils lui sont même contraires en plusieurs endroits.

Selon ces incrédules, les livres attribués à *Moïse* n'ont été écrits que parmi les Babyloniens pendant la captivité, ou immédiatement après par *Esdras.* On ne voit en effet que des terminaisons persanes & chaldéennes dans les écrits juifs; *Babel*, porte de dieu; *Phégor-beel* ou *Beel-phégor*, dieu du précipice; *Zebuth-beel* ou *Beel-Zebuth*, dieu des insectes; *Bethel*, maison de dieu; *Daniel*, jugement de dieu; *Gabriel*, homme de dieu; *Jahel*, affligé de dieu; *Jaïel*, la vie de

(*b*) IV. Rois, chap. XII, & Paralipom. II, chap. XXXIV.

dieu ; *Ifraël*, voyant dieu ; *Oziel*, force de dieu ; *Raphaël*, fecours de dieu; *Uriel*, le feu de dieu.

Ainfi tout eft étranger chez la nation juive, étrangère elle-même en Paleftine; circoncifion, cérémonies, facrifices, arche, chérubins, bouc *Hazazel;* baptême de juftice, baptême fimple, épreuves, divination, explication des fonges, enchantement des ferpens, rien ne venait de ce peuple; rien ne fut inventé par lui.

Le célébre milord *Bolingbroke* ne croit point du tout que *Moïfe* ait exifté : il croit voir dans le Pentateuque une foule de contradictions & de fautes de chronologie & de géographie qui épouvantent ; des noms de plufieurs villes qui n'étaient pas encore bâties, des préceptes donnés aux rois, dans un temps où non-feulement les Juifs n'avaient point de rois, mais où il n'était pas probable qu'ils en euffent jamais; puifqu'ils vivaient dans des déferts fous des tentes à la manière des Arabes Bédouins.

Ce qui lui paraît furtout de la contradiction la plus palpable, c'eft le don de quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs fait aux lévites, dans un pays où il n'y avait pas un feul village : c'eft principalement fur ces quarante-huit villes qu'il relance *Abadie*, & qu'il a même la dureté de le traiter avec l'horreur & le mépris d'un feigneur de la chambre haute & d'un miniftre d'Etat pour un petit prêtre étranger qui veut faire le raifonneur.

Je prendrai la liberté de repréfenter au vicomte de *Bolingbroke*, & à tous ceux qui penfent comme lui, que non-feulement la nation juive a toujours cru à l'exiftence de *Moïfe* & à celle de fes livres, mais que

JESUS-CHRIST même lui a rendu témoignage. Les quatre évangélistes, les Actes des apôtres la reconnaissent; St *Matthieu* dit expressément que *Moïse* & *Elie* apparurent à JESUS-CHRIST sur la montagne, pendant la nuit de la transfiguration, & St *Luc* en dit autant.

JESUS-CHRIST déclare dans St *Matthieu* qu'il n'est point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir. On renvoie souvent dans le nouveau Testament à la loi de *Moïse* & aux prophètes; l'Eglise entière a toujours cru le Pentateuque écrit par *Moïse*; & de plus, de cinq cents sociétés différentes qui se sont établies depuis si long-temps dans le christianisme, aucune n'a jamais douté de l'existence de ce grand prophète: il faut donc soumettre notre raison, comme tant d'hommes ont soumis la leur.

Je sais fort bien que je ne gagnerai rien sur l'esprit du vicomte ni de ses semblables. Ils sont trop persuadés que les livres juifs ne furent écrits que très-tard, qu'ils ne furent écrits que pendant la captivité des deux tribus qui restaient. Mais nous aurons la consolation d'avoir l'Eglise pour nous.

Si vous voulez vous instruire & vous amuser de l'antiquité, lisez la vie de *Moïse* à l'article *Apocryphe*.

SECTION II.

EN vain plusieurs savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par *Moïse*. (*c*) Ils disent que par l'Ecriture même il est avéré que le premier

(*c*) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un *Moïse*? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux

exemplaire connu fut trouvé du temps du roi *Joſias*, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le ſecrétaire *Saphan*. Or entre *Moïſe* & cette aventure du ſecrétaire *Saphan*, il y a mille cent ſoixante-ſept années par le comput hébraïque. Car DIEU apparut à *Moïſe* dans le buiſſon ardent l'an du monde 2213, & le ſecrétaire *Saphan* publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé ſous *Joſias* fut inconnu juſqu'au retour de la captivité de Babylone; & il eſt dit que ce fut *Eſdras*, inſpiré de DIEU, qui mit en lumière toutes les ſaintes écritures.

Mais que ce ſoit *Eſdras* ou un autre qui ait rédigé

événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'hiſtoire d'Egypte? *Sanchoniathon*, *Manethon*, *Mégaſthène*, *Hérodote* n'en auraient-ils point parlé? *Joſephe* l'hiſtorien a recueilli tous les témoignages poſſibles en faveur des Juifs; il n'oſe dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un ſeul mot des miracles de *Moïſe*. Quoi! le Nil aura été changé en ſang; un ange aura égorgé tous les premiers-nés dans l'Egypte; la mer ſe ſera ouverte, ſes eaux auront été ſuſpendues à droite & à gauche, & nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'eſclaves barbares qui nous aura conté ces hiſtoires des milliers d'années après l'événement.

Quel eſt donc ce *Moïſe* inconnu à la terre entière juſqu'au temps où un *Ptolomée* eut, dit-on, la curioſité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de ſiécles que les fables orientale attribuaient à *Bacchus* tout ce que les Juifs ont dit de *Moïſe*. *Bacchus* avait paſſé la mer Rouge à pied ſec, *Bacchus* avait changé les eaux en ſang, *Bacchus* avait journellement opéré des miracles avec ſa verge; tous ces faits étaient chantés dans les orgies de *Bacchus* avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on ſût ſeulement ſi ce pauvre peuple avait des livres. N'eſt-il pas de la plus extrême vraiſemblance que ce peuple ſi nouveau, ſi long-temps errant, ſi tard connu, établi ſi tard en Paleſtine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes, ſur leſquelles il enchérit encore ainſi que font tous les imitateurs groſſiers? Un peuple ſi pauvre, ſi ignorant, ſi étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre choſe que de copier ſes voiſins? Ne ſait-on pas que juſqu'au nom d'*Adonaï*, d'*Ihaho*, d'*Eloï*, ou *Eloa* qui ſignifia Dieu chez la nation juive, tout était phénicien?

ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que *Moïse* en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Esprit divin l'aura dicté, si l'Eglise n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de *Moïse*.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophète n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les pseaumes, ni dans les livres attribués à *Salomon*, ni dans *Jérémie*, ni dans *Isaïe*, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue *Moïse* aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien; car par ce livre même on voit que *Moïse* & tout son peuple étaient nés en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papyros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert où le peuple juif n'avait ni cordonnier ni tailleur, & où le DIEU de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva

bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits ni pain.

3°. Si *Moïse* avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était *Moïse* qui eût dit que DIEU punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, *Ezéchiel* aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si *Moïse* avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deutéronome l'ordonne.

5°. *Moïse* aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son temps? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix

villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! *Moïse* aurait donné des préceptes pour la conduite des rois qui ne vinrent qu'environ cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des rois, & que les cérémonies instituées par *Moïse* n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs: Je vous ai fait sortir au nombre de six cents mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu: Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cents mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cents mille familles, cela fait trois cents mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire

au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan ſur laquelle nous n'avons nul droit, que vous nous avez promiſe, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer.

Il était naturel que de la terre de Geſſen nous marchaſſions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites paſſer l'iſthme de Suez preſque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter juſque par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer Rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingts lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de *Pharaon !*

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres meſures? DIEU nous a ſauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'eſt ouverte pour nous laiſſer paſſer; mais après une telle faveur fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déſerts horribles d'Ethan, de Cadès-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces ſolitudes affreuſes, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que DIEU a eu un ſoin particulier de nos pères!

Voilà ce que ces juifs murmurateurs, ces enfans injuſtes de juifs vagabonds, morts dans les déſerts, auraient pu dire à *Moïſe*, s'il leur avait lu l'Exode & la Genèſe. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous oſez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec DIEU ſur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé avec DIEU face à face

& tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un ſeul jour, & nous le donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, & vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple ; nos pères l'auraient-ils ſouffert, ſe ſeraient-ils laiſſé aſſommer comme des victimes par des prêtres ſanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore maſſacrer vingt-quatre mille de vos pauvres ſuivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une madianite ; tandis que vous-même avez épouſé une madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encore quelques actions de cette douceur, & il ne ſerait plus reſté perſonne.

Non, ſi vous aviez été capable d'une telle cruauté, ſi vous aviez pu l'exercer, vous ſeriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les ſupplices ne ſuffiraient pas pour expier un ſi étrange crime.

Ce ſont-là, à peu près, les objections que font les ſavans à ceux qui penſent que *Moïſe* eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de DIEU ne ſont pas celles des hommes ; que DIEU a éprouvé, conduit & abandonné ſon peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont cru que *Moïſe* eſt l'auteur de ces livres ; que l'Egliſe qui a ſuccédé à la ſynagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavans doivent ſe taire quand l'Egliſe parle.

SECTION III. (1)

On ne peut douter qu'il n'y ait eu un *Moïse* législateur du peuple juif. On examinera ici son histoire suivant les seules règles de la critique, le divin n'est pas soumis à l'examen. Il faut donc se borner au probable; les hommes ne peuvent juger qu'en hommes. Il est d'abord très-naturel & très-probable qu'une nation arabe ait habité sur les confins de l'Egypte, du côté de l'Arabie déserte, qu'elle ait été tributaire ou esclave des rois égyptiens, & qu'ensuite elle ait cherché à s'établir ailleurs; mais ce que la raison seule ne saurait admettre, c'est que cette nation composée de soixante & dix personnes tout au plus, du temps de *Joseph*, se fût accrue en deux cents-quinze ans, depuis *Joseph* jusqu'à *Moïse*, au nombre de six cents mille combattans, selon le livre de l'Exode; car six cents mille hommes en état de porter les armes supposent une multitude d'environ deux millions, en comptant les vieillards, les femmes & les enfans. Il n'est certainement pas dans le cours de la nature qu'une colonie de soixante & dix personnes, tant mâles que femelles, ait pu produire en deux siècles deux millions d'habitans. Les calculs faits sur cette progression par des hommes très-peu versés dans les choses de ce monde sont démentis par l'expérience de toutes les nations & de tous les temps. On ne fait pas, comme on a dit, des enfans d'un trait

(1) Cette troisième section est tirée du manuscrit dont nous avons parlé dans l'avertissement. Nous avons cru devoir conserver cet article, quoiqu'il se trouve en partie dans les précédens.

de plume. Songe-t-on bien qu'à ce compte une peuplade de dix mille perſonnes en deux cents ans produirait beaucoup plus d'habitans que le globe de la terre n'en peut nourrir ?

Il n'eſt pas plus probable que ces ſix cents mille combattans favoriſés par le maître de la nature, qui feſait pour eux tant de prodiges, ſe fuſſent bornés à errer dans des déſerts où ils moururent, au lieu de chercher à s'emparer de la fertile Egypte.

Ces premières règles d'une critique humaine & raiſonnable établies, il faut convenir qu'il eſt très-vraiſemblable que *Moïſe* ait conduit hors des confins de l'Egypte une petite peuplade. Il y avait chez les Egyptiens une ancienne tradition rapportée par *Plutarque* dans ſon traité d'*Iſis* & d'*Oſiris*, que *Tiphon* père de *Jéroſſalaïm* & de *Juddecus* s'était enfui d'Egypte ſur un âne. Il eſt clair par ce paſſage que les ancêtres des Juifs habitans de Jéruſalem paſſaient pour avoir été des fugitifs de l'Egypte. Une tradition non moins ancienne & plus répandue, eſt que les Juifs avaient été chaſſés d'Egypte, ſoit comme une troupe de brigands indiſciplinable, ſoit comme une peuplade infectée de la lèpre. Cette double accuſation tirait ſa vraiſemblance de la terre même de Geſſen qu'ils avaient habitée, terre voiſine des Arabes vagabonds, & où la maladie de la lèpre particulière aux Arabes devait être commune. Il paraît par l'Ecriture même, que ce peuple était ſorti d'Egypte malgré lui. Le dix-ſeptième chapitre du Deutéronome défend aux rois de ſonger à ramener les Juifs en Egypte.

La conformité de pluſieurs coutumes égyptiennes & juives fortifient encore l'opinion que ce peuple

était une colonie égyptienne, & ce qui lui donne un nouveau degré de probabilité, c'eſt la fête de la pâque, c'eſt-à-dire de la fuite ou du paſſage, inſtituée en mémoire de leur évaſion. Cette fête ſeule ne ſerait pas une preuve, car il y a eu chez tous les peuples des ſolemnités établies pour célébrer des événemens fabuleux & incroyables, telles étaient la plupart des fêtes des Grecs & des Romains; mais une fuite d'un pays dans un autre n'a rien que de très-commun, & ſe concilie la créance. La preuve tirée de cette fête de la pâque reçoit encore une force nouvelle par celle des tabernacles en mémoire du temps où les Juifs habitaient les déſerts au ſortir de l'Egypte. Ces vraiſemblances réunies avec tant d'autres prouvent qu'en effet une colonie ſortie d'Egypte s'établit enfin pour quelque temps dans la Paleſtine.

Preſque tout le reſte eſt d'un genre ſi merveilleux que la ſagacité humaine n'y a plus de priſe. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de rechercher en quel temps l'hiſtoire de cette fuite, c'eſt-à-dire le livre de l'Exode a pu être écrit, & de démêler les opinions qui régnaient alors, opinions dont la preuve eſt dans ce livre même comparé avec les anciens uſages des nations.

A l'égard des livres attribués à *Moïſe*, les règles les plus communes de la critique ne permettent pas de croire qu'il en ſoit l'auteur.

1°. Il n'y a pas d'apparence qu'il eût appelé les endroits dont il parle de noms qui ne leur furent impoſés que long-temps après. Il eſt fait mention dans ce livre des villes de Jaïr, & tout le monde convient qu'elles ne furent ainſi nommées que long-temps après la mort de *Moïſe*, il y eſt parlé du pays de

de *Dan*, & la tribu de *Dan* n'avait pas encore donné ſon nom à ce pays dont elle n'était pas la maîtreſſe.

2°. Comment *Moïſe* aurait-il cité le livre des guerres du Seigneur, quand ces guerres & ce livre perdu lui ſont poſtérieurs ?

3°. Comment *Moïſe* aurait-il parlé de la défaite prétendue d'un géant nommé *Og*, roi de Bazan, vaincu dans le déſert la dernière année de ſon gouvernement; & comment aurait-il ajouté qu'on voit encore ſon lit de fer de neuf coudées dans Rabath ? Cette ville de Rabath était la capitale des Ammonites, les Hébreux n'avaient point encore pénétré dans ce pays, n'eſt-il pas apparent qu'un tel paſſage eſt d'un écrivain poſtérieur que ſon inadvertance trahit. Il veut apporter en témoignage de la victoire remportée ſur un géant, le lit qu'on diſait être encore à Rabath, & il oublie qu'il fait parler *Moïſe*.

4°. Comment *Moïſe* aurait-il appelé villes au-delà du Jourdain les villes qui, à ſon égard, étaient en deçà ? N'eſt-il point palpable que le livre qu'on lui attribue fut écrit long-temps après que les Iſraëlites eurent paſſé cette petite rivière du Jourdain, qu'ils ne paſſèrent jamais ſous ſa conduite ?

5°. Eſt-il bien vraiſemblable que *Moïſe* ait dit à ſon peuple que dans la dernière année de ſon gouvernement, il a pris dans le petit canton d'Argob, pays ſtérile & affreux de l'Arabie pétrée, ſoixante grandes villes entourées de hautes murailles fortifiées, ſans compter un nombre infini de villes ouvertes ? N'eſt-il pas de la plus grande probabilité que ces exagérations furent écrites dans la ſuite par un homme qui voulait flatter une nation groſſière ?

6°. Il eſt encore moins vraiſemblable que *Moïſe* ait rapporté les miracles dont cette hiſtoire eſt remplie.

On peut bien perſuader à un peuple heureux & victorieux que DIEU a combattu pour lui ; mais il n'eſt pas dans la nature humaine qu'un peuple croie avoir vu cent miracles en ſa faveur, quand tous ces prodiges n'aboutiſſent qu'à le faire périr dans un déſert. Examinons quelques miracles rapportés dans l'Exode.

7°. Il paraît contradictoire & injurieux à l'eſſence divine que DIEU s'étant formé un peuple pour être le ſeul dépoſitaire de ſes lois, & pour dominer ſur toutes les nations, il envoie un homme de ce peuple demander au roi ſon oppreſſeur la permiſſion d'aller ſacrifier à ſon dieu dans le déſert, afin que ce peuple puiſſe s'enfuir ſous le prétexte de ce ſacrifice ? Nos idées communes ne peuvent qu'attacher une idée de baſſeſſe & de fourberie à ce manége, loin d'y reconnaître la majeſté & la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Quand nous liſons immédiatement après que *Moïſe* change devant le roi ſa baguette en ſerpent, & toutes les eaux du royaume en ſang, qu'il fait naître des grenouilles qui couvrent la terre, qu'il change en poux toute la pouſſière, qu'il remplit les airs d'inſectes ailés venimeux, qu'il frappe tous les hommes & tous les animaux du pays d'affreux ulcères, qu'il appelle la grêle, les tempêtes & le tonnerre pour ruiner toute la contrée, qu'il la couvre de ſauterelles, qu'il la plonge dans des ténèbres palpables pendant trois jours, qu'enfin un ange exterminateur frappe de mort tous les premiers-nés des hommes & des animaux d'Egypte, à commencer par le fils du roi ; quand nous voyons enſuite ce peuple

marchant à travers les flots de la mer Rouge suspendus en montagnes d'eau à droite & à gauche, & retombant ensuite sur l'armée de *Pharaon* qu'ils engloutissent ; lors, dis-je, qu'on lit tous ces miracles, la première idée qui vient dans l'esprit c'est de dire : Ce peuple pour qui DIEU a fait des choses si étonnantes va sans doute être le maître de l'univers ; mais non, le fruit de tant de merveilles est de souffrir la disette & la faim dans des sables arides ; & de prodige en prodige, tout meurt avant d'avoir vu le petit coin de terre où leurs descendans s'établissent ensuite pour quelques années. Il est pardonnable sans doute de ne pas croire cette foule de merveilles dont la moindre révolte la raison.

Cette raison abandonnée à elle-même ne peut se persuader que *Moïse* ait écrit des choses si étranges. Comment peut-on faire accroire à une génération tant de miracles inutilement faits pour elle, & tous ceux qu'on dit opérés dans le désert ? Quel personnage fait-on jouer à la Divinité, de l'employer à conserver les habits & les souliers de ce peuple pendant quarante ans, après avoir armé en leur faveur toute la nature !

Il est donc très-naturel de penser que toute cette histoire prodigieuse fut écrite long-temps après *Moïse*, comme les romans de *Charlemagne* furent forgés trois siècles après lui, & comme les origines de toutes les nations ont été écrites dans des temps où ces origines perdues de vue laissaient à l'imagination la liberté d'inventer. Plus un peuple est grossier & malheureux, plus il cherche à relever son ancienne histoire, & quel peuple a été plus long-temps misérable & barbare que le peuple juif?

Il n'eſt pas à croire que lorſqu'ils n'avaient pas de quoi ſe faire des ſouliers dans leurs déſerts, ſous la domination de *Moïſe*, on fût chez eux fort curieux d'écrire. On doit préſumer que les malheureux nés dans ces déſerts ne reçurent pas une éducation bien brillante, & que la nation ne commença à lire & à écrire que lorſqu'elle eut quelque commerce avec les Phéniciens. C'eſt probablement dans les commencemens de la monarchie que les Juifs qui ſe ſentirent quelque génie mirent par écrit le Pentateuque, & ajuſtèrent comme ils purent leurs traditions. Aurait-on fait recommander par *Moïſe* aux rois de lire & d'écrire même ſa loi, dans le temps qu'il n'y avait pas encore de rois ? n'eſt-il pas probable que le dix-ſeptième chapitre du Deutéronome eſt fait pour modérer le pouvoir de la royauté, & qu'il fut écrit par les prêtres du temps de *Saül*?

C'eſt vraiſemblablement à cette époque qu'il faut placer la rédaction du Pentateuque. Les fréquens eſclavages que ce peuple avait ſubis, ne ſemblent pas propres à établir la littérature dans une nation, & à rendre les livres fort communs, & plus ces livres furent rares dans les commencemens, plus les auteurs s'enhardirent à les remplir de prodiges.

Le Pentateuque attribué à *Moïſe* eſt très-ancien, ſans doute, s'il eſt rédigé du temps de *Saül* & de *Samuel;* c'eſt environ vers le temps de la guerre de Troye, & c'eſt un des plus curieux monumens de la manière de penſer des hommes de ce temps-là. On voit que toutes les nations connues étaient amoureuſes des prodiges à proportion de leur ignorance. Tout ſe feſait alors par le miniſtère céleſte, en Egypte, en Phrygie, en Grèce, en Aſie,

Les auteurs du Pentateuque donnent à entendre que chaque nation a ſes dieux, & que ces dieux ont, à peu de choſe près, un égal pouvoir.

Si *Moïſe* change au nom de ſon dieu ſa verge en ſerpent, les prêtres de *Pharaon* en font autant: s'il change toutes les eaux de l'Egypte en ſang, juſqu'à celle qui était dans les vaſes, les prêtres font ſur le champ le même prodige ſans qu'on puiſſe concevoir ſur quelles eaux ces prêtres opéraient cette métamorphoſe, à moins qu'ils n'euſſent créé de nouvelles eaux exprès. L'écrivain juif aime encore mieux être réduit néceſſairement à cette abſurdité, que de laiſſer douter que les dieux d'Egypte n'euſſent pas le pouvoir de changer l'eau en ſang auſſi-bien que le Dieu de *Jacob*.

Mais quand celui-ci vient à remplir de poux toute la terre d'Egypte, à changer en poux toute la pouſſière, alors paraît ſa ſupériorité toute entière, les mages ne peuvent l'imiter, & on fait parler ainſi le dieu des Juifs: *Pharaon ſaura que rien n'eſt ſemblable à moi.* Ces paroles qu'on met dans ſa bouche marquent un être qui ſe croit ſeulement plus puiſſant que ſes rivaux: il a été égalé dans la métamorphoſe d'une verge en ſerpent, & dans celle des eaux en ſang, mais il gagne la partie ſur l'article des poux & ſur les ſuivans.

Cette idée de la puiſſance ſurnaturelle des prêtres de tous les pays eſt marquée dans pluſieurs endroits de l'Ecriture. Quand *Balaam*, prêtre du petit Etat d'un roitelet nommé *Balac*, au milieu des déſerts, eſt prêt de maudire les Juifs, leur dieu apparaît à ce prêtre pour l'en empêcher. Il ſemble que la malédiction

de *Balaam* fût très à craindre. Ce n'eſt pas même aſſez pour contenir ce prêtre que DIEU lui ait parlé, il envoie devant lui un ange avec une épée, & lui fait encore parler par ſon âneſſe. Toutes ces précautions prouvent certainement l'opinion où l'on était que la malédiction d'un prêtre, quel qu'il fût, entraînait des effets funeſtes.

Cette idée d'un dieu ſupérieur ſeulement aux autres dieux, quoiqu'il eût fait le ciel & la terre, était tellement enracinée dans toutes les têtes, que *Salomon*, dans ſa dernière prière, s'écrie : *O mon Dieu, il n'y a aucun dieu ſemblable à toi, ſur la terre, ni dans le ciel.* C'eſt cette opinion qui rendait les Juifs ſi crédules ſur tous les ſortiléges, ſur tous les enchantemens des autres nations. C'eſt ce qui donna lieu à l'hiſtoire de la pythoniſſe d'Endor, qui eut le pouvoir d'évoquer l'ombre de *Samuel*. Chaque peuple eut ſes prodiges & ſes oracles, & il ne vint même dans l'eſprit d'aucune nation de douter des miracles & des prophéties des autres. On ſe contentait de leur oppoſer de pareilles armes, il ſemblait que les prêtres, en niant les prodiges des nations voiſines, euſſent craint de décréditer les leurs. Cette eſpèce de théologie prévalut long-temps dans toute la terre.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans le détail de tout ce qui eſt écrit ſur *Moïſe*. On parle de ſes lois en plus d'un endroit de cet ouvrage. On ſe bornera ici à remarquer combien on eſt étonné de voir un légiſlateur inſpiré de DIEU, un prophète qui fait parler DIEU même, & qui ne propoſe point aux hommes une vie à venir. Il n'y a pas un ſeul mot dans le Lévitique qui puiſſe faire ſoupçonner

l'immortalité de l'ame. On répond à cette accablante difficulté que DIEU ſe proportionnait à la groſſièreté des Juifs. Quelle miſérable réponſe ! c'était à DIEU à élever les Juifs juſqu'aux connaiſſances néceſſaires, ce n'était pas à lui à ſe rabaiſſer juſqu'à eux. Si l'ame eſt immortelle, s'il eſt des récompenſes & des peines dans une autre vie, il eſt néceſſaire que les hommes en ſoient inſtruits. Si DIEU parle, il faut qu'il les informe de ce dogme fondamental. Quel légiſlateur & quel dieu que celui qui ne propoſe à ſon peuple que du vin, de l'huile & du lait ! quel dieu qui encourage toujours ſes croyans comme un chef de brigands encourage ſa troupe par l'eſpérance de la rapine ! Il eſt bien pardonnable, encore une fois, à la raiſon humaine de ne voir dans une telle hiſtoire que la groſſièreté barbare des premiers temps d'un peuple ſauvage. L'homme, quoi qu'il faſſe, ne peut raiſonner autrement : mais ſi DIEU en effet eſt l'auteur du Pentateuque, il faut ſe ſoumettre ſans raiſonner.

MONDE.

Du meilleur des mondes poſſibles.

EN courant de tous côtés pour m'inſtruire, je rencontrai un jour des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mondes poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez

bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choisir entr'eux ; prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles, mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature,

& parce que la nature avait, je ne ſais comment, pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées, mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que *Céſar* fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque choſe de déſagréable. Mais le défenſeur de l'optimiſme n'en démordit point; il me diſait toujours comme le geolier de dom *Carlos : Paix, paix, c'eſt pour votre bien*. Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius,

dans Orion, dans l'œil du Taureau & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras ; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien ; & pour vous le prouver, ſachez que les choſes ſe paſſèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'aît pas continué.

MONSTRES.

IL eſt plus difficile qu'on ne penſe de définir les monſtres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poiſſon, à un ſerpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente pieds, auprès deſquels les premiers feraient peu de choſe.

Il y a les monſtres par défaut. Mais ſi les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait, & d'une figure gracieuſe, ſera-t-il un monſtre? Les dents lui ſont plus néceſſaires. J'ai vu un homme né ſans aucune dent; il était d'ailleurs très-agréable. La privation des organes de la génération, bien plus néceſſaires encore, ne conſtituent point un animal monſtrueux.

Il y a les monſtres par excès; mais ceux qui ont ſix doigts, le croupion alongé en forme de petite queue, trois teſticules, deux orifices à la verge, ne ſont pas réputés monſtres.

La troisième espèce est de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des ailes d'autruche, un serpent avec des ailes d'aigle, tel que le griffon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-souris sont pourvues d'ailes ; les poissons volans en ont, & ne sont point des monstres.

Réservons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier nègre pourtant fut un monstre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monstre aux yeux des Nègres.

Si *Polyphème* & les cyclopes avaient existé, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monstres dans l'île de Lipari & dans le voisinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mamelles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monstre sans difficulté, quand elle laissait voir sa gorge, & femme de mise quand elle la cachait.

Les centaures, les minotaures auraient été des monstres, mais de beaux monstres. Surtout un corps de cheval bien proportionné, qui aurait servi de base à la partie supérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre sur la terre ; ainsi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvre du ciel, ces esprits que nous appelons *anges*, & que nous peignons, que nous sculptons dans nos églises, tantôt ornés de deux ailes, tantôt de quatre, & même de six.

Nous avons déjà demandé avec le sage *Locke* quelle est la borne entre la figure humaine & l'animale, quel est le point de monstruosité auquel il faut se fixer pour ne pas baptiser un enfant, pour ne le pas compter

de notre eſpèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne eſt auſſi difficile à poſer qu'il eſt difficile de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le ſachent.

Pourquoi les ſatyres que vit *St Jérôme*, nés de filles & de ſinges, auraient-ils été réputés monſtres? ne ſe ſeraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité? ne ſe ſeraient-ils pas moqués de notre eſpèce, à qui la cruelle nature a refuſé des vêtemens & des queues? un mulet né de deux eſpèces différentes, un jumart fils d'un taureau & d'une jument, un terin né, dit-on, d'un ſerin & d'une linote, ne ſont point des monſtres.

Mais comment les mulets, les jumarts, les terins &c, qui ſont engendrés, n'engendrent-ils point? & comment les féminiſtes, les oviſtes, les animalculiſtes expliquent-ils la formation de ces métis?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du tout. Les féminiſtes n'ont jamais connu la façon dont la ſemence d'un âne ne communique à ſon mulet que ſes oreilles & un peu de ſon derrière. Les oviſtes ne font comprendre, ni ne comprennent par quel art une jument peut avoir dans ſon œuf autre choſe qu'un cheval. Et les animalculiſtes ne voient point comment un petit embryon d'âne vient mettre ſes oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui, dans ſa *Vénus phyſique*, prétendit que tous les animaux & tous les monſtres ſe formaient par attraction, réuſſit encore moins que les autres à rendre raiſon de ces phénomènes ſi communs & ſi ſurprenans.

Hélas ! mes amis, nul de vous ne sait comment il fait des enfans ; vous ignorez les secrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet !

A toute force vous pourrez dire d'un monstre par défaut : Toute la semence nécessaire n'est pas parvenue à sa place, ou bien le petit ver spermatique a perdu quelque chose de sa substance, ou bien l'œuf s'est froissé. Vous pourrez, sur un monstre par excès, imaginer que quelques parties superflues du sperme ont surabondé, que de deux vers spermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre est resté de surérogation ; que deux œufs se sont mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'est joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monstruosités par addition de parties animales étrangères ? comment expliquerez-vous une écrevisse sur le cou d'une fille ? une queue de rat sur une cuisse, & surtout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St Germain ? vous serez réduits à supposer que la mère de cette femme était de la famille de *Pasiphaé*. . .

Allons, courage, disons ensemble : *Que sais-je ?*

MONTAGNE.

C'EST une fable bien ancienne, bien universelle que celle de la montagne, qui, ayant effrayé tout le pays par ses clameurs en travail d'enfant, fut sifflée de tous les assistans, quand elle ne mit au monde qu'une souris. Le parterre n'était pas philosophe. Les

ſiffleurs devaient admirer. Il était auſſi beau à la montagne d'accoucher d'une ſouris, qu'à la ſouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eſt quelque choſe de très-prodigieux ; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enſemble ne pourraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philoſophe admire ; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ſtupides d'étonnement.

MORALE.

BAVARDS prédicateurs, extravagans controverſiſtes, tâchez de vous ſouvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le ſacrement était le ſigne viſible d'une choſe inviſible ; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales ; il n'a jamais examiné ſi ſa mère était venue au monde maculée ou immaculée ; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient ſans baptême ſeraient damnés. Ceſſez de lui faire dire des choſes auxquelles il ne penſa point. Il a dit, ſelon la vérité auſſi ancienne que le monde : Aimez DIEU & votre prochain ; tenez-vous-en là, miſérables ergoteurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais obſervez-la cette morale ; que les tribunaux ne retentiſſent plus de vos procès ; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne diſputez plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on diſputa la papauté dans le grand ſchiſme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il eſt en vous) l'univers à contribution ; & alors nous pourrons vous croire.

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée : *Hiſtoire du bas empire.*

Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.

Ah ! M. *le Beau*, auteur de ces quatorze volumes, où avez-vous pris cette ſottiſe ! eh ! qu'eſt-ce donc que la morale de *Socrate*, de *Zaleucus*, de *Charondas*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin* ?

Il n'y a qu'une morale, M. *le Beau*, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde eſt d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artiſtes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de *Cicéron*, ni les éthiques d'*Ariſtote* : mais ſitôt qu'ils réfléchiſſent, ils ſont ſans le ſavoir les diſciples de *Cicéron ;* le teinturier indien, le berger tartare, & le matelot d'Angleterre connaiſſent le juſte & l'injuſte. *Confucius* n'a point inventé un ſyſtème de morale, comme on bâtit un ſyſtème de phyſique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur *Feſtus* quand les Juifs le preſſèrent de faire mourir *Paul* qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent perſonne ſans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaiſſaient & lui rendaient gloire.

La morale n'eſt point dans la ſuperſtition, elle n'eſt point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les

dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de DIEU comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez : étendez cette vérité ; tirez vos conséquences.

MOUVEMENT.

UN philosophe des environs du mont Krapac, me disait que le mouvement est essentiel à la matière.

Tout se meut, disait-il ; le soleil tourne continuellement sur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a plusieurs mouvemens différens, & dans chaque planete tout transpire, tout est crible, tout est criblé ; le plus dur métal est percé d'une infinité de pores, par lesquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'espace. L'univers n'est que mouvement ; donc le mouvement est essentiel à la matière.

Monsieur, lui dis-je, ne pourrait-on pas vous répondre : ce bloc de marbre, ce canon, cette maison, cette montagne ne remuent pas ; donc le mouvement n'est pas essentiel.

Ils remuent, répondit-il ; ils vont dans l'espace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent si bien, (quoiqu'insensiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques siècles, il ne restera rien de leurs masses, dont chaque instant détache continuellement des particules.

Mais, Monsieur, je puis concevoir la matière en repos ; donc le mouvement n'est pas de son essence.

Vraiment,

Vraiment, je me ſoucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela eſt hardi; & le chaos, s'il vous plaît?

Ah, ah! le chaos! ſi nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était néceſſairement en mouvement, & que le *ſouffle de Dieu y était porté ſur les eaux;* que l'élément de l'eau étant reconnu exiſtant, les autres élémens exiſtaient auſſi; que par conſéquent le feu exiſtait, qu'il n'y a point de feu ſans mouvement, que le mouvement eſt eſſentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas! qui peut avoir beau jeu avec tous ces ſujets de diſpute? mais vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi un corps en pouſſe un autre, parce que la matière eſt impénétrable; parce que deux corps ne peuvent être enſemble dans le même lieu? Parce qu'en tout genre le plus faible eſt chaſſé par le plus fort?

Votre dernière raiſon eſt plus plaiſante que philoſophique. Perſonne n'a pu encore deviner la cauſe de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit eſſentiel à la matière. Perſonne n'a pu deviner la cauſe du ſentiment dans les animaux; cependant, ce ſentiment leur eſt ſi eſſentiel, que ſi vous ſupprimez l'idée de ſentiment, vous anéantiſſez l'idée d'animal.

Hé bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière. (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens) Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous dise ce qu'aucun philosophe n'a pu nous apprendre.

Il est plaisant que nous connaissions les lois du mouvement, & que nous ignorions le principe de toute communication de mouvement.

Il en est ainsi de tout; nous savons les lois du raisonnement, & nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. Les canaux dans lesquels notre sang & nos liqueurs coulent nous sont très-connus, & nous ignorons ce qui forme notre sang & nos liqueurs. Nous sommes en vie, & nous ne savons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins si le mouvement étant essentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde.

C'est une ancienne chimère d'*Epicure* renouvelée par *Descartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde soit plus nécessaire qu'une égalité de triangles. Il est essentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'est pas essentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles sur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme le disent d'autres philosophes? (1)

(1) Il y a toujours égalité de forces vives, mais avec deux conditions. La première, que si une force variable dépendante du temps ou du lieu du corps influe sur son mouvement, ce n'est plus la somme des forces qui reste constante, mais la somme des forces vives; plus une certaine quantité variable qui dépend de cette force. La seconde, que cette égalité des forces vives cesse d'avoir lieu toutes les fois qu'on est obligé de supposer un changement qui ne se fasse pas d'une manière insensible. Ainsi ce principe peut être vrai comme un principe mathematique d'une vérité de définition, mais non comme principe métaphysique.

C'eſt la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui eſt abſurde.

A propos, qu'eſt-ce que la force d'un corps en mouvement? C'eſt le produit de ſa maſſe par ſa vîteſſe dans un temps donné. La maſſe d'un corps eſt quatre, ſa vîteſſe èſt quatre, la force de ſon coup ſera ſeize. Un autre corps eſt deux, ſa vîteſſe deux, ſa force eſt quatre; c'eſt le principe de toutes les mécaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait meſurer cette force, ce produit par la maſſe multipliée par le quarré de la vîteſſe. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philoſophe, fondée ſur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les eſpaces parcourus dans le mouvement uniformément accéléré étaient comme les quarrés des temps & des vîteſſes.

Leibnitz ne conſidérait pas le temps qu'il fallait conſidérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce ſyſtème de *Leibnitz.* Il fut reçu quelque temps en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les Inſtitutions phyſiques d'une perſonne illuſtre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan*, dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enſeigner l'*a b c* à celui qui ſuivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raiſon; il tenait pour l'ancienne meſure de la maſſe multipliée par la vîteſſe. On revint enfin à lui; le ſcandale mathématique diſparut, & on renvoya dans les eſpaces imaginaires le charlataniſme du quarré de la vîteſſe, avec les monades, qui ſont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

N.

NATURE.

Dialogue entre le philosophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

QUI es-tu, Nature? je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient *Iſis;* ils me mirent un grand voile ſur la tête, & ils dirent que perſonne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt ce qui fait que je m'adreſſe à toi. J'ai bien pu meſurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, aſſigner les lois du mouvement; mais je n'ai pu ſavoir qui tu es.

Es-tu toujours agiſſante? es-tu toujours paſſive? tes élémens ſe ſont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau ſe place ſur le ſable, l'huile ſur l'eau, l'air ſur l'huile? as-tu un eſprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles ſont inſpirés dès qu'ils ſont aſſemblés, quoique leurs membres ſoient quelquefois des ignorans? de grâce, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je ſuis le grand tout. Je n'en ſais pas davantage. Je ne ſuis pas mathématicienne; & tout eſt arrangé

chez moi felon les lois mathématiques. Devine fi tu peux comment tout cela s'eft fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puifque ton grand tout ne fait pas les mathématiques, & que tes lois font de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence fuprême qui préfide à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raifon ; je fuis eau, terre, feu, atmofphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je fens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne ; je fens cette puiffance invifible ; je ne puis la connaître : pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, favoir ce que je ne fais pas ?

LE PHILOSOPHE.

Nous fommes curieux. Je voudrais favoir comment étant fi brute dans tes montagnes, dans tes déferts, dans tes mers, tu parais pourtant fi induftrieufe dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dife la vérité? c'eft qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas ; on m'appelle *nature* & je fuis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi ! la nature ne ferait que l'art ?

LA NATURE.

Non, fans doute. Ne fais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu trouves fi brutes ? ne fais-tu pas que toutes ces eaux

gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des lois immuables ; que ces montagnes qui couronnent la terre ſont les immenſes réſervoirs des neiges éternelles qui produiſent ſans ceſſe ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, ſans leſquels mon genre animal & mon genre végétal périraient ? Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais ſi tu conſidères ſeulement la formation d'un inſecte, d'un épi de blé, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il eſt vrai. Plus j'y ſonge, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne ſais quel grand être bien puiſſant & bien induſtrieux, qui ſe cache & qui te fait paraître. Tous les raiſonneurs depuis *Thalès*, & probablement long-temps avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi ; ils ont dit : je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous reſſemblons tous à *Ixion* ; il croyait embraſſer *Junon*, & il ne jouiſſait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puiſque je ſuis tout ce qui eſt, comment un être tel que toi, une ſi petite partie de moi-même pourrait-elle me ſaiſir ? contentez-vous, atomes mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens ſur mon ſein, & de mourir ſans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu exiſtes, pourquoi il y a quelque choſe ?

LA NATURE.

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de ſiècles à tous ceux qui m'interrogent ſur les premiers principes ; *je n'en ſais rien.*

LE PHILOSOPHE.

Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'exiſtences faites pour être continuellement diſſoutes, cette foule d'animaux nés & reproduits pour en dévorer d'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres ſenſibles formés pour tant de ſenſations douloureuſes ; cette autre foule d'intelligences qui ſi rarement entendent raiſon, à quoi bon tout cela, nature ?

LA NATURE.

Oh ! va interroger celui qui m'a faite.

NECESSAIRE.

OSMIN.

Ne dites-vous pas que tout eſt néceſſaire ?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que Dieu aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne, il y a des gens qui penſent autrement ; je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain; tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaiement pieds nus : je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que DIEU a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires?

SELIM.

C'eſt que les lois générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monſtres; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec *Paul Lucas*, & par-tout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, & les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre-humain; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tous lieux?

SELIM.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en société & remplir leurs devoirs envers DIEU avant de croire que *Mahomet* avait eu de fréquens entretiens avec l'ange *Gabriel*.

SELIM.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que *Mahomet* fût venu au monde; il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran: le monde allait avant *Mahomet* tout comme il va

aujourd'hui. Si le mahométifme avait été néceffaire au monde il aurait exifté en tous lieux; DIEU, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir fon foleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion mufulmane. Cette fecte n'eft donc que comme les lois pofitives qui changent felon les temps & felon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyficiens qui fe fuccèdent les unes aux autres.

La fecte mufulmane ne pouvait donc être effentiellement néceffaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puifqu'elle exifte, DIEU l'a permife?

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde foit rempli de fottifes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eft pas à dire que les hommes foient tous effentiellement faits pour être fots & malheureux, il permet que quelques hommes foient mangés par les ferpens; mais on ne peut pas dire: DIEU a fait l'homme pour être mangé par des ferpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en difant DIEU permet? rien peut-il arriver fans fes ordres? permettre, vouloir, & faire n'eft-ce pas pour lui la même chofe?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eft agir contre la juftice divine, c'eft défobéir à DIEU. Or DIEU ne peut défobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'eſt pas moi ; tout ce que je ſais bien, c'eſt que l'Alcoran eſt ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'aſſez bonnes choſes ; certainement l'Alcoran n'était point néceſſaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement cè qui eſt faux, & je connais très-peu ce qui eſt vrai.

OSMIN.

Je croirais que vous m'inſtruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'eſt-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs groſſières & dangereuſes qu'ils vous débitent ?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SELIM.

Je ne ſuis point médecin, & vous n'êtes point malade ; mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette, ſi je vous diſais : Défiez-vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez DIEU ; ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

NEWTON ET DESCARTES.

SECTION PREMIERE.

UN français qui arrive à Londres, trouve les choſes bien changées en philoſophie comme dans tout le reſte. (1) Il a laiſſé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers compoſé de tourbillons de matière ſubtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eſt la preſſion de la lune qui cauſe le flux de la mer : chez les Anglais c'eſt la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meſſieurs croient qu'on doit avoir marée baſſe; ce qui malheureuſement ne peut ſe vérifier; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier inſtant de la création. Vous remarquerez encore que le ſoleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour ſon quart. Chez vos cartéſiens tout ſe fait par une impulſion qu'on ne comprend guère ; chez M. *Newton*, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle eſt applatie des deux côtés. La lumière pour un cartéſien exiſte dans l'air ; pour un newtonien, elle vient du ſoleil en ſix minutes & demie. Votre chimie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière ſubtile ; l'attraction domine juſque dans la chimie anglaiſe.

(1) Lorſque cet article a été écrit, c'eſt-à-dire, vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des Principes, toute la France était encore cartéſienne.

L'effence même des chofes a totalement changé. Vous ne vous accordez ni fur la définition de l'ame, ni fur celle de la matière. *Defcartes* affure que l'ame eft la même chofe que la penfée, & M. *Locke* lui prouve affez bien le contraire. *Defcartes* affure encore que l'étendue feule fait la matière; *Newton* y ajoute la folidité. Voilà de ferieufes contrariétés !

Non noftrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce deftructeur du fyftème cartéfien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de fes compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à fes fujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en anglais l'éloge de M. *Newton*, que M. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des fciences. On attendait en Angleterre fon jugement, comme une déclaration folemnelle de la fupériorité de la philofophie anglaife : mais quand on a vu que non-feulement il s'était trompé en rendant compte de cette philofophie, mais qu'il comparait *Defcartes* à *Newton*, toute la fociété royale de Londres s'eft foulevée ; loin d'acquiefcer au jugement, on a fort critiqué le difcours. Plufieurs même (& ceux-là ne font pas les plus philofophes) ont été choqués de cette comparaifon, feulement parce que *Defcartes* était français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur philofophie. *Defcartes* était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme fingulier dans fa vie privée, comme dans fa manière de raifonner. Cette imagination ne put fe cacher même dans fes ouvrages philofophiques, où

l'on voit à tous momens des comparaiſons ingénieuſes & brillantes. La nature en avait preſque fait un poëte ; & en effet, il compoſa pour la reine de Suède un divertiſſement en vers, que pour l'honneur de ſa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il eſſaya quelque temps du métier de la guerre ; & depuis étant devenu tout-à-fait philoſophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de ſa maîtreſſe une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainſi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-temps qu'il était néceſſaire de fuir les hommes, & ſurtout ſa patrie, pour philoſopher en liberté. Il avait raiſon ; les hommes de ſon temps n'en ſavaient pas aſſez pour l'éclairer, & n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était perſécutée alors par la miſérable philoſophie de l'école ; mais il ne trouva pas plus de raiſon dans les univerſités de la Hollande où il ſe retira. Car dans le temps qu'on condamnait en France les ſeules propoſitions de ſa philoſophie qui fuſſent vraies, il fut auſſi perſécuté par les prétendus philoſophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près ſa gloire, haïſſaient davantage ſa perſonne. Il fut obligé de ſortir d'Utrecht : il eſſuya l'accuſation d'athéiſme, dernière reſſource des calomniateurs ; & lui, qui avait employé toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence d'un Dieu, fut accuſé de n'en point reconnaître. Tant de perſécutions ſuppoſaient un très-grand mérite & une réputation éclatante ; auſſi avait-il l'un & l'autre. La raiſon perça même un peu dans le

monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la ſuperſtition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenſes. On lui propoſa une penſion de mille écus. Il vint ſur cette eſpérance, paya les frais de la patente qui ſe vendait alors, n'eut point la penſion, & s'en retourna philoſopher dans ſa ſolitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingts ans, gémiſſait dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & cauſée par un mauvais régime, au milieu de quelques ſavans ſes ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïſſait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente: il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans ſa patrie. Son grand bonheur a été non-ſeulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où les impertinences ſcolaſtiques étant bannies, la raiſon ſeule était cultivée; le monde ne pouvait être que ſon écolier & non ſon ennemi.

Une oppoſition ſingulière dans laquelle il ſe trouve avec *Deſcartes*, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie, il n'a eu ni paſſion ni faibleſſe. Il n'a jamais approché d'aucune femme: c'eſt ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il eſt mort: (2) on peut admirer en cela *Newton*; mais il ne faut pas blâmer *Deſcartes*.

(2) Cela prouve que le médecin de *Newton* n'était pas auſſi bon phyſicien que lui. Il n'exiſte pour les hommes aucun ſigne certain de virginité; & un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux philoſophes, eſt que le premier était un rêveur, & que l'autre était un ſage. Très-peu de perſonnes à Londres liſent *Deſcartes*, dont effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles ; très-peu liſent auſſi *Newton*, parce qu'il faut être fort ſavant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au français, & on donne tout à l'anglais. Quelques gens croient que ſi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, ſi l'on ſait que l'air eſt peſant, ſi l'on ſe ſert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton* ; il eſt ici l'*Hercule* de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du diſcours de M. de *Fontenelle*, on a oſé avancer que *Deſcartes* n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainſi, peuvent ſe reprocher de battre leur nourrice. *Deſcartes* a fait un auſſi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie juſqu'au point où il l'a pouſſée, que *Newton* en a fait après lui. Il eſt le premier qui ait enſeigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâces à lui, devenue commune, était de ſon temps ſi profonde, qu'aucun profeſſeur n'oſa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendiſſent. Il porta cet eſprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ſes mains un art tout nouveau ; & s'il s'y

a été modérée, & qui a mené une vie retirée & paiſible, peut avoir eu des faibleſſes ſans qu'il reſte de témoins. D'ailleurs, quand *Newton* n'aurait jamais connu ce genre de plaiſir, quel bien en réſulterait-il pour le genre-humain ?

trompa beaucoup, c'eſt qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le ſuivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. *Deſcartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit ſurement dans ſa phyſique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & ſe livra à l'eſprit de ſyſtème. Alors ſa philoſophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraiſemblable pour les philoſophes ignorans du même temps. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les lois du mouvement, ſur la nature de la lumière. Il admit des idées innées; il inventa de nouveaux élémens; il créa un monde; il fit l'homme à ſa mode; & on dit avec raiſon que l'homme de *Deſcartes* n'eſt en effet que celui de *Deſcartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il pouſſa ſes erreurs métaphyſiques, juſqu'à prétendre que deux & deux font quatre parce que DIEU l'a voulu ainſi; mais ce n'eſt point trop dire qu'il était eſtimable, même dans ſes égaremens. Il ſe trompa; mais ce fut au moins avec méthode, & de conſéquence en conſéquence. S'il inventa de nouvelles chimères en phyſique, au moins il en détruiſit d'anciennes; il apprit aux hommes de ſon temps à raiſonner & à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'eſt beaucoup d'avoir décrié la fauſſe.

Deſcartes donna un œil aux aveugles: ils virent les fautes de l'antiquité, & les ſiennes; la route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenue immenſe. Le petit livre de

Rohault a fait pendant quelque temps une phyſique complète ; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne ſont pas même un commencement de ſyſtème. En approfondiſſant cet abyme, il s'eſt trouvé infini.

SECTION II.

NEWTON fut d'abord deſtiné à l'Egliſe. Il commença par être théologien, & il lui en reſta des marques toute ſa vie. Il prit ſérieuſement le parti d'*Arius* contre *Athanaſe*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainſi que tous les ſociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de ſavans de cette opinion ; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne ſont point de corps. Ils ſont même partagés, & pluſieurs d'entr'eux réduiſent leur ſyſtème au pur déiſme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Egliſe anglicane que ſur le point de la conſubſtantiabilité, & il croyait tout le reſte.

Une preuve de ſa bonne foi, c'eſt qu'il a commenté l'Apocalypſe. Il y trouve clairement que le pape eſt l'antechriſt, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en ſont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce commentaire conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle.

Bien des gens en liſant le peu de métaphyſique que *Newton* a mis à la fin de ſes *Principes mathématiques*, y ont trouvé quelque choſe d'auſſi obſcur que l'Apocalypſe. Les métaphyſiciens & les théologiens reſſemblent aſſez à cette eſpèce de gladiateurs qu'on feſait

combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ſes mathématiques, ſa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini ;* il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaiſſait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuſes & fauſſes. Il a dit : Que la lumière ſoit connue, & elle l'a été.

Les téleſcopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ſes mains ; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des téleſcopes ordinaires. Ce fut à l'occaſion de ſon nouveau téleſcope qu'un jéſuite allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un feſeur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La poſtérité l'a bien vengé depuis. On lui feſait en France plus d'injuſtice ; on le prenait pour un feſeur d'expériences qui s'était trompé ; & parce que *Mariotte* ſe ſervit de mauvais priſmes, on rejeta les découvertes de *Newton.*

Il fut admiré de ſes compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompenſe nous avions la matière cannelée & la matière rameuſe de *Deſcartes*, & les petits tourbillons mollaſſes du révérend père *Mallebranche*, & le ſyſtème de M. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière.*

De tous ceux qui ont un peu vécu avec monſieur le cardinal de *Polignac*, il n'y a perſonne qui ne lui ait entendu dire que *Newton* était péripatéticien, & que ſes rayons colorifiques, & ſurtout ſon attraction,

ſentaient beaucoup l'athéiſme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence ; il feſait des vers latins avec une facilité heureuſe & étonnante ; mais il ne ſavait que la philoſophie de *Deſcartes*, & il avait retenu par cœur ſes raiſonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géomètre, & il n'était pas né philoſophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide, mais non pas *Newton* & *Locke*.

Quand on conſidère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz* auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penſer de la raiſon humaine ? Elle eſt née dans ce ſiècle en Angleterre. Il y avait eu du temps de la reine *Marie* une perſécution aſſez forte ſur la manière de prononcer le grec, & les perſécuteurs ſe trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence ſe trompaient encore plus. Tout inquiſiteur devrait rougir juſqu'au fond de l'ame, en voyant ſeulement une ſphère de *Copernic*. Cependant ſi *Newton* était né en Portugal, & qu'un dominicain eût vû une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revêtu le chevalier *Iſaac Newton* d'un *ſanbenito* dans un *auto-da-fé*.

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtère engage à être ſavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient long-temps étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages. Certainement les inquiſiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtème de *Copernic*, non-ſeulement comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce

ſyſtème. La terre a beau être emportée autour du ſoleil ainſi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même eſt toujours en ſureté, quand il n'eſt combattu que par des philoſophes : toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? c'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur : Les *Socrates* nous mépriſent.

J'avais cru dans ma jeuneſſe que *Newton* avait fait ſa fortune par ſon extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. *Iſaac Newton* avait une nièce aſſez aimable nommée madame *Conduit;* elle plût beaucoup au grand-tréſorier *Hallifax*. Le calcul infinitéſimal & la gravitation ne lui auraient ſervi de rien ſans une jolie nièce.

SECTION III.

De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.

IL me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui ſe ſent toujours de cet eſprit créateur que M. *Newton* portait dans toutes ſes recherches. C'eſt une chronologie toute nouvelle; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter

au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'hiſtoire, & fixer une chronologie incertaine. Il eſt vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui, & par conſéquent moins expoſés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puiſqu'on a évidemment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a ſuppoſé des dates. En général, il parut à M. *Newton* que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature, & ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient ſervis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire. Ils comptaient trois cents quarante-une générations depuis *Menès* juſqu'à *Sethon;* & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainſi ils comptèrent du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cents quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs ſe trompèrent dans leur calcul. Il eſt bien vrai que, ſelon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à ſix-vingts ans; mais il s'en faut bien que trois règnes

tiennent ce nombre d'années. Il eſt très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-temps que les rois ne règnent. Ainſi un homme qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir de dates préciſes, & qui ſaura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque règne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* juſqu'à *George I*, ils ont régné ſix cents quarante-huit ans; ce qui réparti ſur les trente rois donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à notre philoſophe. Il paraît plus fort en combattant ſur ſon terrain. Vous ſavez que la terre, outre ſon mouvement annuel, qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient, dans l'eſpace d'une année, a encore une révolution ſingulière plutôt ſoupçonnée que connue juſqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du ciel. Cette différence, inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le temps; & au bout de ſoixante & douze ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la trois cent

ſoixantième partie de tout le ciel. Ainſi après ſoixante & douze années le colure de l'équinoxe du printemps, qui paſſait par une fixe, répond àune autre fixe éloignée de la première d'un degré. De-là vient que le ſoleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où était le bélier du temps d'*Hipparque*, ſe trouve répondre à cette partie du ciel où ſont les poiſſons ; & que les gemeaux ſont à la place où le taureau était alors. Tous les ſignes ont changé de place ; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous diſons que le ſoleil eſt dans le bélier au printemps, par la même condeſcendance que nous diſons que le ſoleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelque changement dans les conſtellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philoſophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles ; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tout ſens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le feſait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles ſemblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainſi ils ſe trompèrent dans leur calcul aſtronomique, auſſi-bien que dans leur ſyſtème phyſique. Par exemple, un aſtronome aurait dit alors : L'équinoxe du printemps a été du temps d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle

étoile ; il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur juſqu'à nous : or deux degrés valent deux cents ans ; donc cet obſervateur vivait deux cents ans avant moi. Il eſt certain qu'un aſtronome, qui aurait raiſonné ainſi, ſe ferait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'eſt-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-ſix mille ans. Mais les modernes ſavent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'eſt autre choſe que la révolution des pôles de la terre, qui ſe fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant que M. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, & de ſavoir s'il ne ſe trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de ſon temps par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, obſerva les conſtellations au temps de cette fameuſe expédition, & fixa l'équinoxe du printemps au milieu du bélier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le ſolſtice de notre été au milieu du cancre, & le ſolſtice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponèſe, *Meton* obſerva que le point du ſolſtice d'été paſſait par le ſixième degré du cancre.

Or chaque ſigne du zodiaque eſt de trente degrés. Du temps de *Chiron*, le ſolſtice était à la moitié du ſigne, c'eſt-à-dire, au quinzième degré ; un an avant la guerre du Péloponèſe il était au huitième ; donc il avait rétrogradé de ſept degrés ; (un degré vaut ſoixante & douze ans) donc, du commencement de la guerre du Péloponèſe, à l'entrepriſe des Argonautes, il n'y a que ſept fois ſoixante & douze ans, qui font cinq cents quatre ans, & non pas ſept cents années, comme le diſaient les Grecs. Ainſi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cents ans ; & que par conſéquent le monde eſt moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne penſait. Par-là toutes les époques ſont rapprochées, & tout eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Ce ſyſtème paraît vrai, je ne ſais s'il fera fortune, & ſi l'on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les ſavans trouveraient-ils que c'en ferait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phyſique, la géométrie & l'hiſtoire ; ce ferait une eſpèce de monarchie univerſelle, dont l'amour-propre s'accommode mal-aiſément. Auſſi dans le temps que les partiſans des tourbillons & de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* & M. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

NOEL.

PERSONNE n'ignore que c'eſt la fête de la naiſſance de JESUS. La plus ancienne fête qui ait été célébrée dans l'Egliſe après celles de la pâque & de la pentecôte, ce fut celle du baptême de JESUS. Il n'y avait encore que ces trois fêtes quand *St Chryſoſtôme* prononça ſon Homélie ſur la pentecôte. Nous ne parlons pas des fêtes de martyrs qui étaient d'un ordre fort inférieur. On nomma celle du baptême de JESUS l'Epiphanie, à l'exemple des Grecs qui donnaient ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en mémoire de l'apparition ou de la manifeſtation des Dieux ſur la terre, parce que ce ne fut qu'après ſon baptême que JESUS commença de prêcher l'évangile.

On ne ſait ſi vers la fin du quatrième ſiècle on ſolemniſait cette fête dans l'île de Chypre le 6 de novembre; mais *St Epiphane* (*a*) ſoutenait que JESUS avait été baptiſé ce jour-là. *St Clément* d'Alexandrie (*b*) nous apprend que les baſilidiens feſaient cette fête le 15 de tybi, pendant que d'autres la mettaient au 11 du même mois, c'eſt-à-dire les uns au 10 de janvier, & les autres au 6 : cette dernière opinion eſt celle que l'on ſuit encore. A l'égard de ſa naiſſance, comme on n'en ſavait préciſément ni le jour, ni le mois, ni l'année, elle n'était point fêtée.

Suivant les remarques qui ſont à la fin des œuvres du même père, ceux qui avaient recherché le plus curieuſement le jour auquel JESUS était né, diſaient

(*a*) Héréſie 51, n. 17 & 19. (*b*) Stromates, l. I, p. 340.

les uns que c'était le 25 du mois égyptien pachon, c'eſt-à-dire le 20 de mai, & les autres le 24 ou le 25 de pharmuthi, jours qui répondent au 19 ou 20 d'avril. Le ſavant M. de *Beauſobre* (*c*) croit que ces derniers étaient les valentiniens. Quoi qu'il en ſoit, l'Orient & l'Egypte feſaient la fête de la nativité de JESUS le 6 de janvier, le même jour que celle de ſon baptême, ſans qu'on puiſſe ſavoir au moins avec certitude, ni quand cette coutume commença, ni quelle en fut la véritable raiſon.

L'opinion & la pratique des Occidentaux furent toutes différentes de celles de l'Orient. Les centuriateurs de Magdebourg (*d*) rapportent un paſſage de *Théophile* de Céſarée qui fait parler ainſi les Egliſes des Gaules : Comme on célèbre la naiſſance de JESUS-CHRIST le 25 décembre, quelque jour de la ſemaine que tombe ce 25, on doit célébrer de même la réſurrection de JESUS-CHRIST le 25 mars, quelque jour que ce ſoit, parce que le Seigneur eſt reſſuſcité ce jour-là.

Si le fait eſt vrai, il faut avouer que les évêques des Gaules étaient bien prudens & bien raiſonnables. Perſuadés, comme toute l'antiquité, que JESUS avait été crucifié le 23 mars, & qu'il était reſſuſcité le 25, ils feſaient la pâque de ſa mort le 23, & celle de ſa réſurrection le 25 ; ſans ſe mettre en peine d'obſerver la pleine lune, ce qui était au fond une cérémonie judaïque, & ſans s'aſtreindre au dimanche. Si l'Egliſe les avait imités, elle eût évité les diſputes longues & ſcandaleuſes qui penſèrent diviſer l'Orient & l'Occident, & qui, après avoir duré un ſiècle & demi, ne

(*c*) Hiſt. du Manich. t. II, p. 692. (*d*) Cent. 2, col. 118.

furent terminées que par le premier concile de Nicée.

Quelques ſavans conjecturent que les Romains choiſirent le ſolſtice d'hiver pour y mettre la naiſſance de JESUS, parce que c'eſt alors que le ſoleil commence à ſe rapprocher de notre hémiſphère. Dès le temps de *Jules-Céſar*, le ſolſtice civil, politique fut fixé au 25 décembre. C'était à Rome une fête où l'on célébrait le retour du ſoleil ; ce jour s'appelait *bruma*, comme le remarque *Pline*, (*e*) qui le fixe, ainſi que *Servius*, (*f*) au 8 des kalendes de janvier. Il ſe peut que cette penſée eût quelque part au choix du jour, mais elle n'en fut pas l'origine. Un paſſage de *Joſephe*, qui eſt évidemment faux, trois ou quatre erreurs des anciens, & une explication très-myſtique d'un mot de *St Jean-Baptiſte* en ont été la cauſe, comme *Joſeph Scaliger* va nous l'apprendre.

Il plut aux anciens, dit ce ſavant critique, (*g*) de ſuppoſer premièrement que *Zacharie* était ſouverain ſacrificateur lorſque JESUS naquit. Rien n'eſt plus faux, & il n'y a plus perſonne qui le croie, au moins parmi ceux qui ont quelques connaiſſances. . .

Secondement, les anciens ſuppoſèrent enſuite que *Zacharie* était dans le lieu très-ſaint, & qu'il y offrait le parfum, lorſque l'ange lui apparut & lui annonça la naiſſance d'un fils.

Troiſièmement, comme le ſouverain ſacrificateur n'entrait dans le ſanctuaire qu'une fois l'année, le jour des expiations, qui était le 10 du mois judaïque

(*e*) Hiſtoire naturelle, liv. XVIII, chap. 25.

(*f*) Sur le vers 720 du ſeptième livre de l'Enéide.

(*g*) Can. iſagog. liv. III, pag. 305.

tisri, qui répond en partie à celui de septembre, les anciens supposèrent que ce fut le 27, & ensuite le 23 ou le 24 que *Zacharie* étant de retour chez lui après la fête, *Elisabeth* sa femme conçut *Jean-Baptiste*. C'est ce qui fit mettre la fête de la conception de ce saint à ces jours-là. Comme les femmes portent leurs enfans ordinairement deux cents soixante & dix ou deux cents soixante & quatorze jours, il fallut placer la naissance de *St Jean* au 24 juin. Voilà l'origine de la St Jean ; voici celle de Noël qui en dépend.

Quatrièmement, on suppose qu'il y eut six mois entiers entre la conception de *Jean-Baptiste* & celle de JESUS, quoique l'ange dit simplement à *Marie* (*h*) que c'était alors le sixième mois de la grossesse d'*Elisabeth*. On mit donc conséquemment la conception de JESUS au 25 mars, & l'on conclut de ces diverses suppositions que JESUS devait être né le 25 décembre, neuf mois précisément après sa conception.

Il y a bien du merveilleux dans ces arrangemens. Ce n'est pas un des moindres que les quatre points cardinaux de l'année, qui sont les deux équinoxes & les deux solstices tels qu'on les avait placés alors, soient marqués des conceptions & des naissances de *Jean-Baptiste* & de JESUS. Mais voici un merveilleux bien plus digne d'être remarqué. C'est que le solstice où JESUS naquit, est l'époque de l'accroissement des jours, au lieu que celui où *Jean-Baptiste* vint au monde est l'époque de leur diminution. C'est ce que le saint précurseur avait insinué d'une manière très-mystique dans ces mots, où parlant de JESUS, (*i*) il faut, dit-il, qu'il croisse & que je diminue.

(*h*) *Luc*, chap. I, v. 36. (*i*) *Jean*, chap. IV, v. 30.

C'eſt à quoi *Prudence* fait alluſion dans une hymne ſur la nativité du Seigneur. Cependant *St Léon* (*k*) dit que de ſon temps il y avait à Rome des gens qui diſaient que ce qui rendait la fête vénérable, était moins la naiſſance de JESUS que le retour, & comme ils s'exprimaient, la nouvelle naiſſance du ſoleil. *St Epiphane* (*l*) aſſure qu'il eſt conſtant que JESUS naquit le 6 de janvier; mais *St Clément* d'Alexandrie, bien plus ancien & plus ſavant que lui, place cette naiſſance au 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Cela ſe déduit, ſelon la remarque du jéſuite *Petau* ſur *St Epiphane*, de ces paroles de *St Clément:* (*m*) Depuis la naiſſance de JESUS-CHRIST juſqu'à la mort de *Commode*, il y a en tout 194 ans un mois & treize jours. Or *Commode* mourut, ſuivant *Petau*, le dernier décembre de l'année 192 de l'ère vulgaire; il faut donc que, ſelon *Clément*, JESUS ſoit né un mois & treize jours avant le dernier décembre, & par conſéquent le 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Sur quoi il faut obſerver que *St Clément* ne compte les années d'*Auguſte* que depuis la mort d'*Antoine* & la priſe d'Alexandrie, parce que ce fut alors que ce prince reſta ſeul maître de l'empire.

Ainſi l'on n'eſt pas plus aſſuré de l'année que du jour & du mois de cette naiſſance. Quoique *St Luc* déclare (*n*) qu'il s'eſt exactement informé de toutes ces choſes depuis leur premier commencement, il fait aſſez voir qu'il ne ſavait pas exactement l'âge de JESUS quand il dit (*o*) qu'il avait environ trente ans lorſqu'il

(*k*) Sermon 21, t. II, p. 148.
(*l*) Héréſie 51, n. 29.
(*m*) Stromates, l. I, p. 340.
(*n*) Ch. I, v. 3.
(*o*) Ch. III, v. 21.

fut baptisé. En effet, cet évangéliste (*p*) fait naître JESUS l'année d'un dénombrement qui fut fait, selon lui, par *Cirinus* ou *Cirinius* gouverneur de Syrie, tandis que ce fut par *Sentius Saturnius*, si l'on en croit *Tertullien*. (*q*) Mais *Saturnius* avait déjà quitté la province la dernière année d'*Hérode*, & avait eu pour successeur *Quintilius Varus*, comme nous l'apprenons de *Tacite*, (*r*) & *Publius Sulpitius Quirinus* ou *Quirinius*, dont veut apparemment parler *St Luc*, ne succéda à *Quintilius Varus* qu'environ dix ans après la mort d'*Hérode*, lorsqu'*Archelaüs* roi de Judée fut relégué par *Auguste*, comme le dit *Josephe* dans ses Antiquités judaïques. (*s*)

Il est vrai que *Tertullien*, (*t*) & avant lui *St Justin*, (*u*) renvoyaient les païens & les hérétiques de leur temps aux archives publiques où se conservaient les registres de ce prétendu dénombrement; mais *Tertullien* renvoyait également aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion de JESUS, comme nous l'avons dit à l'article *Eclipse*, où nous avons observé le peu d'exactitude de ces deux pères & de leurs pareils, en citant les monumens publics, à propos de l'inscription d'une statue que *St Justin*, lequel assurait l'avoir vue à Rome, disait être dédiée à *Simon le magicien*, & qui l'était à un dieu des anciens Sabins.

(*p*) Ch. II, v. 2.
(*q*) Liv. IV, ch. XIX contre *Marcion*.
(*r*) L. V, sect. 9.
(*s*) L. XVI, c. XIII, & l. XVII, c. XIII & XIV.
(*t*) Liv. IV, chap. VII contre *Marcion*.
(*u*) II. Apol.

Au

Au reſte, on ne ſera point étonné de ces incertitudes, ſi l'on fait attention que JESUS ne fut connu de ſes diſciples qu'après qu'il eut reçu le baptême de *Jean*. C'eſt expreſſément à commencer depuis ce baptême, que *Pierre* veut que le ſucceſſeur de *Judas* rende témoignage de JESUS, & ſelon les Actes des apôtres, (*x*) *Pierre* entend parler de tout le temps que JESUS a vécu avec eux.

NOMBRE.

EUCLIDE avait-il raiſon de définir le nombre, collection d'unités de même eſpèce?

Quand *Newton* dit que le nombre eſt un rapport abſtrait d'une quantité à une autre de même eſpèce, n'a-t-il pas entendu par-là l'uſage des nombres en arithmétique, en géométrie?

Wolf dit: le nombre eſt ce qui a le même rapport avec l'unité, qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'eſt-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition?

Si j'oſais, je définirais ſimplement le nombre, l'*idée de pluſieurs unités*.

Je vois du blanc; j'ai une ſenſation, une idée de blanc. Je vois du verd à côté. Il n'importe que ces deux choſes ſoient ou ne ſoient pas de la même eſpèce; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes & quatre chevaux; j'ai l'idée de huit: de même trois pierres & ſix arbres me donneront l'idée de neuf.

(*x*) Ch. I, v. 22.

Que j'additionne, que je multiplie, que je souſtraie, que je diviſe ; ce ſont des opérations de ma faculté de penſer que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne ſont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis quarrer 3, le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui ſoit quarré ou cube.

Je conçois bien ce que c'eſt qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'eſt qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, ſeulement en tant qu'ils ſont dix ? Quelle ſupériorité aura un nombre diviſible en trois pairs ſur un autre diviſible en deux pairs ?

Pythagore eſt le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il ſoit le premier, car il avait voyagé en Egypte, à Babylone & dans l'Inde ; & il devait en avoir rapporté bien des connaiſſances & des rêveries. Les Indiens ſurtout inventeurs de ce jeu ſi combiné & ſi compliqué des échecs, & de ces chiffres ſi commodes que les Arabes apprirent d'eux, & qui nous ont été communiqués après tant de ſiècles ; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs ſciences d'étranges chimères ; les Chaldéens en avaient encore davantage, & les Egyptiens encore plus. On ſait aſſez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préſerver ! heureux qui, après avoir eu quelques accès de cette fièvre de l'eſprit, peut recouvrer une ſanté tolérable !

Porphyre, dans la Vie de *Pythagore*, dit que le nombre 2 eſt funeſte. On pourrait dire que c'eſt au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui eſt toujours ſeul ! malheur à la nature, ſi l'eſpèce humaine & celle des animaux n'étaient ſouvent deux à deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompenſe 3 était admirable ; 4 était divin : mais les pythagoriciens, & leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre myſtérieux 4, ſi divin, était compoſé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait ſon mérite, parce que les premiers ſtatuaires avaient partagé leurs figures en ſix modules. Nous avons vu que, ſelon les Chaldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars : mais 7 était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que ſept planètes ; chaque planète avait ſon ciel, & cela compoſait ſept cieux, ſans qu'on ſût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Aſie comptait par ſemaine de ſept jours. On diſtinguait la vie de l'homme en ſept âges. Que de raiſons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramaſſèrent avec le temps quelques balayures de cette philoſophie. Elle paſſa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'Apocalypſe de *Cérinthe*, attribuée à *Jean le baptiſeur*.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête. (*a*)

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou ſon nom ou ſon nombre. C'eſt ici la ſcience. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre

(*a*) Apocalypſe, chap. XIII.

de la bête; car ſon nom eſt d'homme, & ſon nombre eſt 666. (1)

On ſait quelle peine tous les grands docteurs ont priſe pour deviner le mot de l'énigme. Ce nombre, composé de 3 fois 2 à chaque chiffre, ſignifiait-il 3 fois funeſte à la troiſième puiſſance? Il y avait deux bêtes; & l'on ne ſait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Boſſuet*, moins heureux en arithmétique qu'en oraiſons funèbres, a démontré que *Dioclétien* eſt la bête, parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de ſon nom, en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en ſe ſervant de chiffres romains, il ne s'eſt pas ſouvenu que l'Apocalypſe eſt écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette mépriſe. (*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus reſpecté parmi nous, qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu, ami lecteur, obſerver au mot *Figure* quelles fines allégories *Auguſtin*, évêque d'Hippone, tira des nombres.

Ce goût ſubſiſta ſi long-temps, qu'il triompha au concile de Trente. On y conſerva les myſtères, appelés *ſacremens* dans l'Egliſe latine, parce que les dominicains, & *Soto* à leur tête, alléguèrent qu'il y avait ſept choſes principales qui contribuaient à la vie, ſept planètes, ſept vertus, ſept péchés mortels,

(1) Ce paſſage peut ſervir à trouver le temps où l'Apocalypſe a été composé. Il eſt probable que c'eſt ſous l'empire du tyran dont le nom eſt formé par des lettres telles que la ſomme de leurs valeurs numérales ſoit 666. D'après cela on a trouvé qu'il avait été fait ſous le regne de *Caligula*.

(*) Voyez *Apocalypſe*.

ſix jours de créations & un de repos qui font ſept; plus ſept plaies d'Egypte; plus ſept béatitudes : mais malheureuſement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, & que les béatitudes ſont au nombre de huit dans *St Matthieu*, & au nombre de quatre dans *St Luc*. Mais des ſavans ont applani cette petite difficulté, en retranchant de *St Matthieu* les quatre béatitudes de *St Luc*; reſte à ſix : ajoutez l'unité à ces ſix, vous aurez ſept. Conſultez *Fra Paolo Sarpi* au livre ſecond de ſon hiſtoire du concile.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

IL ſemble que les premiers mots des Métamorphoſes d'*Ovide*, *in nova fert animus*, ſoient la deviſe du genre-humain. Perſonne n'eſt touché de l'admirable ſpectacle du ſoleil qui ſe lève, ou plutôt ſemble ſe lever tous les jours; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, & qu'on appelle *le ciel*.

Vilia ſunt nobis quæcumque prioribus annis
Vidimus, & ſordet quidquid ſpectavimus olim.

Un colporteur ne ſe chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il déteſtable. Il vous tire à part & vous dit : Monſieur, voulez-vous des livres de Hollande?

Les femmes ſe plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui ſe préſente, & qui n'a ſouvent que cette nouveauté pour tout mérite. Pluſieurs dames (il faut bien l'avouer, malgré le reſpect

infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles se plaignent qu'on les a traitées ; & l'histoire de *Joconde* est beaucoup plus ancienne que l'*Arioste*.

Peut-être ce goût universel pour la nouveauté est-il un bienfait de la nature. On nous crie : contentez-vous de ce que vous avez, ne désirez rien au-delà de votre état ; réprimez votre curiosité, domptez les inquiétudes de votre esprit. Ce sont de très-bonnes maximes ; mais si nous les avions toujours suivies, nous mangerions encore du gland, nous coucherions à la belle étoile, & nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Poussin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.

NUDITÉ.

POURQUOI enfermerait-on un homme, une femme qui marcheraient tout nus dans les rues, & pourquoi personne n'est-il choqué des statues absolument nues, des peintures de *Magdelène* & de JESUS qu'on voit dans quelques Eglises ?

Il est vraisemblable que le genre-humain a subsisté long-temps sans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, & dans le continent de l'Amérique, des peuples qui ne connaissaient pas les vêtemens.

Les plus civilisés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelacés, par des plumes.

D'où vient cette espèce de pudeur ? était-ce l'instinct d'allumer des désirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir ?

Eſt-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les Juifs & demi-juifs, il y ait eu des ſectes entières qui n'aient voulu adorer DIEU qu'en ſe dépouillant de tous leurs habits? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'aſſemblaient tout nus pour chanter les louanges de DIEU. *St Epiphane* & *St Auguſtin* le diſent. Il eſt vrai qu'ils n'étaient pas contemporains, & qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie eſt poſſible : elle n'eſt pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblème* qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des ſaints qui ſont fous, & qui vont nus comme des ſinges. Il ſe peut très-bien que des énergumènes aient cru qu'il vaut mieux ſe préſenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguiſement inventé par les hommes. Il ſe peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a ſi peu de gens bien faits dans les deux ſexes, que la nudité pouvait inſpirer la chaſteté, ou plutôt le dégoût, au lieu d'augmenter les déſirs.

On dit ſurtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à *St Adhelme* & au bienheureux *Robert d'Arbriſſelle*, qui couchaient avec les plus jolies perſonnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été aſſez plaiſant de voir une centaine d'*Hélènes* & de *Pâris* chanter des antiennes & ſe donner le baiſer de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de ſingularité, point d'extravagance, point de ſuperſtition qui n'ait

paſſé par la tête des hommes. Heureux quand ces ſuperſtitions ne troublent pas la ſociété & n'en font pas une ſcène de diſcorde, de haine & de fureur ! Il vaut mieux ſans doute prier DIEU tout nu, que de ſouiller de ſang humain ſes autels & les places publiques.

O.

OCCULTES.

Qualités occultes.

ON s'eſt moqué fort long-temps des qualités occultes ; on doit ſe moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier reſſort de quelque œuvre que ce puiſſe être du grand Demiourgos, eſt occulte & caché pour jamais aux mortels.

Qu'eſt-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit ſans contact à des diſtances immenſes?

Quelle puiſſance fait tordre notre cœur & ſes oreillettes ſoixante fois par minute? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mamelles d'une vache, & ce pain en ſang, en chair, en os dans cet enfant qui croît à meſure qu'il mange, juſqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de ſa taille ſans qu'aucun art puiſſe jamais y ajouter une ligne?

Végétaux, minéraux, animaux, où eſt votre premier principe? il eſt dans la main de celui qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe, & qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne ſera jamais or ; cet or ne ſera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle phyſique corpuſculaire, quels atomes déterminent ainſi leur nature ? vous n'en ſavez rien ; la cauſe ſera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui eſt dans vous, eſt une énigme dont il n'eſt pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit ſavoir quelque choſe quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative, & une ſenſitive, & que les hommes ont l'ame végétative, la ſenſitive, & l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, ſais-tu comment céla eſt fait ? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Queſtions*, & nous avons toujours confeſſé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confeſſion avec d'autant plus d'empreſſement, qu'ayant depuis ce temps beaucoup plus lu, plus médité, & étant plus inſtruit, je ſuis plus en état d'affirmer que je ne ſais rien.

ONAN, ONANISME.

NOUS avons promis à l'article *Amour ſocratique* de parler d'*Onan* & de l'onaniſme, quoique cet onaniſme n'ait rien de commun avec l'amour ſocratique, & qu'il ſoit plutôt un effet très-déſordonné de l'amour propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes ſingularités. Le patriarche *Juda* ſon père coucha, comme on ſait,

avec ſa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux ſœurs, filles d'un idolâtre, & il avait trompé ſon père & ſon beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ſes deux filles. *Salmon*, l'un des deſcendans de *Jacob* & de *Juda*, épouſa *Rahab* la cananéenne proſtituée. *Booz*, fils de *Salmon* & de *Rahab*, reçut dans ſon lit *Ruth* la madianite, & fut biſaïeul de *David*. *David* enleva *Betzabée* au capitaine *Uriah* ſon mari, qu'il fit aſſaſſiner pour être plus libre dans ſes amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST ſi différentes en pluſieurs points, mais entièrement ſemblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères & d'inceſtes. Rien n'eſt plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre eſprit borné, à nous convaincre que les voies de la Providence ne ſont pas nos voies.

Le révérend père dom *Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* & du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII de la Geneſe : „ L'Ecriture, „ dit-il, nous donne le détail d'une hiſtoire qui dans „ le premier ſens qui frappe l'eſprit, ne paraît pas „ fort propre à édifier ; mais le ſens caché & myſté- „ rieux qu'elle renferme eſt auſſi élevé que celui de „ la lettre paraît bas aux yeux de la chair. Ce n'eſt „ pas ſans de bonnes raiſons que le ſaint-Eſprit a „ permis que l'hiſtoire de *Thamar*, de *Rahab*, de *Ruth* „ & de *Betzabée*, ſe trouvât mêlée dans la généalogie „ de JESUS-CHRIST. „

Il eût été à ſouhaiter que dom *Calmet* nous eût développé ces bonnes raiſons ; il aurait éclairé les

doutes & calmé les ſcrupules de toutes les ames honnêtes & timorées qui voudraient comprendre comment l'être éternel, le créateur des mondes a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs & de proſtituées. Ce myſtère, qui n'eſt pas le moins inconcevable de tous les myſtères, était digne aſſurément d'être expliqué par un ſavant commentateur. Tenons-nous-en ici à l'onaniſme.

On ſait bien quel eſt le crime du patriarche *Juda;* ainſi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* & *Lévi* ſes frères, commis dans Sichem ; & le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joſeph :* mais il eſt difficile de ſavoir préciſément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié ſon fils aîné *Her* à cette phénicienne *Thamar*. *Her* mourut *pour avoir été méchant*. Le patriarche voulut que ſon ſecond fils *Onan* épouſât la veuve, ſelon l'ancienne loi des Egyptiens & des Phéniciens leurs voiſins: cela s'appelait *ſuſciter des enfans à ſon frère*. Le premier né du ſecond mariage portait le nom du défunt, & c'eſt ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïſſait la mémoire de ſon frère; & pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il eſt dit qu'il *jetait ſa ſemence à terre.*

Or il reſte à ſavoir ſi c'était dans la copulation avec ſa femme qu'il trompait ainſi la nature, ou ſi c'était au moyen de la maſturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Genèſe ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'eſt l'abus de ſoi-même avec le ſecours de la main, vice aſſez commun aux jeunes garçons & même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'eſpèce des hommes & celle des ſinges ſont les ſeules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé : *De l'Onaniſme*, dont on compte environ quatre-vingts éditions, ſuppoſé que ce nombre prodigieux ne ſoit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs ; ce qui n'eſt que trop ordinaire.

M. *Tiſſot*, fameux médecin de Lauſane, a fait auſſi ſon *Onaniſme*, plus approfondi & plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les ſuites funeſtes de cette malheureuſe habitude, la perte des forces, l'impuiſſance, la dépravation de l'eſtomac & des viſcères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation & ſouvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

M. *Tiſſot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on ſe défît abſolument de cette habitude honteuſe & funeſte, ſi commune aux écoliers, aux pages & aux jeunes moines.

Mais il s'eſt aperçu qu'il était plus aiſé de prendre du quinquina que de vaincre ce qui eſt devenu une ſeconde nature.

Joignez les ſuites de l'onaniſme avec la vérole, & vous verrez combien l'eſpèce humaine eſt ridicule & malheureuſe.

Pour conſoler cette eſpèce, M. *Tiſſot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émiſſion ; & ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus

fort argument contre les vœux téméraires de chasteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuse, formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiscrétement, elle peut vous tuer : si on la retient, elle peut vous tuer de même. On a observé que les pollutions nocturnes sont fréquentes chez les personnes des deux sexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluses; parce que le tempérament des hommes est plus dominant. On en a conclu que c'est une énorme folie de se condamner soi-même à ces turpitudes, & que c'est une espèce de sacrilége dans les gens sains de prostituer ainsi le don du Créateur, & de renoncer au mariage, ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans & tant d'autres peuples; mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du Saint-Esprit : ils ont eu sans doute de bonnes raisons.

OPINION.

QUELLE est l'opinion de toutes le nations du nord de l'Amérique, & de celles qui bordent le détroit de la Sonde, sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique, sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, sur les idées innées, la grâce concomitante & les miracles du diacre *Pâris*? il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idées.

Ils ont un ſentiment confus de leurs coutumes, & ne vont pas au-delà de cet inſtinct. Tels ſont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'eſpace de quinze cents lieues. Tels ſont les habitans des trois quarts de l'Afrique, & ceux de preſque toutes les îles de l'Aſie, & vingt hordes de Tartares, & preſque tous les hommes uniquement occupés du ſoin pénible & toujours renaiſſant de pourvoir à leur ſubſiſtance. Tels ſont à deux pas de nous la plupart des morlaques & des uſcoques, beaucoup de ſavoyards & quelques bourgeois de Paris.

Lorſqu'une nation commence à ſe civiliſer, elle a quelques opinions qui toutes ſont fauſſes. Elle croit aux revenans, aux ſorciers, à l'enchantement des ſerpens, à leur immortalité, aux poſſeſſions du diable, aux exorciſmes, aux aruſpices. Elle eſt perſuadée qu'il faut que les grains pourriſſent en terre pour germer, & que les quartiers de la lune ſont les cauſes des accès de fièvre.

Un talapoin perſuade à ſes dévotes que le Dieu *Sammonocodom* a ſéjourné quelque temps à Siam, & qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à ſon aiſe au cerf-volant, qui était ſon jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, & à la fin un honnête homme, qui douterait de cette aventure de *Sammonocodom*, courrait riſque d'être lapidé. Il faut des ſiècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde;* elle l'eſt ſi bien, que quand la raiſon vient la combattre, la raiſon eſt condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaiſſe vingt fois de ſes cendres pour chaſſer enfin tout doucement l'uſurpatrice.

ORACLES.

SECTION PREMIERE.

DEPUIS que la secte des pharisiens, chez le peuple juif, eut fait connaissance avec le diable, quelques raisonneurs d'entr'eux commencèrent à croire que ce diable & ses compagnons inspiraient chez toutes les autres nations les prêtres & les statues qui rendaient des oracles. Les saducéens n'en croyaient rien; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philosophes que les pharisiens, par conséquent moins faits pour avoir du crédit sur le peuple.

Le diable fesait tout parmi la populace juive du temps de *Gamaliel*, de *Jean le baptiseur*, de *Jacques Oblia*, & de JESUS son frère, qui fut notre sauveur JESUS-CHRIST. Aussi vous voyez que le diable transporte JESUS tantôt dans le désert, tantôt sur le faîte du temple, tantôt sur une colline voisine dont on découvre tous les royaumes de la terre; le diable entre dans le corps des garçons & des filles, & des animaux.

Les chrétiens, quoiqu'ennemis mortels des pharisiens, adoptèrent tout ce que les pharisiens avaient imaginé du diable, ainsi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes & les cérémonies des Egyptiens. Rien n'est si ordinaire que d'imiter ses ennemis, & d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'Eglise attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les

prétendus prodiges, tous les grands événemens, les comètes, les pestes, le mal caduc, les écrouelles &c. Ce pauvre diable, qu'on disait rôti dans un trou sous la terre, fut tout étonné de se trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut ensuite merveilleusement par l'institution des moines.

La devise de tous ces nouveaux venus était : donnez-moi de l'argent, & je vous délivrerai du diable. Leur puissance céleste & terrestre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui se brouillant avec eux pour un intérêt de besace, découvrit tous les mystères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chassé les moines d'un couvent d'Eisenach dans la Thuringe, y trouvèrent une statue de la vierge *Marie* & de l'enfant JESUS faite par tel art, que lorsqu'on mettait des offrandes sur l'autel, la vierge & l'enfant baissaient la tête en signe de reconnaissance, & tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre : lorsqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la visite juridique de tous les couvens, la moitié des religieuses était grosse ; & ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que dans cent quarante-quatre couvens, les procès-verbaux des commissaires du roi attestèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome & de Gomorrhe. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les Sodomites, puisqu'ils étaient plus riches. Ils possédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome & de Gomorrhe au contraire, ne produisant ni blé, ni fruits, ni légumes, & manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un

désert

désert affreux, habité par des misérables trop occupés de leurs besoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces superbes asiles de la fainéantise ayant été supprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les instrumens de leurs fraudes pieuses : le fameux crucifix de Boksley, qui se remuait & qui marchait comme une marionnette ; des phioles de liqueur rouge qu'on fesait passer pour du sang que versaient quelquefois des statues des saints, quand ils étaient mécontens de la cour; des moules de fer-blanc dans lesquels on avait soin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais ; des sarbacanes, qui passaient de la sacristie dans la voûte de l'église, par lesquelles des voix célestes se fesaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour subjuguer l'imbécillité.

Alors plusieurs savans de l'Europe, bien certains que les moines & non les diables avaient mis en usage tous ces pieux stratagèmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions; que tous les oracles & tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des prestiges de charlatans ; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien; mais que seulement les prêtres grecs, romains, syriens, égyptiens avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de son crédit, jusqu'à ce qu'enfin le bon-homme *Béker*, dont vous pouvez consulter l'article, écrivit son ennuyeux livre

contre le diable, & prouva par cent argumens qu'il n'exiſtait point. Le diable ne lui répondit point; mais les miniſtres du St Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent ; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur ſecret, & lui ôtèrent ſa cure ; de ſorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébuth.*

C'était le ſort de la Hollande de produire les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philoſophe humain, ſavant très-profond, citoyen plein de charité, eſprit d'autant plus hardi que ſa hardieſſe était fondée ſur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours eſclaves des anciennes erreurs, & toujours épaiſſiſſant le bandeau qui leur couvre les yeux, juſqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart ſont très-indignes. Il prouva, dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée, que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, & qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable ſe joue jamais à un ſavant médecin. Ceux qui connaiſſent un peu la nature ſont fort dangereux pour les feſeurs de preſtiges. Je conſeille au diable de s'adreſſer toujours aux facultés de théologie, & jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens, que non-ſeulement les oracles des païens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries conſacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du temps de *Jean le baptiſeur* & de Jesus-Christ, comme on le croyait pieuſement. Rien n'était plus vrai, plus

palpable, plus démontré que cette vérité annoncée par le médecin *Van-Dale ;* & il n'y a pas aujourd'hui un honnête homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'eſt peut-être pas bien méthodique; mais c'eſt un des plus curieux qu'on ait jamais faits. Car depuis les fourberies groſſières du prétendu *Hiſtape* & des ſibylles ; depuis l'hiſtoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, & des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par ſon chien; depuis les miracles de *St Grégoire-Thaumaturge*, & ſurtout de la lettre que ce ſaint écrivit au diable, & qui fut portée à ſon adreſſe, juſqu'aux miracles des révérends pères jéſuites & des révérends pères capucins, rien n'eſt oublié. L'empire de l'impoſture & de la bêtiſe eſt dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui ſavent lire, mais ils ſont en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Eſpagne, dans les Etats autrichiens, & ſurtout en Pologne où les jéſuites dominaient. Les poſſeſſions du diable, les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle ſingulier qui fut rendu de ſon temps à Terni dans les Etats du pape vers l'an 1650, & dont la relation fut imprimée à Veniſe par ordre de la ſeigneurie.

Un ermite, nommé *Paſquale*, ayant ouï-dire que *Jacovello*, bourgeois de Terni, était fort avare & fort riche, vint faire à Terni ſes oraiſons dans l'égliſe que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans ſa paſſion, & lui perſuada que c'était une œuvre très-agréable à DIEU de faire valoir ſon

argent, que cela même était expressément recommandé dans l'Evangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq cents pour cent, est jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'ermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix, & par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, & lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de temps ; qu'il attendait incessamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait présent à un ermite son confrère ; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, & comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave, & d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'ermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, & ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello* : la tête alors parla en ces mots : ,, *Jacovello*, DIEU veut récompenser ton ,, zèle. Je t'avertis qu'il y a un trésor de cent mille ,, écus sous un if à l'entrée de ton jardin. Tu mourras ,, de mort subite, si tu cherches ce trésor avant ,, d'avoir mis devant moi une marmite remplie de dix ,, marcs d'or en espèces. ,,

Jacovello courut vîte à son coffre, & apporta devant l'oracle sa marmite & ses dix marcs. Le bon ermite avait eu la précaution de se munir d'une marmite

ſemblable qu'il remplit de ſable. Il la ſubſtitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, & laiſſa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, & dix marcs d'or de moins.

C'eſt à peu près ainſi que ſe rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, & à finir par celui de *Trophonius*.

Un des ſecrets des prêtres de l'antiquité, comme des nôtres, était la confeſſion dans les myſtères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, & qu'ils ſe mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui venaient les interroger. C'eſt à quoi ſe rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confeſſer un initié, celui-ci lui demanda : A qui me confeſſerai-je ? eſt-ce à toi ou à DIEU ? C'eſt à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme ; & laiſſe-moi avec DIEU.

Je ne finirais point ſi je rapportais toutes les choſes intéreſſantes dont *Van-Dale* a enrichi ſon livre. *Fontenelle* ne le traduiſit pas ; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à ſa nation qui aime mieux les agrémens que la ſcience. Il ſe fit lire par ceux qu'on appelait en France la bonne compagnie ; & *Van-Dale*, qui avait écrit en latin & en grec, n'avait été lu que par des ſavans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup, quand il fut taillé par *Fontenelle ;* le ſuccès fut ſi grand que les fanatiques furent en alarmes. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expreſſions de *Van-Dale*, & s'expliquer quelquefois en normand ; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur diſe que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* jésuite, né dans le pays Messin, l'un de ces savans qui savent consulter de vieux livres, les falsifier & les citer mal-à-propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* & *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choisir un avocat plus ennuyeux : son nom n'est aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célébres qui avaient raison.

Baltus, en qualité de jésuite, cabala auprès de ses confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils sont depuis tombés dans l'opprobre. Les jansénistes, de leur côté, plus énergumènes que les jésuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin tous les fanatiques furent persuadés que la religion chrétienne était perdue, si le diable n'était conservé dans ses droits.

Peu à peu les livres des jansénistes & des jésuites sont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* est resté pour les savans, & celui de *Fontenelle* pour les gens d'esprit.

A l'égard du diable, il est comme les jésuites & les jansénistes, il perd son crédit de plus en plus.

SECTION II.

QUELQUES histoires surprenantes d'oracles, qu'on croyait ne pouvoir attribuer qu'à des génies, ont fait penser aux chrétiens qu'ils étaient rendus par les démons, & qu'ils avaient cessé à la venue de JESUS-CHRIST : on se dispensait par-là d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile, & il semblait qu'on confirmât la religion qui nous

apprend l'existence des démons, en leur rapportant ces événemens.

Cependant les histoires qu'on débitait sur les oracles doivent être fort suspectes. (*a*) Celle de *Thamus* à laquelle *Eusébe* donne sa croyance, & que *Plutarque* seul rapporte, est suivie dans le même historien d'un autre conte si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer; mais de plus elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand *Pan* était un démon, les démons ne pouvaient-ils pas se faire savoir sa mort les uns aux autres sans y employer *Thamus*? Si ce grand *Pan* était JESUS-CHRIST, comment personne ne fut-il désabusé dans le paganisme, & ne vint-il à penser que le grand *Pan* fût JESUS-CHRIST mort en Judée, si c'était DIEU lui-même qui forçait les démons à annoncer cette mort aux païens?

L'histoire de *Thulis*, dont l'oracle est positif sur la Trinité, n'est rapportée que par *Suidas*. Ce *Thulis* roi d'Egypte n'était pas assurément un des *Ptolomées*. Que deviendra tout l'oracle de *Sérapis*, étant certain qu'*Hérodote* ne parle point de ce dieu, tandis que *Tacite* conte tout au long comment & pourquoi un des *Ptolomées* fit venir de Pont le dieu *Sérapis* qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à *Auguste* sur l'enfant hébreu à qui tous les dieux obéissent, n'est point du tout recevable. *Cedrenus* le cite d'*Eusébe*, & aujourd'hui il ne s'y trouve plus. Il ne serait pas impossible que *Cedrenus* citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement

(*a*) Voyez pour les citations l'ouvrage latin du docte *Antoine Van-Dale*, d'où cet article est extrait.

attribué à *Eusèbe ;* mais comment les premiers apologistes du christianisme ont-ils tous gardé le silence sur un oracle si favorable à leur religion?

Les oracles qu'*Eusèbe* rapporte de *Porphyre* attaché au paganisme, ne sont pas plus embarrassans que les autres. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de *Porphyre.* Que savons-nous si ce païen ne les réfutait pas? selon l'intérêt de sa cause il devait le faire, & s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée, comme de les présenter aux chrétiens à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, & s'ils appuyaient leur religion sur de pareils fondemens.

D'ailleurs quelques anciens chrétiens ont reproché aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Voici comme en parle *Clément* d'Alexandrie*:* Vante-nous, dit-il, si tu veux, ces oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'*Apollon pythien*, de Didime, d'*Amphilochus ;* tu peux y ajouter les augures & les interprètes des songes & des prodiges. Fais-nous paraître aussi devant l'*Apollon pythien* ces gens qui devinent par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parlaient du ventre. Que les secrets des temples des Egyptiens, & que la nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres ; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés. Les chèvres qu'on a dressées à la divination, les corbeaux qu'on a instruits à rendre des oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les associés des charlatans qui fourbent tous les hommes.

Eusèbe étale à son tour d'excellentes raisons pour prouver que les oracles ont pu n'être que des impostures ; & s'il les attribue aux démons, c'est par l'effet d'un préjugé pitoyable, & par un respect forcé pour l'opinion commune. Les païens n'avaient garde de consentir que leurs oracles ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres ; on crut donc, par une mauvaise manière de raisonner, gagner quelque chose dans la dispute, en leur accordant que quand même il y aurait eu du surnaturel dans leurs oracles, cet ouvrage n'était pas celui de la Divinité, mais des démons.

Il n'est plus question de deviner les finesses des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins. Un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre ; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que *Théophile* évêque d'Alexandrie fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre les oracles. Lorsque par l'ordre de *Constantin* on abattit le temple d'*Esculape* à Egès en Cilicie, on chassa, dit *Eusèbe* dans la vie de cet empereur, non pas un dieu, ni un démon, mais le fourbe qui avait si long-temps imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en général que dans les simulacres des dieux abattus, on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons, non pas même quelques malheureux spectres obscurs & ténébreux, mais seulement du foin, de la paille, ou des os de morts.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée depuis que nous avons reconnu que les

démons n'ont point dû y avoir de part. On n'a plus aucun intérêt à les faire finir précisément à la venue de JESUS-CHRIST. Voici d'ailleurs plusieurs preuves que les oracles ont duré plus de quatre cents ans après JESUS-CHRIST, & qu'ils ne sont devenus tout-à-fait muets que lors de l'entière destruction du paganisme.

Suétone, dans la vie de *Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des soixante & treize ans ; que *Néron* crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, & ne songea point au vieux *Galba* qui étant âgé de soixante & treize ans, lui ôta l'empire.

Philostrate dans la vie d'*Apollonius* de Thyane, qui a vu *Domitien*, nous apprend qu'*Apollonius* visita tous les oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs.

Plutarque, qui vivait sous *Trajan*, nous dit que l'oracle de Delphes était encore sur pied, quoique réduit à une seule prêtresse après en avoir eu deux ou trois.

Sous *Adrien*, *Dion Chrysostôme* raconte qu'il consulta l'oracle de Delphes ; & il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, & qui l'est effectivement.

Sous les *Antonins*, *Lucien* assure qu'un prêtre de Thyane alla demander à ce faux prophète *Alexandre*, si les oracles qui se rendaient alors à Didime, à Claros & à Delphes, étaient véritablement des réponses d'*Apollon*, ou des impostures. *Alexandre* eut des égards pour ces oracles qui étaient de la nature du sien, & répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de savoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda

ce qu'il ferait après fa mort, on lui répondit hardiment : Tu feras chameau, puis cheval, puis philofophe, puis prophète auffi grand qu'*Alexandre*.

Après les *Antonins*, trois empereurs fe difputèrent l'empire. On confulta Delphes, dit *Spartien*, pour favoir lequel des trois la république devait fouhaiter? Et l'oracle répondit en un vers : Le noir eft le meilleur; l'africain eft le bon ; le blanc eft le pire. Par le noir on entendait *Pefcennius Niger* ; par l'africain, *Severus Septimus* qui était d'Afrique ; & par le blanc, *Claudius Albinus*.

Dion qui ne finit fon hiftoire qu'à la huitième année d'*Alexandre-Sévère*, c'eft-à-dire l'an 230, rapporte que de fon temps *Amphilochus* rendait encore des oracles en fonge. Il nous apprend auffi qu'il y avait dans la ville d'Apollonie un oracle où l'avenir fe déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait fur un autel.

Sous *Aurélien*, vers l'an 272, les Palmyréniens révoltés confultèrent un oracle d'*Apollon farpédonien* en Cilicie ; ils confultèrent encore celui de *Vénus aphacite*.

Licinius, au rapport de *Sozomène*, ayant deffein de recommencer la guerre contre *Conftantin*, confulta l'oracle d'*Apollon* de Didime, & en eut pour réponfe deux vers d'*Homère* dont le fens eft : Malheureux vieillard, ce n'eft point à toi à combattre contre les jeunes gens ; tu n'as point de force, & ton âge t'accable.

Un dieu affez inconnu nommé *Befa*, felon *Ammien Marcellin*, rendait encore des oracles fur des billets à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, fous l'empire de *Conftantius*.

Enfin *Macrobe*, qui vivait ſous *Arcadius* & *Honorius* fils de *Théodoſe*, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie & de ſon oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent poſitivement que tout cela ſubſiſtait encore de ſon temps.

Remarquons qu'il n'importe que toutes ces hiſtoires ſoient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponſes qu'on leur attribue. Il ſuffit qu'on n'a pu attribuer de fauſſes réponſes qu'à des oracles que l'on ſavait qui ſubſiſtaient encore effectivement ; & les hiſtoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent aſſez qu'ils n'avaient pas ceſſé, non plus que le paganiſme.

Conſtantin abattit peu de temples ; encore n'oſa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'eſt ainſi qu'il fit renverſer celui de *Vénus aphacite* & celui d'*Eſculape* qui était à Egès en Cilicie, tous deux temples à oracles ; mais il défendit que l'on ſacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

Il reſtait encore beaucoup d'oracles lorſque *Julien* parvint à l'empire ; il en rétablit quelques-uns qui étaient ruinés, & il voulut même être prophète de celui de Didime. *Jovien* ſon ſucceſſeur commençait à ſe porter avec zèle à la deſtruction du paganiſme ; mais en ſept mois qu'il régna, il ne put faire de grands progrès. *Théodoſe* pour y parvenir ordonna de fermer tous les temples des païens. Enfin l'exercice de cette religion fut défendu ſous peine de la vie par une conſtitution des empereurs *Valentinien* & *Marcien*, l'an 451 de l'ère vulgaire, & le paganiſme enveloppa néceſſairement les oracles dans ſa ruine.

Cette manière de finir n'a rien de ſurprenant, elle était la ſuite naturelle de l'établiſſement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fauſſe religion, ou à meſure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus beſoin, ou à meſure qu'elle s'affaiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. Le déſir ſi vif & ſi inutile de connaître l'avenir donna naiſſance aux oracles; l'impoſture les accrédita, & le fanatiſme y mit le ſceau: car un moyen infaillible de faire des fanatiques, c'eſt de perſuader avant que d'inſtruire. La pauvreté des peuples qui n'avaient plus rien à donner, la fourberie découverte dans pluſieurs oracles, & concluе dans les autres, enfin les édits des empereurs chrétiens, voilà les cauſes véritables de l'établiſſement & de la ceſſation de ce genre d'impoſture: des circonſtances contraires l'ont fait diſparaître; ainſi les oracles ont été ſoumis à la viciſſitude des choſes humaines.

On ſe retranche à dire que la naiſſance de JESUS-CHRIST eſt la première époque de leur ceſſation; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres reſtaient? D'ailleurs l'hiſtoire ancienne prouve invinciblement que pluſieurs oracles avaient été détruits avant cette naiſſance; tous les oracles brillans de la Grèce n'exiſtaient plus, ou preſque plus, & quelquefois l'oracle ſe trouvait interrompu par le ſilence d'un honnête prêtre qui ne voulait pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes, dit *Lucain*, eſt demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir; ils ont défendu aux Dieux de parler, & les Dieux ont obéi.

ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES &c.

IL reſte très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires des anciens Romains. Cette prière eſt du rythme & de la meſure que les autres Romains ont imités long-temps après dans l'hymne *Ut queant laxis reſonare fibris.*

Le *pervigilium Veneris* eſt dans un goût recherché, & n'eſt pas peut-être digne de la noble ſimplicité du règne d'*Auguſte*. Il ſe peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déeſſe ; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande ſolemnité.

Il faut avouer que le poëme ſéculaire d'*Horace* eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que l'hymne *Ut queant laxis* eſt un des plus plats ouvrages que nous ayons eus dans les temps barbares de la décadence de la langue latine. L'Egliſe catholique dans ces temps-là cultivait mal l'éloquence & la poëſie. On ſait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies : mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choſes étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux ſéculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en eſt qu'une bien faible copie. On dreſſait trois autels magnifiques ſur les bords du

Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres diſtribuaient l'eau luſtrale & des cierges aux Romains & aux Romaines qui devaient chanter les prières. On ſacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu, au maître des dieux, & enſuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proſerpine*, aux Parques comme à des puiſſances ſubalternes. Chacune de ces divinités avait ſon hymne & ſes cérémonies. Il y avait deux chœurs, l'un de vingt-ſept garçons, l'autre de vingt-ſept filles pour chacun des dieux. Enfin, le dernier jour les garçons & les filles couronnés de fleurs chantaient l'ode d'*Horace*.

Il eſt vrai que dans les maiſons on chantait à table ſes autres odes pour le petit *Ligurinus*, pour *Liciſcus* & pour d'autres petits fripons, leſquels n'inſpiraient pas la plus grande dévotion : mais il y a temps pour tout ; *pictoribus atque poëtis*. Le *Carrache*, qui deſſina les figures de l'*Arétin*, peignit auſſi des ſaints ; & dans tous nos colléges nous avons paſſé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui paſſaient ſans difficulté.

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux myſtères d'*Iſis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'eſt pas longue & qu'elle eſt belle.

Les puiſſances céleſtes te ſervent ; les enfers te ſont ſoumis ; l'univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les aſtres répondent à ta voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéiſſent.

Nous répétons aussi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encore supérieure à celle d'*Isis*.

Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même; tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui est fort extraordinaire, c'est que dans le Lévitique, dans le Deutéronome des Juifs, il n'y a pas une seule prière publique, pas une seule formule. Il semble que les lévites ne fussent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une seule prière instituée pour leurs grandes fêtes de la pâque, de la pentecôte, des trompettes, des tabernacles, de l'expiation générale, & des néoménies.

Les savans conviennent assez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lorsqu'étant esclaves à Babylone, ils en prirent un peu les mœurs, & qu'ils apprirent quelques sciences de ce peuple si policé & si puissant. Ils empruntèrent tout des Chaldéens persans jusqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres; & joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus superstitieux, qu'au sortir d'un long esclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voisins.

. . . . In rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad relligionem.

Pour les dix autres tribus qui avaient été dispersées auparavant, il est à croire qu'elles n'avaient pas plus

plus de prières publiques que les deux autres, & qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe & bien déterminée, puisqu'elles l'abandonnèrent si facilement, & qu'elles oublièrent jusqu'à leur nom; ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jérusalem.

C'est donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus & demie, semblèrent s'attacher à des rites invariables, qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'est alors seulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Esdras* ordonna deux prières par jour, & il en ajouta une troisième pour le jour du sabbat: on dit même qu'il institua dix-huit prières, (afin qu'on pût choisir) dont la première commence ainsi:

„ Sois béni, Seigneur, DIEU de nos pères, DIEU „ d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, le grand DIEU, le „ puissant, le terrible, le haut élevé, le distributeur „ libéral des biens, le plasmateur & le possesseur „ du monde, qui te souviens des bonnes actions, „ & qui envoies un libérateur à leurs descendans „ pour l'amour de ton nom. O roi, notre secours, „ notre sauveur, notre bouclier, sois béni, Seigneur, „ bouclier d'*Abraham*. „

On assure que *Gamaliel*, qui vivait du temps de JESUS-CHRIST, & qui eut de si grands démêlés avec *St Paul*, institua une dix-neuvième prière que voici:

„ Accorde la paix, les bienfaits, la bénédiction, „ la grâce, la bénignité & la piété à nous & à Israël „ ton peuple. Bénis-nous, ô notre père! bénis-nous „ tous ensemble par la lumière de ta face; car par „ la lumière de ta face tu nous as donné, Seigneur

„ notre DIEU, la loi de vie, l'amour, la bénignité, „ l'équité, la bénédiction, la piété, la vie & la paix. „ Qu'il te plaise de bénir en tout temps, & à tout „ moment ton peuple d'Israël en lui accordant la „ paix. Béni sois-tu, Seigneur, qui bénis ton peu- „ ple d'Israël en lui donnant la paix. *Amen.* „ (*)

Il y a une chose assez importante à observer dans plusieurs prières, c'est que chaque peuple a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait son voisin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; & ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs: aussi le furent-ils comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; & ceux-ci furent plus malheureux; car s'étant obstinés à demeurer séparés de tous autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la société humaine.

De nos jours, dans nos guerres si souvent entreprises pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands & les Espagnols, quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la Ste Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Welches & les Gavaches, lesquels de leur côté suppliaient la Ste Vierge de détruire les Maranes & les Teutons.

En Angleterre, la Rose rouge fesait les plus ardentes prières à *St George*, pour obtenir que tous les partisans de la Rose blanche fussent jetés au fond de la mer.

(*) Consultez sur cela les premier & second volumes de la *Mishna*, & l'article *Prière*.

La Rose blanche répondait par de pareilles supplications. On sent combien *Saint George* devait être embarrassé; & si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *George* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

Si un militaire, chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St Louis à un autre militaire, n'avait pas, en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St Louis? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avisa, à l'article de la mort, d'une espiéglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV*; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion qu'elle a reçue dans ses premières années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode; l'évêque du Mans était à leur tête.

O 2

C'était, ce me femble, raifonner comme un ivrogne; les prêtres manfaux pouvaient lui répondre : Ce n'eft pas votre intention qui eft néceffaire, c'eft la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être ; nous fommes dans la bonne foi ; fi vous n'y avez pas été, il ne nous importe guère. La maxime eft, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis.* Lorfque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention fecrète de nous empêcher de la boire; nous ferons prêtres malgré votre teftament.

Ces raifons étaient fort bonnes : cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne fe crurent point prêtres, & fe firent ordonner une feconde fois. *Mafcaron*, médiocre & célébre prédicateur, leur perfuada par fes difcours & par fon exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand fcandale au Mans, à Paris & à Verfailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORGUEIL.

CICÉRON dans une de fes lettres dit familièrement à fon ami : Mandez-moi à qui vous voulez que je faffe donner les Gaules. Dans une autre il fe plaint d'être fatigué des lettres de je ne fais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne fait feulement pas où ces royaumes font fitués.

Il ſe peut que *Cicéron*, qui d'ailleurs avait ſouvent vu le peuple romain, le peuple roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaiſſait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce ſentiment ne ſoit point du tout convenable à un auſſi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un *Cicéron*, à un *Céſar*, à un *Scipion* : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi-barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'aviſe d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire longtemps. (*)

ORIGINEL. (PEÇHÉ)

SECTION PREMIERE.

C'EST ici le prétendu triomphe des ſociniens ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne, ſon *péché originel*. C'eſt outrager DIEU, diſent-ils ; c'eſt l'accuſer de la barbarie la plus abſurde que d'oſer dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des ſupplices éternels, ſous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette ſacrilége imputation eſt d'autant plus inexcuſable chez les chrétiens, qu'il n'y a pas un ſeul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque ni dans les prophètes ni dans les évangiles, ſoit apocryphes, ſoit canoniques,

(*) Voyez *Jéſuites*.

ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Eglise*.

Il n'eſt pas même conté dans la Genèſe que DIEU ait condamné *Adam* à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras*, mais cette même Genèſe fait vivre *Adam* neuf cents trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux, les plantes qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le temps preſcrit par la nature. L'homme eſt né pour mourir, ainſi que tout le reſte.

Enfin, la punition d'*Adam* n'entrait en aucune manière dans la loi juive. *Adam* n'était pas plus juif que perſan ou chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque temps qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans juifs comme une allégorie, & même comme une fable très-dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; & quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que *St Auguſtin* accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romaneſque d'un africain débauché & repentant, manichéen & chrétien, indulgent & perſécuteur, qui paſſa ſa vie à ſe contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer

des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour ſi peu de temps! Ou il a créé les ames de toute éternité, & dans ce ſyſtème étant infiniment plus anciennes que le péché d'*Adam*, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames ſont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, DIEU eſt continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des eſprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou DIEU eſt lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce ſyſtème il ſe damne lui-même. Quelle eſt la plus horrible & la plus folle de ces trois ſuppoſitions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que DIEU attend ſix ſemaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation: qu'importe ſix ſemaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le ſentiment des unitaires, & les hommes ſont parvenus à un tel point de ſuperſtition que j'ai tremblé en le rapportant.

SECTION II.

IL le faut avouer, nous ne connaiſſons point de père de l'Egliſe juſqu'à *St Auguſtin* & à *St Jérôme*, qui ait enſeigné la doctrine du péché originel. *St Clément* d'Alexandrie, cet homme ſi ſavant dans l'antiquité, loin de parler en un ſeul endroit de cette corruption qui a infecté le genre-humain, & qui l'a rendu coupable en naiſſant, dit en propres mots: (*a*) *Quel mal*

(*a*) Stromates, liv. III.

peut faire un enfant qui ne vient que de naître? comment a-t-il pu prévariquer? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber ſous la malédiction d'Adam?

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuſe du péché originel, laquelle n'était point encore développée, mais ſeulement pour montrer que les paſſions, qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune priſe ſur cet enfant innocent. Il ne dit point: cette créature d'un jour ne ſera pas damnée ſi elle meurt aujourd'hui : car perſonne n'avait encore ſuppoſé qu'elle ſerait damnée. S[t] *Clément* ne pouvait combattre un ſyſtème abſolument inconnu.

Le grand *Origène* eſt encore plus poſitif que *ſaint Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché eſt entré dans le monde par *Adam*, dans ſon explication de l'épître de S[t] *Paul* aux Romains; mais il tient que c'eſt la pente au péché qui eſt entrée, qu'il eſt très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'eſt pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, & qu'on ſera coupable dès qu'on ſera né.

Enfin, le péché originel, ſous *Origène*, ne conſiſtait que dans le malheur de ſe rendre ſemblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était néceſſaire; c'était le ſceau du chriſtianiſme, il lavait tous les péchés; mais perſonne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Perſonne n'aſſurait encore qu'un enfant fût damné & brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après ſa naiſſance. Et une preuve ſans réplique, c'eſt qu'il ſe paſſa beaucoup de temps avant que la coutume de baptiſer les enfans

prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or, leur refuser ce bain sacré, c'eût été les livrer visiblement à la damnation, si on avait été persuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, & leur fît souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les bourreaux, fondues ensemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur si exécrable. En un mot, il est de fait qu'on ne baptisait pas les enfans; donc il est démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore; JESUS-CHRIST n'a jamais dit : *L'enfant non baptisé sera damné.* (*b*) Il était venu au contraire pour expier tous les péchés, pour racheter le genre-humain par son sang; donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raison privilégiés. Notre divin Sauveur ne baptisa jamais personne. *Paul* circoncit son disciple *Timothée*, & il n'est point dit qu'il le baptisât.

En un mot, dans les deux premiers siècles, le baptême des enfans ne fut point en usage; donc on ne croyait point que des enfans fussent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur salut fort en danger, & on fut fort incertain.

Enfin, *Pélage* vint au cinquième siècle; il traita l'opinion du péché originel de monstrueuse. Selon lui,

(*b*) Dans *saint Jean*, JESUS dit à *Nicodème*, chap. III, que le vent, l'esprit souffle où il veut, que personne ne sait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU si on ne renaît par l'eau & par l'esprit : mais il ne parle point des enfans.

ce dogme n'était fondé que ſur une équivoque comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à *Adam* dans le jardin : *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la ſcience, vous mourrez.* Or, il n'en mourut pas, & DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il pas épargné ſa race à la millième génération ? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis & éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grâce ?

Pélage regardait DIEU non-ſeulement comme un maître abſolu, mais comme un père qui, laiſſant la liberté à ſes enfans, les récompenſait au-delà de leurs mérites, & les puniſſait au-deſſous de leurs fautes.

Lui & ſes diſciples diſaient : Si tous les hommes naiſſent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie ; ſi avant de penſer ils ſont coupables, c'eſt donc un crime affreux de les mettre au monde ; le mariage eſt donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'eſt donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens ; ce n'eſt plus adorer DIEU, c'eſt adorer le diable.

Pélage & les ſiens débitaient cette doctrine en Afrique, où St *Auguſtin* avait un crédit immenſe. Il avait été manichéen ; il était obligé de s'élever contre *Pélage.* Celui-ci ne put réſiſter ni à *Auguſtin* ni à *Jérôme ;* & enfin, de queſtions en queſtions la diſpute alla ſi loin qu'*Auguſtin* donna ſon arrêt de damnation contre tous les enfans nés & à naître dans l'univers, en ces propres termes : *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

C'eût été un bien trifte compliment à faire à une reine de la Chine ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre fon fils au berceau, que de lui dire : Madame, confolez-vous, monfeigneur le prince royal eft actuellement entre les griffes de cinq cents diables, qui le tournent & le retournent dans une grande fournaife pendant toute l'éternité, tandis que fon corps embaumé repofe auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiffent ainfi fon cher fils le prince royal à jamais? On lui répond que c'eft parce que fon arrière-grand-père mangea autrefois du fruit de la fcience dans un jardin. Jugez ce que doivent penfer le roi, la reine, tout le confeil & toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens, (car il y a de bonnes ames par-tout) il fut mitigé par un *Pierre Chryfologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un faubourg d'enfer nommé les *limbes*, pour placer tous les petits garçons & toutes les petites filles qui feraient morts fans baptême. C'eft un lieu où ces innocens végètent fans rien fentir, le féjour de l'apathie ; & c'eft ce qu'on appelle le *paradis des fots*. Vous trouvez encore cette expreffion dans *Milton : The paradife of fools.* Il le place vers la lune. Cela eft tout-à-fait digne d'un poëme épique.

Explication du péché originel.

LA difficulté pour les limbes eft demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits font-ils dans les limbes? qu'avaient-ils fait? comment leur

ame, qu'ils ne poſſédaient que d'un jour, était-elle coupable d'une gourmandiſe de ſix mille ans?

S[t] *Auguſtin*, qui les damne, dit pour raiſon que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'Egliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtème tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, & qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet, les philoſophes s'eſſayèrent. *Leibnitz*, en jouant avec ſes monades, s'amuſa à raſſembler dans *Adam* toutes les monades humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que S[t] *Auguſtin*. Mais cette idée, digne de *Cyrano de Bergerac*, n'a pas fait fortune en philoſophie.

Mallebranche explique la choſe par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle ſi furieuſement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que ſes enfans eurent la même envie, à peu près comme cette femme qui, ayant vu rouer un homme, accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la choſe à *une certaine inclination*, *une certaine pente à la concupiſcence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'eſt pas un acte; elle le deviendra un jour.* Fort bien, courage, *Nicole*: mais en attendant, pourquoi me damner? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté; elle conſiſte à ſavoir comment

nos ames d'aujourd'hui, qui ſont formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a ſi long-temps.

Mes maîtres, que fallait-il dire ſur cette matière ? rien. Auſſi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.

ORTHOGRAPHE.

L'ORTHOGRAPHE de la plupart des livres français eſt ridicule. Preſque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wiſigoths*, *Weſtphalie*, *Wirtemberg*, *Wétéravie* &c.

Ils ne ſavent pas que le double V allemand, qu'on écrit ainſi W, eſt notre V conſonne, & qu'en Allemagne on prononce Vétéravie, Virtemberg, Veſtphalie, Viſigoths.

Ils impriment *Altona* au lieu d'Altena, ne ſachant pas qu'en allemand un O ſurmonté de deux points vaut un E.

Ils ne ſavent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou ;* & ils font toujours des fautes en imprimant cette diphthongue.

Celles que commettent tous les jours nos traducteurs de livres ſont innombrables.

Pour l'orthographe purement françaiſe, l'habitude ſeule peut en ſupporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roi-ent*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroiraient, emploiraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *La-on* qu'on prononce Lan, & cent autres barbaries pareilles font dire :

Hodieque manent veſtigia ruris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* & *Quinault* ne charment l'oreille, & que *la Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais ſont bien plus inconſéquens : ils ont perverti toutes les voyelles ; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'eſt en orthographe qu'on peut dire d'eux avec *Virgile :*

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

Cependant, ils ont changé leur orthographe depuis cent ans ; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes.*

Les Italiens ont ſupprimé toutes leurs *H.* Ils ont fait pluſieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture eſt la peinture de la voix : plus elle eſt reſſemblante, meilleure elle eſt.

OVIDE.

Les ſavans n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous apprendre au juſte dans quel coin de terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte.* Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paſſa dix ans ſur la rive droite du Danube, dans le voiſinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre *barbare*, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de ſauvages. On y feſait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gètes pour *Ovide.* Le poëte latin apprit le gète, & fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne

patrie d'*Orphée;* mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien ſlavon. *Ovide* ne ſemblait pas deſtiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites, où il fut relégué, était une partie de la Méſie, province romaine, entre le mont Hémus & le Danube. Il eſt ſitué au quarante-quatrième degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes qui ſont au ſud, & les vents du nord & de l'eſt qui ſoufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie: auſſi *Ovide* n'y vécut-il pas long-temps; il y mourut à l'âge de ſoixante années. Il ſe plaint dans ſes élégies du climat, & non des habitans:

Quos ego, cùm loca ſim veſtra peroſus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des priviléges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les lois, qu'un homme né dans une famille équeſtre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équeſtre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce temps il fallait un plébiſcite, une loi de la nation, pour priver un romain de ſa patrie. *Cicéron*, exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des lois.

Le crime d'*Ovide* était inconteſtablement d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la famille d'*Octave:*

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina fecit?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguſte* avec

un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguſte* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguſte* avait épouſée groſſe d'un autre ; ou s'il avait vu cet empereur *Auguſte* occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguſte* feſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hircis.* Il eſt de la plus grande probabilité qu'*Ovide* ſurprit *Auguſte* dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit : *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguſte prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obſcène, pour envoyer un chevalier romain ſur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguſte*, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il ſérieuſement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ſes amis pluſieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer* ? Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modeſtie, dans le temps qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame proſtitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus* ? Il y propoſe indifféremment ou *une fille laſcive*, ou *un beau garçon qui renoue ſa longue chevelure*, ou *une ſervante*, ou *un laquais :* tout lui eſt égal. Il ne lui manque que la beſtialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide*, quand on tolère *Horace*. Il eſt clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agiſſait de quelque ſtupre,

de

de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la sacrée famille impériale, c'est que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortalisé par les médailles de ses débauches, *Tibère*, monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point *Ovide*. Il eut beau demander grâce à l'auteur des proscriptions & à l'empoisonneur de *Germanicus*, il resta sur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vu par hasard un stadhouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché; si ce n'était pas même par hasard qu'il l'eût vu; s'il en avait cherché l'occasion; si enfin il avait l'indiscrétion d'en parler; certainement ce stadhouder, ou ce roi, ou ce doge, ne seraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche presque aussi grand qu'à *Auguste* & qu'à *Tibère*, c'est de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ses bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, & à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous caresse, mais non pas de traiter en Dieu un prince qui vous persécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer sur la mer Noire, & se retirer en Perse, par les Palus Méotides, que de faire ses *Tristes de Ponto*. Il eût appris le persan aussi aisément que le gète, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque esprit dur dira qu'il y avait encore un parti à prendre; c'était d'aller

ſecrétement à Rome, s'adreſſer à quelques parens de *Brutus* & de *Caſſius*, & de faire une douzième conſpiration contre *Octave;* mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges ! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte*, & il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ſes *Triſtes*. *Bayle* lui fait ſon procès ſur ſa philoſophie du chaos, ſi bien expoſée dans le commencement des *Métamorphoſes :*

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel, une terre & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide : La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même; *unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. *Ovide*, qui n'eſt dans ſes vers que le chantre de l'ancienne philoſophie, dit que les choſes molles & dures, les légères & les peſantes, étaient mêlées enſemble :

Mollia cum duris, ſine pondere, habentia pondus :

Et voici comme *Bayle* raiſonne contre lui.

„ Il n'y a rien de plus abſurde que de ſuppoſer un
„ chaos qui a été homogène pendant toute une éter-
„ nité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant

„ celles qu'on nomme *altératrices*, qui ſont la chaleur, „ la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe, que celles „ qu'on nomme *motrices*, qui ſont la légéreté & la „ peſanteur : celle-là cauſe du mouvement en-haut, „ celle-ci du mouvement en-bas. Une matière de „ cette nature ne peut point être homogène, & doit „ contenir néceſſairement toutes ſortes d'hétérogé- „ néités. La chaleur & la froideur, l'humidité & „ la ſéchereſſe, ne peuvent pas être enſemble ſans „ que leur action & leur réaction les tempère & les „ convertiſſe en d'autres qualités qui ſont la forme „ des corps mixtes ; & comme ce tempérament ſe „ peut faire ſelon les diverſités innombrables de com- „ binaiſons, il a fallu que le chaos renfermât une „ multitude incroyable d'eſpèces de compoſés. Le ſeul „ moyen de le concevoir homogène ſerait de dire que „ les qualités altératrices des élémens ſe modifièrent „ au même degré dans toutes les molécules de la „ matière, de ſorte qu'il y avait par-tout préciſément „ la même tiédeur, la même molleſſe, la même odeur, „ la même ſaveur &c.... mais ce ſerait ruiner d'une „ main ce que l'on bâtit de l'autre, ce ſerait par une „ contradiction dans les termes appeler *chaos* l'ouvrage „ le plus régulier, le plus merveilleux en ſa ſymétrie, „ le plus admirable en matière de proportions qui ſe „ puiſſe concevoir. Je conviens que le goût de „ l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage diverſifié „ que d'un ouvrage uniforme ; mais nos idées ne „ laiſſent pas de nous apprendre que l'harmonie des „ qualités contraires, conſervée uniformément dans „ tout l'univers, ſerait une perfection auſſi merveil- „ leuſe que le partage inégal qui a ſuccédé au chaos „.

» Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demanderait » pas cette harmonie uniforme répandue dans toute » la nature ? Il ne ſuffirait pas de faire entrer dans » chaque mixte la même quantité de chacun des quatre » ingrédiens ; il faudrait y mettre des uns plus, des » autres moins, ſelon que la force des uns eſt plus » grande ou plus petite pour agir que pour réſiſter ; » car on ſait que les philoſophes partagent dans un » degré différent l'action, & la réaction aux qualités » élémentaires. Tout bien compté il ſe trouverait que » la cauſe qui métamorphoſa le chaos l'aurait tiré, » non pas d'un état de confuſion & de guerre, » comme on le ſuppoſe, mais d'un état de juſteſſe, qui » était la choſe du monde la plus accomplie, & qui » par la réduction à l'équilibre des forces contraires » le tenait dans un repos équivalent à la paix. Il eſt » donc conſtant que, ſi les poëtes veulent ſauver » l'homogénéité du chaos, il faut qu'ils effacent tout » ce qu'ils ajoutent concernant cette confuſion bizarre » des ſemences contraires, & ce mêlange indigeſte, » & ce combat perpétuel des principes ennemis.

» Paſſons-leur cette contradiction, nous trouverons » aſſez de matière pour les combattre par d'autres » endroits. Recommençons l'attaque de l'éternité. Il » n'y a rien de plus abſurde que d'admettre pendant » un temps infini le mêlange des parties inſenſibles des » quatre élémens ; car dès que vous ſuppoſez dans ces » parties l'activité de la chaleur, l'action & la réac- » tion des quatre premières qualités, & outre cela le » mouvement vers le centre dans les particules de la » terre & de l'eau, & le mouvement vers la circonfé- » rence dans celles du feu & de l'air, vous établiſſez

» un principe qui séparera nécessairement les unes des » autres ces quatre espèces de corps, & qui n'aura » besoin pour cela que d'un certain temps limité. Con- » sidérez un peu ce qu'on appelle *la fiole des quatre* » *élémens*. On y enferme de petites particules métal- » liques, & puis trois liqueurs beaucoup plus légères » les unes que les autres. Brouillez tout cela ensem- » ble, vous n'y discernez plus aucun de ces quatre » mixtes, les parties de chacun se confondent avec » les parties des autres: mais laissez un peu votre » fiole en repos, vous trouverez que chacun reprend » sa situation; toutes les particules métalliques se » rassemblent au fond de la fiole; celles de la » liqueur la plus légère se rassemblent au haut; celles » de la liqueur moins légère que celle-là, & moins » pesante que l'autre, se rangent au troisième étage; » celles de la liqueur plus pesante que ces deux-là, » mais moins pesante que les particules métalliques, » se mettent au second étage; & ainsi vous retrouvez » les situations distinctes que vous aviez confondues » en secouant la fiole: vous n'avez pas besoin de » patience; un temps fort court vous suffit pour revoir » l'image de la situation que la nature a donnée dans » le monde aux quatre élémens. On peut conclure, » en comparant l'univers à cette fiole, que si la terre » réduite en poudre avait été mêlée avec la matière » des astres, & avec celle de l'air & de l'eau, en telle » sorte que le mélange eût été fait jusqu'aux particules » insensibles de chacun de ces élémens, tout aurait » d'abord travaillé à se dégager, & qu'au bout d'un » terme préfix, les parties de la terre auraient formé » une masse, celles du feu une autre, & ainsi du reste,

„ à proportion de la pesanteur & de la légéreté de „ chaque espèce de corps. „

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la fiole eût pu se faire du temps du chaos. Je lui dis qu'*Ovide* & les philosophes entendaient par choses pesantes & légères, celles qui le devinrent quand un Dieu y eut mis la main. Je lui dis : Vous supposez que la nature eût pu s'arranger toute seule, se donner elle-même la pesanteur. Il faudrait que vous commençassiez par me prouver que la gravité est une qualité essentiellement inhérente à la matière, & c'est ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Descartes* dans son roman a prétendu que les corps n'étaient devenus pesans que quand ses tourbillons de matière subtile avaient commencé à les pousser à un centre. *Newton* dans sa véritable philosophie ne dit point que la gravitation, l'attraction soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des *Principes mathématiques* de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante ni en mouvement dans mon chaos ; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui supposez : nec quidquam nisi pondus iners*, ce n'était qu'une masse impuissante ; *pondus* ne signifie point ici *poids*, il veut dire *masse*.

Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, serait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi *Ovide* se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encore un passable théologien.

Vous dites : „ Un théologien ſcolaſtique avouerait „ ſans peine que, ſi les quatre élémens avaient exiſté „ indépendamment de DIEU avec toutes les facultés „ qu'ils ont aujourd'hui, ils auraient formé d'eux-„ mêmes cette machine du monde, & l'entretien-„ draient dans l'état où nous la voyons. On doit donc „ reconnaître deux grands défauts dans la doctrine „ du chaos : l'un & le principal eſt qu'elle ôte à DIEU „ la création de la matière & la production des qualités „ propres au feu, à l'air, à la terre & à la mer; l'autre, „ qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir ſans „ néceſſité ſur le théâtre du monde pour diſtribuer „ les places aux quatre élémens. Nos nouveaux phi-„ loſophes, qui ont rejeté les qualités & les facultés de „ la phyſique péripatéticienne, trouveraient les mêmes „ défauts dans la deſcription du chaos d'*Ovide;* car „ ce qu'ils appellent *lois générales du mouvement*, *prin-„ cipes de mécanique*, *modifications de la matière*, *figure*, „ *ſituation & arrangement des corpuſcules*, ne comprend „ autre choſe que cette vertu active & paſſive de la „ nature, que les péripatéticiens entendent ſous les „ mots de *qualités altératrices & motrices des quatre élé-„ mens.* Puis donc que, ſuivant la doctrine de ceux-ci, „ ces quatre corps, ſitués ſelon leur légéreté & leur „ peſanteur naturelle, ſont un principe qui ſuffit „ à toutes les générations, les cartéſiens, les gaſſen-„ diſtes, & les autres philoſophes modernes doivent „ ſoutenir que le mouvement, la ſituation & la figure „ des parties de la matière ſuffiſent à la production de „ tous les effets naturels, ſans excepter même l'arrange-„ ment général qui a mis la terre, l'air, l'eau & les „ aſtres où nous les voyons. Ainſi la véritable cauſe

» du monde & des effets qui s'y produisent n'est point
» différente de la cause qui a donné le mouvement
» aux parties de la matière, soit qu'en même temps
» elle ait assigné à chaque atome une figure déter-
» minée, comme le veulent les gassendistes, soit qu'elle
» ait seulement donné à des parties toutes cubiques
» une impulsion qui, par la durée du mouvement ré-
» duit à certaines lois, leur ferait prendre dans la
» suite toutes sortes de figures. C'est l'hypothèse des
» cartésiens. Les uns & les autres doivent convenir,
» par conséquent, que si la matière avait été telle
» avant la génération du monde qu'*Ovide* l'a prétendu,
» elle aurait été capable de se tirer du chaos par ses
» propres forces, & de se donner la forme de monde
» sans l'assistance de DIEU. Ils doivent donc accuser
» *Ovide* d'avoir commis deux bévues : l'une est d'avoir
» supposé que la matière avait eu, sans l'aide de la
» divinité, les semences de tous les mixtes, la cha-
» leur, le mouvement, &c. l'autre est de dire que,
» sans l'assistance de DIEU, elle ne se serait point tirée
» de l'état de confusion. C'est donner trop & trop peu
» à l'un & à l'autre ; c'est se passer de secours au
» plus grand besoin, & le demander lorsqu'il n'est
» pas nécessaire. »

Ovide pourra vous répondre encore : Vous supposez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le sujet existait nu, informe, impuissant ; & quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le sec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expressions, qui signifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni sec ni humide. Ce sont des qualités que DIEU a

miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos cartéſiens, & vos gaſſendiſtes qui font des bévues avec leurs atomes & leurs parties cubiques; & leurs imaginations ne ſont pas plus vraies que mes métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narciſſe* en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, & de la matière rameuſe devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables; & vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

O Z É E.

En reliſant hier, avec édification, l'ancien Teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'*Ozée*, ch. XIV, verſ. 1. *que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon* DIEU *à l'amertume! que les Samaritains meurent par le glaive! que leurs petits enfans ſoient écraſés, & qu'on fende le ventre aux femmes groſſes!*

Je trouvai ces paroles un peu dures: j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague, qui était alors à ſa maiſon de campagne au mont Krapac; il me dit: Il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, & ne point envoyer leur argent à Jéruſalem; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophète *Ozée* les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi, après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente & un rois que *Joſué* fit pendre n'étaient point ſchiſmatiques.

Les quarante mille éphraïmites, maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abyme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn, en 1724, de jeunes écoliers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques, romains & bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les ruſſes que nous rencontrerons déſarmés, d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & ſanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique; ils ne portent point leur argent à Rome; donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolymites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitâmes les Huſſites qui voulaient auſſi garder leur argent. Ainſi a péri ou dû périr, ainſi a été éventrée ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui; il ſe fâcha; la diſpute ſe prolongea; il fallut ſouper chez lui; il m'empoiſonna; mais je n'en mourus pas.

P.

PAPISME.

Le papiſte & le tréſorier.

LE PAPISTE.

MONSEIGNEUR a dans ſa principauté des luthériens, des calviniſtes, des quakers, des anabaptiſtes & même des juifs ; & vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE TRESORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'induſtrie & de l'argent ; quel mal nous feront-ils ? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ſerait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces meſſieurs ; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST ſoit fils de DIEU.

LE TRESORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous ſoit permis de le croire, & que vous ſoyez bien nourri, bien vétu, bien logé ? Les Juifs ſont bien loin de croire qu'il ſoit fils de DIEU, & cependant vous êtes fort aiſe de trouver ici des juifs ſur qui vous placez votre argent à ſix pour cent. S[t] *Paul* lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST ; il l'appelle franchement

un homme : la mort, dit-il, eſt entrée dans le monde par le péché d'un ſeul *homme*.... le don de DIEU s'eſt répandu par la grâce d'un ſeul homme qui eſt JESUS. (*) Et ailleurs : Vous êtes à JESUS & JESUS eſt à DIEU... Tous vos premiers pères de l'Egliſe ont penſé comme *S[t] Paul :* il eſt évident que pendant trois cents ans, JESUS s'eſt contenté de ſon humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers ſiècles.

LE PAPISTE.

Mais, monſieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRESORIER.

Ni moi non plus : ſoyez damné à jamais ſi vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! monſieur, il eſt bien dur de ne pouvoir damner à ſon plaiſir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuſes n'eſt pas ma ſeule peine. Vous ſavez que ces monſtres-là ne croient pas plus à la réſurrection des corps que les ſaducéens ; ils diſent que nous ſommes tous anthropophages, que les particules qui compoſaient votre grand-père & votre biſaïeul, ayant été néceſſairement diſperſées dans l'athmoſphère, ſont devenues carottes & aſperges, & qu'il eſt impoſſible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRESORIER.

Soit : mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne ſera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux

(*) Epiſt. ad Rom. chap. V, v. 12-15, & juſqu'à la fin.

papiſtes. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'on vous chaſſe des états de monſeigneur, ce n'eſt pas une raiſon non plus pour qu'il en chaſſe les unitaires. Reſſuſcitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires reſſuſcitent ou non, pourvu qu'ils nous ſoient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, monſieur, du péché originel qu'ils nient effrontément? N'êtes-vous pas tout ſcandaliſé quand ils aſſurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'évêque d'Hippone, *S[t] Auguſtin*, eſt le premier qui ait enſeigné poſitivement ce dogme, quoiqu'il ſoit évidemment indiqué par *S[t] Paul.*

LE TRESORIER.

Ma foi ſi le Pentateuque n'en a point parlé, ce n'eſt pas ma faute; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Teſtament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choſes? Je n'entends rien à ces ſubtilités. Mon métier eſt de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent....

PARADIS.

PARADIS : il n'y a guère de mot dont la ſignification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers ; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans

l'Arabie heureuſe, connus ſi long-temps avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot *paradis* n'eſt célébre chez les Juifs que dans la Genèſe. Quelques auteurs juifs canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *paradis terreſtre.* Comment s'eſt-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif n'ait cité ce paradis terreſtre dont nous parlons tous les jours ? cela eſt preſque incompréhenſible. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs ſavans audacieux que la Genèſe n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin, ſoit d'herbes, ſoit de fleurs, pour le ciel.

S[t] Luc eſt le premier qui faſſe entendre le ciel par ce mot *paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron : (*a*) *Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées : ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles ſont formées, & que le ciel eſt un mot vague qui ſignifie l'eſpace immenſe dans lequel ſont tant de ſoleils, de planètes & de comètes ; ce qui ne reſſemble nullement à un verger.

S[t] Thomas dit qu'il y a trois paradis : le terreſtre, le céleſte & le ſpirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le ſpirituel & le céleſte. Le verger ſpirituel eſt, ſelon lui, la viſion béatifique. Mais c'eſt

(*a*) *Luc*, chap. XXIII, v. 43.

précisément ce qui constitue le paradis céleste, c'est la jouissance de DIEU même. (*b*) Je ne prends pas la liberté de disputer contre l'ange de l'école. Je dis seulement : Heureux qui peut toujours être dans un de ces trois paradis !

Quelques savans curieux ont cru que le jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres savans plus téméraires ont osé dire que le bœuf était une mauvaise copie du dragon, & que les Juifs n'ont jamais été que de grossiers plagiaires : mais c'est blasphémer, & cette idée n'est pas soutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours quarrées au-devant d'une église ?

Pourquoi a-t-on appelé paradis le rang des troisièmes loges à la comédie & à l'opéra ? Est-ce parce que ces places, étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; & qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches ? est-ce parce que ces loges, étant fort hautes, on leur a donné un nom qui signifie aussi le ciel ? il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel & monter aux troisièmes loges.

Que penserait un étranger arrivant à Paris, à qui un parisien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis ?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues ! Que tout annonce la faiblesse humaine !

(*b*) I. partie, question CII.

Voyez l'article *Paradis* dans le grand dictionnaire encyclopédique ; il est assurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfesans, disait toujours l'abbé de *Saint-Pierre*.

PARLEMENT DE FRANCE.

Depuis Philippe le Bel jusqu'à Charles VII.

PARLEMENT vient sans doute de parler ; & l'on prétend que parler venait du mot celte *paler*, dont les Cantabres & autres Espagnols firent *palabra*. D'autres assurent que c'est de *parabola*, & que de *parabole* on fit parlement. C'est-là sans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne sais quelle apparence de doctrine plus sérieuse dans ceux qui vous disent que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où se trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le temps des premières croisades.

On peut répondre : Le terme *parlamentum* était en usage alors pour signifier les assemblées de la nation ; donc il était en usage très-long-temps auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choses ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établissement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des séances de parlement judiciaire depuis 1254 ; & une preuve qu'on s'était servi souvent du mot général *parlement*, en désignant les assemblées de la nation, c'est que nous donnâmes ce nom à ces assemblées, dès

dès que nous avons écrit en langue françaiſe : & les Anglais, qui prirent toutes nos coutumes, appelèrent *parlement* leurs aſſemblées des pairs.

Ce mot, ſource de tant d'équivoques, fut affecté à pluſieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles ; autre preuve d'un antique uſage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel*, qui détruiſit & forma tant de choſes, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant par-tout où ſe trouvait la cour ; comment cette chambre qui ne ſiégait que deux fois l'année fut ſalariée par le roi à cinq ſous par jour pour chaque conſeiller juge. Cette chambre était néceſſairement compoſée de membres amovibles, puiſque tous avaient d'autres emplois : de ſorte que qui était juge à Paris, à la touſſaint, allait commander les troupes, à la pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-temps aucun procès criminel ; comment les clercs ou gradués, enquêteurs établis pour rapporter les procès aux ſeigneurs conſeillers juges, & non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement ſavaient lire & écrire.

On ſait par quelle fatalité étonnante & funeſte le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conſeillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent, ſans le nommer, déchu de ſon droit à la couronne ; & comment, quelques jours après, ces mêmes juges, ſubjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent

le dauphin, le descendant de *St Louis*, au bannissement perpétuel le 3 janvier 1420 ; arrêt aussi incompétent qu'infame, monument éternel de l'opprobre & de la désolation où la France était plongée, & que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout sort de sa sphère dans les temps de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'assassinat du duc de Bourgogne commis par les amis du dauphin, le traité solemnel de Troyes, la défection de tout Paris & des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'esprit, le bonheur de *Henri V*, solemnellement déclaré roi de France ; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* en 1422, & dix jours après ses obsèques, tous les membres du parlement de Paris jurèrent sur un missel, dans la grand'chambre, obéissance & fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* fils de *Henri V ;* & ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fidelles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers ; il fut peu nombreux, peu puissant, & point payé.

Quelques membres du parlement de Paris, dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, & donné une amnistie générale, les deux parlemens furent réunis.

Parlement. L'étendue de ſes droits.

Machiavel, dans ſes remarques politiques ſur *Tite-Live*, dit que les parlemens ſont la force du roi de France. Il avait très-grande raiſon en un ſens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui feſaient la cour; tous voulaient l'engager dans leurs querelles; & quand il exigeait trop, quand un roi de France n'oſait le refuſer en face, ce roi avait ſon parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux lois du royaume, tortionnaires, abuſives, abſurdes. Le roi s'excuſait auprès du pape en diſant qu'il ne pouvait venir à bout de ſon parlement.

C'était bien pis encore quand le roi & le pape ſe querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles, & la tiare était renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt ſûr d'être toujours le maître, les rois en voulaient toujours avoir; il en fallut demander d'abord aux états-généraux. La cour du parlement de Paris, ſédentaire & inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe mêla jamais de finance juſqu'à *François I.* La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis *Louis XII*) en eſt une preuve aſſez forte: *Le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple; les finances, la guerre, le gouvernement du roi ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préſident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui ſervit long-temps de

base au droit public en France, supposé que ce pays connût un droit public.

Parlement. Droit d'enregistrer.

ENREGISTREMENT, mémorial, journal, livre de raison. Cet usage fut de tout temps observé chez les nations policées, & fort négligé par les Barbares qui vinrent fondre sur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enregistra tout, & toujours à son avantage. Les Visigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, & tous les autres sauvages n'avaient pas seulement de registres pour les mariages, les naissances & les morts. Les empereurs firent, à la vérité, écrire leurs traités & leurs ordonnances; elles étaient conservées tantôt dans un château, tantôt dans un autre; & quand ce château était pris par quelque brigand, le registre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes déposés à la tour de Londres qui aient subsisté. On n'en retrouva ailleurs que chez les moines, qui suppléèrent souvent par leur industrie à la disette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fausses décrétales qui ont été respectées pendant cinq cents ans, autant & plus que l'Evangile; après tant de faux martyrologes, de fausses légendes & de faux actes? Notre Europe fut trop long-temps composée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de faussaires qui trompèrent ces brigands ignorans, & d'une populace aussi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Auguste* perdit son chartrier, ses titres ; on ne sait pas trop à quelle occasion, ni comment, ni pourquoi il fesait transporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait soigneusement enfermer sous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau*, prévôt de Paris du temps de *St Louis*, fut le premier qui tint un journal, & qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313, & non en 1256 ; faute de pure inadvertance dans le grand dictionnaire, au mot *Enregistrement*.

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enregistrer au parlement plusieurs de leurs ordonnances, & surtout les lois que le parlement était obligé de maintenir.

C'est une opinion commune que la première ordonnance enregistrée est celle de *Philippe de Valois* sur ses droits de régale en 1332 au mois de septembre, laquelle pourtant ne fut enregistrée qu'en 1334. Aucun édit sur les finances ne fut enregistré en cette cour, ni par ce roi, ni par ses successeurs jusqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de justice en 1374, pour faire enregistrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une observation fort singulière est que l'érection de presque tous les parlemens du royaume ne fut point présentée au parlement de Paris pour y être enregistrée & vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enregistrés. Plus souvent on s'en dispensa. Rien n'a été stable & permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enregistra

point le traité d'Utrecht qui termina la funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On enregiſtra les édits qui établirent & qui ſupprimèrent les mouleurs de bois, les eſſayeurs de beurre, & les meſureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

TOUTE compagnie, tout citoyen a droit de porter ſes plaintes au ſouverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on ſouffre. Les premières remontrances du parlement de Paris furent adreſſées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui, étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi ; le parlement était dans ſon centre ; il défendait les lois contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué en trente années quatre millions ſix cents quarante-cinq mille écus de la France. Ces ſimonies multipliées, ces vols réels commis ſous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin apaiſé & ſéduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait ſi bien parler. Il n'y eut aucune remontrance ſur les finances, du temps de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII;* car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances ſolemnelles* le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour ſa malheureuſe expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le ſire d'*Albret*, le ſire de *Rieux* gouverneur de Paris, le ſire de *Graville* amiral de France, & le cardinal *Dumaine* pour la prier de ſe cotiſer pour lui prêter cet argent. Etrange députation ! les regiſtres portent

que le parlement repréſenta *la néceſſité & l'indigence du royaume, & le cas ſi piteux, quod non indiget manu ſcribentis.* Garder ſon argent n'était pas une de ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de S[t] Martin que *François I* acheta des chanoines, & dont il devait payer l'intérêt & le principal ſur ſes domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La ſeconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conſeillers au parlement de Paris, & de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui proſtitua ainſi la juſtice. Cette honte a duré & s'eſt étendue ſur toute la magiſtrature de la France depuis 1515 juſqu'à 1771, l'eſpace de deux cents cinquante-cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre chancelier a commencé à effacer cette tache.

Depuis ce temps le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII* père du peuple : *Qu'on ſuive toujours la loi malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit ; & plus il fut néceſſaire, plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le temps de *François II*. C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au temps de ſa majorité par ces propres mots :

„ Je vous ordonne de ne pas agir avec un roi
„ majeur comme vous avez fait pendant ſa minorité ;
„ ne vous mêlez pas des affaires dont il ne vous

„ appartient pas de connaître ; ſouvenez-vous que „ votre compagnie n'a été établie par les rois que „ pour rendre la juſtice ſuivant les ordonnances du „ ſouverain. Laiſſez au roi & à ſon conſeil les affaires „ d'Etat ; défaites-vous de l'erreur de vous regarder „ comme les tuteurs des rois, comme les défenſeurs „ du royaume, & comme les gardiens de Paris. „

Le malheur des temps l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III.* Il ſoutint les *Guiſes* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guiſe* & du cardinal ſon frère, il commença des procédures contre *Henri III*, & nomma deux conſeillers, *Pichon* & *Courtin*, pour informer. (1)

Après la mort de *Henri III*, il ſe déclara contre *Henri le grand.* La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Eſpagne, & l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès de lui ainſi que *Charles VII.* Il rentra comme lui dans Paris par des négociations ſecrètes plus que par la force, & il réunit les deux parlemens ainſi que *Charles VII* en avait uſé.

Tout le miniſtère du cardinal de *Richelieu* fut ſignalé par des réſiſtances fréquentes de cette compagnie ; réſiſtances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît aſſez la guerre de la fronde, dans laquelle le parlement fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoiſe par une déclaration du roi ſon fils déjà majeur, datée du 3

(1) L'arrêt ne parle que des meurtriers du duc de *Guiſe* & de leurs complices. Il n'était que hardi, & non irrégulier.

juillet 1652. Mais trois préſidens ſeulement & quatorze conſeillers obéirent.

Louis XIV en 1655, après l'amniſtie, vint à la grand'chambre, le fouet à la main, défendre les aſſemblées des chambres. En 1657 il ordonna l'enregiſtrement de tout édit, & ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enregiſtrement. Tout fut tranquille ſous ſon règne.

Sous Louis XV.

Le parlement de Paris avait déjà, du temps de la fronde, établi l'uſage de ne plus rendre la juſtice lorſqu'il ſe croyait léſé par le gouvernement. C'était un moyen qui ſemblait devoir forcer le miniſtère à plier ſous ſes volontés, ſans qu'on eût une rebellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV*.

Il employa cette reſſource en 1718, dans la minorité de *Louis XV*. Le duc d'Orléans régent l'exila à Pontoiſe en 1720.

La malheureuſe bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux priſes avec le cardinal de *Fleuri*.

Il ceſſa encore ſes fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Chriſtophe de Beaumont* archevêque de Paris, au ſujet des billets de confeſſion & des refus de ſacremens.

Nouvelle ceſſation de ſervice en 1753. Tout le corps fut exilé dans pluſieurs villes de ſon reſſort ; la grand'chambre le fut à Pontoiſe. Cet exil dura plus de quinze mois, depuis le 10 mai 1753, juſqu'au 27 août 1754. Le roi dans cet eſpace de temps fit rendre la juſtice par des conſeillers d'Etat & des maîtres des requêtes. Très-peu de cauſes furent

plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder, ou attendre le retour du parlement. Il ſemblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient inſtitués pour la réprimer.

On rappela enfin le parlement à ſes fonctions, & il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après ſon retour, les eſprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de juſtice à Paris en 1756 le 13 décembre. Il ſupprima deux chambres du parlement, & fit pluſieurs réglemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il ſorti, que tous les conſeillers donnèrent leur démiſſion, à la réſerve des préſidens à mortier, & de dix conſeillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à ſa place. On fut de tous les côtés très-aigri & très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut reconcilier pendant quelque temps le parlement avec la cour. Ce malheureux, non moins inſenſé que coupable, accuſa ſept membres du parlement dans une lettre qu'il oſa dicter pour le roi même, & qui lui fut portée. Cette accuſation abſurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au ſupplice de *Ravaillac* par ce qui reſtait de la grand'chambre. Pluſieurs pairs & des princes du ſang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel faite le 28 mars 1757, le miniſtère, engagé dans une guerre ruineuſe & funeſte, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démiſſion ; les exilés furent rappelés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il ſignala cette autorité en aboliſſant par un arrêt l'ordre des jéſuites en France, & en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 août 1762.) Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement ſecondé par tous les parlemens du royaume, & par toute la France.

Il s'uniſſait en effet avec ces autres parlemens, & prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appelaient alors *claſſes du parlement;* celui de Paris était la première claſſe; chaque claſſe feſait des remontrances ſur les édits, & ne les enregiſtrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui pourſuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enregiſtrer. Quelques claſſes décernèrent des priſes de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait réſulté un effet bien étrange. C'eſt ſur les domaines royaux que ſe prennent les deniers dont on paye les frais de juſtice; de ſorte que le roi aurait payé de ſes propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui déſobéiſſaient contre ſes officiers principaux qui avaient exécuté ſes ordres.

Le plus ſingulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, & en quelque ſorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouſe contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 décembre 1763. *Ordonne que ledit duc de Fitzjames ſera pris, ſaiſi & arrêté en quelque endroit du royaume qu'il ſe trouve*, c'eſt-à-dire que les huiſſiers toulouſains

pouvaient saisir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même, ou à sa chapelle de Versailles. La cour dissimula long-temps cet affront ; aussi elle en essuya d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas subsister ; il fallait ou que la couronne reprît son autorité, ou que les parlemens prévalussent.

On avait besoin dans des conjonctures si critiques d'un chancelier aussi hardi que l'*Hospital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'administration de la justice dans le royaume, & elle fut changée.

Le roi commença par essayer de ramener le parlement de Paris ; il le fit venir à un lit de justice qu'il tint à Versailles le 7 décembre 1770, avec les princes, les pairs & les grands officiers de la couronne. Là, il lui défendit de se servir jamais des termes d'*unité*, d'*indivisibilité*, & de *classes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui sont spécifiés par les ordonnances.

De cesser le service, sinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démission en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enregistremens, le tout sous peine d'être cassés.

Le parlement sur cet édit solemnel ayant encore cessé le service, le roi leur fit porter des lettres de jussion ; ils désobéirent. Nouvelles lettres de jussion, nouvelle désobéissance. Enfin, le monarque, poussé à bout, leur envoya pour dernière tentative le 20 janvier 1771, à quatre heures du matin, des mousquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à signer. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils

obéiraient, ou s'ils refuferaient. Plufieurs voulurent interpréter la volonté du roi: les moufquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il fallait un oui, ou un non.

Quarante membres fignèrent ce *oui*, les autres s'en difpensèrent. Les oui étant venus le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, & fignèrent *non;* tous furent exilés.

La juftice fut encore adminiftrée par les confeillers d'Etat & les maîtres des requêtes comme elle l'avait été en 1753: mais ce ne fut que par provifion. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi fe rendit aux vœux des peuples qui fe plaignaient depuis des fiècles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux & difpendieux à la fois. Le premier était le reffort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues fe confumer devant lui en frais, qui fouvent excédaient le capital. Le fecond était la vénalité des charges de judicature; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, fix parlemens nouveaux furent inftitués le 23 février de la même année, fous le titre de *confeils fupérieurs*, avec injonction de rendre *gratis* la juftice. Ces confeils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers (en fuivant l'ordre alphabétique.) On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait furtout former un nouveau parlement à Paris, lequel ferait payé par le roi fans acheter fes

places, & ſans rien exiger des plaideurs. Cet établiſſement fut fait le 13 avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* & le chancelier *Duprat* avaient malheureuſement ſouillé la France, fut lavé par *Louis XV* & par les ſoins du chancelier de *Maupeou*, ſecond du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens, & on eſpéra de voir réformer la juriſprudence. On fut trompé: rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec ſageſſe les parlemens que *Louis XV* avait caſſés avec juſtice. Le peuple vit leur retour avec des tranſports de joie.

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (*)

Il n'y a pas long-temps que M. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença ſon diſcours par ces mots: *La majeſté du peuple anglais ſerait bleſſée.* La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire; mais ſans ſe deconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple anglais & celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un ſénat à Londres dont quelques membres ſont ſoupçonnés, quoiqu'à tort ſans doute, de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on feſait à Rome: voilà toute la reſſemblance.

(*) Cet article a été écrit vers 1731.

D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réservée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius* & *Sylla*, *Pompée* & *César*, *Antoine* & *Auguste*, ne se battaient point pour décider si le *Flamen* devait porter sa chemise par-dessus sa robe, ou sa robe par-dessus sa chemise ; & si les poulets sacrés devaient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises, & se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La secte des épiscopaux & le presbytérianisme ont tourné, pour un temps, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus ; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus essentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage, & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage, où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal, où les seigneurs sont grands sans insolence & sans vassaux, & où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La chambre des pairs & celle des communes ſont les arbitres de la nation ; le roi eſt le ſur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands & le peuple étaient toujours en diviſion à Rome, ſans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le ſénat de Rome qui avait l'injuſte & puniſſable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéïens, ne connaiſſait d'autre ſecret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait lâcher ſur leurs voiſins, de peur qu'elle ne dévorât ſes maîtres. Ainſi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans ; c'eſt parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, juſqu'à ce qu'enfin leurs diviſions les rendirent eſclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eſt point fait pour un ſi grand éclat, ni pour une fin ſi funeſte ; ſon but n'eſt point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ſes voiſins n'en faſſent. Ce peuple n'eſt pas ſeulement jaloux de ſa liberté, il l'eſt encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a couté, ſans doute, pour établir la liberté en Angleterre ; c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique : mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux ; mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté, n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ſes priviléges, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie; auſſitôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des bourreaux la puniſſent, & le reſte de la nation baiſe ſes chaînes. Les Français penſent que le gouvernement de cette île eſt plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eſt vrai; mais c'eſt quand le roi commence la tempête, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau, dont il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté ſage pour objet. Dans le temps déteſtable de *Charles IX* & de *Henri III*, il s'agiſſait ſeulement de ſavoir ſi on ſerait l'eſclave des *Guiſes;* pour la dernière guerre de Paris elle ne mérite que des ſifflets. Il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le préfet d'un collége, & qui finiſſent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employé, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabalait pour cabaler, & ſemblait faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le parlement de Paris ne ſavait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les caſſait : il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, & enſuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles ſous *Charles VI* avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'empereur *Henri VII* empoisonné par son chapelain en communiant, *Henri III* assassiné par un moine, trente assassinats médités contre *Henri IV*, plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi: pesez ces attentats, & jugez.

PASSIONS.

Leur influence sur le corps, & celle du corps sur elles.

DIS-MOI, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui sait quelque chose, qui a long-temps examiné les sinuosités du cervelet, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, & qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine) hélas! j'entends un docteur en théologie. Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis: dis-moi pourquoi ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite & de droite à gauche formé par le muscle gluteus & par le vaste externe, sur le champ ton imagination s'alluma; deux muscles érecteurs, qui partent de l'iskion, donnèrent

un mouvement de perpendicule à ton phallus? Ses corps caverneux ſe remplirent de ſang; tu introduiſis ton *balanus intra vaginam* de ta ſervante; & ton *balanus* frottant *ſuum clitorida* lui donna comme à toi un plaiſir d'une ou deux ſecondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cauſe, & dont naîtra cependant un être penſant, tout pourri du péché originel? Quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muſcle gluteus de ta gouvernante? Tu auras beau relire *Sanchez* & *Thomas d'Aquin* & *Scot* & *Bonaventure*, tu ne ſauras jamais un mot de cette mécanique incompréhenſible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes déſirs, tes actions, & fait naître un petit bâtard de prêtre prédeſtiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaiſir que tu goûtas la veille, & tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce que c'eſt que cette mémoire qui t'eſt commune avec tous les animaux? Sais-tu quelles fibres rappellent tes idées, & peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un ſentiment continué, qui a dormi avec toi & qui s'eſt réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela eſt une production de ſon ame végétative, de ſon ame ſenſitive, & de ſon ame intellectuelle, qui toutes trois compoſent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment ſur un corps étendu.

Je vois à ſon air embarraſſé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; & je lui dis enfin: Docteur, ſi tu conviens malgré toi que tu ne ſais ce que c'eſt qu'une ame, & que tu as parlé toute ta vie ſans

t'entendre, que ne l'avoues-tu en honnête homme? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémotion phyſique du docteur *Bourſier*, & de certains endroits de *Mallebranche*, & ſurtout de ce ſage *Locke* ſi ſupérieur à *Mallebranche?* que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame eſt une faculté que DIEU t'a donnée, ſans te dire ſon ſecret, ainſi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que pluſieurs raiſonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin *Demiourgos* & ſes lois inconnues qui opèrent tout en nous; & qu'à parler encore mieux, nous ne ſaurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme ſe fâche; le ſang lui monte au viſage. Il me battrait s'il était le plus fort, & s'il n'était retenu par les bienſéances. Son cœur ſe gonfle; la ſyſtole & la diaſtole ſe font irrégulièrement; ſon cervelet eſt comprimé; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce ſang, ce cœur, ce cervelet & une vieille opinion du docteur qui était contraire à la mienne? Un eſprit pur, intellectuel tombe-t-il en ſyncope, quand on n'eſt pas de ſon avis? J'ai proféré des ſons; il a proféré des ſons; & le voilà en apoplexie; le voilà mort.

Je ſuis à table moi & mon ame en ſorbonne, au *prima menſis* avec cinq ou ſix docteurs *ſocii ſorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté; d'abord nos ames ſont folles; une demi-heure après nos ames ſont ſtupides, elles ſont nulles; & le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, & étant abſolument immatérielle, eſt logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *la Peironie*.

Un convive eſt à table gaiement. On lui apporte une lettre qui lui inſpire l'étonnement, la triſteſſe & la crainte. Dans l'inſtant même les muſcles de ſon ventre ſe contractent & ſe relâchent, le mouvement périſtaltique des inteſtins s'augmente; le ſphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulſion; & mon homme, au lieu d'achever ſon dîner, fait une copieuſe évacuation. Dis-moi donc quelle connexion ſecrète la nature a miſe entre une idée & une ſelle?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toujours pluſieurs qui reſtent imbécilles. On a donc offenſé les fibres penſantes de leur cerveau; & où ſont ces fibres penſantes? O *Sanchez*, ô *magiſter* de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé Pecus* régent de ſeconde & recteur de l'univerſité, rendez-moi raiſon nettement de tout cela, ſi vous pouvez!

Comme j'écrivais ces choſes au mont Krapac, pour mon inſtruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'eſprit* du docteur *Camus*, profeſſeur en médecine de l'univerſité de Paris. J'ai eſpéré d'y voir la ſolution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé? rien. Ah, monſieur *Camus!* vous n'avez pas fait avec eſprit la *Médecine de l'eſprit*. C'eſt lui qui recommande fortement le ſang d'ânon, tiré derrière l'oreille, comme un ſpécifique contre la folie. *Cette vertu du ſang d'âne*, dit-il, *réintégre l'ame dans ſes fonctions*. Il prétend auſſi qu'on guérit les fous en leur donnant la gale. Il aſſure de plus que pour avoir de la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut & des alouettes, & ſurtout ſe bien garder des oignons & du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation & privilége du roi. Et on mettait ſa ſanté entre

les mains de maître *Camus* professeur en médecine! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi?

Pauvres marionnettes de l'éternel *Demiourgos*, qui ne savons ni pourquoi ni comment une main invisible fait mouvoir nos ressorts, & ensuite nous jette & nous entasse dans la boîte! Répétons plus que jamais avec *Aristote : Tout est qualité occulte.*

PATRIE.

SECTION PREMIERE.

Nous nous bornerons ici selon notre usage à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie? s'il est né à Coimbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorans absurdes qui argumenteront contre lui, & auxquels il ferait des réponses absurdes, s'il osait répondre. Il est surveillé par des inquisiteurs qui le feront brûler s'ils savent qu'il ne mange point de lard, & tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à Coimbre? peut-il aimer tendrement Coimbre? peut-il dire comme dans les Horaces de *Pierre Corneille* :

> Mon cher pays est mon premier amour....
> Mourir pour la patrie est un si digne sort
> Qu'on briguerait en foule une si belle mort. — Tarare!

Sa patrie est-elle Jérusalem? il a ouï-dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont

habité ce terrain pierreux & ſtérile, bordé d'un déſert abominable, & que les Turcs ſont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent preſque rien. Jéruſalem n'eſt pas ſa patrie. Il n'en a point; il n'a pas ſur la terre un pied quarré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, & cent fois plus reſpectable que le juif, eſclave des Turcs, ou des Perſans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour ſa patrie quelques pyrées qu'il élève en ſecret ſur des montagnes?

Le Banian, l'Arménien, qui paſſent leur vie à courir dans tout l'Orient, & à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma chère patrie? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe & leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, & qui vendent leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel; à la bonne heure, mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, & qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave d'un bacha, lequel eſt eſclave d'un viſir, lequel eſt eſclave d'un padisha que nous appelons à Paris le *Grand-Turc*?

Qu'eſt-ce donc que la patrie? ne ſerait-ce pas par haſard un bon champ, dont le poſſeſſeur logé commodément dans une maiſon bien tenue, pourrait dire:

Ce champ que je cultive, cette maiſon que j'ai bâtie ſont à moi; j'y vis ſous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui poſſèdent, comme moi, des champs & des maiſons s'aſſemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette aſſemblée; je ſuis une partie du tout, une de la communauté, une partie de la ſouveraineté; voilà ma patrie. Tout ce qui n'eſt pas cette habitation d'hommes, n'eſt-ce pas quelquefois une écurie de chevaux ſous un palefrenier qui leur donne à ſon gré des coups de fouet? On a une patrie ſous un bon roi; on n'en a point ſous un méchant.

SECTION II.

Un jeune garçon pâtiſſier qui avait été au collége, & qui ſavait encore quelques phraſes de *Cicéron*, ſe donnait un jour les airs d'aimer ſa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie? lui dit un voiſin, eſt-ce ton four? eſt-ce le village où tu es né & que tu n'as jamais revu? eſt-ce la rue où demeuraient ton père & ta mère qui ſe ſont ruinés, & qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre? eſt-ce l'hôtel-de-ville où tu ne ſeras jamais clerc d'un quartinier? eſt-ce l'égliſe de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme abſurde eſt archevêque & duc avec vingt mille louis d'or de rente?

Le garçon pâtiſſier ne ſut que répondre. Un penſeur qui écoutait cette converſation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait ſouvent pluſieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche; qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne & ta loge à cet opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, & tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Rheims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paye tous les six mois, & tu dis que tu aimes ta patrie!

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie!

L'officier & le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les paysans qu'ils ruinent?

Où était la patrie du duc de *Guise le balafré*, était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *Duprat*, *Lorraine*, *Mazarin*?

Où fut la patrie d'*Attila* & de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham*?

Le premier qui a écrit que la patrie est par-tout où l'on se trouve bien, est je crois *Euripide* dans son Phaëton.

Os pantakos ge patris es boskousa ge.

Mais le premier homme qui ſortit du lieu de ſa naiſſance pour chercher ailleurs ſon bien-être, l'avait dit avant lui.

SECTION III.

UNE patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, conſul, dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divifées en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux fubjuguées.

Il en était ainfi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre feptentrion, font des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entr'eux, fans maîtres, fans fujets, fans argent, & prefque fans befoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre font leurs retraites: ils font les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le fentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il refte dans notre Europe huit républiques fans monarques, Venife, la Hollande, la Suiffe, Gènes, Lucques, Ragufe, Genève & Saint-Marin. (*a*) On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques fous un roi, mais la Pologne eft la feule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie foit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queftion. Demandez la folution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariftocratie; interrogez le peuple, il veut la démocratie: il n'y a que les rois qui préfèrent la

(*a*) Ceci eft écrit en 1764.

royauté. (1) Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des monarques ? demandez-le aux rats qui propoſèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien *Caton*, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au ſénat : Tel eſt mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'eſt ſouhaiter que ſa ville s'enrichiſſe par le commerce, & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un pays ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

(1) Il n'y a qu'un eſclave qui puiſſe dire qu'il préfère la royauté à une république bien conſtituée, où les hommes feraient vraiment libres, & où jouiſſant, ſous de bonnes lois, de tous les droits qu'ils tiennent de la nature, ils feraient encore à l'abri de toute oppreſſion étrangère ; mais cette république n'exiſte point & n'a jamais exiſté. On ne peut choiſir qu'entre la monarchie, l'ariſtocratie & l'anarchie ; & dans ce cas, un homme ſage peut très-bien donner la préférence à la monarchie ; ſurtout s'il ſe défie d'un ſentiment naturel, qui le porte à préférer la conſtitution républicaine, non parce que tous les hommes y ſont libres, mais parce qu'il ſe croit fait pour y devenir un de leurs maîtres. Ajoutons que ſur les objets les plus importans pour les hommes, la ſureté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la liberté du commerce & de l'induſtrie, les lois doivent être les mêmes dans les monarchies ou dans les républiques ; que ſur ces objets, l'intérêt du monarque ſe confond avec l'intérêt général, au moins autant que celui d'un corps légiſlatif. Les principes qui doivent dicter les lois ſur tous ces objets, puiſés dans la nature des hommes, fondés ſur la raiſon, ſont indépendans des différentes formes de conſtitution politique. Il eſt malheureux que le célèbre *Monteſquieu*, non-ſeulement ait méconnu cette vérité, mais qu'il ait fondé preſque tout ſon ouvrage ſur le préjugé contraire, que l'autorité de ſon nom ſoutient encore parmi un grand nombre de ſes admirateurs.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter la grandeur de ſon pays, c'eſt ſouhaiter du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le citoyen de l'univers. (2)

PAUL.

SECTION PREMIERE.

Queſtions ſur Paul.

PAUL était-il citoyen romain, comme il s'en vante? S'il était de Tarſis en Cilicie, Tarſis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en ſont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giſcale, comme *St Jérôme* l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Eſt-il vrai que *Paul* n'entra dans la ſociété naiſſante des chrétiens qui étaient alors demi-juifs, que parce que *Gamaliel* dont il avait été le diſciple lui refuſa ſa fille en mariage? Il me ſemble que cette accuſation ne ſe trouve que dans les actes des apôtres reçus par les ébionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque *Epiphane*, dans ſon XXXe chapitre.

Eſt-il vrai que *Ste Thècle* vint trouver *St Paul* déguiſée en homme? & les actes de *Ste Thècle* ſont-ils recevables? *Tertullien* dans ſon livre du baptême,

(2) Un pays peut augmenter ſa richeſſe réelle, ſans diminuer, & même en augmentant celle de ſes voiſins. Il en eſt de même du bonheur public : celui d'une nation ne ſe fait point au dépens du bonheur d'une autre. Il n'en eſt pas ainſi de la puiſſance; mais auſſi aucune nation n'eſt intéreſſée à augmenter la ſienne au-delà de ce qui eſt néceſſaire à ſa ſureté.

chapitre XVII, tient que cette hiſtoire fut écrite par un prêtre attaché à *Paul*. *Jérôme*, *Cyprien*, en réfutant la fable du lion baptiſé par *S[te] Thècle*, affirment la vérité de ces actes. C'eſt-là que ſe trouve un portrait de *S[t] Paul* qui eſt aſſez ſingulier; *il était gros, court, large d'épaules; ſes ſourcils noirs ſe joignaient ſur ſon nez aquilin, ſes jambes étaient crochues, ſa tête chauve, & il était rempli de la grâce du Seigneur.*

C'eſt à peu près ainſi qu'il eſt dépeint dans le Philopatris de *Lucien*: à la grâce du Seigneur près, dont *Lucien* n'avait malheureuſement aucune connaiſſance.

Peut-on excuſer *Paul* d'avoir repris *Pierre* qui judaïſait, quand lui-même alla judaïſer huit jours dans le temple de Jéruſalem?

Lorſque *Paul* fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs, pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la réſurrection des morts qu'on lui feſait ſon procès*, tandis qu'il ne s'agiſſait point de la réſurrection des morts? (*a*)

Paul fit-il bien de circoncire ſon diſciple *Timothée*, après avoir écrit aux Galates: *Si vous vous faites circoncire*, JESUS *ne vous ſervira de rien?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens, chapitre IX: *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens & de mener avec nous une femme? &c.* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans ſa ſeconde épître: *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres?* Que penſerait-on aujourd'hui d'un homme qui pretendrait vivre à nos dépens lui & ſa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent?

(*a*) Actes, chap. XXIV.

Qu'entend-on par le raviſſement de *Paul* au troiſième ciel? qu'eſt-ce qu'un troiſième ciel?

Quel eſt enfin le plus vraiſemblable (humainement parlant) ou que *Paul* ſe ſoit fait chrétien pour avoir été renverſé de ſon cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleſte lui ait crié: *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu?* ou bien que *Paul* ait été irrité contre les phariſiens, ſoit pour le refus de *Gamaliel* de lui donner ſa fille, ſoit par quelque autre cauſe?

Dans toute autre hiſtoire le refus de *Gamaliel* ne ſemblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleſte, ſi d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle?

Je ne fais aucune de ces queſtions que pour m'inſtruire; & j'exige de quiconque voudra m'inſtruire, qu'il parle raiſonnablement.

SECTION II.

Les épîtres de St *Paul* ſont ſi ſublimes, qu'il eſt ſouvent difficile d'y atteindre.

Pluſieurs jeunes bacheliers demandent ce que ſignifient préciſément ces paroles: (*b*) „Tout homme „ qui prie & qui prophétiſe avec un voile ſur ſa tête „ ſouille ſa tête. „

Que veulent dire celles-ci? (*c*) „ J'ai appris du „ Seigneur que la nuit même qu'il fut ſaiſi, il prit „ du pain. „

(*b*) Epître aux Corinthiens, chap. IX.
(*c*) I. Corint. ch. XI, v. 23.

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST auquel il n'avait jamais parlé, & dont il avait été le plus cruel ennemi ſans l'avoir jamais vu? eſt-ce par inſpiration? eſt-ce par le récit de ſes diſciples? eſt-ce lorſqu'une lumière céleſte le fit tomber de cheval? il ne nous en inſtruit pas.

Et celles-ci encore: (*d*) „ La femme ſera ſauvée ſi „ elle fait des enfans? „

C'eſt aſſurément encourager la population; il ne paraît pas que *Paul* ait fondé des couvens de filles.

Il traite d'impies, (*e*) d'impoſteurs, de diaboliques, de conſciences gangrenées, ceux qui prêchent le célibat & l'abſtinence des viandes.

Ceci eſt bien plus fort. Il ſemble qu'il proſcrive moines, nonnes, jours de jeûnes. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire ſur les paſſages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme? (*f*) *Unius uxoris virum.*

Cela eſt poſitif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorſque les grands pontifes juifs pouvaient en avoir pluſieurs.

Il dit poſitivement „ que le jugement dernier ſe „ fera de ſon temps, que JESUS deſcendra dans les „ nuées comme il eſt annoncé dans S[t] *Luc*, (*g*) que „ lui *Paul* montera dans l'air pour aller au devant „ de lui avec les habitans de Theſſalonique. „

La choſe eſt-elle arrivée? eſt-ce une allégorie, une figure?

(*d*) I. *Timothée*, chap. II.

(*e*) I. *Timot.* chap. IV.

(*f*) I. *Timot.* c. III; & à *Tite*, c. I.

(*g*) Theſſal. ch. IV.

figure? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage? croyait-il avoir fait celui du troisième ciel? qu'est-ce que ce troisième ciel? comment ira-t-il dans l'air? y a-t-il été?

,, Que le Dieu de notre seigneur JESUS-CHRIST, ,, (*h*) le père de gloire, vous donne l'esprit de ,, sagesse. ,,

Est-ce là reconnaître JESUS pour le même Dieu que le père?

,, Il a opéré sa puissance sur JESUS en le ressuscitant & le mettant à sa droite. ,,

Est-ce là constater la divinité de JESUS?

,, Vous avez rendu JESUS de peu inférieur aux ,, anges en le couronnant de gloire. ,, (*i*)

S'il est inférieur aux anges est-il Dieu?

,, Si par le délit d'un seul plusieurs sont morts, (*k*) ,, la grâce & le don de DIEU ont plus abondé par la ,, grâce d'un seul homme qui est JESUS-CHRIST. ,,

Pourquoi l'appeler toujours homme & jamais Dieu?

,, Si à cause du péché d'un seul homme la mort a ,, régné, l'abondance de grâce régnera bien davantage ,, par un seul homme qui est JESUS-CHRIST. ,,

Toujours homme, jamais Dieu, excepté un seul endroit contesté par *Erasme*, par *Grotius*, par *le Clerc &c.*

,, Nous sommes enfans de DIEU (*l*) & cohéritiers, ,, de JESUS-CHRIST. ,,

N'est-ce pas toujours regarder JESUS comme l'un de nous, quoique supérieur à nous par les grâces de DIEU?

(*h*) Ephésiens, ch. I.

(*i*) Aux Hebreux, chap. II.

(*k*) Aux Romains, ch. V.

(*l*) *Ibid.* ch. XVI.

„ A DIEU ſeul ſage, honneur & gloire par JESUS-
„ CHRIST. „

Ce mot DIEU *ſeul*, ne ſemble-t-il pas exclure JESUS de la divinité ?

Comment entendre tous ces paſſages à la lettre ſans craindre d'offenſer JESUS-CHRIST ? comment les entendre dans un ſens plus relevé ſans craindre d'offenſer Dieu le père ?

Il y en a pluſieurs de cette eſpèce qui ont exercé l'eſprit des ſavans. Les commentateurs ſe ſont combattus ; & nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laiſſé l'obſcurité. Nous nous ſoumettons toujours de cœur & de bouche à la déciſion de l'Egliſe.

Nous avons eu auſſi quelque peine à bien pénétrer les paſſages ſuivans :

„ Votre circonciſion profite ſi vous obſervez la loi
„ juive ; (*m*) mais ſi vous êtes prévaricateurs de la
„ loi, votre circonciſion devient prépuce.

„ Or nous ſavons que tout ce que la loi dit à ceux
„ qui ſont dans la loi, elle le dit afin que toute
„ bouche ſoit obſtruée, (*n*) & que tout le monde
„ ſoit ſoumis à DIEU, parce que toute chair ne ſera
„ pas juſtifiée devant lui par les œuvres de la loi,
„ car par la loi vient la connaiſſance du péché.

„ Car un ſeul Dieu juſtifie la circonciſion par la
„ foi, (*o*) & le prépuce par la foi. Détruiſons-nous
„ donc la foi par la loi ? à DIEU ne plaiſe. Car ſi
„ *Abraham* a été juſtifié par ſes œuvres, il en a gloire,
„ mais non chez DIEU. „

(*m*) Epître aux juifs de Rome appelés les *Romains*, chap. II.

(*n*) Chap. III. (*o*) Ch. IV ſuite au ch. V.

Nous osons dire que l'ingénieux & profond dom *Calmet* lui-même ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs, une lumière qui dissipât toutes nos ténébres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, & d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nous entendrons tout parfaitement.

SECTION III.

AJOUTONS ce petit supplément à l'article *Paul*. Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de dessécher sa piété à calculer le temps où elles furent écrites. Les savans recherchent en vain l'an & jour auxquels *St Paul* servit à lapider *St Etienne*, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & sur l'époque de son ravissement au troisième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ses lettres.

On croit que l'épître aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens ; quoique cette épître ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne sait pourquoi il changea son nom de *Saül* en celui de *Paul*, ni ce que signifiait ce nom.

S[t] *Jérôme*, dans ſon commentaire ſur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* ſignifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de S[t] *Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul* paſſèrent dans la primitive Egliſe, pour auſſi authentiques que tous les autres écrits chrétiens. S[t] *Jérôme* l'aſſure, & cite des paſſages de ces lettres dans ſon catalogue. S[t] *Auguſtin* n'en doute pas dans ſa cent cinquante-troiſième lettre à *Macédonius*. (*p*) Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, *Paul* & *Sénèque*, qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La ſeptième lettre de *Sénèque* à *Paul* eſt très-curieuſe. Il lui dit que les juifs & les chrétiens ſont ſouvent condamnés au ſupplice comme incendiaires de Rome. *Chriſtiani & judæi, tanquam machinatores incendii, ſupplicio affici ſolent*. Il eſt vraiſemblable en effet que les juifs & les chrétiens, qui ſe haïſſaient avec fureur, s'accuſèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville ; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne diſtinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Nous ſommes forcés d'avouer que le commerce épiſtolaire de *Sénèque* & de *Paul* eſt dans un latin ridicule & barbare ; que les ſujets de ces lettres paraiſſent auſſi impertinens que le ſtyle ; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de fauſſaires. Mais auſſi comment oſe-t-on contredire le témoignage de S[t] *Jérôme* & de S[t] *Auguſtin* ? Si ces monumens atteſtés par eux ne ſont que de viles impoſtures, quelle ſureté aurons-nous pour les autres écrits plus

(*p*) Edition des Bénédict. & dans la Cité de Dieu, liv. VI.

respectables ? C'est la grande objection de plusieurs savans personnages. Si on nous a trompés indignement, disent-ils, sur les lettres de *Paul* & de *Sénèque*, sur les constitutions apostoliques, & sur les actes de *S[t] Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même sur les actes des apôtres ? Le jugement de l'Eglise & la foi sont les réponses péremptoires à toutes ces recherches de la science, & à tous les raisonnemens de l'esprit.

On ne sait pas sur quel fondement *Abdias*, premier évêque de Babylone, dit, dans son histoire des apôtres, que *S[t] Paul* fit lapider *S[t] Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il se fût converti, il se peut très-facilement qu'il eût persécuté *S[t] Jacques* aussi-bien que *S[t] Etienne*. Il était très-violent ; il est dit dans les actes des apôtres (*q*) qu'il respirait le sang & le carnage. Aussi *Abdias* a soin d'observer *que l'auteur de la sédition dans laquelle S[t] Jacques fut si cruellement traité, était ce même Paul que* DIEU *appela depuis au ministère de l'apostolat.* (*r*)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'est point admis dans le canon; cependant *Jules* africain, qui l'a traduit en latin, le croit authentique. Dès que l'Eglise ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la Providence, & à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables & compatissans.

(*q*) Chap. IX, v. 1.
(*r*) *Apostolica Historia. Lib. VI, pag.* 595 & 596, *Fabric. codex.*

PERES, MERES, ENFANS:

Leurs devoirs.

ON a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, & qu'elle lui fesait honneur; on n'a point crié dans les autres pays; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapac, & qui ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de sorbonne; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire; nous qui sommes des êtres libres, & qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné, autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre-humain; nous enfin qui aimons la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père & ta mère si tu veux vivre longtemps.

J'oserais dire: Honore ton père & ta mère dusses-tu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein & qui t'a nourri de son lait, &

qui a ſupporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de ſeize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de ſa mère, & l'envoya en exil ſans en donner la moindre raiſon, mais ſeulement parce que ſon favori le voulait.

Mais, Monſieur, je ſuis obligé de vous confier que mon père eſt un ivrogne, qui me fit un jour par haſard, ſans ſonger à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était priſe d'amitié pour moi, & qui après la mort de ſon fils m'a reçu chez elle par charité, je ſerais mort de miſère.

Hé bien, aime ta nourrice, ſalue ton père & ta mère quand tu les rencontreras. Il eſt dit dans la Vulgate : *Honora patrem tuum & matrem tuam*, & non pas *dilige*. . . .

Fort bien, Monſieur, j'aimerai mon père & ma mère s'ils me font du bien ; je les honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours penſé ainſi depuis que je penſe, & vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu, mon enfant, je vois que tu proſpèreras, car tu as un grain de philoſophie dans la tête.

Encore un mot, Monſieur ; ſi mon père s'appelait *Abraham*, & moi *Iſaac ;* & ſi mon père me diſait : Mon fils, tu es grand & fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te ſervir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête ; car c'eſt DIEU qui me l'a ordonné

ce matin quand il m'eſt venu voir; que me conſeilleriez-vous de faire dans cette occaſion chatouilleuſe?

Aſſez chatouilleuſe en effet. Mais, toi, que ferais-tu? car tu me parais une aſſez bonne tête.

Je vous avoue, Monſieur, que je lui demanderais ſon ordre par écrit, & cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on aſſaſſine ſon fils ſans une permiſſion expreſſe de DIEU duement légaliſée & contrôlée. Voyez ce qui eſt arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié françaiſe, moitié eſpagnole de Toulouſe. On l'a roué ; & le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout ſur le ſimple ſoupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ſes concluſions contre vous & contre votre ſœur, ou votre nièce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, ſignée de la main de DIEU, & plus bas *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, ſans quoi, ſerviteur; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du déſert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, & qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez ſi vous voulez le cou de mon frère *Iſmaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment! c'eſt raiſonner en vrai ſage. Le Dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, & de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, ſi tu étais ce *Cram* que

son père *Clotaire* roi franc fit brûler dans une grange, ou dom *Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre*, moitié héros & moitié tigre?

Ah! Monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez détester la nature humaine.

PERSECUTION.

Ce n'est pas *Dioclétien* que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens; & si dans les derniers temps de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de *Galérius*, il ne fut en cela qu'un prince séduit & entraîné par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux *Trajans*, aux *Antonins*, je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur? c'est celui dont l'orgueil blessé & le fanatisme en fureur irritent le prince ou les magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un DIEU, tu prêches la vertu, & tu la pratiques; tu as servi les hommes, & tu les as consolés; tu as établi l'orpheline, tu as secouru le pauvre, tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses; mais j'ai découvert que tu me méprises, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverse: tu sais que je suis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des ****; tu

pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le confeffeur du premier miniftre, ou chez le podeftat. Je leur remontrerai, en penchant le cou & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée fur les cellules où furent renfermés les Septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu refpectueufe du chien de *Tobie*, lequel tu foutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de DIEU & des hommes. Tel eft le langage du perfécuteur; & fi ces paroles ne fortent pas précifément de fa bouche, elles font gravées dans fon cœur avec le burin du fanatifme trempé dans le fiel de l'envie.

C'eft ainfi que le jéfuite *le Tellier* ofa perfécuter le cardinal de *Nóailles*, & que *Jurieu* perfécuta *Bayle*.

Lorfqu'on commença à perfécuter les proteftans en France, ce ne fut ni *François I*, ni *Henri II*, ni *François II*, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contr'eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer fur eux leurs vengeances. *François I* était trop occupé avec la ducheffe d'*Etampes*, *Henri II* avec fa vieille *Diane*, & *François II* était trop enfant. Par qui la perfécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magiftrats & la politique des miniftres.

Si les rois n'avaient pas été trompés; s'ils avaient prévu que la perfécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation ferait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laifsèrent allumer.

O DIEU de miséricorde! si quelque homme peut ressembler à cet être malfesant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

SECTION PREMIERE.

PHILOSOPHE, *amateur de la sagesse;* c'est-à-dire *de la vérité.* Tous les philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique; mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des lois de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point enthousiaste, il ne s'érige point en prophète, il ne se dit point inspiré des dieux; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien *Zoroastre*, ni *Hermès*, ni l'ancien *Orphée*, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Chaldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des dieux étaient les pères de l'imposture; & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités, ils étaient indignes de les enseigner; ils n'étaient pas philosophes: ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient

pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cents ans avant notre ère vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'uſage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe? Ce ſage eſt *Confucius*, qui étant légiſlateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „ Réglez un Etat comme „ vous réglez une famille; on ne peut bien gouverner „ ſa famille qu'en lui donnant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur & „ au monarque.

„ Occupe-toi du ſoin de prévenir les crimes pour „ diminuer le ſoin de les punir.

„ Sous les bons rois *Yao* & *Xu* les Chinois furent „ bons; ſous les mauvais rois *Kie* & *Chu* ils furent „ méchans.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général; mais chéris les gens „ de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de ſciences, je „ n'en ai jamais vu incapables de vertus. „

Avouons qu'il n'eſt point de légiſlateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre-humain.

Une foule de philoſophes grecs enſeigna depuis une morale auſſi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains ſyſtèmes de phyſique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour ſe moquer d'eux. Si on les reſpecte encore, c'eſt qu'ils furent juſtes & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de *Platon*, & ſurtout l'admirable exorde des lois de *Zaleucus*, ſans éprouver dans ſon cœur l'amour des actions honnêtes & généreuſes. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui ſeul vaut peut-être tous les philoſophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encore plus reſpectables, mais qu'on déſeſpère preſque d'imiter; c'eſt *Epictète* dans l'eſclavage, ce ſont les *Antonins* & les *Juliens* ſur le trône.

Quel eſt le citoyen parmi nous qui ſe priverait, comme *Julien*, *Antonin* & *Marc-Aurèle*, de toutes les délicateſſes de notre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux ſur la dure? qui voudrait s'impoſer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du ſoleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions? Il y a parmi nous des dévots; mais où ſont les ſages? où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes?

Il y a eu des philoſophes de cabinet en France; & tous, excepté *Montagne*, ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une ſecte égorgent les enthouſiaſtes d'une autre ſecte, que les franciſcains haïſſent les dominicains, & qu'un mauvais artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe; mais que le ſage *Charon* ait été menacé de perdre la vie, que le ſavant & généreux *Ramus* ait été aſſaſſiné, que *Deſcartes* ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorans, que *Gaſſendi* ait

été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris; c'est-là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel *Bayle*, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de *Jurieu* son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable, je l'avoue; celui du jésuite *le Tellier* l'est devenu aussi; mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler *Bayle* & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de DAVID dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point *David* pour avoir ramassé, selon les livres hébreux, six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes; pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits; pour être venu dans le dessein d'égorger *Nabal* & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions; pour avoir été vendre ses services au roi *Achis* ennemi de sa nation; pour avoir trahi ce roi *Achis* son bienfaiteur; pour avoir saccagé les villages alliés de ce roi *Achis;* pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous

des herſes de fer, ſous des coignées de fer, & dans des fours à brique ; pour avoir ravi le trône à *Isboſeth* fils de *Saül*, par une perfidie ; pour avoir dépouillé & fait périr *Miphiboſeth*, petit-fils de *Saül* & fils de ſon ami, de ſon protecteur *Jonathas ;* pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de *Saül*, & cinq de ſes petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuſe incontinence de *David*, de ſes concubines, de ſon adultère avec *Betzabée*, & du meurtre d'*Urie*.

Quoi donc, les ennemis de *Bayle* auraient-ils voulu que *Bayle* eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes ? faudrait-il qu'il eût dit : *Princes de la terre, imitez l'homme ſelon le cœur de* DIEU ; *maſſacrez ſans pitié les alliés de votre bienfaiteur ; égorgez ou faites égorger toute la famille de votre roi ; couchez avec toutes les femmes en feſant répandre le ſang des hommes, & vous ſerez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des pſeaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raiſon de dire que ſi *David* fut ſelon le cœur de DIEU, ce fut par ſa pénitence & non par ſes forfaits ? *Bayle* ne rendait-il pas ſervice au genre-humain, en diſant que DIEU, qui a ſans doute dicté toute l'hiſtoire juive, n'a pas canoniſé tous les crimes rapportés dans cette hiſtoire ?

Cependant *Bayle* fut perſécuté, & par qui ? par des hommes perſécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie ; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés janſéniſtes, chaſſés de leurs pays par les jéſuites, qui ont enfin été chaſſés à leur tour.

Ainſi tous les perſécuteurs ſe ſont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philoſophe opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſait pas aſſez que *Fontenelle*, en 1713, fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place, & ſa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des oracles du ſavant *Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatiſme. Un jéſuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut aſſez pour que le jéſuite *le Tellier*, confeſſeur de *Louis XIV*, accuſât auprès du roi *Fontenelle* d'athéiſme.

Sans M. d'*Argenſon*, il arrivait que le digne fils d'un fauſſaire, procureur de Vire, & reconnu fauſſaire lui-même, proſcrivait la vieilleſſe du neveu de *Corneille*.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie; ce ſont le lit & le confeſſionnal.

Nous avons toujours vu les philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les gens de lettres s'en mêlent auſſi, & qu'eux-mêmes ils aiguiſent ſouvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre?

Malheureux gens de lettres, eſt-ce à vous d'être délateurs? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des *Garaſſes*, des *Chaumeix*, des *Hayet*, qui accuſaſſent les *Lucrèces*, les *Poſſidonius*, les *Varrons* & les *Plines*.

Etre hypocrite? quelle baſſeſſe! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur! il n'y eut jamais

d'hypocrites

d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problème.

SECTION II.

Ce beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chassa les philosophes; *Lucien* se moqua d'eux. Mais quels philosophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monstre de *Domitien?* Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoscopes, des diseurs de bonne aventure, de misérables juifs qui composaient des philtres amoureux & des talismans; des gens de cette espèce qui avaient un pouvoir spécial sur les esprits malins, qui les évoquaient, qui les fesaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des signes, & qui les en délogeaient par d'autres signes & d'autres paroles.

Quels étaient les philosophes que *Lucien* livrait à la risée publique? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profession utile, des gens ressemblans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une description aussi vraie que comique; qui ne savent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuse; (*a*) s'ils

(*a*) Opuscule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils ſe feront ſoldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis ſur la pièce nouvelle, ſur DIEU, ſur l'être en général, & ſur les modes de l'être ; puis, vous empruntent de l'argent, & vont faire un libelle contre vous avec l'avocat *Marchand*, ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval.* (*b*)

Ce n'eſt pas d'une pareille école que ſortirent les *Cicéron*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien.*

Ce n'eſt pas là que s'eſt formé ce roi de Pruſſe qui a compoſé autant de livres philoſophiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terraſſé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuſe qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaſte que l'empire romain, n'a été une grande légiſlatrice que parce qu'elle a été philoſophe. Tous les princes du Nord le ſont ; & le Nord fait honte au Midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de philoſophie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maiſons au pillage ; ils n'enſanglanteraient pas leur pays, ils ne ſe rendraient pas les plus malheureux des hommes ; ils écouteraient la voix de leur roi philoſophe qui leur a donné de ſi vains exemples, & de ſi vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était philoſophe quand il écrivait à ſes miniſtres & à ſes pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de ſageſſe, que tous les

(*b*) L'avocat *Marchand*, auteur du teſtament politique d'un académicien, libelle odieux.

véritables gens de bien admirent encore aujourd'hui en condamnant ſes erreurs.

Conſtantin n'était pas philoſophe quand il aſſaſſinait ſes proches, ſon fils & ſa femme, & que dégouttant du ſang de ſa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'eſt un terrible ſaut d'aller de *Conſtantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire romain. Mais ſi ces rois avaient été philoſophes, l'un n'aurait pas été coupable de la St Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des proceſſions ſcandaleuſes avec ſes gitons, ne ſe ſerait pas réduit à la néceſſité d'aſſaſſiner le duc de *Guiſe* & le cardinal ſon frère, & n'aurait pas été aſſaſſiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la ſainte Egliſe.

Si *Louis le juſte*, treizième du nom, avait été philoſophe, il n'aurait pas laiſſé traîner à l'échafaud le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac;* il n'aurait pas laiſſé mourir de faim ſa mère à Cologne; ſon règne n'aurait pas été une ſuite continuelle de diſcordes & de calamités inteſtines.

Comparez à tant de princes ignorans, ſuperſtitieux, cruels, gouvernés par leurs propres paſſions ou par celles de leurs miniſtres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de *l'Hoſpital*, ou l'hiſtorien de *Thou*, ou *la Mothe le Vayer*, un *Locke*, un *Shafteſbury*, un *Sidney*, un *Herbert;* & voyez ſi vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces ſages.

Quand je parle des philoſophes, ce n'eſt pas des poliſſons qui veulent être les ſinges des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtiſans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la philoſophie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on mépriſe *Boileau*.

SECTION III.

L'EMPESÉ luthérien, le ſauvage calviniſte, l'orgueilleux anglican, le fanatique janſéniſte, le jéſuite qui croit toujours régenter, même dans l'exil & ſous la potence, le ſorboniſte qui penſe être père d'un concile, & quelques ſottes que tous ces gens-là dirigent, ſe déchaînent tous contre le philoſophe. Ce ſont des chiens de différente eſpèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur diſpute aucune des charognes dont ils ſe nourriſſent, & pour leſquelles ils ſe battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philoſophique, des dictionnaires philoſopho-théologiques; & leurs vieux argumens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations;* & leurs ſottiſes rebattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires*, comme les faux-monnayeurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés par tous les hommes qui penſent, & ſe voient réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que d'avoir été chaſſés de France, d'Eſpagne & de Naples.

On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël* (comme il eſt prouvé) cet eſprit-corps ſi ſuperbe ſe conſola très-aiſément, parce qu'il ſavait que les armes ſont journalières. Mais quand il ſut que *Raphaël* ſe moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainſi les jéſuites ne pardonnèrent jamais à *Paſcal*; ainſi *Jurieu* calomnia *Bayle* juſqu'au tombeau; ainſi tous les tartuffes ſe déchaînèrent contre *Molière* juſqu'à ſa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impoſtures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs, comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, eſt un ex-jéſuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philoſopho-rapſodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. (*) Cet homme accuſe les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit :

„ Que l'homme n'étant par ſa naiſſance ſenſible „ qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs par conſéquent „ ſont l'unique objet de ſes déſirs.

„ Qu'il n'y a en ſoi ni vice ni vertu, ni bien ni „ mal moral, ni juſte ni injuſte.

„ Que les plaiſirs des ſens produiſent toutes les „ vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les „ remords &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes? il fallait citer. As-tu porté

(*) Cet article a été imprimé dans le temps où le roi de France était en poſſeſſion de la ville d'Avignon. Voyez *Avignon*.

l'insolence de ton orgueil & la démence de ton caractère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ? Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes, ou dans le Portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par M. *Diderot*, par M. d'*Alembert*, par M. le chevalier de *Jaucourt*, par M. de *Voltaire*. Tu ne les a vues ni dans les articles de M. le comte de *Tressan*, ni dans ceux de MM. *Blondel*, *Boucher-d'Argis*, *Marmontel*, *Venel*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenville*, & de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, & qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié, qui fussent capables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne sais les distinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes : *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage, il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France, & de vivre à Rome ? *Casimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il fallait qu'ils mourussent en Pologne parce qu'ils étaient polonais ? *Goldoni*, *Vanlo*, *Cassini*, ont offensé DIEU en s'établissant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance, & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la

même classe *Bayle*, *Montesquieu* & le fou de *la Métrie* ? & tu as senti que notre nation est assez douce, assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oses calomnier ta patrie ? (si un jésuite en a une) tu oses dire *qu'on n'entend en France que des philosophes attribuer au hasard l'union & la désunion des atomes qui composent l'ame de l'homme ? Mentiris impudentissime*, je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hasard, qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit „ qu'il „ se peut que l'ame soit un esprit, mais qu'il n'est „ pas sûr qu'elle le soit, & que nous ne pouvons „ pas décider ce qu'elle peut, & ne peut pas ac- „ quérir ? „

Mentiris impudentissime. Locke, le respectable *Locke* dit expressément dans sa réponse au chicaneur *Stilingfleet* : „ Je suis fortement persuadé qu'encore qu'on ne „ puisse pas montrer (par la seule raison) que l'ame est „ immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence „ de son immortalité, parce que la fidélité de DIEU „ est une démonstration de la vérité de tout ce qu'il „ a révélé, (*c*) & le manque d'une autre démons- „ tration ne rend pas douteux ce qui est déjà „ démontré. „

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime sur les bornes de nos connaissances, & sur l'immensité du pouvoir de l'Etre suprême.

Le grand philosophe lord *Bolingbroke* déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, est un blasphème.

(*c*) Traduction de *Coste*.

Tous les pères des trois premiers ſiècles de l'Egliſe regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuiſtres de collége qui appellent *athées* ceux qui penſent avec les pères de l'Egliſe que DIEU peut donner, conſerver l'immortalité à l'ame, de quelque ſubſtance qu'elle puiſſe être !

Tu pouſſes ton audace juſqu'à trouver de l'athéiſme dans ces paroles : *Qui fait le mouvement dans la nature? c'eſt* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes? c'eſt* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux? c'eſt* DIEU. *Qui fait la penſée dans l'homme? c'eſt* DIEU.

On ne peut pas dire ici *mentiris impudentiſſime;* tu mens impudemment; mais on doit dire : tu blaſphèmes la vérité impudemment.

Finiſſons par remarquer que le héros de l'ex-jéſuite *Paulian*, eſt l'ex-jéſuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume ſont inſultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne reſtait plus à cet ex-jéſuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jéſuite *Nonotte* de père de l'Egliſe, & à canoniſer le jéſuite *Malagrida*, le jéſuite *Guignard*, le jéſuite *Garnet*, le jéſuite *Oldécorn*, & tous les jeſuites à qui DIEU a fait la grâce d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphyſiciens, de grands philoſopho-théologiens.

SECTION IV.

LES gens non-penſans demandent ſouvent aux gens penſans à quoi a ſervi la philoſophie. Les gens penſans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage

religieuse, qui fit périr le roi *Charles I* sur un échafaud; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuissance de faire couler le sang de la noblesse une bulle du pape à la main; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les disputes théologiques ridicules; à éteindre enfin dans l'Espagne les abominables bûchers de l'inquisition.

Welches, malheureux Welches, elle empêche que des temps orageux ne produisent une seconde fronde, & un second *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à supprimer votre bulle *In Cœnâ Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous instruit.

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIERE.

ECRIVEZ *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira; mais convenez que dès qu'elle paraît, elle est persécutée. Les chiens à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Vous direz que je répète; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna *Galilée*, & que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *la Mothe le Vayer*, contre *Bayle.* Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers welches contre le sage *Locke !*

Ces Welches disent que *César*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Welches. On leur répond que cela est très-permis & très-utile chez les Français ; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, & qu'il est temps d'exterminer la barbarie.

Vous me répliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple & chez les imbécilles, mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

SECTION II.

UN des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'est que dans tous les pays qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année : c'était, disaient-ils, leurs droits ; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres chaldéens, égyptiens, grecs, romains se crurent mathématiciens & astronomes : mais quelle mathématique & quelle astronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste

& éclairé. Ils furent aſtrologues & jamais aſtronomes. (*)

Les prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents ſoixante jours. Il fallut que des géomètres leur appriſſent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de ſix heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; & *Iphitus* célébra ce changement par l'inſtitution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philoſophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du ſoleil, compoſa ſon cycle de dix-neuf années, au bout deſquelles le ſoleil & la lune revenaient au même point à une heure & demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes ; & c'eſt ce fameux *nombre d'or* dont on ſe ſert encore aujourd'hui avec les corrections néceſſaires.

On ſait aſſez quelle confuſion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été ſi grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *Céſar*, l'univerſel *Céſar*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philoſophe *Soſigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorſqu'il fut encore néceſſaire de réformer le kalendrier de *Jules-Céſar*, ſous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adreſſa-t-on ? fut-ce à quelque inquiſiteur ? Ce fut à un philoſophe, à un médecin nommé *Lilio*.

(*) Voyez *Aſtrologie*.

Que l'on donne le livre de la connaiſſance des temps à faire au profeſſeur *Cogé*, recteur de l'univerſité, il ne ſaura pas ſeulement de quoi il eſt queſtion. Il faudra bien en revenir à M. de *la Lande* de l'académie des ſciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompenſé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a propoſé pour les prix de l'univerſité ce ſujet ſi ſingulièrement énoncé: *Non magis Deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philoſophie, n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois.* Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minus*. Et le pauvre homme devait ſavoir que nos académies ne ſont ennemies du roi ni de DIEU. (*)

SECTION III.

SI la philoſophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer auſſi que l'ignorance & l'envie, qui ont oſé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, ſi douze ou quinze convulſionnaires, qui formèrent une cabale, pouvaient être regardés comme les organes de la France, eux qui n'étaient en effet que les miniſtres du fanatiſme & de la ſédition, eux qui ont forcé le roi à caſſer le corps qu'ils avaient ſéduit. Leurs manœuvres ne furent pas ſi violentes que du temps de la fronde, mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulſions & pour les miſérables

(*) Voyez le diſcours de M. l'avocat *Belléguier* ſur ce ſujet; il eſt aſſez curieux. *Philoſophie*, volume premier.

preſtiges de S[t] *Mèdard* était ſi forte, qu'ils obligèrent un magiſtrat, d'ailleurs ſage & reſpectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'Egliſe catholique ſubſiſtaient toujours.* On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulſions. Aſſurément il ne s'en fait pas d'autres, à moins qu'on ne croie aux petits enfans reſſuſcités par S[t] *Ovide.* Le temps des miracles eſt paſſé; l'Egliſe triomphante n'en a plus beſoin. De bonne foi, y avait-il un ſeul des perſécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'aſtronomie, de dynamique, de géométrie, de métaphyſique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre, devenu ſi néceſſaire, eſt chargé à chaque tome. (*a*) Quelle foule d'imputations abſurdes & de calomnies groſſières n'accumula-t-on pas contre ce tréſor de toutes les ſciences! Il ſuffirait de les réimprimer à la ſuite de l'Encyclopédie pour éterniſer leur honte. Voilà ce que c'eſt que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches! ils ont crié que la philoſophie ruinait la catholicité. Quoi donc? ſur vingt millions d'hommes s'en eſt-il trouvé un ſeul qui ait vexé le moindre habitué de paroiſſe? un ſeul a-t-il jamais manqué de reſpect dans les Egliſes? un ſeul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une ſeule parole qui approchât de la

(*a*) On ſait bien que tout n'eſt pas égal dans cet ouvrage immenſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que tout le ſoit. Les articles des *Cahuſac* & d'autres ſemblables intrus, ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des d'*Alembert*, des *Jaucourt*, des *Boucher-d'Argis*, des *Venel*, des *du Marſais* & de tant d'autres vrais philoſophes; mais à tout prendre l'ouvrage eſt un ſervice éternel rendu au genre-humain; la preuve en eſt qu'on le réimprime par-tout. On ne fait pas le même honneur à ſes détracteurs. Ont-ils exiſté? on ne le ſait que par la mention que nous feſons d'eux.

virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale ?

Répétons que jamais la philoſophie n'a fait de mal à l'Etat, & que le fanatiſme, joint à l'eſprit de corps, lui en a fait beaucoup dans tous les temps.

SECTION IV.

Précis de la philoſophie ancienne.

J'AI conſumé environ quarante années de mon pélerinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philoſophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai conſulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* & *Auguſtin*, *Platon* & *Mallebranche*, & je ſuis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creuſets des philoſophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête-morte, fange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtème ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les ſyſtèmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore*, & des Orientaux, voici à peu près ce que j'en ai pu tirer.

Le haſard eſt un mot vide de ſens; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des lois mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis, qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

Cet être qui poſſède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement? Il le faut bien: car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien? cela ne ſe conçoit pas; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps; & cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

Mais comment les choſes auront-elles toujours exiſté, étant viſiblement ſous la main du premier moteur? Il faut donc que cette puiſſance ait toujours agi; de même, à peu près, qu'il n'y a point de ſoleil

ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

Il y a donc un être puiſſant & intelligent qui a toujours agi; & ſi cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence?

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiſſant?

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur; il n'y a pas de milieu.

Ainſi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière ſortant éternellement de l'Etre puiſſant, intelligent, éternel.

Mais, ou ſubſiſtante par ſa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puiſqu'elle exiſte, & qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas; mais quel homme peut aſſurer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou & cette mouche n'aient pas l'exiſtence? On eſt pourtant forcé

de

de dévorer cette difficulté qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raiſonnement.

En effet, dès que vous avez conçu que tout eſt émané de l'Etre ſuprême & intelligent, que rien n'en eſt émané ſans raiſon, que cet être exiſtant toujours a dû toujours agir, que par conſéquent toutes les choſes ont dû éternellement ſortir du ſein de ſon exiſtence, vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont ſont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puiſſant.

Puiſque je ſuis un être étendu & penſant, mon étendue & ma penſée ſont donc des productions néceſſaires de cet Etre. Il m'eſt évident que je ne puis me donner ni l'étendue ni la penſée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre néceſſaire..

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas? J'ai l'intelligence & je ſuis dans l'eſpace, donc il eſt intelligent, & il eſt dans l'eſpace.

Dire que cet Etre éternel, ce DIEU tout-puiſſant, a de tout temps rempli néceſſairement l'univers de ſes productions, ce n'eſt pas lui ôter ſa liberté; au contraire, car la liberté n'eſt que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi, donc DIEU a toujours uſé de la plénitude de ſa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, eſt un mot ſans idée, une abſurdité; car ce ſerait ſe déterminer ſans raiſon; ce ſerait un effet ſans cauſe. Donc DIEU

ne peut avoir cette liberté prétendue qui eſt une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans DIEU, il eſt impoſſible que DIEU ſoit ſans le monde.

Ce monde eſt rempli d'êtres qui ſe ſuccèdent, donc DIEU a toujours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne philoſophie orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure*, dont la philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens ſe fondaient ſur une phyſique entièrement erronée, & que le ſyſtème métaphyſique de tous les autres philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtèmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vide, contredit *Epicure;* & aucun phénomène ne contredit la philoſophie que je viens d'expliquer. Or une philoſophie qui eſt d'accord avec tout ce qui ſe paſſe dans la nature, & qui contente les eſprits les plus attentifs, n'eſt-elle pas ſupérieure à tout autre ſyſtème non révélé ?

Après les aſſertions des anciens philoſophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été poſſible, que nous reſte-t-il ? un chaos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philoſophe à ſyſtème qui n'ait avoué à la fin de ſa vie qu'il avait perdu ſon temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des ſyllogiſmes : celui qui imagina la navette l'emporte furieuſement ſur celui qui imagina les idées innées.

PIERRE. (SAINT)

POURQUOI les ſucceſſeurs de *St Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'eſt demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les évêques grecs ſont toujours reſtés ſujets. Le temps, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde. Nous feſons toujours abſtraction de ce qui eſt divin.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe; & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

„Je te donnerai les clefs du royaume des cieux.„ Les partiſans outrés de l'évêque de Rome, ſoutinrent vers le onzième ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que *Pierre* ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon *Tomaſius*, que les clefs données à *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre*, étaient un paſſe-par-tout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de ſerruriers, ſelon *Murſius*, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne ſont pas des raiſons.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; JESUS dit à *Barjone*:

„ Ce que tu auras lié ſur la terre, ſera lié dans le ciel. „ Les théologiens du pape en ont conclu que les papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes, dans les états-généraux de France en 1302, diſent, dans leur requête au roi, que „ *Boniface VIII* était un *B****** qui croyait que „ DIEU liait & empriſonnait au ciel, ce que ce „ *Boniface* liait ſur terre „ Un fameux luthérien d'Allemagne (c'était *Mélančlon*) ne pouvait ſouffrir que JESUS eût dit à *Simon Barjone*, *Cepha* ou *Cephas*, „ Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon „ aſſemblée, mon égliſe. „ Il ne pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe ſi extraordinaire, & que la puiſſance du pape fût fondée ſur un quolibet. Cette penſée n'eſt permiſe qu'à un proteſtant.

Pierre a paſſé pour avoir été évêque de Rome; mais on ſait aſſez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun évêché particulier. La ſociété chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du ſecond ſiècle. Il ſe peut que *Pierre* eût fait le voyage de Rome; il ſe peut même qu'il fût mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'uſage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre ſous ſon nom, dans laquelle il dit qu'il eſt à Babylone: des canoniſtes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainſi ſuppoſé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conſéquences, & c'eſt ainſi que le monde a été gouverné.

Il y avait un ſaint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une ſimonie; on lui demandait s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays? il répondit: Je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je ſuis ſûr de *Simon*.

Quant à la perſonne de *S*t *Pierre*, il faut avouer que *Paul* n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes ſucceſſeurs. *S*t *Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon; *Pierre* ſe défendait en diſant qu'il avait vu le ciel ouvert vers la ſixième heure, & une grande nappe qui deſcendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiſeaux, & que la voix d'un ange avait crié: „ Tuez & mangez. „ C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes: „ Tuez tout, „ & mangez la ſubſtance du peuple, dit *Volſton*; mais ce reproche eſt beaucoup trop fort.

Caſaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* & *Saphira* ſa femme. De quel droit, dit *Caſaubon*, un juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en JESUS vendiſſent leurs héritages & en apportaſſent le prix à ſes pieds? Si quelque anabaptiſte à Londres feſait apporter à ſes pieds tout l'argent de ſes frères, ne ferait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'eſt-il pas horrible de faire mourir *Anania*, parce qu'ayant vendu ſon fonds & en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui &

pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités ſans le dire? A peine *Anania* eſt-il mort, que ſa femme arrive. *Pierre* au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout ſon argent aux ſaints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande pourquoi *Pierre*, qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jésus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O *Pierre!* dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laiſſez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Nous avons eu du temps de *Henri IV* & de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé d'*Oraiſon de Torame*, qui dans un livre de *l'égliſe militante* dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *St Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* & *Saphira* fut exécuté par Dieu même, *aux termes & cas de la juriſdiction ſpirituelle.* Tout ſon livre eſt dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne penſe pas comme notre avocat provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquiſition, quand il feſait ſes queſtions hardies.

Eraſme, à propos de *Pierre*, remarquait une choſe fort ſingulière; c'eſt que le chef de la religion chrétienne

commença ſon apoſtolat par renier JESUS-CHRIST ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé ſon miniſtère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en ſoit, *Pierre* nous eſt dépeint comme un pauvre qui catéchiſait des pauvres. Il reſſemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands ſeigneurs.

Le pape ſucceſſeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu, mais il lui reſte encore environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes lois, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez ſoi; attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer ; n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger ; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs & des vignes qu'on a obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maître étranger; violer les lois de ſon pays qui défendent d'épouſer ſa nièce, & l'épouſer légitimement en donnant à ce maître étranger une ſomme encore plus conſidérable ; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée ; c'eſt-là en partie ce que c'eſt que d'admettre un pape ; ce ſont-là les libertés de l'Egliſe gallicane, ſi nous en croyons *du Marſais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vu de nos jours un ſouverain demander au pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des moines accuſés de

parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger!

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin; ils étaient fort au-deſſus des dieux de l'antiquité; car ces dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, & les papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion :

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de St *Pierre*, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formoſe* ſon prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que *Sergius III*, convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans ſon lit;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par ſa crapule;

Que *Jean XII* fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe;

Que *Benoît IX* acheta & revendit le pontificat;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs;

Qu'enfin parmi tant de papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* & des *Caligula*.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes; mais

ſi les califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne *Dermius;* on lui a répondu. Mais la meilleure réponſe eſt dans la puiſſance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec ſageſſe ; dans la longue poſſeſſion où les empereurs les laiſſent jouir, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller; dans le ſyſtème d'un équilibre général, qui eſt l'eſprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui puſſent envahir l'Italie & écraſer Rome. Ce ſont les Turcs & les Ruſſes ; mais ils ſont néceſſairement ennemis, & de plus.........

Je ne ſais point prévoir les malheurs de ſi loin.

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SECTION PREMIERE.

„ LE czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie, celui qui
„ crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choſes
„ qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il
„ a vu que ſon peuple était barbare, il n'a point
„ vu qu'il n'était par mûr pour la police; il l'a voulu
„ civiliſer quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a
„ d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais,
„ quand il fallait commencer par faire des Ruſſes; il
„ a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils
„ pourraient être, en leur perſuadant qu'ils étaient ce

„ qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un précepteur „ français forme ſon élève pour briller un moment „ dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'empire „ de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué „ lui-même. Les Tartares ſes ſujets ou ſes voiſins „ deviendront ſes maîtres & les nôtres; cette révo- „ lution me paraît infaillible; tous les rois de l'Europe „ travaillent de concert à l'accélérer. „ (1)

(1) Pour juger un prince il faut ſe tranſporter au temps où il a vécu. Si *Rouſſeau*, en diſant que *Pierre I* n'a pas eu *le vrai génie*, a voulu dire que ce prince n'a point créé les principes de la legiſlation & de l'adminiſtration publique, principes abſolument ignorés alors en Europe, un tel reproche ne nuit point à ſa gloire. Le czar vit que ſes ſoldats étaient ſans diſcipline, & il leur donna celle des nations de l'Europe les plus belliqueuſes. Ses peuples ignoraient la marine, & en peu d'années il créa une flotte formidable. Il adopta pour le commerce les principes des peuples qui alors paſſaient pour les plus éclairés de l'Europe. Il ſentit que les Ruſſes ne différaient des autres Européens que par trois cauſes: La première était l'exceſſif pouvoir de la ſuperſtition ſur les eſprits, & l'influence des prêtres ſur le gouvernement & ſur les ſujets. Le czar attaqua la ſuperſtition dans ſa ſource, en détruiſant les moines par le moyen le plus doux, celui de ne permettre les vœux qu'à un âge où tout homme qui a la fantaiſie de les faire eſt à coup ſûr un citoyen inutile.

Il ſoumit les prêtres à la loi; & ne leur laiſſa qu'une autorité ſubordonnée à la ſienne pour les objets de l'ordre civil, que l'ignorance de nos ancêtres a ſoumis au pouvoir eccléſiaſtique.

La ſeconde cauſe qui s'oppoſait à la civiliſation de la Ruſſie, était l'eſclavage preſque général des payſans, ſoit artiſans ſoit cultivateurs. *Pierre* n'oſa directement détruire la ſervitude; mais il en prépara la deſtruction, en formant une armée qui le rendait indépendant des ſeigneurs de terre, & le mettait en état de ne les plus craindre, & en créant dans ſa nouvelle capitale, au moyen des étrangers appelés dans ſon empire, un peuple commerçant, induſtrieux & jouiſſant de la liberté civile.

La troiſième cauſe de la barbarie des Ruſſes, était l'ignorance. Il ſentit qu'il ne pouvait rendre ſa nation puiſſante qu'en l'éclairant, & ce fut le principal objet de ſes travaux; c'eſt en cela ſurtout qu'il a montré un véritable génie: on ne peut aſſez s'étonner de voir *Rouſſeau* lui reprocher de ne s'être pas borné à aguerrir ſa nation; & il faut avouer que le Ruſſe, qui en 1700 devina l'influence des lumières ſur l'état politique des empires, & ſut apercevoir que le plus grand bien qu'on

Ces paroles sont tirées d'une brochure intitulée le Contrat social ou insocial du peu sociable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou ; mais comme il sait bien que le bon temps des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguer la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le souffrira pas ; il a déjà accédé à la paix perpétuelle ; & comme il n'a plus de jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques* qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

puisse faire aux hommes, est de substituer des idées justes aux préjugés qui les gouvernent, a eu plus de génie que le Genevois, qui en 1750 a voulu nous prouver les grands avantages de l'ignorance.

Lorsque *Pierre* monta sur le trône, la Russie était à peu près au même état que la France, l'Allemagne & l'Angleterre au onzième siècle. Les Russes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de *Pierre* ont été suivies, plus de progrès que nous n'en avons fait en quatre siècles ; n'est-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire ?

Quant à la prophétie sur les conquêtes futures des Tartares, *Rousseau* aurait dû observer que les barbares n'ont jamais battu les peuples civilisés que lorsque ceux-ci ont négligé la tactique, & que les peuples nomades sont toujours trop peu nombreux pour être redoutables à de grandes nations qui ont des armées. Il est différent de détrôner un despote pour se mettre à sa place, de lui imposer un tribut après l'avoir vaincu, ou de subjuguer un peuple. Les Romains conquirent la Gaule, l'Espagne ; les chefs des Goths & des Francs ne firent que chasser les Romains & leur succéder.

Un ſeigneur ruſſe, homme de beaucoup d'eſprit, qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, ſe ſouvint en liſant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à propos.

Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des couronnes.

Les Ruſſes, dit *Jean-Jacques*, ne ſeront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-polis, & qui avaient l'eſprit juſte, fin, agréable, cultivé, & même conſéquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il eſt très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils ſe ſont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*, que ſon exemple a influé ſur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon, & que bientôt cet empire ſera détruit.

Ce petit bon homme nous aſſure dans un de ſes modeſtes ouvrages, qu'on doit lui dreſſer une ſtatue. Ce ne ſera probablement ni à Moſcou, ni à Pétersbourg qu'on s'empreſſera de ſculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais en général, que lorſqu'on juge les nations du haut de ſon grenier, qu'on fût plus honnête & plus circonſpect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains, & des anciens Perſes. Il peut ſe tromper impunément ſur les tribunats, ſur les comices, ſur la dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il eſt incapable de gouverner ſa ſervante. Il peut dans un roman recevoir un baiſer

âcre de ſa *Julie*, & conſeiller à un prince d'épouſer la fille d'un bourreau. Il y a des ſottiſes ſans conſéquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Les fous de cour étaient fort ſenſés; ils n'inſultaient par leurs bouffonneries que les faibles, & reſpectaient les puiſſans; les fous de village ſont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & l'*Arétin* ont été tolérés; d'accord: mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle qui, en volant, emportait des toiles d'araignées, en voulut faire autant; elle y fut priſe.

SECTION II.

NE peut-on pas dire de ces légiſlateurs qui gouvernent l'univers à deux ſous la feuille, & qui de leurs galetas donnent des ordres à tous les rois, ce qu'*Homère* dit de *Calcas*?

Os ede ta eonta, ta te eſſomena, pro t'eouta.
Il connaît le paſſé, le préſent, l'avenir.

C'eſt dommage que l'auteur du petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois temps dont parle *Homère*.

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien*. Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois ſans peine, car on prétend que DIEU ſeul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que ſon peuple n'était pas mûr pour la police; en ce cas le czar eſt admirable de l'avoir fait mûrir. Il me ſemble que c'eſt *Jean-Jacques* qui n'a pas

vu qu'il fallait ſe ſervir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Ruſſes.

Il a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être &c.

Cependant ces mêmes Ruſſes ſont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les légiſlateurs de la Crimée & de vingt peuples différens ; leur ſouveraine a donné des lois à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il ſe peut qu'il ait exalté ſon ame juſqu'à lire dans l'avenir ; il a tout ce qu'il faut pour être prophète : mais pour le paſſé & pour le préſent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardieſſe d'envoyer quatre eſcadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois ſur la mer Egée & ſur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de ſubjuguer la Tauride, & de forcer le viſir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube juſqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque généroſité dans un comte d'*Orlof*, qui après avoir pris un vaiſſeau qui portait toute la famille & tous les tréſors d'un bacha, lui renvoya ſa famille & ſes tréſors.

Si les Ruſſes n'étaient pas mûrs pour la police du temps de *Pierre le grand*, convenons qu'ils ſont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame, & que *Jean-Jacques* n'eſt pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raiſonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le ſaurons quand nous aurons des *Ezéchiels*, des *Iſaïes*, des *Habacucs*, des *Michées*. Mais le temps en eſt paſſé ; &, ſi on oſe le dire, il eſt à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *menſonges imprimés* ſur le temps préſent, m'étonnent toujours. Si on ſe donne ces libertés dans un ſiècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces hiſtoriens des anciens temps qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne conſultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'-mères dans leur enfance, bien ſûrs qu'aucun critique ne releverait leurs fautes.

Nous eûmes long-temps neuf Muſes, la ſaine critique eſt la dixième qui eſt venue bien tard. Elle n'exiſtait point du temps de *Cecrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniathon*, de *Thaut*, de *Brama* &c. &c. on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus aviſé.

PLAGIAT.

ON dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, & qu'il ſignifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des eſclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, leſquels ne vendent point d'hommes, ſoit eſclaves, ſoit libres. Ils ſe vendent ſeulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat.* On pourrait appeler *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feſeurs de dictionnaires, qui ne font que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſeizième ſiècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio.* Appelez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui, de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de bure, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramſai qui après avoir été presbytérien dans ſon village d'Ecoſſe, enſuite anglican à Londres, puis quakre, & qui perſuada enfin au célébre *Fénélon* archevêque de Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramſai*, dis-je, fit les Voyages de *Cyrus*, parce que ſon maître avait fait voyager *Télémaque.* Il n'y a juſque-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phraſes, les raiſonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune ſolitaire diſſéquant

ſa

ſa chèvre morte, & remontant à DIEU par ſa chèvre. Cela reſſemble fort à un plagiat. Mais en conduiſant *Cyrus* en Egypte, il ſe ſert, pour décrire ce pays ſingulier, des mêmes expreſſions employées par *Boſſuet;* il le copie mot pour mot ſans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour; *Ramſai* lui répondit qu'on pouvait ſe rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il penſât comme *Fénélon*, & qu'il s'exprimât comme *Boſſuet.* Cela s'appelle *être fier comme un écoſſais.*

Le plus ſingulier de tous les plagiats eſt peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande hiſtoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Hiſtoire de *Charles XII*, & il en prit plus de deux cents pages qu'il inſéra dans ſon ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine préciſément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui eſt arrivé au monarque ſuédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Staniſlas.*

Valdemar roi de Danemarck fait & dit préciſément les mêmes choſes que *Charles* à Bender &c. &c. &c.

Le plaiſant de l'affaire eſt qu'un journaliſte voyant cette prodigieuſe reſſemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Hiſtoire de *Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre.*

C'eſt ſurtout en poëſie qu'on ſe permet ſouvent le plagiat, & c'eſt aſſurément de tous les larcins le moins dangereux pour la ſociété.

PLATON.

SECTION PREMIERE.

Du Timée de Platon, & de quelques autres choses.

Les pères de l'Eglise des quatre premiers siècles furent tous grecs & platoniciens ; vous ne trouvez pas un romain qui ait écrit pour le christianisme, & qui ait eu la plus légère teinture de philosophie. J'observerai ici en passant, qu'il est assez étrange que cette Eglise de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établissement, en ait seule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui sont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat, travaillent toujours sans le savoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel succédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philosophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse, comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embrassé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu aucun philosophe, aucun homme d'esprit dans leur parti. Je mets à part l'inspiration & la grâce qui sont au-dessus de toute philosophie, & je ne parle que du train ordinaire des choses humaines.

Ce fut, dit-on, dans le Timée de *Platon* principalement, que les pères grecs s'inſtruiſirent. Ce Timée paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit ; & je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clair-voyans le viſage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien qui apprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes, qui était fidellement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix ; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe île Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préſerver l'Egypte de la ſervitude qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire & ce ſervice rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande île Atlantide. Cette île n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ſes eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon* ; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les operations du verbe, & ſa

trinité. Il n'eſt pas phyſiquement impoſſible qu'il y eût eu une île Atlantide qui n'exiſtait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il eſt arrivé à Herculaneum, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas eſt inacceſſible aux vaiſſeaux, rend l'hiſtoire un peu ſuſpecte.

Il ſe peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'eſt-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne île Atlantide, & rendu la mer navigable : mais enfin, il eſt toujours ſurprenant qu'on débute par cette île pour parler du verbe.

Peut-être en feſant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire ſeulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avaient dit ſi long-temps avant lui, & ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt & ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de *Deucalion* & de *Pyrrha*, la chute de *Phaëton* ſont des fables; mais des inondations & des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon île imaginaire pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne déſavoueraient pas. *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encore aujourd'hui; qu'un ſage en paſſant par Notre-Dame de Lorette s'aviſe de dire à un ſage ſon ami, que Notre-Dame de Lorette, avec ſon petit viſage noir, ne gouverne pas l'univers entier:

ſi une bonne femme entend ces paroles, & ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le ſage ſera lapidé comme *Orphée.* Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne diſaient pas du bien de *Cybèle* & de *Diane*. Cela ſeul devait les attacher à *Platon*. Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne durent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans ſon Timée, *que le monde eſt un animal ;* car il entend ſans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui ſentent, qui mangent, qui dorment, & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable ; & ce n'eſt que lorſqu'on accuſe les gens d'héréſie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il eſt de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoiſonner : ce n'eſt pas ainſi que j'en uſerai avec *Platon*.

Il y a d'abord chez lui une eſpèce de trinité qui eſt l'ame de la matière ; voici ſes paroles : *De la ſubſtance indiviſible, toujours ſemblable à elle-même, & de la ſubſtance diviſible, il compoſa une troiſième ſubſtance qui tient de la même & de l'autre.*

Enſuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la choſe encore plus inintelligible, & par conſéquent plus reſpectable. Quelle proviſion pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plaît, & un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois ſubſtances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, ſe répandant*

par-tout au dehors, & se repliant sur elle-même; elle forma ainsi dans tous les temps une origine divine de la sagesse éternelle.

Et quelques lignes après:

Ainsi la nature de cet animal immense qu'on nomme le monde, est éternelle.

Platon, à l'exemple de ses prédécesseurs, introduit donc l'Etre suprême artisan du monde, formant ce monde avant les temps; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde, ni le monde sans DIEU, comme le soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace, ni cette lumière voler dans l'espace, sans le soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre sortes d'animaux, les dieux célestes, les oiseaux de l'air, les poissons, & les animaux terrestres dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, & l'être qui ressemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette trinité est assez formelle; & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité est suivie d'une théorie un peu singulière des quatre élémens. La terre est fondée sur un triangle équilatère, l'eau sur un triangle rectangle, l'air sur un scalène, & le feu sur un isocèle. Après quoi il prouve démonstrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui est rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philosophe aux petites-maisons qui ait jamais si puissamment raisonné. Vous

vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuse trinité de *Platon*, que ses commentateurs ont tant vantée ; c'est l'être éternel, formateur éternel du monde ; son verbe, ou son intelligence, ou son idée ; & le bon qui en résulte. Je vous assure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée, je ne l'y ai jamais trouvée ; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y est pas *totidem verbis*, ou je suis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'est dans le livre sixième de sa République chimérique, lorsqu'il dit : *Parlons du fils, production merveilleuse du bon, & sa parfaite image.* Mais malheureusement il se trouve que cette parfaite image de DIEU c'est le soleil. On en conclut que c'était le soleil intelligible, lequel avec le verbe & le père composait la trinité platonique.

Il y a dans l'Epinomis de *Platon* des galimatias fort curieux ; en voici un que je traduis aussi raisonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur :

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel ; je les ai observées, ce qui est facile à tout le monde. Le soleil est une de ces vertus, la lune une autre, la troisième est l'assemblage des étoiles ; & les cinq planètes sont avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penser que ces vertus, ou ceux qui sont dans elles & qui les animent, soit qu'ils marchent d'eux-mêmes, soit qu'ils soient portes dans des véhicules ; gardez-vous, dis-je, de croire que les uns soient des dieux, & que les autres ne le soient pas ; que les uns soient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne

doive ni adorer , ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent tous l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déjà le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de *Platon* à *Denis*. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſuppoſées. Le ſtyle eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denis* & à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies long-temps après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptième lettre à *Dion :*

J'ai été convaincu que tous les Etats ſont aſſez mal gouvernés ; il n'y a guère ni bonne inſtitution, ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. *Platon* dit à *Denis :*

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grâce. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première ; les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe ; & il eſt encore la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons ; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'Egliſe naiſſante. Toute l'Egliſe grecque fut donc

platonicienne, comme toute l'Eglise latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treizième siècle. Ainsi deux grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penser, jusqu'au temps où les hommes se sont mis au bout de deux mille ans à penser par eux-mêmes.

SECTION II.

Questions sur Platon, & sur quelques autres bagatelles.

PLATON en disant aux Grecs ce que tant de philosophes des autres nations avaient dit avant lui, en assurant qu'il y a une intelligence suprême qui arrangea l'univers, pensait-il que cette intelligence suprême résidait en un seul lieu, comme un roi de l'Orient dans son sérail? ou bien croyait-il que cette puissante intelligence se répand par-tout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le dieu de *Platon*, en un mot, est-il dans la matière? en est-il séparé? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'est-à-dire, sept ou huit songes-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe! si jamais ces questions viennent jusqu'à vous, je vous supplie d'y répondre.

L'île barbare des Cassitérides, où les hommes vivaient dans les bois du temps de *Platon*, a produit enfin des philosophes qui sont autant au-dessus de lui, que *Platon* était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces philoſophes *Clarke* eſt peut-être le plus profond enſemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'être ſuprême.

Lorſqu'il eut donné au public ſon excellent livre, il ſe trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocefter, qui lui fit avec candeur des objections auſſi fortes que ſes démonſtrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke ;* ce n'était pas ſur l'exiſtence néceſſaire de l'être ſuprême qu'il diſputait, c'était ſur ſon infinité & ſur ſon immenſité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimement tout ce qui exiſte, & que cet être dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vide dans la nature ; mais quel philoſophe pourra me démontrer que DIEU eſt dans ce vide, qu'il touche à ce vide, qu'il remplit ce vide? Comment étant auſſi bornés que nous le ſommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous ſuffit-il pas qu'il nous ſoit prouvé qu'il exiſte un maître ſuprême? Il ne nous eſt pas donné de ſavoir ce qu'il eſt, ni comment il eſt.

Il ſemble que *Locke* & *Clarke* aient eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer ; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice ?

Comment un philoſophe tel que *Samuel Clarke*, après un ſi admirable ouvrage ſur l'exiſtence de DIEU, en a-t-il pu faire enſuite un ſi pitoyable ſur des choſes de fait?

Comment *Benoît Spinosa*, qui avait autant de profondeur dans l'esprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphysique la plus sublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une intelligence suprême préside à des ouvrages visiblement arrangés avec une suprême intelligence? (s'il est vrai, après tout, que ce soit-là le système de *Spinosa*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypse, ainsi qu'on l'a déjà remarqué?

Comment *Locke*, après avoir si bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader son entendement dans un autre ouvrage?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont se reposer sur un fumier.

POETES.

UN jeune homme au sortir du collége délibère s'il se fera avocat, médecin, théologien, ou poëte; s'il prendra soin de notre fortune, de notre santé, de notre ame, ou de nos plaisirs. Nous avons déjà parlé des avocats & des médecins; nous parlerons de la fortune prodigieuse que fait quelquefois un théologien.

Le théologien devenu pape a non-seulement ses valets théologiens, cuisiniers, échansons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, feseurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs, il a aussi son poëte. Je ne sais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque temps le poëte de *Saül*.

C'est assurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maison, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre qui ont conservé dans leur île beaucoup d'anciens usages, perdus dans le continent, ont, comme on sait, leur poëte en titre d'office. Il est obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste Cécile*, qui jouait autrefois si merveilleusement du clavessin ou du psaltérion, qu'un ange descendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du psaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en sourdine.

Moïse est le premier poëte que nous connaissions. Il est à croire que long-temps avant lui, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens, les Indiens, connaissaient la poësie, puisqu'ils avaient de la musique. Mais enfin, son beau cantique qu'il chanta avec sa sœur *Maria* en sortant du fond de la mer Rouge, est le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne suis pas du sentiment de ces bélitres ignorans & impies, *Newton*, *le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement, & qui disent avec insolence que *Moïse* ne put écrire en hébreu, puisque la langue hébraïque n'est qu'un dialecte nouveau du phénicien, & que *Moïse* ne pouvait savoir le phénicien. Je n'examine point avec le savant *Huet* comment *Moïse* put chanter, lui qui était bégue & qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces messieurs, *Moïse* serait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Musée*, *Homère*, *Hésiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un grec puisse être aussi ancien qu'un juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on sût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant un *Moïse*.

Nous avons encore un excellent poëte juif, très-réellement antérieur à *Horace*, c'est le roi *David;* & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum.*

Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs & des rois aient été nos premiers poëtes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour se faire les poëtes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'*Auguste*, ni *Lucain* celle de poëte de *Néron;* mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la poësie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même question sur la musique. La poësie est la musique de l'ame, & surtout des ames grandes & sensibles.

Un mérite de la poësie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, & en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de briéveté qu'il est sorti du cerveau du poëte?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.

Je ne parle pas des autres charmes de la poësie, on les connaît assez; mais j'insisterai sur le grand précepte d'*Horace*, *sapere est & principium & fons.* Point de vraie poësie sans une grande sagesse. Mais comment accorder cette sagesse avec l'enthousiasme? Comme *César* qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui; & c'est parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles & des spondées, ou des rimes dans la tête, est rarement un homme de bon sens; mais *Virgile* est doué d'une raison supérieure.

Lucrèce était un misérable physicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La physique ne s'apprend pas avec de l'esprit; c'est un art que l'on ne peut exercer qu'avec des instrumens, & les instrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microscopes, des machines pneumatiques, des baromètres &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Descartes n'en savait guère plus que *Lucrèce*, lorsque ces clefs ouvrirent le sanctuaire; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur physicien que *Descartes*, jusqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* jusqu'à *Lucrèce*, & depuis *Lucrèce* jusqu'à *Galilée.*

Toute la physique ancienne est d'un écolier absurde. Il n'en est pas ainsi de la philosophie de l'ame & de ce bon sens qui, aidé du courage de l'esprit, fait peser avec justesse les doutes & les vraisemblances. C'est-là le grand mérite de *Lucrèce;* son troisième chant est un chef-d'œuvre de raisonnement; il disserte comme

Cicéron, il s'exprime quelquefois comme *Virgile;* & il faut avouer que quand notre illuſtre *Polignac* réfute ce troiſième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raiſonne en métaphyſicien excellent dans ce troiſième chant, je ne dis pas qu'il ait raiſon ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & ſe tromper, ſi on n'eſt pas inſtruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point juif, & les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur la terre qui euſſent raiſon du temps de *Cicéron*, de *Poſſidonius*, de *Céſar* & de *Caton*. Enſuite ſous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raiſon, & il n'y eut que les chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi il était impoſſible que *Lucrèce*, *Cicéron* & *Céſar* ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs & de nous; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre-humain ils étaient de très-grands-hommes.

J'avoue que *Lucrèce* ſe tua, *Caton* auſſi, *Caſſius* & *Brutus* auſſi; mais on peut fort bien ſe tuer, & avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme & ſes ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient janſéniſte par faibleſſe, & il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé; j'en ſuis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en eſt pas moins admirable.

POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I* jufqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été folemnellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* jufqu'à *Louis de Bavière* inclufivement. Les rois d'Angleterre ont eu auffi une part très-honnête à ces préfens de la cour de Rome. C'était la folie du temps, & cette folie coûta la vie à cinq ou fix cents mille hommes. Actuellement on fe contente d'excommunier les repréfentans des monarques : ce n'eft pas les ambaffadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui font rois & empereurs trois ou quatre fois par femaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profeffion & celle des forciers, à qui on faffe aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de forciers depuis environ foixante à quatre-vingts ans, que la bonne philofophie a été connue des hommes, il ne refte plus pour victimes qu'*Alexandre*, *Céfar*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zaïre*, & *Arlequin*.

La grande raifon qu'on en apporte, c'eft que ces meffieurs & ces dames repréfentent des paffions. Mais fi la peinture du cœur humain mérite une fi horrible flétriffure, on devrait donc ufer d'une plus grande rigueur avec les peintres & les ftatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licencieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréfente pas un feul poëme dramatique qui ne foit dans la plus exacte bienféance. La

Vénus

Vénus du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nues, & ſont dangereuſes en tout temps pour notre jeuneſſe modeſte ; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile? *Ut pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur temps une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames, & on ne ſe doutait pas que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand pape, le grand prince *Léon* X, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit repréſenter tant de pièces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes & des Goths ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas ſouffert plus long-temps que l'on oſât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon* X reſſuſcitait la ſcène tragique; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève &

plusieurs illustres bourgades de Suisse ont été cent cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grâce, & savoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conti* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César* & *Pompée*, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus; car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du temps présent, pour *Phèdre* & pour les héros des siècles passés?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre scène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous; elle a su toujours tempérer les lois selon les temps & selon les besoins; elle a su distinguer les bateleurs effrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les pièces de théâtre du *Trissin* & de plusieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans

des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale ; on ne croit point que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques & de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſurtout d'excommunier ces meſſieurs qui chantent le deſſus dans les opéra italiens ; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon temps de *Louis XIV* il y avait toujours aux ſpectacles qu'il donnait, un banc qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut très-preſſé de faire revivre cette coutume. D'autres temps, d'autres mœurs ; nous ſommes apparemment bien plus ſages que dans les temps où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la ſcène en France, où *Léon X* fit renaître en Italie le ſiècle d'*Auguſte*. Mais un temps viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même temps, s'écrieront : Eſt-il poſſible que les Français aient pu ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain ?

St Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Queſnel ; St Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaiſſait que de malheureux hiſtrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut aſſez de bon ſens

& aſſez de juſtice pour ſentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'approuva. *St Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les muniſſait de ſon approbation & de ſon ſeing.

Qui feront après cela les viſigoths qui voudront traiter d'empoiſonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts euſſent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguſte*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finiſſent comme le mari d'*Alzire!*

POLITIQUE.

LA politique de l'homme conſiſte d'abord à tâcher d'égaler les animaux à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement & le couvert.

Ces commencemens ſont longs & difficiles.

Comment ſe procurer le bien-être & ſe mettre à l'abri du mal? C'eſt-là tout l'homme.

Ce mal eſt par-tout. Les quatre élémens conſpirent à le former. La ſtérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler ſans ceſſe à écarter le mal.

Nul homme ne peut ſeul ſe garantir du mal, & ſe procurer le bien ; il faut des ſecours. La ſociété eſt donc auſſi ancienne que le monde.

Cette ſociété eſt tantôt trop nombreuſe, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit ſouvent des races entières d'hommes & d'autres animaux dans pluſieurs pays, & les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une efpèce, il faut un climat & un terrain tolérables ; & avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher tout nu, à fouffrir la faim, à manquer de tout, à périr de mifère.

Les hommes ne font pas comme les caftors, les abeilles, les vers-à-foie ; ils n'ont pas un inftinct fûr qui leur procure le néceffaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; fur cinq cents femelles à peine une.

Ce n'eft qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour effayer ces arts il faut des fecours, des mains qui vous aident, des entendemens affez ouverts pour vous comprendre & affez dociles pour vous obéir. Avant de trouver & d'affembler tout cela, des milliers de fiècles s'écoulent dans l'ignorance & dans la barbarie ; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un art eft ébauché, & il faut encore des milliers de fiècles pour le perfectionner.

Politique du dehors.

QUAND la métallurgie eft trouvée par une nation, il eft indubitable qu'elle battra fes voifins, & en fera des efclaves.

Vous avez des flèches & des fabres, & vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robuftes. Nous fommes faibles, nous n'avons que des maffues & des pierres, vous nous tuez ; & fi vous nous laiffez la vie c'eft pour labourer vos champs, pour bâtir vos maifons ; nous vous chantons quelques airs groffiers quand

vous vous ennuyez, ſi nous avons de la voix, ou nous ſoufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens & du pain. Nos femmes & nos filles ſont-elles jolies, vous les prenez pour vous. Monſeigneur, votre fils profite de cette politique établie; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naiſſant. Ses ſerviteurs coupent les teſticules à mes enfans; il les honore de la garde de ſes épouſes & de ſes maîtreſſes. Telle a été & telle eſt encore la politique, le grand art de faire ſervir les hommes à ſon bien-être dans la plus grande partie de l'Aſie.

Quelques peuplades ayant ainſi aſſervi pluſieurs autres peuplades, les victorieuſes ſe battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit & ſoudoie des ſoldats. Pour encourager ces ſoldats & pour les contenir, chacune a ſes dieux, ſes oracles, ſes prédictions; chacune nourrit & ſoudoie des devins & des ſacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, enſuite ils devinent pour eux-mêmes & partagent le gouvernement. Le plus fort & le plus habile ſubjugue à la fin les autres après des ſiècles de carnage qui font frémir, & de friponneries qui font rire. C'eſt-là le complément de la politique.

Pendant que ces ſcènes de brigandages & de fraudes ſe paſſent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inacceſſibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déſerts de ſable, ou des preſqu'îles, ou des îles, ſe défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à peu près les mêmes armes, le ſang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec ſon voiſin, juſqu'à ce qu'on ſe croie aſſez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui ſavent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, atteſtent les Dieux qu'ils ſe ſont faits; on invente les ſermens; l'un vous promet au nom de *Sammonocodom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toujours avec vous en bonne harmonie, & à la première occaſion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* & de *Sammonocodom*.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'*Eſope* fait un traité avec trois animaux ſes voiſins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion, pour de bonnes raiſons qu'il déduira en temps & lieu, prend d'abord trois parts pour lui ſeul, & menace d'étrangler quiconque oſera toucher à la quatrième. C'eſt-là le ſublime de la politique.

Politique du dedans.

Il s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs & le plus de plaiſirs que vous pourrez. Pour y parvenir il faut beaucoup d'argent.

Cela eſt très-difficile dans une démocratie; chaque citoyen eſt votre rival. Une démocratie ne peut ſubſiſter que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce ſecret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera des jaloux & très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maiſon riche gouverne, ce ne ſera pas pour long-temps.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir & argent; mais il y faut une grande diſcrétion. Si on abuſe trop, les révolutions ſont à craindre.

Ainſi dans la démocratie tous les citoyens ſont égaux. Ce gouvernement eſt aujourd'hui rare & chétif, quoique naturel & ſage.

Dans l'ariſtocratie l'inégalité, la ſupériorité ſe fait ſentir; mais moins elle eſt arrogante, plus elle aſſure ſon bien-être.

Reſte la monarchie; c'eſt-là que tous les hommes ſont faits pour un ſeul. Il accumule tous les honneurs dont il veut ſe décorer, goûte tous les plaiſirs dont il veut jouir, exerce un pouvoir abſolu; & tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque il ſera malheureux au dedans comme au dehors; il perdra bientôt pouvoir, plaiſirs, honneurs, & peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent, non-ſeulement il jouit, mais ſes parens, ſes principaux ſerviteurs jouiſſent auſſi; & une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine eſpérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur ſultan & leurs bachas ſemblent goûter dans leurs ſérails. Mais voici à peu près ce qui arrive.

Un gros & gras cultivateur poſſédait autrefois un vaſte terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dînait avec ſa famille, buvait & s'endormait. Ses principaux domeſtiques, qui le volaient, dînaient après lui & mangeaient preſque tout. Les manœuvres venaient & feſaient très-maigre chère. Ils murmurèrent, ils ſe

plaignirent, ils perdirent patience; enfin ils mangèrent le dîner du maître & le chassèrent de sa maison. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient suivi la loi sacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voisinage qui passait pour un homme inspiré. Ce saint homme prend la métairie pour lui, & fait mourir de faim les domestiques & l'ancien maître, jusqu'à ce qu'il soit chassé à son tour. C'est la politique du dedans.

C'est ce qu'on a vu plus d'une fois; & quelques effets de cette politique subsistent encore dans toute leur force. Il faut espérer que dans dix ou douze mille siècles, quand les hommes seront plus éclairés, les grands possesseurs des terres, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne se laisseront pas subjuguer par des devins & des sorciers.

POLYPES.

En qualité de douteur il y a long-temps que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté, quand on m'a voulu persuader que les glossopètres que j'ai vues se former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins; que la chaux employée à ma grange n'était composée que de coquillages; que les coraux étaient le produit des excrémens de certains petits poissons; que la mer par ses courans a formé le mont Cenis & le mont Taurus, & que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'eſt pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux autant qu'aucun voyageur, & qu'aucun homme à ſyſtème; mais pour croire fermement, je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, & à pluſieurs repriſes. Ce n'eſt pas même aſſez; je veux encore être aidé par les yeux & par les mains des autres.

Deux de mes compagnons, qui font comme moi des queſtions ſur l'Encyclopédie, ſe ſont long-temps amuſés à conſidérer avec moi en tout ſens pluſieurs de ces petites tiges qui croiſſent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères, qu'on appelle *polypes d'eau douce*, ont pluſieurs racines, & de-là vient qu'on leur a donné le nom de *polypes*. Ces petites plantes paraſites ne furent que des plantes juſqu'au commencement du ſiècle où nous ſommes. *Leuwenhoeck* s'aviſa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne ſavons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous penſons que pour être réputé animal, il faut être doué de la ſenſation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du ſentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoiſie.

Nous n'avons pas oſé accorder cette dignité à la ſenſitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une eſpèce de petit jonc? eſt-ce parce qu'il revient de bouture? Mais cette propriété eſt commune à tous les arbres qui croiſſent au bord de l'eau, aux ſaules, aux peupliers, aux trembles &c. C'eſt cela même qui démontre que le polype eſt un végétal. Il eſt ſi léger qu'il change de place au moindre mouvement de la

goutte d'eau qui le porte. De-là on a conclu qu'il marchait. On pouvait ſuppoſer de même que les petites îles flottantes des marais de St Omer ſont des animaux, car elles changent ſouvent de place.

On a dit, ſes racines ſont des pieds, ſa tige eſt ſon corps, ſes branches ſont ſes bras; le tuyau qui compoſe ſa tige eſt percé en haut, c'eſt ſa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moëlle blanche, dont quelques animalcules preſqu'imperceptibles ſont très-avides; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le feſant courber, & mangent cette pâte légère; c'eſt le polype qui prend ces animaux avec ſon muſeau & qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'eſtomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous ſommes capables. Il nous a paru que cette production appelée *polype* reſſemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une aſperge. En vain nous avons oppoſé à nos yeux tous les raiſonnemens que nous avions lus autrefois; le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il eſt triſte de perdre une illuſion. Nous ſavons combien il ferait doux d'avoir un animal qui ſe reproduirait de lui-même & par bouture, & qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il ſerait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaiſe, à laquelle on a donné le plaiſant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'eſt une eſpèce de ſenſitive épineuſe dont les feuilles ſe replient. Les mouches ſont priſes dans ces feuilles & y périſſent

plus ſurement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos phyſiciens veut appeler animal cette plante, il ne tient qu'à lui ; il aura des partiſans.

Mais ſi vous voulez quelque choſe de plus extraordinaire, quelque choſe de plus digne de l'obſervation des philoſophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête, & auquel enſuite une tête revient garnie de tous les organes que poſſédait la première. Cette vérité, dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illuſion des polypes d'eau douce. Que devient ſon ſenſorium, ſa mémoire, ſon magaſin d'idées, ſon ame quand on lui a coupé la tête ? comment tout cela revient-il ? une ame qui renaît eſt un phénomène bien curieux ! non cela n'eſt pas plus étrange qu'une ame produite, une ame qui dort & qui ſe réveille, une ame détruite. (1)

POLYTHEISME.

LA pluralité des Dieux eſt le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs : mais qu'on me montre dans toutes leurs hiſtoires un ſeul fait, & dans tous leurs livres un ſeul mot, dont on

(1) *Phèdre* a dit : *Periculoſum eſt credere & non credere.* M. de *Voltaire* porte ici le doute trop loin. Il eſt difficile de ne pas regarder le polype comme un véritable animal, après avoir lu avec attention les belles expériences de M. *Tremblei.* Au reſte M. de *Voltaire* ne nie point les faits, mais ſeulement que les polypes ſoient des animaux ; & il croit que leur analogie plus forte avec les plantes doit les faire réléguer dans le règne végétal. Voilà ce qu'auraient dû obſerver ceux qui lui ont reproché cette opinion avec tant d'humeur, & qui avaient eux-mêmes beſoin d'indulgence pour des opinions bien moins excuſables.

puiſſe inférer qu'ils avaient pluſieurs Dieux ſuprêmes; & ſi on ne trouve ni ce fait ni ce mot, ſi au contraire tout eſt plein de monumens & de paſſages qui atteſtent un DIEU ſouverain, ſupérieur à tous les autres Dieux, avouons que nous avons jugé les anciens auſſi témérairement que nous jugeons ſouvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus*, *Jupiter*, eſt le maître des Dieux & des hommes. *Jovis omnia plena.* Et *St Paul* rend aux anciens ce témoignage; *In ipſo vivimus, movemur & ſumus, ut quidam veſtrorum poëtarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après cet aveu, oſerons-nous accuſer nos maîtres de n'avoir pas reconnu un DIEU ſuprême?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crète, ſi on en avait fait un Dieu; ſi les Egyptiens avaient douze grands Dieux, ou huit, du nombre deſquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la queſtion eſt uniquement ici de ſavoir ſi les Grecs & les Romains reconnaiſſaient un être céleſte, maître des autres êtres céleſtes. Ils le diſent ſans ceſſe, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philoſophe *Maxime* de Madaure à *St Auguſtin. Il y a un* DIEU *ſans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de ſemblable à lui; quel homme eſt aſſez ſtupide & aſſez groſſier pour en douter?* Ce païen du quatrième ſiècle dépoſe ainſi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des myſtères d'Egypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, & qui préſide à toutes les autres divinités; je trouverais *Mithra* chez les Perſes, *Brama* chez les Indiens; & peut-être je

ferais voir que toute nation policée admettait un Etre ſuprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus reſpectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un DIEU unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui ſont ici l'objet de mes recherches : ils eurent mille ſuperſtitions ; qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules ; on le ſait bien ; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes ; mais le fond de leur mythologie était très-raiſonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'eſt l'acte de religion le plus ſage & le plus utile. Quelle plus belle récompenſe pouvait-on leur donner ? & quelle plus belle eſpérance pouvait-on propoſer ? eſt-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous qui, éclairés par la vérité, avons ſaintement conſacré cet uſage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs & les Romains n'ont eu de héros & de demi-dieux : la différence eſt qu'ils accordaient l'apothéoſe aux actions les plus éclatantes, & nous aux vertus les plus modeſtes. Mais leurs héros diviniſés ne partageaient point le trône de *Zeus*, du *Demiourgos*, du maître éternel ; ils étaient admis dans ſa cour, ils jouiſſaient de ſes faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraiſonnable ? n'eſt-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleſte ? Rien n'eſt d'une morale plus ſalutaire, & la choſe n'eſt pas phyſiquement impoſſible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi ſe moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le fecond objet de nos reproches eſt la multitude des Dieux admis au gouvernement du monde ; c'eſt *Neptune* qui préfide à la mer, *Junon* à l'air, *Eole* aux vents, *Pluton* ou *Veſta* à la terre, *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces Dieux, auffi fauffes que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; paffons condamnation fur toutes leurs aventures dignes des Mille & une nuits, aventures qui jamais ne firent le fond de la religion grecque & romaine : en bonne foi, où fera la bêtife d'avoir adopté des êtres du fecond ordre, lefquels ont quelque pouvoir fur nous autres qui fommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaife philofophie, une mauvaife phyfique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'efprits céleftes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plupart de ces noms chez les Perfans ? plufieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions affignées ? Il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduifait *Tobie*. *Michaël* était l'ange particulier des Hébreux ; felon *Daniel* il combat l'ange des Perfes, il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Michaël*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait fon ange. La verfion des Septante dit, dans le Deutéronome, que le Seigneur fit le partage des nations fuivant le nombre des anges. S[t] *Paul*, dans les Actes des apôtres, parle à l'ange de la Macédoine. Ces efprits céleftes font fouvent appelés *Dieux* dans l'Ecriture, *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Theos*, *Deus*, *Dieu*, ne fignifie pas toujours le maître abfolu du ciel & de la terre ; il

ſignifie ſouvent être céleſte, être ſupérieur à l'homme, mais dépendant du ſouverain de la nature : il eſt même donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il eſt vrai, puiſqu'il eſt réel pour nous qu'il y a des ſubſtances céleſtes chargées du ſoin des hommes & des empires, les peuples qui ont admis cette vérité ſans révélation, ſont bien plus dignes d'eſtime que de mépris.

Ce n'eſt donc pas dans le polythéiſme qu'eſt le ridicule; c'eſt dans l'abus qu'on en fit, c'eſt dans les fables populaires, c'eſt dans la multitude de divinités impertinentes que chacun ſe forgeait à ſon gré.

La déeſſe des tetons, *Dea Rumilia;* la déeſſe de l'action du mariage, *Dea Pertunda;* le Dieu de la chaiſe percée, *Deus Stercutius;* le Dieu pet, *Deus crepitus*, ne ſont pas aſſurément bien vénérables. Ces puérilités, l'amuſement des vieilles & des enfans de Rome, ſervent ſeulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il eſt ſûr que *Deus Crepitus*, le Dieu pet, ne donnait pas la même idée que *Deus divûm & hominum ſator*, la ſource des Dieux & des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes rempliſſaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-ſérieuſe, très-ſévère. Les ſermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre ſans que le collége des Féciales l'eût déclarée juſte. Une veſtale, convaincue d'avoir violé ſon vœu de virginité, était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple auſtère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le ſénat ne raiſonnait point en imbécille, en adoptant le polythéiſme. L'on demande

demande comment ce ſénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des lois, pouvait ſouffrir tant d'extravagances dans le peuple, & autoriſer tant de fables chez les pontifes ? Il ne ſerait pas difficile de répondre à cette queſtion. Les ſages de tout temps ſe ſont ſervi des fous. On laiſſe volontiers au peuple ſes lupercales, ſes ſaturnales, pourvu qu'il obéiſſe ; on ne met point à la broche les poulets ſacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne ſoyons jamais ſurpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus inſenſées. Ces coutumes, ces fables exiſtaient avant que le gouvernement ſe fût formé ; on ne veut point abattre une ville immenſe & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment ſe peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philoſophie, tant de ſcience, & de l'autre tant de fanatiſme ? C'eſt que la ſcience, la philoſophie, n'étaient nées qu'un peu avant *Cicéron*, & que le fanatiſme occupait la place depuis des ſiècles. La politique dit alors à la philoſophie & au fanatiſme : Vivons tous trois enſemble comme nous pourrons.

POPE.

C'EST, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plupart sont généraux & du ressort de toutes les nations. On connaîtra bientôt en France son Essai sur la critique, par la traduction en vers qu'en a fait M. l'abbé du *Renel*.

Voici un morceau de son poëme de la Boucle de cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile pesante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle mal-sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, & du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin sans en savoir la cause,
N'ayant jamais pensé, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

La médiſante Envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée;
C'eſt l'Affectation, qui graſſeye en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant;
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie;
Et pleine de ſanté, ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & ſe pâme avec art.

L'Eſſai ſur l'homme de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les Caractériſtiques du lord *Shaftesbury;* & je ne ſais pourquoi M. *Pope* en fait uniquement honneur à M. de *Bolingbroke*, ſans dire un mot du célébre *Shaftesbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les temps & chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtème tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, & que dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe & les ſottiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encore à cette idée de *Platon*, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame ſont au nombre des chaînons néceſſaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens

que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames & à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans sa prose peu intelligible; & *Pope* parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il est.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux?* Quand un Français & un Anglais pensent de même, ils faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célébre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adressée, dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût & dans le style de M. de *Fénélon;* elle lui fut remise, dit-il, par *Ramsai* l'éditeur du Télémaque; *Ramsai* l'imitateur du Télémaque, comme *Boyer* l'était de *Corneille; Ramsai* l'écossais, qui voulait être de l'académie française; *Ramsai*, qui regrettait de n'être pas docteur de sorbonne. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable, & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son Essai sur l'homme. (1)

(1) Depuis l'impression de ce jugement sur *Pope*, l'Essai sur l'homme a été traduit par l'abbé du *Renel* & par M. de *Fontanes*. Il en existe aussi

POPULATION.

SECTION PREMIERE.

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année passée. Nous les tuâmes presque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en est-il pas ainsi à peu près des autres animaux, & surtout de l'espèce humaine ? La famine, la peste & la guerre, les deux sœurs venues de l'Arabie & de l'Amérique, détruisent les hommes dans un canton; on est tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'est un devoir sacré de peupler ce monde, & que tous les animaux sont forcés par le plaisir à remplir cette vue du grand *Demiourgos*.

Pourquoi ces peuplades sur la terre ? & à quoi bon former tant d'êtres destinés à se dévorer tous, & l'animal homme, qui semble né pour égorger son semblable d'un bout de la terre à l'autre ? On m'assure que je saurai un jour ce secret; je le souhaite en qualité de curieux.

Il est clair que nous devons peupler tant que nous pouvons : car que ferions-nous de notre matière séminale ? ou sa surabondance nous rendrait malades; ou

une traduction manuscrite de M. l'abbé de *Lille*. Ce poëme doit perdre de sa réputation à mesure que la philosophie fera des progrès ; il se borne à dire que l'homme n'est qu'une partie de l'ordre général du monde, & qu'ainsi nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'est, comme le système de *Leibnitz*, que le fatalisme un peu déguisé, & mis à la portée du grand nombre.

ſon émiſſion nous rendrait coupables. Et l'alternative eſt triſte.

Les ſages Arabes, voleurs du déſert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, ſtipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Eſpagne, ils impoſèrent un tribut de filles. Le pays de *Médée* paye les Turcs en filles. Les flibuſtiers firent venir des filles de Paris dans la petite île dont ils s'étaient emparés : & on conte que *Romulus*, dans un beau ſpectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jéricho juſqu'aux filles, & pourquoi ils diſent dans leurs pſeaumes qu'il ſera doux d'écraſer *les enfans à la mamelle*, ſans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, ſoit Tartares, ſoit Cannibales, ſoit Teutons ou Welches, ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux inſtinct, il ſemble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre eſpèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de ſept cents milliars en deux cents quatre-vingts ans, après l'aventure du déluge. Et ce n'eſt pourtant pas à la ſuite des Mille & une nuits qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui ſur notre globule environ neuf cents millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe ou lui ; & peut-être nous trompons-nous tous deux : mais c'eſt peu de choſe qu'un dixième ;

& dans toute l'arithmétique des hiſtoriens on ſe trompe bien davantage.

Je ſuis un peú ſurpris que notre arithméticien *Vallace*, qui pouſſe le nombre de nos concitoyens juſqu'à un milliar, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions.

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création; & comme nous avons dans notre occident près de quatre-vingts ſyſtèmes ſur cet événement, il eſt difficile de rencontrer juſte.

En ſecond lieu, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il eſt encore plus mal-aiſé de s'accorder avec eux.

Troiſièmement, pourquoi en neuf cents ſoixante-ſix annèes, le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'eſt de nos jours?

Pour ſauver cette abſurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre temps; que l'eſpèce était bien plus vigoureuſe; qu'on digérait mieux; que par conſéquent on était bien plus prolifique, & qu'on vivait plus long-temps. Que n'ajoutait-on que le ſoleil était plus chaud & la lune plus belle?

On nous allègue que du temps de *Céſar*, quoique les hommes commençaſſent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipèdes, mais qu'à préſent c'eſt un déſert. *Monteſquieu* qui a toujours exagéré & qui a tout ſacrifié à la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, oſe croire ou veut faire accroire dans ſes Lettres perſannes, que le monde

était trente fois plus peuplé du temps de *César* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au hasard est beaucoup trop fort : mais savez-vous quelle raison il en donne ? c'est qu'avant *César*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au temps de *Sémiramis*; & il exagère encore plus que *Montesquieu*, s'il est possible.

Ensuite se prévalant du goût qu'on a toujours attribué au St Esprit pour l'hyperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cents soixante mille hommes d'élite qui marchaient si fièrement sous les étendards du grand roi *Josaphat* ou *Jeozaphat*, roi de la province de Juda. Serrez, serrez M. *Vallace;* le St Esprit ne peut se tromper ; mais ses ayant cause & ses copistes ont mal calculé & mal chiffré. Toute votre Ecosse ne pourrait pas fournir onze cents soixante mille ames pour assister à vos prêches ; & le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecosse. Voyez encore une fois ce que dit *St Jérôme* de cette pauvre Terre-sainte dans laquelle il demeura si longtemps. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaphat*, pour payer, nourrir, habiller, armer onze cents soixante mille soldats d'élite !

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. *Vallace* revient de *Josaphat* à *César*, & conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'est dépeuplée visiblement. Voyez, dit-il, les Suisses; ils étaient, au rapport de *César*, au nombre de trois cents

ſoixante-huit mille, quand ils quittèrent ſagement leur pays pour aller chercher fortune à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partiſans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton de Berne, par un dénombrement exact, poſſède ſeul le nombre des habitans qui déſertèrent l'Helvétie entière du temps de *Céſar*. L'eſpèce humaine eſt donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre, bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raiſon eſt la prodigieuſe extirpation des forêts & le nombre des grandes villes bâties & accrues depuis huit cents ans, & le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà, je penſe, une réponſe préciſe à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres, où l'on néglige la vérité en faveur des ſaillies, & qui deviennent très-inutiles à force d'eſprit.

L'ami des hommes ſuppoſe que du temps de *Céſar* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Eſpagne; *Strabon* dit qu'elle a toujours été mal peuplée parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raiſon, & l'ami des hommes paraît ſe tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que ſont devenues ces multitudes prodigieuſes de Huns, d'Alains, d'Oſtrogoths, de Viſigoths, de Vandales, de Lombards, qui ſe répandirent comme des torrens ſur l'Europe au cinquième ſiècle.

Je me défie de ces multitudes; j'ofe foupçonner qu'il fuffifait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout au plus, pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain, gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques & par des moines. C'était affez que dix mille barbares euffent paffé le Danube, pour que dans chaque paroiffe on dît au prône qu'il y en avait plus que de fauterelles dans les plaies d'Egypte; que c'était un fléau de DIEU; qu'il fallait faire pénitence & donner fon argent aux couvens. La peur faififfait tous les habitans, ils fuyaient en foule. Voyez feulement quel effroi un loup jeta dans le Gévaudan en 1766.

Mandrin, fuivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il eft entré par une porte, on dit à l'autre, qu'il vient avec quatre mille combattans & du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille affaffins affamés, ramaffés de province en province, on lui en donnait cinq cents mille.

Les millions d'hommes qui fuivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'Egyptiens, & la Thèbe aux cent portes, *& quidquid Græcia mendax audet in hiftoria*, reffemblent affez aux cinq cents mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir fur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, foit; de-là je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que fous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, & que ces déferts affreux puffent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perse, l'Asie mineure, étaient très-peuplées; je le crois sans peine : & peut-être ne le sont-ils pas moins de nos jours, malgré la rage destructive des invasions & des guerres. Par-tout où la nature a mis des pâturages, le taureau se marie à la génisse, le bélier à la brebis, & l'homme à la femme.

Les déserts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jérusalem, de Cobi &c. ne furent jamais peuplés, ne le sont point & ne le seront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de sable & de cailloux.

Le terrain de la France est assez bon, & il est suffisamment couvert de consommateurs, puisqu'en tout genre il y a plus de postulans que de places; puisqu'il y a deux cents mille fainéans qui gueusent d'un bout du pays à l'autre, & qui soutiennent leur détestable vie aux dépens des riches; enfin, puisque la France nourrit près de quatre-vingt mille moines, dont aucun n'a fait servir ses mains à produire un épi de froment.

SECTION II.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

VOUS lisez dans le grand Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans lesquelles il n'y a pas un mot de vrai.

La France s'est accrue de plusieurs grandes provinces très-peuplées; & cependant ses habitans sont moins nombreux

d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions : & ses belles provinces que la nature semble avoir destinées à fournir des subsistances à toute l'Europe, sont incultes. (1)

1°. Comment des provinces très-peuplées étant incorporées à un royaume, ce royaume serait-il moins peuplé d'un cinquième? a-t-il été ravagé par la peste? S'il a perdu ce cinquième, le roi doit avoir perdu un cinquième de ses revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne est porté à près de trois cents quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres & demie le marc. Cette somme retourne aux citoyens par le payement des rentes & des dépenses, & ne peut encore y suffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ses habitans en hommes & en femmes, depuis l'acquisition de Strasbourg; quand il est prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population est augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités?

Les guerres, qui sont le plus horrible fléau du genre-humain, laissent en vie l'espèce femelle qui le répare. De-là vient que les bons pays sont toujours à peu près également peuplés.

Les émigrations des familles entières sont plus funestes. La révocation de l'édit de Nantes, & les

(1) Cette opinion s'est établie d'après d'anciens dénombremens vraisemblablement très-exagérés. Jamais la France n'a été mieux cultivée, & par conséquent plus peuplée que depuis la paix de 1763; mais on doit dire en même temps, qu'elle n'est peut-être pas encore parvenue à la moitié de la population & de la richesse que son sol peut lui promettre, & desquelles l'exécution du plan dont on a vu quelques essais en 1776, l'aurait fait approcher dans l'espace de trois ou quatre générations.

dragonades ont fait à la France une plaie cruelle : mais cette bleſſure eſt refermée ; & le Languedoc, qui eſt la province dont il eſt le plus ſorti de réformés, eſt aujourd'hui la province de France la plus peuplée, après l'Ile de France & la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France ſont incultes ? en vérité c'eſt ſe croire damné en paradis. Il ſuffit d'avoir des yeux pour être perſuadé du contraire. Mais ſans entrer ici dans un long détail, conſidérons Lyon, qui contient environ cent trente mille habitans, c'eſt-à-dire autant que Rome ; & non pas deux cents mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans ſon Apologie de la dragonade & de la ſaint Barthelemi. (*a*) Il n'y a point de ville où l'on faſſe meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, ſi ce n'eſt des campagnes voiſines. Ces campagnes ſont donc très-bien cultivées ; elles ſont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger eſt étonné de l'abondance qu'il y trouve, & d'être ſervi en vaiſſelle d'argent dans plus d'une maiſon.

Il y a des terrains indomptables, comme les landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuſe*. Ce n'eſt pas aſſurément la mauvaiſe adminiſtration qui a frappé de ſtérilité ces malheureux

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* ſans lui en faire honneur. *Pluche*, dans ſa Concorde (ou diſcorde) de la géographie, pag. 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cents mille à Lyon, deux cents mille à Lille, qui n'en a pas la moitié ; cent mille à Nantes, à Marſeille, à Toulouſe. Il vous débite ces menſonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon & qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'eſprit de la jeuneſſe de ces extravagances !

pays ; ils n'étaient pas meilleurs du temps des druides.

C'eſt un grand plaiſir de ſe plaindre & de cenſurer ; je l'avoue. Il eſt doux après avoir mangé d'un mouton de Préſalé, d'un veau de Rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gelinote ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté ; après avoir bu du vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan ; il eſt doux, dis-je, de plaindre dans une digeſtion un peu laborieuſe le ſort des campagnes qui ont fourni très-chèrement toutes ces délicateſſes. Voyagez, Meſſieurs, & vous verrez ſi vous ſerez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés, & mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne proteſtante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raiſon en eſt évidente ; il n'y a point dans ces pays-là de moines qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de choſes à faire, s'occupent à étudier & à propager. Ils font des enfans robuſtes, & leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis français & italiens.

Rome, au contraire, ſerait déſerte ſans les cardinaux, les ambaſſadeurs & les voyageurs. Elle ne ſerait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuſtre. On comptait, du temps des premiers céſars, des millions d'hommes dans ce territoire ſtérile, que les eſclaves & le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eſt d'ordinaire en raiſon de la bonté du ſol.

La victoire avait fertiliſé & peuplé cette terre ingrate. Une eſpèce de gouvernement la plus étrange, la plus

contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* sa première nature. Tout le pays est dépeuplé d'Orviète à Terracine. Rome, réduite à ses citoyens, ne serait pas à Londres comme un est à douze; & en fait d'argent & de commerce, elle ne serait pas aux villes d'Amsterdam & de Londres comme un est à mille.

Ce que Rome a perdu, non-seulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé presque partout depuis *Charlemagne.*

Je dis triplé & c'est beaucoup; car on ne propage point en progression géométrique. Tous les calculs qu'on a faits sur cette prétendue multiplication sont des chimères absurdes.

Si une famille d'hommes ou de singes multipliait en cette façon, la terre au bout de deux cents ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conserver & à restraindre les espèces. Elle ressemble aux parques qui filaient & coupaient toujours. Elle n'est occupée que de naissances & de destructions.

Si elle a donné à l'animal homme plus d'idées, plus de mémoire qu'aux autres; si elle l'a rendu capable de généraliser ses idées & de les combiner; si elle l'a avantagé du don de la parole, elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux insectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieue quarrée de bruyères, qu'il n'y a jamais eu d'hommes sur le globe.

Quand un pays possède un grand nombre de fainéans, soyez sûr qu'il est assez peuplé, puisque ces fainéans sont logés, nourris, vêtus, amusés, respectés, par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans, ſi toutes les places ſont priſes, on va travailler & mourir à S[t] Domingue, à la Martinique, à Philadelphie, à Boſton.

Le point principal n'eſt pas d'avoir du ſuperflu en hommes, mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il eſt poſſible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée, peuplée preſque par-tout d'un nombre plus que ſuffiſant d'habitans qui cultivent tous les arts; & tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos ſottiſes.

SECTION III.

Fragment ſur la population.

DANS une nouvelle hiſtoire de France on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France, du temps de *Philippe de Valois;* or, on entend par feu une famille, & l'auteur entend par le mot de *France*, ce royaume tel qu'il eſt aujourd'hui avec ſes annexes. Cela ferait, à quatre perſonnes par feu, trente-deux millions d'habitans; car on ne peut donner à un feu moins de quatre perſonnes l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux eſt fondé ſur un état de ſubſide impoſé en 1328. Cet état porte deux millions cinq cents mille feux dans les terres dépendantes de la couronne, qui n'étaient pas le tiers de ce que le royaume renferme aujourd'hui. Il aurait donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'auteur fût juſte. Ainſi, ſuivant la ſupputation de l'auteur, le nombre des feux de la France, telle qu'elle eſt, aurait monté

monté à ſept millions cinq cents mille. A quoi ajoutant probablement cinq cents mille feux pour les eccléſiaſtiques & pour les perſonnes non compriſes dans le dénombrement, on trouverait aiſément les huit millions de feux & au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois perſonnes ; mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, & dans celle que j'habite, je compte quatre perſonnes & demie par feu.

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſte, il faudra néceſſairement conclure que la France, telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait, du temps de *Philippe de Valois*, trente-ſix millions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait en 1753, ſur un relevé des tailles & autres impoſitions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cinq cents cinquante mille quatre cents quatre-vingt-neuf feux ; ce qui, à quatre & demi par feu, ne donnerait que quinze millions neuf cents ſoixante & dix-ſept mille deux cents habitans, à quoi il faudra ajouter ſept cents mille ames au moins que l'on ſuppoſe être dans Paris, dont le dénombrement a été fait ſuivant la capitation, & non pas ſuivant le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, ſoit qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle hiſtoire de France les feux à trois, à quatre, à cinq perſonnes, il eſt clair que le nombre des habitans eſt diminué de plus de la moitié depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait ; ainſi dans quatre cents ans, toutes choſes égales, le nombre des Français ſerait réduit au quart, & dans huit cents ans

au huitième ; ainsi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans ; & en suivant cette progression, dans neuf mille deux cents ans il ne restera qu'une seule personne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne seront sans doute pas mieux traitées que nous, & il faut espérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour consoler le genre-humain, c'est que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en est marqué dans l'acte d'inféodation, & cependant il s'est fait une émigration considérable dans ces terres à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente, comme on le croit ; il est très-probable qu'on se méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans ses domaines.

Au reste j'ai toujours pensé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, & surtout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier siècle. Si je me trompe, ce n'est que d'environ quatre millions, & c'est une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans sa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans ; il peut s'être trompé aisément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, assure que la Chine ne possède que

ſoixante & douze millions d'habitans ; mais par le dernier dénombrement rapporté par le père du *Halde*, on compte ces ſoixante & douze millions, ſans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-deſſous de vingt ans : ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons & dépeuplons la terre un peu au haſard ; tout le monde ſe conduit ainſi : nous ne ſommes guère faits pour avoir une notion exacte des choſes ; l'à peu près eſt notre guide, & ſouvent ce guide égare beaucoup.

C'eſt encore bien pis quand on veut avoir un calcul juſte. Nous allons voir des farces, & nous y rions ; mais rit-on moins dans ſon cabinet, quand on voit de graves auteurs ſupputer exactement combien il y avait d'hommes ſur la terre 285 ans après le déluge univerſel ? Il ſe trouve, ſelon le frère *Petau* jéſuite, que la famille de *Noé* avait produit un milliar deux cents vingt-quatre millions ſept cents dix-ſept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Petau* ne ſavait pas ce que c'eſt que de faire des enfans & de les élever ; comme il y va !

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que juſqu'à trois milliars trois cents trente millions, en trois cents quarante ans ; & ſelon *Whiſton*, environ trois cents ans après le déluge, il n'y avait que ſoixante-cinq mille cinq cents trente-ſix habitans.

Il eſt difficile d'accorder ces comptes, & de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui eſt inconciliable, & expliquer ce qui eſt inexplicable. Cette malheureuſe entrepriſe a dérangé

des cerveaux qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'Hiſtoire univerſelle d'Angleterre diſent „ qu'on eſt généralement d'accord qu'il y a à „ préſent environ quatre mille millions d'habitans ſur „ la terre. „ Vous remarquerez que ces meſſieurs, dans ce nombre de citoyens & de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui eſt bien contraire au relevé fait ſous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi, ſi au lieu de faire un roman ordinaire, je voulais me réjouir à ſupputer combien j'ai de frères ſur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais. Je verrais d'abord à peu près combien ce globule contient de lieues quarrées, habitées ſur la ſurface; je dirais : La ſurface du globe eſt de vingt-ſept millions de lieues quarrées ; ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déſerts, montagnes, & tout ce qui eſt inhabité ; ce calcul eſt très-modéré, & nous donne neuf millions de lieues quarrées à faire valoir.

La France & l'Allemagne comptent ſix cents perſonnes par lieue quarrée, l'Eſpagne cent ſoixante, la Ruſſie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille ; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cents millions de vos frères, ſoit baſanés, ſoit nègres, ſoit rouges, ſoit jaunes, ſoit barbus, ſoit imberbes. Il n'eſt pas à croire que la terre ait en effet un ſi grand nombre d'habitans; & ſi l'on continue à

faire des eunuques, à multiplier les moines, & à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez si vous aurez les quatre mille millions que les auteurs anglais de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement; & puis,. qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

SECTION IV.

De la population de l'Amérique.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique y a pu mettre aussi des hommes; mais ce système nu & simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-temps auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandre, vers l'an 1460, pour chercher ce monde inconnu, & qu'il poussa jusqu'au détroit de Magellan, dont il laissa des cartes incognito;

mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il fallait abſolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaiſſeaux de *Salomon* au Mexique, & c'eſt de-là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois, & on cita ſur cette anecdote un livre d'*Ariſtote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux & celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jéſuite n'a pas manqué de ſuivre une ſi belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Aſie en uſaient autrefois ainſi, donc ils ſont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danſe beaucoup en Languedoc, que les Hurons danſent auſſi dans leurs réjouiſſances, & qu'ainſi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible hiſtoire univerſelle prétendent que tous les Américains ſont une colonie de Tartares. Ils aſſurent que c'eſt l'opinion la plus généralement reçue parmi les ſavans; mais ils ne diſent pas que ce ſoit parmi les ſavans qui penſent. Selon eux, quelque deſcendant de *Noé* n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla viſiter le Canada, ſoit en équipant des flottes, ſoit en marchant par plaiſir au milieu des glaces, ſoit par

quelque langue de terre qui ne s'eſt pas retrouvée juſqu'à nos jours. On ſe mit enſuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des animaux féroces dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les *Chriſtophes Colombs* de Kamshatka les avaient amenés en Canada pour leur divertiſſement, & avaient eu la précaution de prendre tous les individus de ces eſpèces qui ne ſe trouvent plus dans notre continent.

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonais.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens, car *Mango-Capak* eſt le premier inca du Pérou. *Mango* reſſemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de-là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi;* or en changeant *cu* en *ca*, on trouve *Canadi*, d'où le Canada a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng: & d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs qu'ils ont

envoyé autrefois des flottes en Amérique, ſans jamais conſerver avec leurs colonies la moindre correſpondance.

A l'égard des Japonais, comme ils ſont les plus voiſins de l'Amérique, dont ils ne ſont guère éloignés que de douze cents lieues, ils y ont ſans doute été autrefois; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on oſe écrire de nos jours. Que répondre à ces ſyſtèmes & à tant d'autres? rien.

POSSEDÉS.

De tous ceux qui ſe vantent d'avoir des liaiſons avec le diable, il n'y a que les poſſédés à qui on n'a jamais rien de bon à répliquer. Qu'un homme vous diſe: Je ſuis poſſédé, il faut l'en croire ſur ſa parole. Ceux-là ne ſont point obligés de faire des choſes bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'eſt que pour ſurabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le diable au corps? Chacun ſent ce qu'il ſent. Il y a eu autrefois tout plein de poſſédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'aviſent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre poſſédé qui ſe contente de quelques convulſions, & qui ne fait de mal à perſonne, on n'eſt pas en droit de lui en faire. Si vous diſputez contre lui, vous aurez infailliblement le deſſous; il vous dira: Le diable eſt entré hier chez moi ſous une telle forme; j'ai depuis ce temps-là une colique ſurnaturelle, que tous les apothicaires du monde ne peuvent ſoulager.

Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser, ou de l'abandonner au diable.

C'eſt grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni poſſédés, ni magiciens, ni aſtrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle reſſource étaient il y a cent ans tous ces myſtères. Toute la nobleſſe vivait alors dans ſes châteaux. Les ſoirs d'hiver ſont longs, on ſerait mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merluſine* au château de Luſignan. Le grand-veneur, homme ſec & noir, chaſſait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait ſon ſorcier ou ſa ſorcière; chaque prince avait ſon aſtrologue; toutes les dames ſe feſaient dire leur bonne aventure; les poſſédés couraient les champs; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait: tout cela était un ſujet de converſations inépuiſables, qui tenait les eſprits en haleine. A préſent on joue inſipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.

POSTE.

AUTREFOIS ſi vous aviez un ami à Conſtantinople & un autre à Moſcou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, ſans qu'ils ſortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous converſez familièrement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poſte un ſachet de

l'apothicaire *Arnoud* contre l'apoplexie, & il eſt reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a beſoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg & l'autre à Smyrne, la poſte fait votre affaire.

Votre maîtreſſe eſt-elle à Bordeaux, & vous devant Prague avec votre régiment, elle vous aſſure régulièrement de ſa tendreſſe; vous ſavez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin la poſte eſt le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les abſens deviennent par elle préſens; elle eſt la conſolation de la vie.

La France, où cette belle invention fut renouvelée dans nos temps barbares, a rendu ce ſervice à toute l'Europe. Auſſi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait; & jamais le miniſtère qui a eu le département des poſtes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu beſoin de ſavoir ce qu'elles contenaient. Il n'en eſt pas ainſi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres, en paſſant par cinq ou ſix dominations différentes, étaient lues cinq ou ſix fois, & qu'à la fin le cachet était ſi rompu, qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs*, ſecrétaire d'Etat en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ſes bureaux; il diſait que c'était violer la foi publique, qu'il n'eſt pas permis de s'emparer d'un ſecret qui ne nous eſt pas confié, qu'il eſt ſouvent plus criminel de prendre à un homme ſes penſées que ſon argent, que cette trahiſon eſt d'autant plus malhonnête qu'on peut la faire ſans riſque, & ſans en pouvoir être convaincu.

Pour dérouter l'empreſſement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ſes dépêches en chiffres; mais la partie en caractères ordinaires ſervait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *ſténographie.*

On oppoſa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très-fautif & très-vain On ne réuſſit qu'à faire accroire à des gens peu inſtruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, & on n'eut que le plaiſir de leur donner des inquiétudes. Telle eſt la loi des probabilités que dans un chiffre bien fait il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la ſyllabe dont il eſt repréſentatif.

Le nombre des haſards augmente avec la combinaiſon de ces numéros; & le déchiffrement devient totalement impoſſible quand le chiffre eſt fait avec un peu d'art.

Ceux qui ſe vantent de déchiffrer une lettre ſans être inſtruits des affaires qu'on y traite, & ſans avoir des ſecours préliminaires, ſont de plus grands charlatans que ceux qui ſe vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point appriſe.

Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la poſte une tragédie en grand papier & en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos obſervations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphyſique en attendant le ſecond, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la diſcrétion requiſe, & qu'il y a même des pays où ils riſqueraient de faire connaître au miniſtère qu'ils ſont de mauvais poëtes & de mauvais métaphyſiciens.

POURQUOI. (LES)

POURQUOI ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire ?

Il est clair que si une nation, qui habite entre les Alpes, les Pyrenées & la mer, avait employé à l'amélioration & à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, & la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne, l'Etat aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? pourquoi préférer une guerre que l'Europe regardait comme injuste, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable & l'utile ?

Pourquoi *Louis XIV*, qui avait tant de goût pour les grands monumens, pour les fondations, pour les beaux-arts, perdit-il huit cents millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers & sa maison passer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amsterdam, à soulever contre lui presque toute l'Europe ? que n'aurait-il point fait avec ses huit cents millions ?

Pourquoi, lorsqu'il réforma la jurisprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié ? tant d'anciens usages fondés sur les décrétales & sur le droit canon, devaient-ils subsister encore ? Etait-il nécessaire que dans tant de causes qu'on appelle *ecclésiastiques*, & qui au fond sont civiles, on appelât à son évêque, de son évêque au métropolitain, du métropolitain au primat, du primat à Rome *ad apostolos*, comme si les apôtres

avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier reſſort ?

Pourquoi, lorſque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'amuſa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuſes, & à dreſſer dans Rome une pyramide dont les inſcriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome ? pyramide qu'il fit démolir bientôt après. Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la ſimonie, par laquelle tout évêque des Gaules & tout abbé paye à la chambre apoſtolique italienne la moitié de ſon revenu ?

Pourquoi le même monarque, bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odeſcalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'Orange, ſe contenta-t-il de faire ſoutenir quatre propoſitions dans ſes univerſités, & ſe refuſa-t-il aux vœux de toute la magiſtrature qui ſollicitait une rupture éternelle avec la cour romaine ?

Pourquoi, en feſant des lois, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaume ſous une loi uniforme, & laiſſa-t-on ſubſiſter cent quarante coutumes ; cent quarante quatre meſures différentes ?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre ; de ſorte que les marchandiſes de Normandie, tranſportées par terre en Bretagne, payent des droits comme ſi elles venaient d'Angleterre ?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le blé recueilli en Champagne, ſans une permiſſion expreſſe, comme on obtient à Rome pour trois jules la permiſſion de lire des livres défendus ?

Pourquoi laiſſait-on ſi long-temps la France ſouillée de l'opprobre de la vénalité ? Il ſemblait réſervé à

Louis XV d'abolir cet uſage, d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète une maiſon de campagne, & de faire payer des épices à un plaideur comme on fait payer des billets de comédie à la porte ?

Pourquoi inſtituer dans un royaume les charges & dignités (1) de

Conſeillers du roi.... Inſpecteurs des boiſſons,
Inſpecteurs des boucheries,
Greffiers des inventaires,
Contrôleurs des amendes,
Inſpecteurs des cochons,
Perequateurs des tailles,
Mouleurs de bois à brûler,
Aides à mouleurs,
Empileurs de bois,
Déchargeurs de bois neuf,
Contrôleurs des bois de charpente,
Marqueurs de bois de charpente,
Meſureurs de charbon,
Cribleurs de grains,
Inſpecteurs des veaux,
Contrôleurs de volaille,
Jaugeurs de tonneaux,
Eſſayeurs d'eaux-de-vie,
Eſſayeurs de bière,

(1) Le contrôleur-général *Ponchartrain*, depuis chancelier, eſt un des miniſtres qui ont le plus employé ce moyen d'obtenir des ſecours momentanés ; c'eſt lui qui diſait : La providence veille ſur ce royaume ; *à peine le roi a-t-il créé une charge, que Dieu crée ſur le champ un ſot pour l'acheter.*

Rouleurs de tonneaux,
Débardeurs de foin,
Planchéieurs débacleurs,
Auneurs de toiles,
Infpecteurs des perruques?

Ces offices, qui font fans doute la profpérité & la fplendeur d'un empire, formaient des communautés nombreufes qui avaient chacune leurs fyndics. Tout cela fut fupprimé en 1719, mais pour faire place à d'autres de pareille efpèce dans la fuite des temps.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le fafte & tout le luxe de la grandeur, que de les foutenir miférablement par des moyens fi bas & fi honteux?

Pourquoi un royaume réduit fouvent aux extrémités & à quelque aviliffement, s'eft-il pourtant foutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écrafer? c'eft que la nation eft active & induftrieufe. Elle reffemble aux abeilles; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi prefque tous les papes & tous les évêques, au feizième fiècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obftinèrent-ils à profcrire le mariage des prêtres, tandis que l'Eglife grecque a continué d'ordonner que fes curés euffent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne diftingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de fectes? Les Egyptiens n'étaient point appelés *Ifiaques*, *Ofiriaques;* les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cybéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, & ne s'intitulèrent

jamais *Jupitériens.* Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne;* il n'y eut pas un village du Latium qu'on appelât *Saturnien :* au contraire, les difciples du Dieu de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appelant *oints* comme lui, déclarèrent, dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & fe firent pendant plus de quatorze cents ans la guerre entr'eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatiftes*, de *huffites*, de *papiftes*, de *luthériens*, de *calviniftes.* Et même en dernier lieu, les janféniftes & les moliniftes n'ont point eu de mortification plus cuifante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéifme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'ufage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & fous les yeux du fage duc de *Montaufier*, & de l'éloquent *Boffuet* évêque de Meaux, & du favant *Huet* évêque d'Avranches ? C'eft là que vous trouvez ces fublimes impiétés, ces vers admirables contre la Providence & contre l'immortalité de l'ame, qui paffent de bouche en bouche à tous les fiècles à venir.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poffe reverti.
Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Tangere enim ac tangi nifi corpus nulla poteft res.
Le corps feul peut toucher & gouverner le corps.

Nec bene pro meritis capitur nec tangitur irâ. (*Deus.*)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantùm

Tantùm relligio potuit ſuadere malorum.
C'eſt la religion qui produit tous les maux.

Deſipere eſt mortale æterno jungere & unà.
Conſentire putare & fungi munera poſſe.
Il faut être inſenſé pour oſer joindre enſemble
Ce qui dure à jamais & ce qui doit périr.

Nil igitur mors eſt, ad nos, nil pertinet hilum.
Ceſſer d'être n'eſt rien ; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem eſſe animam fateare neceſſe eſt.
Non, il n'eſt point d'enfer, & notre ame eſt mortelle.

Inde acheruſia fit ſtultorum denique vita.
Les vieux fous ſont en proie aux ſuperſtitions.

& cent autres vers qui ſont le charme de toutes les nations ; productions immortelles d'un eſprit qui ſe crut mortel.

Non-ſeulement on vous vend ces vers latins dans la rue S[t] Jacques & ſur le quai des Auguſtins ; mais vous achetez hardiment les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine; traductions ornées de notes ſavantes qui éclairciſſent la doctrine du matérialiſme, qui raſſemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient ſi elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un préſident à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'hiſtoire du ſage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philoſophe welche oſe-t-il imprimer, en ſon propre & privé nom, que ſi les

hommes étaient nés ſans doigts ils n'auraient jamais pu travailler en tapiſſerie, auſſitôt un autre welche, revêtu pour ſon argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les ſpectacles ſont-ils anathématiſés par certaines gens qui ſe diſent du premier ordre de l'Etat, tandis que les ſpectacles ſont néceſſaires à tous les ordres de l'Etat, tandis qu'ils ſont payés par le ſouverain de l'Etat, qu'ils contribuent à la gloire de l'Etat, & que les lois de l'Etat les maintiennent avec autant de ſplendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'aviliſſement, à l'oppreſſion, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; & qu'au contraire on reſpecte, on ménage, on courtiſe l'homme inutile & ſouvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'eſt riche que de leur miſère ?

Pourquoi pendant tant de ſiècles, parmi tant d'hommes qui font croître le blé dont nous ſommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enſeigne que le blé doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'aſſertions impertinentes, tant de fauſſes comparaiſons, tant d'opinions ridicules ?

Pourquoi les fruits de la terre étant ſi néceſſaires pour la conſervation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent abſolument ?

Pourquoi la terre eſt-elle couverte de poiſons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique ?

Pourquoi n'eſt-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'inſectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de ſecrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des déſirs & des penſées ; & pourquoi ces êtres-là ſe perſécuteront-ils toujours les uns les autres?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon*?

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent de la pluie, & ſont toujours arides?

Pourquoi & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil, ſi on n'a point d'ame; & comment ces rêves ſont-ils toujours ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une?

Pourquoi les aſtres circulent-ils d'Occident en Orient plutôt qu'au contraire?

Pourquoi exiſtons-nous? pourquoi y a-t-il quelque choſe?

PREJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur père & leur mère; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés; ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects: vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous apercevez que cet homme eſt un charlatan pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice; vous mépriſez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez

cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux , & que *Vénus* fut amoureuſe d'*Adonis ;* vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés , afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui, du temps du ſyſtème de *Laſs*, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés des ſens.

N'EST-CE pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours , lors même que nous voyons très-bien , & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende , *vous êtes belle , je vous aime ;* il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit , *je vous hais , vous êtes laide :* mais vous voyez un miroir uni , il eſt démontré que vous vous trompez , c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux pieds de diamètre ; il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que DIEU ait mis la vérité dans vos oreilles , & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, & vous verrez que DIEU ne vous a pas trompé , & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés physiques.

Le soleil se lève, la lune aussi, la terre est immobile; ce sont-là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui; que les anguilles guérissent la paralysie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. *Fabius Pictor* raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche fut violée, qu'elle accoucha de *Romulus* & de *Rémus*, qu'ils furent nourris par une louve &c. Le peuple romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce temps-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortît de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger: le préjugé s'établit.

Un moine écrit que *Clovis* étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire

chrétien s'il en réchappait ; mais eſt-il naturel qu'on s'adreſſe à un dieu étranger dans une telle occaſion ? n'eſt-ce pas alors que la religion dans laquelle on eſt né agit le plus puiſſamment ? Quel eſt le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adreſſera pas plutôt à la Ste Vierge qu'à *Mahomet* ? On ajoute qu'un pigeon apporta la ſainte ampoule dans ſon bec pour oindre *Clovis*, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les hiſtoriettes de ce genre. Ceux qui connaiſſent la nature humaine ſavent bien que l'uſurpateur *Clovis* & l'uſurpateur *Rolon* ou *Rol* ſe firent chrétiens pour gouverner plus ſurement des chrétiens, comme les uſurpateurs turcs ſe firent muſulmans pour gouverner plus ſurement les muſulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que *Cérès* préſide aux blés, ou que *Viſnou* & *Xaca* ſe ſont fait hommes pluſieurs fois, ou que *Sammonocodom* eſt venu couper une forêt, ou qu'*Odin* vous attend dans ſa ſalle vers le Jutland, ou que *Mahomet* ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel ; enfin ſi votre précepteur vient enſuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voiſins & ſurtout vos voiſines crient à l'impie, & vous effraient ; votre derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du cadi, & ce cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, & qu'il croit que les ſots

obéiſſent mieux que les autres : & cela durera juſqu'à ce que vos voiſins & le derviche & le cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, & que la perſécution eſt abominable.

PRESBYTERIENS.

LA religion anglicane ne règne qu'en Angleterre & en Irlande ; le presbytérianiſme eſt la religion dominante en Ecoſſe. Ce presbytérianiſme n'eſt autre choſe que le calviniſme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il ſubſiſte à Genève. Comme les prêtres de cette ſecte ne reçoivent de leurs égliſes que des gages très-médiocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon :* les presbytériens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal à ce fier & gueux raiſonneur. Ils traitèrent *Charles II* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre ;* car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell* qui les avait trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre roi quatre ſermons par jour : ils lui défendaient de jouer ; ils le mettaient en pénitence ; ſi bien que *Charles* ſe laſſa bientôt d'être roi de ces pédans, & s'échappa de leurs mains comme un écolier ſe ſauve du collége.

Devant un jeune & vif bachelier français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le ſoir chantant avec les dames, un théologien anglican eſt un *Caton ;*

mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaſte chapeau, un long manteau pardeſſus un habit court ; prêche du nez, & donne le nom de *proſtituée de Babylone* à toutes les égliſes où quelques eccléſiaſtiques ſont aſſez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir, & pour les appeler *monſeigneur*, *votre grandeur*, & *votre éminence*. Ces meſſieurs, qui ont auſſi quelques égliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſévères à la mode en ce pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il eſt défendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir ; ce qui eſt le double de la ſévérité des égliſes catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche ; les cartes même y ſont ſi expreſſément défendues, qu'il n'y a que les perſonnes de qualité, & ce qu'on appelle *les honnêtes gens*, qui jouent ce jour-là : le reſte de la nation va au ſermon, au cabaret, & chez des filles de joie.

Quoique la ſecte épiſcopale & la presbytérienne ſoient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y ſont bien venues, & vivent aſſez bien enſemble, pendant que la plupart de leurs prédicans ſe déteſtent réciproquement, avec preſqu'autant de cordialité qu'un janſéniſte damne un jéſuite.

Entrez dans la bourſe de Londres, cette place plus reſpectable que bien des cours, dans laquelle s'aſſemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le juif, le mahométan & le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la

même religion, & ne donnent le nom d'*infidelles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien ſe fie à l'anabaptiſte, & l'anglican reçoit la promeſſe du quaker. Au ſortir de ces pacifiques & libres aſſemblées, les uns vont à la ſynagogue, les autres vont boire; celui-ci va ſe faire baptiſer dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au St Eſprit; celui-là fait couper le prépuce de ſon fils, & fait marmoter ſur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point; les autres vont dans leur égliſe attendre l'inſpiration de DIEU, leur chapeau ſur la tête: & tous ſont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, ſon deſpotiſme ſerait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge: mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuſes.

PRÉTENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un ſeul prince qui ne s'intitule *ſouverain* d'un pays poſſédé par ſon voiſin. Cette manie politique eſt inconnue dans le reſte du monde; jamais le roi de Boutan ne s'eſt dit *empereur de la Chine;* jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte.*

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes; deux clefs en ſautoir les mettaient viſiblement en poſſeſſion du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout ſur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent; & les filets de *St Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes* &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence; cependant, leurs prétentions se sont renouvelées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin résista d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au lieu de s'adresser au grand portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête, parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France; elle n'était pas possible, parce que ces diffidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus poſſible; puiſque le grand-turc l'avait reconnu roi dans le temps que Rome ne le reconnaiſſait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaiſſeaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc ſon allié.

6°. Qu'il recevrait, couché ſur le ventre tout de ſon long, l'abſolution de monſieur le légat ſelon la forme ordinaire; c'eſt-à-dire, qu'il ſerait fuſtigé par monſieur le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jéſuites chaſſés de ſon royaume par le parlement, pour l'aſſaſſinat commis ſur ſa perſonne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets pluſieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer pluſieurs. Il obtint ſurtout, avec bien de la peine, qu'il ne ſerait fouetté que par procureur, & de la propre main d'*Aldobrandin.*

Vous me direz que ſa ſainteté était forcée à exiger des conditions ſi extravagantes, par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un ſoldat poltron, que ſon colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de ſa tiare; que c'était un ſi grand plaiſir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me répliquerez que ſi un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions; s'il voulait donner

le fouet au roi de France, au roi d'Efpagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chaffé les revérends pères jéfuites, il rifquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'effuyer des humiliations beaucoup plus grandes; qu'il faut facrifier fes prétentions à fon utilité; qu'on doit céder au temps; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il eft victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raifon.

Prétentions de l'Empire, tirées de Glafey & de Schweder.

Sur Rome (nulle.) *Charles-Quint* même après avoir pris Rome ne réclama point le droit de domaine utile.

Sur le patrimoine de *St Pierre*, depuis Viterbe jufqu'à Civita-Caftellana, terres de la comteffe *Mathilde*, mais cédées folemnellement par *Rodolphe* de *Hasbourg*.

Sur Parme & Plaifance, domaine fuprême, comme partie de la Lombardie, envahies par *Jules II*, données par *Paul III* à fon bâtard *Farnèfe* : hommage toujours fait depuis ce temps au pape; fuzeraineté toujours réclamée par les feigneurs de Lombardie. Le droit de fuzeraineté entièrement rendu à l'empereur aux traités de Cambrai, de Londres, à la paix de 1737.

Sur la Tofcane, droit de fuzeraineté exercé par *Charles-Quint*; Etat de l'Empire appartenant aujourd'hui au frère de l'empereur.

Sur la république de Luques, érigée en duché par *Louis de Bavière* en 1328; fes fénateurs déclarés depuis vicaires de l'Empire par *Charles IV*. L'empereur *Charles VI*, dans la guerre de 1701, y exerça pourtant

fon droit de fouveraineté, en lui fefant payer beaucoup d'argent.

Sur le duché de Milan, cédé par l'empereur *Vencefllas* à *Galeas Vifconti*, mais regardé comme un fief de l'Empire.

Sur le duché de la Mirandole, réuni à la maifon d'Autriche en 1711 par *Jofeph I.*

Sur le duché de Mantoue, érigé en duché par *Charles-Quint ;* réuni de même en 1708.

Sur Guaftalla, Novellaria, Bozzolo, Caftiglione, auffi fiefs de l'Empire, détachés du duché de Mantoue.

Sur tout le Montferrat, dont le duc de Savoie reçut l'inveftiture à Vienne en 1708.

Sur le Piémont, dont l'empereur *Sigifmond* donna l'inveftiture au duc de Savoie *Amédée VIII.*

Sur le comté d'Afti, donné par *Charles-Quint* à la maifon de Savoie : les ducs de Savoie toujours vicaires en Italie depuis l'empereur *Sigifmond.*

Sur Gènes, autrefois du domaine des rois lombards : *Fréderic Barberouffe* lui donna en fief le rivage, depuis Monaco jufqu'à Porta-Venere ; elle eft libre fous *Charles-Quint* en 1529 ; mais l'acte porte : *In civitate noftrâ Genuâ, & falvis romani imperii juribus.*

Sur les fiefs de Langues, dont les ducs de Savoie ont le domaine direct.

Sur Padoue, Vicence, & Vérone, droits devenus caducs.

Sur Naples & Sicile, droits plus caducs encore. Prefque tous les Etats d'Italie font ou ont été vaffaux de l'Empire.

Sur la Poméranie & le Mecklembourg, dont *Fréderic Barberouffe* donna les fiefs.

Sur le Danemarck, autrefois fief de l'Empire : *Othon I* en donna l'inveſtiture.

Sur la Pologne, pour les terres auprès de la Viſtule.

Sur la Bohème & la Siléſie, unies à l'Empire par *Charles IV* en 1355.

Sur la Pruſſe, du temps de *Henri VII* : le grand-maître de Pruſſe reconnu membre de l'Empire en 1500.

Sur la Livonie, du temps des chevaliers de l'épée.

Sur la Hongrie, dès le temps de *Henri II.*

Sur la Lorraine, par le traité de 1542 : reconnue Etat de l'Empire, payant taxe pour la guerre du Turc.

Sur le duché de Bar, juſqu'à l'an 1311 que *Philippe-le-Bel* vainqueur ſe fit prêter hommage.

Sur le duché de Bourgogne, en vertu des droits de *Marie de Bourgogne.*

Sur le royaume d'Arles & la Bourgogne transjurane, que *Conrad le ſalique* poſſéda du chef de ſa femme.

Sur le Dauphiné, comme partie du royaume d'Arles; l'empereur *Charles IV* s'étant fait couronner à Arles en 1365, & ayant créé le dauphin de France ſon vicaire.

Sur la Provence, comme membre du royaume d'Arles dont *Charles d'Anjou* fit hommage à l'Empire.

Sur la principauté d'Orange, comme arrière-fief de l'Empire.

Sur Avignon, par la même raiſon.

Sur la Sardaigne, que *Fréderic II* erigea en royaume.

Sur la Suiſſe, comme membre des royaumes d'Arles & de Bourgogne.

Sur la Dalmatie, dont une grande partie appartient aujourd'hui entièrement aux Vénitiens, & l'autre à la Hongrie.

PRETRES.

LES prêtres sont dans un Etat à peu près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens, faits pour enseigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de JESUS : *Rendez à César ce qui est à César.* — *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* — *Mon royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du sacerdoce, qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre DIEU & les hommes, & un péché continuel contre le St Esprit.

Depuis *Calcas* qui assassina la fille d'*Agamemnon*, jusqu'à *Grégoire XII* & *Sixte V*, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand *Henri IV* du royaume de France, la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'est pas domination; exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si *Hippocrate* avait ordonné à ses malades de prendre de l'ellébore sous peine d'être pendus, *Hippocrate* aurait été plus fou & plus barbare que *Phalaris*, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit: Adorez DIEU, soyez juste, indulgent, compatissant,

c'est

c'eſt alors un très-bon médecin. Quand il dit: Croyez-moi, ou vous ſerez brûlé; c'eſt un aſſaſſin.

Le magiſtrat doit ſoutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la conſidération au précepteur de ſes enfans & empêcher qu'il n'en abuſe. *L'accord du ſacerdoce & de l'empire* eſt le ſyſtème le plus monſtrueux; car dès qu'on cherche cet accord, on ſuppoſe néceſſairement la diviſion; il faut dire, *la protection donnée par l'empire au ſacerdoce.*

Mais dans les pays où le ſacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où *Melchiſédech* était prêtre & roi, comme dans le Japon où le daïri a été ſi long-temps empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les ſucceſſeurs de *Melchiſédech* & des daïri ont été dépoſſédés.

Les Turcs ſont ſages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque; mais ils ne permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le ſultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permiſſion de ne pas obſerver le ramadam, & celle d'épouſer leurs couſines ou leurs nièces; ils ne ſont point jugés par des imans que le shérif délègue; ils ne payent point la première année de leur revenu au shérif. Que de choſes à dire ſur tout cela! Lecteur, c'eſt à vous de les dire vous-même.

PRETRES DES PAÏENS.

DOM *Navarette*, dans une de ses lettres à dom *Juan d'Autriche*, rapporte ce discours du dalaï-lama à son conseil privé.

„ Mes vénérables frères, vous & moi nous savons „ très-bien que je ne suis pas immortel; mais il est „ bon que les peuples le croient. Les Tartares du „ grand & du petit Thibet sont un peuple de col „ roide & de lumières courtes, qui ont besoin d'un „ joug pesant & de grosses erreurs. Persuadez-leur „ bien mon immortalité dont la gloire réjaillit sur „ vous, & qui vous procure honneurs & richesses.

„ Quand le temps viendra où les Tartares seront „ plus éclairés, on pourra leur avouer alors que les „ grands-lamas ne sont point immortels, mais que „ leurs prédécesseurs l'ont été; & que ce qui était „ nécessaire pour la fondation de ce divin édifice, ne „ l'est plus quand l'édifice est affermi sur un fonde- „ ment inébranlable.

„ J'ai eu d'abord quelque peine à faire distribuer „ aux vassaux de mon empire, les agrémens de ma „ chaise percée, proprement enchâssés dans des cris- „ taux ornés de cuivre doré; mais ces monumens „ ont été reçus avec tant de respect, qu'il a fallu „ continuer cet usage, lequel après tout ne répugne „ en rien aux bonnes mœurs, & qui fait entrer beau- „ coup d'argent dans notre tresor sacré.

„ Si jamais quelque raisonneur impie persuade au „ peuple que notre derrière n'est pas aussi divin que

» notre tête ; si on se révolte contre nos reliques, vous
» en soutiendrez la valeur autant que vous le pourrez.
» Et si vous êtes forcés enfin d'abandonner la sainteté
» de notre cul, vous conserverez toujours dans l'esprit
» des raisonneurs, le profond respect qu'on doit à notre
» cervelle, ainsi que dans un traité avec les Mongulés,
» nous avons cédé une mauvaise province pour être
» possesseurs paisibles des autres.

» Tant que nos Tartares du grand & du petit
» Thibet ne sauront ni lire ni écrire ; tant qu'ils seront
» grossiers & dévots, vous pourrez prendre hardiment
» leur argent, coucher avec leurs femmes & avec
» leurs filles, & les menacer de la colère du dieu *Fo*
» s'ils osent se plaindre.

» Lorsque le temps de raisonner séra arrivé (car
» enfin il faut bien qu'un jour les hommes raisonnent)
» vous prendrez alors une conduite toute opposée, &
» vous direz le contraire de ce que vos prédécesseurs
» ont dit ; car vous devez changer de bride à mesure
» que les chevaux deviennent plus difficiles à gou-
» verner. Il faudra que votre extérieur soit plus grave,
» vos intrigues plus mystérieuses, vos secrets mieux
» gardés, vos sophismes plus éblouissans, votre poli-
» tique plus fine. Vous êtes alors les pilotes d'un
» vaisseau qui fait eau de tous côtés. Ayez sous vous
» des subalternes qui soient continuellement occupés
» à pomper, à calfater, à boucher tous les trous.
» Vous voguerez avec plus de peine ; mais enfin vous
» voguerez, & vous jetterez dans l'eau ou dans le feu,
» selon qu'il conviendra le mieux, tous ceux qui
» voudront examiner si vous avez bien radoubé le
» vaisseau.

„ Si les incrédules ſont ou le prince des Kalkas, „ ou le conteish des Calmouks, ou un prince de „ Caſan, ou tel autre grand ſeigneur qui ait malheu- „ reuſement trop d'eſprit, gardez-vous bien de prendre „ querelle avec eux. Reſpectez-les, dites-leur toujours „ que vous eſpérez qu'ils rentreront dans la bonne „ voie. Mais pour les ſimples citoyens, ne les épargnez „ jamais ; plus ils ſeront gens de bien, plus vous „ devrez travailler à les exterminer; car ce ſont les „ gens d'honneur qui ſont les plus dangereux pour „ vous.

„ Vous aurez la ſimplicité de la colombe, la pru- „ dence du ſerpent, & la griffe du lion, ſelon les lieux „ & ſelon les temps. „

Le dalaï-lama avait à peine prononcé ces paroles, que la terre trembla, les éclairs coururent d'un pôle à l'autre, le tonnerre gronda, une voix céleſte ſe fit entendre : ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND-LAMA.

Tous les petits lamas ſoutinrent que la voix avait dit : *Adorez* DIEU *& le grand-lama*. On le crut long-temps dans le royaume du Thibet; & maintenant on ne le croit plus.

PRIERES.

NOUS ne connaiſſons aucune religion ſans prières; les Juifs même en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique juſqu'au temps où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs ſynagogues, ce qui n'arriva que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs déſirs & dans leurs craintes, invoquèrent le ſecours d'une divinité. Des

philoſophes, plus reſpectueux envers l'Etre ſuprême, & moins condeſcendans à la faibleſſe humaine, ne voulurent pour toute prière que la réſignation. C'eſt en effet tout ce qui ſemble convenir entre la créature & le Créateur. Mais la philoſophie n'eſt pas faite pour gouverner le monde; elle s'élève trop au-deſſus du vulgaire; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce ſerait propoſer aux marchandes de poiſſons frais d'étudier les ſections coniques.

Parmi les philoſophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la ſubſtance des idées de ce *Maxime*.

L'Eternel a ſes deſſeins de toute éternité. Si la prière eſt d'accord avec ſes volontés immuables, il eſt très-inutile de lui demander ce qu'il a réſolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a réſolu, c'eſt le prier d'être faible, léger, inconſtant; c'eſt croire qu'il ſoit tel; c'eſt ſe moquer de lui. Ou vous lui demandez une choſe juſte; en ce cas il la doit, & elle ſe fera ſans qu'on l'en prie; c'eſt même ſe défier de lui que lui faire inſtance : ou la choſe eſt injuſte, & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez : ſi digne, il le ſait mieux que vous; ſi indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérte pas.

En un mot, nous ne feſons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un ſultan qu'on peut irriter & apaiſer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU : les ſages ſe réſignent & lui obéiſſent.

Prions avec le peuple, & résignons-nous avec les sages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de plusieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un temps immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par sa conformité avec notre prière enseignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraison juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots : „ O DIEU ! que votre nom soit magnifié & „ sanctifié ; faites régner votre règne ; que la rédemp- „ tion fleurisse, & que le Messie vienne prompte- „ ment ! „

Ce Kadish, qu'on récite en chaldéen, a fait croire qu'il était aussi ancien que la captivité ; & que ce fut alors qu'ils commencèrent à espérer un Messie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les temps de leurs calamités.

Ce mot de Messie qui se trouve dans cette ancienne prière, a fourni beaucoup de disputes sur l'histoire de ce peuple. Si cette prière est du temps de la transmigration à Babylone, il est clair qu'alors les Juifs d'evaient souhaiter & attendre un libérateur. Mais doù vient que dans des temps plus funestes encore, après la destruction de Jérusalem par *Titus*, ni *Josephe* ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un Messie ? Il y a des obscurités dans l'histoire de tous les peuples ; mais celle des Juifs est un chaos perpétuel. Il est triste pour les gens qui veulent s'instruire, que les Chaldéens & les Egyptiens aient perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conservé les leurs.

PRIOR (DE) ; DU POEME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.

ON n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV*, avant que le baron *Bolingbroke* vînt la ſigner ; on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnaie ; car le cardinal *Dubois* envoya notre *Deſtouches* à Londres, & il ne paſſa pas plus pour poëte parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement un garçon cabaretier que le comte de *Dorſet*, bon poëte lui-même & un peu ivrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne, de même que milord *Aila* trouva ſon garçon jardinier liſant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un bon géomètre, (1) & *Dorſet* fit un très-agréable poëte du cabaretier.

C'eſt de *Prior* qu'eſt l'*Hiſtoire de l'ame* : cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti & ſi mal connu. L'ame eſt d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans ; & de-là elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté ; enſuite

(1) Ce géomètre s'appelait *Stone*. Il a donné ſur le calcul intégral un ouvrage aſſez médiocre, mais qui pour le temps où il a été fait, prouvait des connaiſſances fort étendues. Au reſte, il eſt preſque ſans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'inſtruire aient montré de grands talens, quoique les efforts dont ils ont eu beſoin pour s'élever au-deſſus de leur éducation, ſuppoſent de la ſagacité & une grande force de tête. Cette obſervation ſuffit pour détruire l'opinion exagérée de *Rouſſeau* ſur l'éducation négative.

elle monte au cœur, & là elle produit les ſentimens de l'amour & de l'héroïſme : elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut, & dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient; c'eſt la ſéve d'un vieil arbre qui s'évapore & qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long : toute plaiſanterie doit être courte, & même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme ſur la fameuſe bataille d'Hochſtet. Cela ne vaut pas ſon *Hiſtoire de l'ame;* il n'y a de bon que cette apoſtrophe à *Boileau:*

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paſſé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze cents vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eſt vanité.* On en pourrait faire quinze mille ſur ce ſujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte, le miniſtère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur, *Prior* n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti ; après quoi il mourut en philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête anglais.

Je voudrais donner auſſi quelques idées des poëſies de milord *Roſcomon*, de milord *Dorſet ;* mais je ſens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpèce de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangères, je note imparfaitement leur muſique, mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Poëme d'Hudibras.

Il y a un poëme anglais, difficile à faire connaître aux étrangers ; il s'appelle Hudibras. C'eſt un ouvrage tout comique, & cependant le ſujet eſt la guerre civile du temps de *Cromwell.* Ce qui a fait verſer tant de ſang & tant de larmes a produit un poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre *Satire Ménippée.* Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Céſar* & de *Pompée*, & ſur les proſcriptions d'*Octave* & d'*Antoine.* Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries? c'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des ſeize mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les diſputes théologiques & l'enthouſiaſme des puritains en Angleterre étaient très-ſuſceptibles de railleries; & ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaiſant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* feſait répandre du ſang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ſerait pas moins convenable au ſujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auſſi gai, auſſi plaiſant, auſſi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir

dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être un composé de la *Satire Ménippée* & de Dom Quichotte ; il a sur eux l'avantage des vers, il a celui de l'esprit : la *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très-médiocre ; mais à force d'esprit l'auteur d'Hudibras a trouvé le secret d'être fort au-dessous de dom *Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'esprit : aussi Dom Quichotte est lu de toutes les nations, & Hudibras n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme si extraordinaire s'appelait *Butler :* il était contemporain de *Milton*, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaisant, & que le poëme de *Milton* était fort triste. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II* en ridicule, & toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges & des diables du Paradis perdu : mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant *Butler*, que la cour céleste ne traita le sérieux *Milton ;* & tous deux moururent de faim, ou à peu près.

Le héros du poëme de *Butler* n'était pas un personnage feint, comme le dom *Quichotte* de *Michel Cervantes :* c'était un chevalier baronnet très-réel, qui avait été un des enthousiastes de *Cromwell*, & un de ses colonels. Il s'appelait sir *Samuel Luke*. Pour faire connaître l'esprit de ce poëme unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on

veut traduire ; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'Hudibras, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les faints
Dans l'Angleterre étaient aux prifes,
Qu'on fe battait pour des églifes,
Auffi fort que pour des catins;
Lorfqu'anglicans & puritains
Fefaient une fi rude guerre,
Et qu'au fortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiffe en chaire;
Que par-tout, fans favoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Lès gens d'armes couvraient la terre;
Alors monfieur le chevalier,
Long-temps oifif ainfi qu'Achile,
Tout rempli d'une fainte bile,
Suivi de fon grand écuyer,
S'échappa de fon poulailler,
Avec fon fabre & l'évangile,
Et s'avifa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'efprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainfi qu'à la guerre cruelle;
Grand fur les bancs, grand fur la felle,

Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,
Il paſſa chez quelques ſavans,
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe:
Cet inſtrument s'appelle un *ſot.*
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout à coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraie Egliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente,
Qui promet les céleſtes biens

Par le gibet & par la corde,
Et damne ſans miſéricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens;
Secte qui toujours détruiſante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samſon de ſa main puiſſante
Briſa le temple philiſtin;
Mais il périt par ſa vengeance,
Et lui-même il s'enſevelit,
Ecraſé ſous la chute immenſe
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes mouſtaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le deſtin de la république.
Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chute du parlement;
L'Etat entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius,
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,
Tout juſte à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur,

Et ſouvent dans la même bière,
Par juſtice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets & du jambon :
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps ſa manière ;
Sachant que ſi la talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu béniſſe ſon voyage,
Ses argumens & ſon parti,
Sa barbe rouſſe & ſon courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage, ſerait encore très-plaiſant : mais il ſe donnerait bien de garde de traduire Hudibras. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célébres ! On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, parce que tout y eſt alluſion à des faits ignorés : il en eſt de même d'Hudibras. La plupart des railleries de ce livre tombent ſur la théologie & les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire. La

plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie ; & un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

Du doyen Swift.

VOILA pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre, & de se moquer de tout, comme lui ; mais *Rabelais* n'était pas au-dessus de son siècle, & *Swift* est fort au-dessus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon, dans son extravagant & inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de *Rabelais*, & méprise le livre ; on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

M. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presqu'inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose ; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays.

Dans ce pays qui paraît ſi étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, ſe ſoit moqué, dans ſon *Conte du tonneau*, du catholiciſme, du luthéraniſme & du calviniſme : il dit pour ſes raiſons qu'il n'a pas touché au chriſtianiſme. Il prétend avoir reſpecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient ſi longues qu'elles allaient juſqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* eſt une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiſcernables qu'un père légua à ſes trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne & la mahométane. C'eſt encore une imitation de l'hiſtoire de *Méro* & d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de Rome, & *Enégu* celle de Genève. Ce ſont deux ſœurs qui prétendent à la ſucceſſion du royaume de leur père. *Méro* règne la première. *Fontenelle* la repréſente comme une ſorcière qui eſcamotait le pain, & qui feſait des conjurations avec des cadavres. C'eſt-là préciſement le milord *Pierre* de *Swift*, qui préſente un morceau de pain à ſes deux frères, & qui leur dit : *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même milord *Pierre*, dans *Swift*, joue en tout le rôle que *Méro* joue dans *Fontenelle*.

Ainſi preſque tout eſt imitation. L'idée des Lettres perſanes eſt priſe de celle de l'Eſpion turc. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioſte* a imité le *Boiardo*. Les eſprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de ſon dom *Quichotte*, mais *Roland* eſt-il autre choſe qu'un fou ? Il ſerait difficile de décider ſi la chevalerie errante eſt plus tournée en

ridicule

ridicule par les peintures groteſques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioſte*. *Métaſtaſe* a pris la plupart de ſes opéra dans nos tragédies françaiſes. Pluſieurs auteurs anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS.

L'USAGE, qui prévaut preſque toujours contre la raiſon, a voulu qu'on appelât privilégiés les délits des eccléſiaſtiques & des moines contre l'ordre civil, ce qui eſt pourtant très-commun; & qu'on nommât délits communs ceux qui ne regardent que la diſcipline eccléſiaſtique; cas dont la police civile ne s'embarraſſe pas, & qui ſont abandonnés à la hiérarchie ſacerdotale.

L'Egliſe n'ayant de juriſdiction que celle que les ſouverains lui ont accordée, & les juges de l'Egliſe n'étant ainſi que des juges privilégiés par le ſouverain, on devrait appeler cas privilégiés ceux qui ſont de leur compétence, & délits communs ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canoniſtes, qui ſont très-rarement exacts dans leurs expreſſions, ſurtout lorſqu'il s'agit de la juriſdiction royale, ayant regardé un prêtre nommé official, comme étant de droit le ſeul juge des clercs, ils ont qualifié de privilége ce qui appartient de droit commun aux tribunaux

laïques; & les ordonnances des rois ont adopté cette expreffion en France.

S'il faut fe conformer à cet ufage, le juge d'églife connaît feul du délit commun; mais il ne connaît des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci fe rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y eft que l'affeffeur du juge d'églife. Tous les deux font affiftés de leur greffier; chacun rédige féparément, mais en préfence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préfide interroge feul l'accufé; & fi le juge royal a des queftions à lui faire, il doit requérir le juge d'églife de les propofer. L'inftruction conjointe étant achevée, chaque juge rend féparément fon jugement.

Cette procédure eft hériffée de formalités, & elle entraîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admifes dans la jurifprudence criminelle. Les juges d'églife, qui n'ont pas fait une étude des lois & des formalités, n'inftruifent guère de procédures criminelles fans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent fa punition s'il eft coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi précife qui ait déterminé quels font les cas privilégiés. Un malheureux gémit fouvent une année entière dans les cachots avant de favoir quels feront fes juges.

Les prêtres & les moines font dans l'Etat & fujets de l'Etat. Il eft bien étrange que lorfqu'ils ont troublé la fociété, ils ne foient pas jugés comme les autres citoyens, par les feuls officiers du fouverain.

Chez les Juifs, les grands-prêtres même n'avaient point ce privilége, que nos lois ont accordé à de

ſimples habitués de paroiſſe. *Salomon* dépoſa le grand-pontife *Abiathar*, ſans le renvoyer à la ſynagogue pour lui faire ſon procès. (*a*) JESUS-CHRIST, accuſé devant un juge ſéculier & païen, ne récuſa pas ſa juriſdiction. S[t] *Paul*, traduit au tribunal de *Félix* & de *Feſtus*, ne le déclina point.

L'empereur *Conſtantin* accorda d'abord ce privilége aux évêques. *Honorius* & *Théodoſe le jeune* l'étendirent à tous les clercs, & *Juſtinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le conſeiller d'Etat *Puſſort* & le préſident de *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, & de rendre aux juges royaux le droit de juger ſeuls les clercs accuſés de cas privilégiés; mais cet avis raiſonnable fut combattu par le premier préſident de *Lamoignon*, & par l'avocat-général *Talon* : & une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi du 26 avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accuſé de crime de lèſe-majeſté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques & évêques du royaume, accuſés du crime de lèſe-majeſté, ſoient inſtruits & jugés par les juges eccléſiaſtiques, comme il eſt ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux uſages du royaume, n'a été enregiſtrée dans aucun parlement, & ne ſerait pas ſuivie. Nos livres rapportent pluſieurs arrêts qui ont décrété de priſe de corps, dépoſé, confiſqué les biens, & condamné à l'amende & à

(*a*) III liv. des Rois, ch. II, v. 26 & 27.

(*b*) Procès-verbal de l'ordonnance, pag. 43 & 44.

d'autres peines, des cardinaux, des archevêques, & des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes, par arrêt du 25 juin 1455.

Contre *Jean de la Balue*, cardinal & évêque d'Angers, par arrêt du 29 juillet 1469.

Contre *Jean Hébert*, évêque de Conſtance, en 1480.

Contre *Louis de Rochechouart*, évêque de Nantes, en 1481.

Contre *Géofroi de Pompadour*, évêque de Périgueux, & *George d'Amboiſe*, évêque de Montauban, en 1488.

Contre *Géofroi Dintiville*, évêque d'Auxerre, en 1531.

Contre *Bernard Lordat*, évêque de Pamiers, en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, le 19 mars 1569.

Contre *Géofroi de la Martonie*, évêque d'Amiens, le 9 juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard*, archevêque d'Aix, le 26 janvier 1596.

Contre *Guillaume Roſe*, évêque de Senlis, le 5 ſeptembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, le 17 novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de priſe de corps le cardinal de *Bouillon*, & fit ſaiſir ſes biens par arrêt du 20 juin 1710.

Le cardinal de *Mailly*, archevêque de Rheims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix eccléſiaſtique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le ſieur *Languet*, évêque de Soiſſons, ayant ſoutenu qu'il ne pouvait être jugé par la juſtice du roi, même pour crime de lèſe-majeſté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de ſacremens, le ſimple préſidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à ſix mille francs d'amende pour avoir refuſé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764, l'archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende; & ſon mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens. La maxime que les eccléſiaſtiques ſont entièrement ſoumis à la juſtice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expreſſe qui l'ordonne; mais l'opinion de tous les juriſconſultes, le cri unanime de la nation, & le bien de l'Etat, ſont une loi.

PROPHETES.

LE prophète *Jurieu* fut ſifflé, les prophètes des Cévènes furent pendus ou roués; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les prophètes anabaptiſtes furent condamnés à divers ſupplices; le prophète *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il eſt permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes juifs, on verra que leur deſtinée n'a pas été moins malheureuſe; le plus

grand de leurs prophètes, *St Jean-Baptiste*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut assassiné; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo* qui fut envoyé à Béthel, à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureusement mangé un morceau de pain, fut mangé à son tour par un lion, & on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion & son âne. *Jonas* fut avalé par un poisson; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours & trois nuits; mais c'est toujours passer soixante & douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'est pas un grand malheur, à la vérité; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hippogriffe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab*; le diable s'étant présenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commission, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure céleste. Il est vrai que pour récompense, il ne reçut qu'un énorme soufflet de la main du prophète *Sédékia*; il est vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours: mais enfin il est désagréable pour un homme inspiré, d'être souffleté & fouré dans un cu de basse-fosse.

On croit que le roi *Amasias* fit arracher les dents au prophète *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'est

pas qu'on ne puiſſe abſolument parler ſans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes : mais il faut prononcer diſtinctement une prophétie; & un prophète édenté n'eſt pas écouté avec le reſpect qu'on lui doit.

Baruch eſſuya bien des perſécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de ſon eſclavage. On ne ſait ſi *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut ſcié en deux.

Pour *Iſaïe*, il paſſe pour conſtant qu'il fut ſcié par ordre de *Manaſſé* roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eſt un méchant métier que celui de prophète. Pour un ſeul qui, comme *Elie*, va ſe promener de planètes en planètes dans un beau carroſſe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs; il y en a cent qui vont à pied, & qui ſont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reſſemblent aſſez à *Homère*, qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les ſept villes qui ſe diſputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais penſé. On a fait ſouvent le même honneur aux prophètes. Je ne diſconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens inſtruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à ſon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philoſophe de nos jours, qui voulait percer un trou juſqu'aux antipodes, & enduire les malades de poix réſine. (*)

Les Juifs exaltèrent ſi bien leur ame, qu'ils virent très-clairement toutes les choſes futures : mais il eſt difficile de deviner au juſte ſi par Jéruſalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle; ſi Babylone ſignifie Londres ou Paris; ſi quand ils parlent d'un

(*) Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, vol. de *Facéties*.

grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne; ſi du vin rouge ſignifie du ſang; ſi un manteau rouge ſignifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes eſt l'effort de l'eſprit humain.

Il y a encore une grande difficulté à l'égard des prophètes juifs; c'eſt que pluſieurs d'entr'eux étaient hérétiques ſamaritains. *Ozée* était de la tribu d'Iſſacar, territoire ſamaritain; *Elie* & *Elizée* eux-mêmes en étaient : mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. On ſait aſſez que l'eſprit ſouffle où il veut, & que la grâce tombe ſur le ſol le plus aride comme ſur le plus fertile.

PROPHETIES.

SECTION PREMIERE.

Ce mot, dans ſon acception ordinaire, ſignifie prédiction de l'avenir. C'eſt en ce ſens que Jesus (*a*) diſait à ſes diſciples : Il eſt néceſſaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de *Moïſe*, dans les prophètes & dans les pſeaumes, ſoit accompli. Alors, ajoute l'évangéliſte, il leur ouvrit l'eſprit afin qu'ils compriſſent les Ecritures.

On ſentira la néceſſité indiſpenſable d'avoir l'eſprit ouvert pour comprendre les prophéties, ſi l'on fait attention que les Juifs, qui en étaient les dépoſitaires, n'ont jamais pu reconnaître Jesus pour le meſſie, & qu'il y a dix-huit ſiècles que nos théologiens diſputent

(*a*) *Luc*, chap. XXIV, v. 44 & 45.

avec eux pour fixer le fens de quelques-unes qu'ils tâchent d'appliquer à JESUS. Telles font celle de *Jacob:* (*b*) Le fceptre ne fera point ôté de *Juda*, & le chef de fa cuiffe, jufqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne. Celle de *Moïfe :* (*c*) Le Seigneur votre DIEU vous fufcitera un prophète comme moi, de votre nation & d'entre vos frères; c'eft lui que vous écouterez. Celle d'*Ifaïe :* (*d*) Voici qu'une vierge concevra & enfantera un fils qui fera nommé *Emmanuel*. Celle de *Daniel :* (*e*) Soixante & dix femaines ont été abrégées en faveur de votre peuple, &c. Notre objet n'eft point d'entrer ici dans ce détail théologique.

Obfervons feulement qu'il eft dit dans les Actes des apôtres, (*f*) qu'en donnant un fucceffeur à *Juda*, & dans d'autres occafions, ils fe propofaient expreffément d'accomplir les prophéties; mais les apôtres même en citaient quelquefois qui ne fe trouvent point dans l'écriture des Juifs; telle eft celle-ci alléguée par *St Matthieu :* (*g*) JESUS vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : Il fera appelée Nazaréen.

St Jude, dans fon épître, cite auffi une prophétie du livre d'*Hénoc* qui eft apocryphe; & l'auteur de l'ouvrage imparfait fur *St Matthieu*, parlant de l'étoile vue en Orient par les mages, s'exprime en ces termes : On m'a raconté, dit-il, fur le témoignage de je ne fais quelle écriture, qui n'eft pas à la vérité authentique, mais qui réjouit la foi bien loin de la détruire, qu'il y a aux bords de l'Océan oriental, une nation qui

(*b*) Genèfe, ch. XLIX, v. 10.
(*c*) Deutér. ch. XVIII, v. 15.
(*d*) C. VII, v. 14.
(*e*) C. IX, v. 24.
(*f*) C. I, v, 16, & c. XIII, v. 47.
(*g*) C. 2, v. 23.

poſſédait un livre qui porte le nom de Seth, & dans lequel il eſt parlé de l'étoile qui devait apparaître aux mages, & des préſens que les mages devaient offrir au fils de DIEU. Cette nation, inſtruite par ce livre, choiſit douze perſonnes des plus religieuſes d'entr'elles, & les chargea du ſoin d'obſerver quand l'étoile apparaîtrait. Lorſque quelqu'un d'eux venait à mourir, on lui ſubſtituait un de ſes fils ou de ſes proches. Ils s'appelaient mages dans leur langue, parce qu'ils ſervaient DIEU dans le ſilence & à voix baſſe.

Ces mages allaient donc tous les ans, après la récolte des blés, ſur une montagne qui eſt dans leur pays, qu'ils nomment le mont de la victoire, & qui eſt très-agréable, à cauſe des fontaines qui l'arroſent & des arbres qui le couvrent. Il y a auſſi un antre creuſé dans le roc, & c'eſt là qu'après s'être lavés & purifiés, ils offraient des ſacrifices & priaient DIEU en ſilence pendant trois jours.

Ils n'avaient point diſcontinué cette pieuſe pratique depuis un grand nombre de générations, lorſqu'enfin l'heureuſe étoile vint deſcendre ſur leur montagne. On voyait en elle la figure d'un petit enfant, ſur lequel il y avait celle d'une croix. Elle leur parla, & leur dit d'aller en Judée. Ils partirent à l'inſtant, l'étoile marchant toujours devant eux, & ils furent deux années en chemin.

Cette prophétie du livre de *Seth* reſſemble à celle de *Zorodaſcht* ou *Zoroaſtre*, excepté que la figure que l'on devait voir dans l'étoile était celle d'une jeune fille vierge; auſſi *Zoroaſtre* ne dit pas qu'elle aurait une croix ſur elle. Cette prophétie, citée dans l'évangile de

l'enfance, (*h*) eſt rapportée ainſi par *Abulpharage* : (*i*) *Zoroaſtre* le maître des Maguſéens inſtruiſit les Perſes de la manifeſtation future de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & leur commanda de lui offrir des préſens lorſqu'il ſerait né. Il les avertit que dans les derniers temps une vierge concevrait ſans l'opération d'aucun homme; & que lorſqu'elle mettrait au monde ſon fils, il apparaîtrait une étoile qui luirait en plein jour, au milieu de laquelle ils verraient la figure d'une jeune fille vierge. Ce ſera vous, mes enfans, ajouta *Zoroaſtre*, qui l'apercevrez avant toutes les nations. Lors donc que vous verrez paraître cette étoile, allez où elle vous conduira. Adorez cet enfant naiſſant; offrez-lui vos préſens : car c'eſt le Verbe qui a créé le ciel.

L'accompliſſement de cette prophétie eſt rapporté dans l'Hiſtoire naturelle de *Pline;* (*k*) mais outre que l'apparition de l'étoile aurait précédé la naiſſance de JESUS d'environ quarante ans, ce paſſage ſemble fort ſuſpect aux ſavans; & ce ne ferait pas le premier ni le ſeul qui aurait été interpolé en faveur du chriſtianiſme. En voici le précis. „ Il parut à Rome, pendant ſept „ jours, une comète ſi brillante, qu'à peine en „ pouvait-on ſupporter la vue; on apercevait au milieu „ d'elle un dieu ſous la forme humaine; on la prit pour „ l'ame de *Jules-Céſar* qui venait de mourir; & on „ l'adora dans un temple particulier. „

M. *Aſſeman*, dans ſa Bibliothèque orientale, (*l*) parle auſſi d'un livre de *Salomon*, métropolitain de Baſſora, intitulé l'Abeille, dans lequel y a un chapitre ſur cette prédiction de *Zoroaſtre*. *Hornius*, qui ne doutait

(*h*) Art. 7.
(*i*) Dinaſt. pag. 82.
(*k*) Liv. II, chap. 25.
(*l*) Tom. 3, I part. pag. 316.

pas de ſon authenticité, a prétendu que *Zoroaſtre* était *Balaam*, & cela vraiſemblablement parce qu'*Origène*, dans ſon premier livre contre *Celſe*, dit (*m*) que les mages avaient ſans doute les prophéties de *Balaam*, dont on trouve ces paroles dans les Nombres : (*n*) Une étoile ſe levera de *Jacob* & un homme ſortira d'Iſraël. Mais *Balaam* n'était pas plus juif que *Zoroaſtre*, puiſqu'il dit lui-même qu'il était venu d'Aram, des montagnes d'Orient. (*o*)

D'ailleurs *St Paul* parle expreſſément à *Tite* (*p*) d'un prophète crétois; & *St Clément d'Alexandrie* (*q*) reconnaît que comme DIEU voulant ſauver les Juifs leur donna des prophètes, il ſuſcita de même les plus excellens hommes d'entre les Grecs, ceux qui étaient les plus propres à recevoir ſes grâces; il les ſépara des hommes du vulgaire, afin d'être les prophètes des Grecs & de les inſtruire dans leur propre langue. *Platon*, dit-il encore, (*r*) n'a-t-il pas prédit en quelque manière l'économie ſalutaire, lorſque dans ſon ſecond livre de la République, il a imité cette parole de l'Ecriture : (*s*) Défeſons-nous du juſte, car il nous incommode, & s'eſt exprimé en ces termes : Le juſte ſera battu de verges; il ſera tourmenté; on lui crevera les yeux; & après avoir ſouffert toutes ſortes de maux, il ſera enfin crucifié.

St Clément aurait pu ajouter que ſi l'on ne creva pas les yeux à JESUS, malgré cette prophétie de *Platon*, on ne lui briſa pas non plus les os, quoiqu'il ſoit dit

(*m*) Chap. XII.
(*n*) Chap. XXIV, v. 17.
(*o*) Nombres, c. XXIII, v. 7.
(*p*) Chap. I, v. 12.
(*q*) Stromat. l. VI, pag. 638.
(*r*) Stromat. l. V, pag. 601.
(*s*) La Sageſſe, c. II, v. 12.

dans un pseaume : (*t*) Pendant qu'on brise mes os, mes ennemis qui me persécutent, m'accablent par leurs reproches. Au contraire, *S*[t] *Jean* (*u*) dit positivement que les soldats rompirent les jambes aux deux autres qui étaient crucifiés avec lui ; mais qu'ils ne rompirent point celles de JESUS, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : (*x*) Vous ne briserez aucun de ses os.

Cette Ecriture, citée par *S*[t] *Jean*, s'entendait à la lettre de l'agneau pascal que devaient manger les Israëlites, mais *Jean-Baptiste* ayant appelé (*y*) JESUS l'agneau de DIEU, non-seulement on lui en fit depuis l'application ; mais on prétendit même que sa mort avait été prédite par *Confucius*. *Spizeli* cite l'Histoire de la Chine par *Martini*, dans laquelle il est rapporté que l'an 39 du règne de *Kingi*, des chasseurs tuèrent hors des portes de la ville un animal rare, que les Chinois appellent Kilin, c'est-à-dire agneau de Dieu. A cette nouvelle *Confucius* frappa sa poitrine, jeta de profonds soupirs, & s'écria plus d'une fois : Kilin, qui est-ce qui a dit que vous étiez venu ? Il ajouta : Ma doctrine tend à sa fin, elle ne sera plus d'aucun usage dès que vous paraîtrez.

On trouve encore une autre prophétie du même *Confucius* dans son second livre, laquelle on applique également à JESUS, quoiqu'il n'y soit pas désigné sous le nom d'agneau de Dieu. La voici : On ne doit pas craindre que lorsque le Saint, l'attendu des nations sera venu, on ne rende pas à sa vertu tout l'honneur

(*t*) Ps. 41, v. 14.
(*u*) Chap. XIX, v. 36.
(*x*) Exod. c. XII, v. 46 ; & N. c. IX, v. 12.
(*y*) *Jean*, c. I, 29 & 36.

qui lui est dû. Ses œuvres seront conformes aux lois du ciel & de la terre.

Ces prophéties contradictoires prises dans les livres des Juifs semblent excuser leur obstination, & peuvent rendre raison de l'embarras de nos théologiens dans leur controverse avec eux. De plus, celles que nous venons de rapporter des autres peuples, prouvent que l'auteur des Nombres, les apôtres & les pères reconnaissent des prophètes chez toutes les nations. C'est ce que prétendent aussi les Arabes, (z) qui comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde jusqu'à *Mahomet*, & croient que chacun d'eux a été envoyé à une nation particulière.

Nous parlerons des prophétesses à l'article *Sibylles*.

SECTION II.

IL est encore des prophètes, nous en avions deux à bicètre en 1723; l'un & l'autre se disaient *Elie*. On les fouetta, & il n'en fut plus question.

Avant les prophètes des Cévènes qui tiraient des coups de fusil derrière les haies au nom du Seigneur en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'Accomplissement des prophéties. Mais que la Hollande n'en soit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appelée Mer, de la généralité d'Orléans. Cependant il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appela à la prophétie.

(z) Hist. des Arabes, c. XX, par *Abraham Echellensis*.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypse, que le pape était la bête; (*a*) qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *papa*; que par conséquent son règne allait finir; que les Juifs rentreraient dans Jérusalem; qu'ils domineraient sur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechrist; puis JESUS assis sur une nuée jugerait les vivans & les morts.

Jurieu prophétise expressément (*b*) que le temps de la grande révolution & de la chute entière du papisme *tombera justement sur l'an* 1689, *que j'estime*, dit-il, *être le temps de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressusciteront en ce temps-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siècle*, *ou au commencement de l'autre*, *& le reste de l'empire antichrétien s'abolira par-tout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689, comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est fallu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue; mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, & *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothèque bleue avec *Nostradamus*.

(*a*) Tom. I, pag. 187.

(*b*) Tom. II, pag. 133 & 134.

On n'avait pas alors pour un ſeul prophète. Un presbytérien anglais, qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que diſait *Jurieu* ſur les ſept phioles & les ſept trompettes de l'Apocalypſe, ſur le règne de mille ans, ſur la converſion des Juifs, & même ſur l'antechriſt. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Cocceïus*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius*, grands prophètes précédens, & de la prophéteſſe *Chriſtine.* Les deux champions ſe bornèrent à écrire; on eſpérait qu'ils ſe donneraient des ſoufflets, comme *Sédékia* en appliqua un à *Michée*, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit divin a paſſé de ma main ſur ta joue.* Mot à mot, *Comment l'eſprit a-t-il paſſé de toi à moi?* Le public n'eut pas cette ſatisfaction, & c'eſt bien dommage.

SECTION III.

IL n'appartient qu'à l'Egliſe infaillible de fixer le véritable ſens des prophéties; car les Juifs ont toujours ſoutenu avec leur opiniâtreté ordinaire, qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST; & les pères de l'Egliſe ne pouvaient diſputer contr'eux avec avantage, puiſque hors St *Ephrem*, le grand *Origène* & St *Jérôme*, il n'y eut jamais aucun père de l'Egliſe qui ſût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième ſiècle, que *Raban* le maure, depuis évêque de Mayence, apprit la langue juive. Son exemple fut ſuivi de quelques autres, & alors on commença à diſputer avec les rabbins ſur le ſens des prophéties.

Raban fut étonné des blaſphèmes qu'ils prononçaient contre notre Sauveur, l'appelant *bâtard*, *impie*, *fils de Panther*,

Panther, & diſant qu'il n'eſt pas permis de prier DIEU ſans le maudire. (*c*) *Quod nulla oratio poſſet apud* DEUM *accepta eſſe niſi in ea Dominum noſtrum* JESUM-CHRISTUM *maledicant. Confitentes eum eſſe impium & filium impii, id eſt neſcio cujus æthnici quem nominant Panthera à quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations ſe trouvent en pluſieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la diſpute de *Rittangel*, dans celles de *Jechiel* & de *Nacmanides*, intitulées le Rempart de la foi; & ſurtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeſchut*.

C'eſt particulièrement dans le prétendu Rempart de la foi du rabbin *Iſaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres perſonnes.

C'eſt là qu'on aſſure que la Trinité n'eſt figurée dans aucun livre hébreu, & qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre ſainte religion. Au contraire, ils alléguent cent endroits qui, ſelon eux, diſent que la loi moſaïque doit durer éternellement.

Le fameux paſſage qui doit confondre les Juifs & faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, eſt celui d'*Iſaïe : Voici une vierge ſera enceinte, elle enfantera un fils, & ſon nom ſera Emmanuel; il mangera du beurre & du miel juſqu'à ce qu'il ſache rejeter le mal & choiſir le bien.... Et avant que l'enfant ſache rejeter le mal & choiſir le bien, la terre que tu as en déteſtation ſera abandonnée de ſes deux rois...... Et l'Eternel ſifflera aux mouches des ruiſſeaux d'Egypte, & aux abeilles qui ſont au pays d'Aſſur.... Et en ce jour-là*

(*c*) *Vangeſilius in proœmio*, pag. 53.

le Seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur, la tête & le poil des génitoires, & il achevera aussi la barbe... Et l'Eternel me dit : Prends un grand rouleau & y écris avec une touche en gros caractère, qu'on se dépêche de butiner, prenez vîte les dépouilles..... Donc je pris avec moi de fidelles témoins, savoir Urie le sacrificateur, & Zacharie fils de Jeberecia.... Et je couchai avec la prophéteffe, elle conçut & enfanta un enfant mâle; & l'Eternel me dit : Appelle l'enfant Maher-salal-has-bas. Car avant que l'enfant sache crier mon père & ma mère on enlevera la puissance de Damas, & le butin de Samarie devant le roi d'Assur.

Le rabbin *Isaac* affirme, après tous les autres docteurs de sa loi, que le mot hébreu *alma* signifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée; que *Ruth* est appelée *alma* lorsqu'elle était mère; qu'une femme adultère est quelquefois même nommée *alma;* qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Isaïe;* que son fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-salal-has-bas;* que quand ce fils mangera du beurre & du miel, les deux rois qui assiégent Jérusalem seront chassés du pays &c.

Ainsi ces interprètes aveugles de leur propre religion & de leur propre langue, combattent contre l'Eglise, & disent obstinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes; cependant ils ne se rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, & il a soutenu nos douleurs, & nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *& affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puiſſe nous paraître, ces Juifs obſtinés diſent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, & qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient perſécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon ſerviteur proſpérera, ſera honoré, & élevé très-haut.

Ils diſent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David;* que ce roi en effet proſpéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent ne proſpéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maiſon d'Iſraël & avec la maiſon de Juda.

Ils diſent que ce paſſage ne ſignifie, ſelon la lettre & ſelon le ſens, autre choſe ſinon, je renouvellerai mon pacte avec Juda & avec Iſraël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvelé ; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils ſont obſtinés.

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il ſortira pour toi un dominateur en Iſraël, & ſa ſortie eſt depuis le commencement juſqu'au jour d'à jamais.

Ils oſent nier encore que cette prophétie ſoit pour JESUS-CHRIST. Ils diſent qu'il eſt évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens; car il parle le moment d'après de l'hiſtoire de Babylone & des ſept capitaines qui élurent *Darius.* Et ſi on démontre qu'il s'agit du Meſſie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs ſe trompent groſſièrement ſur Juda qui devait être comme un lion, & qui n'a été que comme

un âne ſous les Perſes, ſous *Alexandre*, ſous les *Séleucides*, ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Arabes & ſous les Turcs.

Ils ne ſavent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, & par la *verge*, & par la *cuiſſe de Juda*. La verge n'a été dans Juda qu'un temps très-court; ils diſent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ſes phraſes, ſon néologiſme & ſon éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choſes, & qui ſe propoſe des objections très-difficiles pour n'y répondre que par du verbiage ?

Tout cela eſt donc peine perdue; & quand l'abbé *François* ferait encore un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou ſix mille volumes que nous avons ſur cette matière, nous en ſerions plus fatigués ſans avoir avancé d'un ſeul pas.

On ſe trouve donc plongé dans un chaos qu'il eſt impoſſible à la faibleſſe de l'eſprit humain de débrouiller jamais. On a beſoin, encore une fois, d'une Egliſe infaillible qui juge ſans appel. Car enfin, ſi un chinois, un tartare, un africain, réduit au malheur de n'avoir que du bon ſens, liſait toutes ces prophéties, il lui ſerait impoſſible d'en faire l'application, ni à JESUS-CHRIST, ni aux Juifs, ni à perſonne. Il ſerait dans l'étonnement, dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'aurait pas une ſeule idée diſtincte. Il ne pourrait pas faire un pas dans cet abyme; il lui faut un guide. Prenons donc l'Egliſe pour notre guide, c'eſt le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide, non-ſeulement au ſanctuaire de la vérité, mais à de bons canonicats, à de groſſes commanderies, à de très-opulentes abbayes croſſées & mitrées dont l'abbé eſt appelé *monſeigneur*

par ſes moines & par ſes payſans, à des évêchés qui vous donnent le titre de *princes ;* on jouit de la terre, & on eſt ſûr de poſſéder le ciel en propre.

PROPRIÈTÉ.

LIBERTY, *and property :* c'eſt le cri anglais. Il vaut mieux que *St George & mon droit*, *St Denis & montjoie :* c'eſt le cri de la nature.

De la Suiſſe à la Chine les payſans poſſèdent des terres en propre. Le droit ſeul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit ſi naturel.

L'avantage général d'une nation eſt celui du ſouverain, du magiſtrat & du peuple, pendant la paix & pendant la guerre. Cette poſſeſſion des terres accordées aux payſans, eſt-elle également utile au trône & aux ſujets dans tous les temps? Pour qu'elle le ſoit au trône, il faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus conſidérable & plus de ſoldats.

Il faut donc voir ſi le commerce & la population augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſſeur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon héritage que celui d'autrui. L'eſprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour ſoi & pour ſa famille avec plus de vigueur & de plaiſir que pour un maître. L'eſclave qui eſt dans la puiſſance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint ſouvent même de faire des eſclaves comme lui. Son induſtrie eſt étouffée; ſon ame abrutie : & ſes forces ne s'exercent jamais dans toute leur élaſticité. Le poſſeſſeur, au

contraire, déſire une femme qui partage ſon bonheur, & des enfans qui l'aident dans ſon travail. Son épouſe & ſes fils ſont ſes richeſſes. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant ſous les mains d'une famille laborieuſe. Le commerce général ſera augmenté. Le tréſor du prince en profitera. La campagne fournira plus de ſoldats. C'eſt donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne ſerait trois fois plus peuplée & plus riche ſi le payſan n'était pas eſclave.

Ce n'en eſt pas moins l'avantage des ſeigneurs. Qu'un ſeigneur poſſède dix mille arpens de terre cultivés par des ſerfs; dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très-faible, ſouvent abſorbé par les réparations, & réduit à rien par l'intempérie des ſaiſons. Que ſera-ce, ſi la terre eſt d'une plus vaſte étendue, & ſi le terrain eſt ingrat? il ne ſera que le maître d'une vaſte ſolitude. Il ne ſera réellement riche qu'autant que ſes vaſſaux le ſeront. Son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend juſqu'à rendre ſa terre trop peuplée, ſi le terrain manque à tant de mains laborieuſes, (au lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain) alors l'excédent des cultivateurs néceſſaires ſe répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les atteliers des artiſtes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; & la poſſeſſion des terres accordées aux cultivateurs, ſous la redevance qui enrichit les ſeigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre eſpèce de propriété non moins utile; c'eſt celle qui eſt affranchie de toute redevance, & qui ne paye que les tributs généraux impoſés par

le fouverain, pour le bien & le maintien de l'Etat. C'eft cette propriété qui a contribué furtout à la richeffe de l'Angleterre, de la France & des villes libres d'Allemagne. Les fouverains qui affranchirent les terrains dont étaient compofés leurs domaines, en recueillirent d'abord un grand avantage; puifqu'on acheta chèrement ces franchifes : & ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand, furtout en Angleterre & en France, par les progrès de l'induftrie & du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au feizième fiècle, lorfqu'on affranchit les terres dépendantes de l'Eglife & des moines. C'était une chofe bien odieufe, bien préjudiciable à un Etat, de voir des hommes voués par leur inftitut à l'humilité & à la pauvreté, devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de fervice, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres aviliffait la nature humaine. Leurs richeffes particulières appauvriffaient le refte du royaume. L'abus a été détruit; & l'Angleterre eft devenue riche.

Dans tout le refte de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne fe font accrues & embellies, que quand les ferfs de la couronne & de l'Eglife ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit foigneufement remarquer, c'eft que fi l'Eglife y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné l'extenfion de fes droits légitimes : car l'Eglife, dont la première inftitution eft d'imiter fon légiflateur humble & pauvre, n'eft point faite originairement pour s'engraiffer du fruit

des travaux des hommes; & le ſouverain, qui repréſente l'Etat, doit économiſer le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'Etat même & pour la ſplendeur du trône. Par-tout où le peuple travaille pour l'Egliſe l'Etat eſt pauvre: par-tout où le peuple travaille pour lui & pour le ſouverain, l'Etat eſt riche.

C'eſt alors que le commerce étend par-tout ſes branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce ſe forment. Le ſouverain trouve, dans les temps difficiles, des reſſources auparavant inconnues. Ainſi dans les Etats autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ſes ſujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arracher par la force, quand les peuples croupiſſaient dans la ſervitude.

Tous les payſans ne ſeront pas riches; & il ne faut pas qu'ils le ſoient. On a beſoin d'hommes qui n'aient que leurs bras, & de la bonne volonté. Mais ces hommes mêmes, qui ſemblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils ſeront libres de vendre leur travail à qui voudra le mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'eſpérance certaine d'un juſte ſalaire les ſoutiendra. Ils éleveront avec gaieté leur famille dans leurs métiers laborieux & utiles. C'eſt ſurtout cette claſſe d'hommes ſi mépriſables aux yeux des puiſſans, qui fait la pépinière des ſoldats. Ainſi, depuis le ſceptre juſqu'à la faux & à la houlette, tout s'anime, tout proſpère, tout prend une nouvelle force par ce ſeul reſſort.

Après avoir vu s'il eſt avantageux à un Etat que les cultivateurs ſoient propriétaires, il reſte à voir juſqu'où cette conceſſion peut s'étendre. Il eſt arrivé dans plus

d'un royaume, que le ſerf affranchi étant devenu riche par ſon induſtrie, s'eſt mis à la place de ſes anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne nobleſſe a été avilie; & la nouvelle n'a été qu'enviée & mépriſée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont ſouffert ces uſurpations, ont été le jouet des nations qui ſe ſont préſervées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait; ils évitent le mal où il eſt tombé.

Il eſt ſi aiſé d'oppoſer le frein des lois à la cupidité & à l'orgueil des nouveaux parvenus; de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter; de leur interdire l'acquiſition des grandes terres ſeigneuriales; (1) que jamais un gouvernement ferme & ſage ne pourra ſe repentir d'avoir affranchi la ſervitude & d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal, que lorſque ce bien eſt pouſſé à un excès vicieux, & alors il ceſſe d'être bien. Les exemples des autres nations avertiſſent; & c'eſt ce qui fait que les peuples qui ſont policés les derniers, ſurpaſſent ſouvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

(1) Ces deux dernières lois ſeraient injuſtes. Mais ſi on voulait s'oppoſer à la trop grande inégalité des richeſſes, & qu'on n'eût ni aſſez de courage, ni une politique aſſez éclairée, pour abolir abſolument les ſubſtitutions & les droits d'aîneſſe, on pourrait reſtreindre ce privilége aux fiefs poſſédés par la nobleſſe ancienne ou titrée. Ce ſerait du moins agir conſéquemment d'après un principe vicieux à la vérité, celui de favoriſer les diſtinctions entre les états.

PROVIDENCE.

J'ETAIS à la grille lorſque ſœur *Feſſue* diſait à ſœur *Confite :* La Providence prend un ſoin viſible de moi : vous ſavez comme j'aime mon moineau ; il était mort, ſi je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir ſa guériſon. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la ſainte Vierge.

Un métaphyſicien lui dit : Ma ſœur, il n'y a rien de ſi bon que des *Ave Maria*, ſurtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il eſt ; ſongez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de ſeize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre deſquels il a placé le ſoleil qui eſt auſſi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliars de milliars d'autres ſoleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses lois immuables & ſon concours éternel font mouvoir la nature entière : tout eſt lié à ſon trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de ſa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de ſœur *Feſſue* un inſtant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois poſées de toute éternité par le grand-être ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau DIEU, un nouvel ordre de choſes.

SOEUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU faſſe ſi peu de cas de ſœur *Feſſue* ?

LE METAPHYSICIEN.

Je ſuis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, ſont deſtinés à ſubſiſter un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SOEUR FESSUE.

S'il eſt ainſi, j'étais prédeſtinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE METAPHYSICIEN.

Oui; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de ſon terme. La conſtitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point; que cet oiſeau né comme vous par l'action irréſiſtible des lois générales, ayant été malade ſe porterait mieux; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions enſemble cette converſation.

SOEUR FESSUE.

Monſieur, ce diſcours ſent l'héréſie. Mon confeſſeur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE METAPHYSICIEN.

Je crois la Providence générale, ma chère ſœur, celle dont eſt émanée de toute éternité la loi qui règle toute choſe, comme la lumière jaillit du ſoleil; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change

l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SOEUR FESSUE.

Mais pourtant, ſi mon confeſſeur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours ſes volontés en faveur des ames dévotes?

LE METAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtiſe qu'un confeſſeur de filles puiſſe dire à un homme qui penſe.

SOEUR FESSUE.

Mon confeſſeur une bête! ſainte Vierge *Marie!*

LE METAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourrait juſtifier que par une bêtiſe énorme, les faux principes qu'il vous a inſinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SOEUR FESSUE.

Ouais! j'y penſerai; cela mérite réflexion.

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE ſuppoſe que celui qui lira cet article eſt convaincu que ce monde eſt formé avec intelligence & qu'un peu d'aſtronomie & d'anatomie ſuffiſent pour faire admirer cette intelligence univerſelle & ſuprême.

Encore une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il ſavoir par lui-même ſi cette intelligence eſt toute-puiſſante; c'eſt-à-dire infiniment puiſſante?

A-t-il la moindre notion de l'infini, pour comprendre ce que c'eſt qu'une puiſſance infinie?

Le célébre hiſtorien philoſophe *David Hume* dit: (*a*) „ Un poids de dix onces eſt enlevé dans la balance „ par un autre poids; donc cet autre poids eſt de plus „ de dix onces; mais on ne peut apporter de raiſon „ pourquoi il doit être de cent. „

On peut dire de même: Tu reconnais une intelligence ſuprême aſſez forte pour te former, pour te conſerver un temps limité, pour te récompenſer, pour te punir. En ſais-tu aſſez pour te démontrer qu'elle peut davantage?

Comment peux-tu te prouver par ta raiſon que cet être peut plus qu'il n'a fait?

La vie de tous les animaux eſt courte. Pouvait-il la faire plus longue?

Tous les animaux ſont la pâture les uns des autres ſans exception: tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former ſans détruire?

Tu ignores quelle eſt ſa nature. Tu ne peux donc ſavoir ſi ſa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choſes qu'il a faites.

Ce globe n'eſt qu'un vaſte champ de deſtruction & de carnage. Ou le grand-être a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres ſenſibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu & s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfeſant; mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiſſance très-grande, circonſcrite par ſa nature dans ſes limites.

Qu'elle ſoit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eſt indifférent à un ſujet que ſon maître poſſède cinq

(*a*) *Particular providence*, pag. 359.

cents lieues de terrain ou cinq mille, il n'en eſt ni plus ni moins ſujet.

Lequel ſerait plus injurieux à cet être ineffable de dire : Il a fait des malheureux ſans pouvoir s'en diſpenſer, ou il les a faits pour ſon plaiſir ?

Pluſieurs ſectes le repréſentent comme cruel ; d'autres, de peur d'admettre un DIEU méchant, ont l'audace de nier ſon exiſtence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement la néceſſité de ſa nature & celle des choſes ont tout déterminé ?

Le monde eſt le théâtre du mal moral & du mal phyſique ; on ne le ſent que trop : & le Tout eſt bien de *Shaftesbury*, de *Bolingbroke* & de *Pope*, n'eſt qu'un paradoxe de bel eſprit, une mauvaiſe plaiſanterie.

Les deux principes de *Zoroaſtre* & de *Manès*, tant reſſaſſés par *Bayle*, ſont une plaiſanterie plus mauvaiſe encore. Ce ſont, comme on l'a déjà obſervé, les deux médecins de *Molière*, dont l'un dit à l'autre : Paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée. Le manichéiſme eſt abſurde ; & voilà pourquoi il a eu un ſi grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* ſur les manichéens & ſur les pauliciens. C'eſt de la controverſe ; j'aurais voulu de la pure philoſophie. Pourquoi parler de nos myſtères à *Zoroaſtre ?* Dès que vous oſez traiter nos myſtères, qui ne veulent que de la foi & non du raiſonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie ſcolaſtique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroaſtre*.

Pourquoi diſcuter avec *Zoroaſtre* le péché originel ? il n'en a jamais été queſtion que du temps de S[t] *Auguſtin*.

Zoroastre ni aucun législateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous disputez avec *Zoroastre*, mettez sous la clef l'ancien & le nouveau Testament qu'il ne connaissait pas ; & qu'il faut révérer sans vouloir les expliquer.

Qu'aurais-je donc dit à *Zoroastre?* ma raison ne peut admettre deux dieux qui se combattent ; cela n'est bon que dans un poëme où *Minerve* se querelle avec *Mars*. Ma faible raison est bien plus contente d'un seul grand-être, dont l'essence était de faire, & qui a fait tout ce que sa nature lui a permis, qu'elle n'est satisfaite de deux grands-êtres, dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une seule des lois astronomiques & physiques du bon principe *Oromase;* tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puissance que sur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oromase* dans ses belles & grandes provinces de tant de soleils & d'étoiles. Je ne me serais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village : mais d'où savons-nous que ce mal n'était pas inévitable?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers; mais 1°. savez-vous, par exemple, si cette puissance s'étend jusqu'à prévoir l'avenir? Vous l'avez assuré mille fois; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver, ni le comprendre. Vous ne pouvez savoir comment un être quelconque voit ce qui n'est pas. Or l'avenir n'est pas; donc nul être ne peut le voir.

Vous vous réduifez à dire qu'il prévoit; mais prévoir c'eft conjecturer. (*b*)

Or un DIEU qui, felon vous, conjecture, peut fe tromper. Il s'eft réellement trompé dans votre fyftème; car s'il avait prévu que fon ennemi empoifonnerait ici-bas toutes fes œuvres, il ne les aurait pas produites; il ne fe ferait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en difant qu'il a fait tout par la néceffité de fa nature, que vous ne lui en faites en lui fufcitant un ennemi qui défigure, qui fouille, qui détruit ici-bas toutes fes œuvres?

3°. Ce n'eft point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliars de mondes où la mort & le mal n'habitent point, il a fallu que le mal & la mort habitaffent dans celui-ci.

4°. Ce n'eft point rabaiffer DIEU que de dire qu'il ne pouvait former l'homme fans lui donner de l'amour-propre; que cet amour-propre ne pouvait le conduire fans l'égarer prefque toujours; que fes paffions font néceffaires, mais qu'elles font funeftes; que la propagation ne peut s'exécuter fans défirs; que ces défirs ne peuvent animer l'homme fans querelles; que ces querelles amènent néceffairement des guerres, &c.

5°. En voyant une partie des combinaifons du règne végétal, animal & minéral, & ce globe percé par-tout comme un crible d'où tant d'exhalaifons s'échappent en foule; quel fera le philofophe affez hardi ou le fcolaftique affez imbécille pour voir

(*b*) C'eft le fentiment des fociniens.

clairement

clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmosphère, la violence des vents, les pestes, & tous les fléaux destructeurs ?

6°. Il faut être bien puissant, bien fort, bien industrieux, pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, & produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un seul coup, non-seulement les taureaux & les lions, mais encore pour se tuer les uns les autres. Il faut être très-puissant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches; mais ce n'est pas être tout-puissant, infiniment puissant.

7°. Si le grand Etre avait été infiniment puissant, il n'y a nulle raison pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux sensibles infiniment heureux ; il ne l'a pas fait, donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philosophes ont échoué contre l'écueil du mal physique & moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés & finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire *tout est bien;* nous disons tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il souvent dans le sein de sa mère ? Pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître, est-il réservé à des tourmens aussi longs que sa vie, terminés par une mort affreuse ?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle été empoisonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Amérique ? Pourquoi depuis le septième siècle de notre ère vulgaire, la petite vérole emporte-t-elle la huitième partie du

genre-humain ? Pourquoi de tout temps les vessies ont-elles été sujettes à être des carrières de pierres ? Pourquoi la peste, la guerre, la famine & l'inquisition ? Tournez-vous de tous les sens, vous ne trouverez d'autre solution, sinon que tout a été nécessaire.

Je parle ici aux seuls philosophes & non pas aux théologiens. Nous savons que la foi est le fil du labyrinthe. Nous savons bien que la chute d'*Adam* & d'*Eve*, le péché originel, la puissance immense donnée aux diables, la prédilection accordée par le grand Etre au peuple juif, & le baptême substitué à l'amputation du prépuce sont les réponses qui éclaircissent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroastre* & non contre l'université de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous soumettons dans tous nos articles. (Voyez les Lettres de *Memmius* à *Cicéron*, & répondez-y, si vous pouvez.)

PUISSANCE.

Les deux Puissances.

SECTION PREMIERE.

QUICONQUE tient le sceptre & l'encensoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le sens commun : mais s'il n'a à faire qu'à des imbécilles, à des espèces de sauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier*, que son maître

rencontra un jour dans un carrefour de Déli, haranguant la populace & lui vendant de l'orviétan. Quoi! *Lapierre*, lui dit *Bernier*, tu es devenu médecin? Oui, Monsieur, lui répondit le cocher; tel peuple, tel charlatan.

Le daïri des Japonais, le dalai-lama du Thibet auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même, avec son *Egérie*, aurait fait la même réponse à *Bernier*. *Melchisédech* était probablement dans le cas, aussi-bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troisième chant de l'Enéide.

> *Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,*
> *Vittis & sacrâ redimitus tempora lauro.*

Je ne sais quel translateur du seizième siècle, a translaté ainsi ces vers de *Virgile*.

> Anius qui fut roi tout ainsi qu'il fut prêtre,
> Mange à deux rateliers, & doublement est maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'île de Délos, très-chétif royaume, qui, après celui de *Melchisédech* & d'*Ivetot*, était un des moins considérables de la terre; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation : il suffit d'un saint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs allemands sont plus puissans qu'*Anius*, & ont comme lui le droit de mitre & de couronne, quoique subordonné, du moins en apparence, à l'empereur romain, qui n'est que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du sacerdoce & la plénitude de la royauté constituent

la puiſſance la plus pleine qu'on puiſſe imaginer ; c'eſt Rome moderne.

Le pape eſt regardé dans la partie de l'Europe catholique, comme le premier des rois & le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *païenne ; Jules-Céſar* était à la fois grand-pontife, dictateur, guerrier, vainqueur, très-éloquent, très-galant, en tout le premier des hommes, & à qui nul moderne n'a pu être comparé, excepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre poſſède à peu près les mêmes dignités que le pape en qualité de chef de l'Egliſe.

L'impératrice de Ruſſie eſt auſſi maîtreſſe abſolue de ſon clergé dans l'empire le plus vaſte qui ſoit ſur la terre. L'idée qu'il peut exiſter deux puiſſances oppoſées l'une à l'autre dans un même Etat, y eſt regardée par le clergé même, comme une chimère auſſi abſurde que pernicieuſe.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Ruſſie, *Catherine II*, daigna m'écrire au mont Krapac, le 22 auguſte 1765, & dont elle m'a permis de faire uſage dans l'occaſion.

„ Des capucins qu'on tolère à Moſcou, (car la „ tolérance eſt générale dans cet empire, il n'y a que „ les jéſuites qui n'y ſont pas ſoufferts,) (1) s'étant „ opiniâtrés cet hiver à ne pas vouloir enterrer un „ français qui était mort ſubitement, ſous prétexte „ qu'il n'avait pas reçu les ſacremens ; *Abraham Chaumeix* „ fit un factum contr'eux, pour leur prouver qu'ils „ devaient enterrer un mort ; mais ce factum, ni deux

(1) On a commencé à les y ſouffrir depuis qu'ils ont été détruits par le pape ; parce qu'ils ne peuvent plus être dangereux.

„ réquifitions du gouverneur ne purent porter ces „ pères à obéir. A la fin, on leur fit dire de choifir, „ ou de paffer la frontière, ou d'enterrer ce français : „ ils partirent, & j'envoyai d'ici des auguftins plus „ dociles, qui voyant qu'il n'y avait pas à badiner, „ firent tout ce qu'on voulut.

„ Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Ruffie qui „ devient raifonnable ; il s'oppofe à la perfécution. „ S'il prenait de l'efprit, il ferait croire les miracles „ aux plus incrédules ; mais tous les miracles du „ monde n'effaceront pas fa honte d'avoir été le „ délateur de l'Encyclopédie.

. . . .

. . . .

„ Les fujets de l'Eglife fouffrant des vexations „ fouvent tyranniques, auxquelles les fréquens chan- „ gemens de maîtres contribuaient beaucoup, fe „ révoltèrent vers la fin du règne de l'impératrice „ *Elifabeth*, & ils étaient à mon avènement plus de „ cent mille en armes. C'eft ce qui fit qu'en 1762 „ j'exécutai le projet de changer entièrement l'admi- „ niftration des biens du clergé, & de fixer fes revenus. „ *Arfène*, évêque de Roftou, s'y oppofa, pouffé par „ quelques-uns de fes confrères, qui ne trouvèrent pas „ à propos de fe nommer. Il envoya deux mémoires „ où il voulait établir le principe abfurde des deux „ puiffances. Il avait déjà fait cette tentative du temps „ de l'impératrice *Elifabeth* ; on s'était contenté de lui „ impofer filence : mais fon infolence & fa folie „ redoublant, il fut jugé par le métropolitain de „ Novogorod & par le fynode entier, condamné

„ comme fanatique, coupable d'une entreprise contraire „ à la foi orthodoxe autant qu'au pouvoir souverain ; „ déchu de sa dignité & de la prêtrise, & livré au bras „ séculier. Je lui fis grâce, & je me contentai de le „ réduire à la condition de moine. „

Telles sont ses propres paroles ; il en résulte qu'elle sait soutenir l'Eglise & la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

„ La tolérance est établie chez nous ; elle fait loi „ de l'Etat ; il est défendu de persécuter. Nous avons, „ il est vrai, des fanatiques, qui faute de persécution „ se brûlent eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays „ en fesaient autant, il n'y aurait pas grand mal, le „ monde en serait plus tranquille, & *Calas* n'aurait „ pas été roué. „

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager & vain, qu'on désavoue ensuite dans la pratique, ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent & qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

„ Dans un grand empire, qui étend sa domination „ sur autant de peuples divers qu'il y a de différentes „ croyances parmi les hommes, la faute la plus nuisible serait l'intolérance. „

Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du Nord la perſécution & l'eſclavage. Tandis que dans le Midi....

(*a*) Jugez après cela, Monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante; mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à peu près ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucaſe vers les Alpes & les Pyrenées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées pour renverſer le tribunal de l'inquiſition, tribunal plus horrible que les ſacrifices de ſang humain tant reprochés à nos pères!

Enfin, ce génie ſupérieur veut faire entendre à ſes voiſins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphyſiques inintelligibles, qui ſont les filles de l'abſurdité, ſont les mères de la diſcorde; & que l'Egliſe au lieu de dire : Je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement : J'apporte la paix & non le glaive. Auſſi l'impératrice ne veut-elle

(*a*) Ceci eſt tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac, dans laquelle ſe trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.

tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diſſidens.

SECTION II.

Converſation du révérend père Bouvet, miſſionnaire de la compagnie de JÉSUS, *avec l'empereur Cam-hi, en préſence de frère Attiret jéſuite, tirée des mémoires ſecrets de la miſſion, en* 1772.

PERE BOUVET.

OUI, ſacrée majeſté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiſer par moi comme je l'eſpère, vous ſerez ſoulagé de la moitié du fardeau immenſe qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'*Atlas* qui portait le ciel ſur ſes épaules. *Hercule* le ſoulagea & porta le ciel. Vous êtes l'*Atlas*, & *Hercule* eſt le pape. Il y aura deux puiſſances dans votre empire. Notre bon *Clément XI* ſera la première. Ainſi vous goûterez le plus grand des biens; celui d'être oiſif pendant votre vie, & d'être ſauvé après votre mort.

L'EMPEREUR.

Vraiment je ſuis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine: mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à ſix mille lieues de chez lui?

PERE BOUVET.

Rien n'eſt plus aiſé, ſacrée majeſté impériale. Nous ſommes ſes vicaires apoſtoliques; il eſt vicaire de DIEU, ainſi vous ſerez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaisir! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire? car toute peine vaut salaire.

PERE BOUVET.

Notre vice-Dieu est si bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cents cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine, de l'empire de Perse, de celui de Turquie.

PERE BOUVET.

Pas encore; mais cela viendra grâce à DIEU & à nous.

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres?

PERE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de *Cailus* mon compatriote, tout ce que je.... c'est pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi ſi vos princes chrétiens d'Europe payent à votre Italien à proportion de ma taxe?

PERE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe s'eſt ſéparée de lui & ne le paye point : l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me diſiez ces jours paſſés qu'il était maître d'un aſſez joli pays.

PERE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu; il eſt en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme! il ne ſait pas faire cultiver ſa terre & il prétend gouverner les miennes!

PERE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'eſt-à-dire, dans un de nos ſénats de prêtres, qui ſe tenait dans une ville nommée Conſtance, notre ſaint père fit propoſer une taxe nouvelle pour ſoutenir ſa dignité. L'aſſemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer ſon domaine; mais il s'en donna bien de garde; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-ſeulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même; & je doute fort que ce ſoit pour lui.

PERE BOUVET.

Ah! ſainte vierge *Marie*, je ſuis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vîte, j'ai été trop indulgent.

FRERE ATTIRET A FRERE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il eſt, avait plus d'eſprit que vous & moi.

PURGATOIRE.

IL eſt aſſez ſingulier que les Egliſes proteſtantes ſe ſoient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il eſt bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts ; mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'eſt que ce fut le pape *Jean XVI* qui inſtitua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième ſiècle. De cela ſeul je conclus qu'on priait pour eux auparavant ; car ſi on ſe mit à prier pour tous, il eſt à croire qu'on priait déjà pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les ſaints que parce qu'on avait long-temps auparavant fêté pluſieurs bienheureux. La différence entre la touſſaint & la fête des morts, c'eſt qu'à la première nous invoquons, & à la ſeconde nous ſommes invoqués ; à la première nous nous recommandons à tous les heureux, & à la ſeconde les malheureux ſe recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans ſavent comment cette fête fut inſtituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire allemand. Faut-il redire „ que *St Odilon* „ abbé de Cluni était coutumier de délivrer beau- „ coup d'ames du purgatoire par ſes meſſes & par ſes „ prières ; & qu'un jour un chevalier ou un moine „ revenant de la terre-ſainte, fut jeté par la tempête „ dans une petite île où il rencontra un ermite, „ lequel lui dit qu'il y avait là auprès de grandes „ flammes & furieux incendies, où les trépaſſés étaient „ tourmentés, & qu'il entendait ſouvent les diables „ ſe plaindre de l'abbé *Odilon* & de ſes moines qui „ délivraient tous les jours quelque ame ; qu'il fallait „ prier *Odilon* de continuer, afin d'accroître la joie „ des bienheureux au ciel, & la douleur des diables „ en enfer. „

C'eſt ainſi que frère *Girard* jéſuite raconte la choſe dans ſa Fleur des ſaints, (*a*) d'après frère *Ribadeneira. Fleuri* diffère un peu de cette légende, mais il en a conſervé l'eſſentiel.

Cette révélation engagea *St Odilon* à inſtituer dans Cluni la fête des trépaſſés, qui enſuite fut adoptée par l'Egliſe.

C'eſt depuis ce temps que le purgatoire valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'eſt en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean* ce grand terrien, ſurnommé *ſans terre*, en ſe déclarant homme-lige du pape *Innocent III*, & en lui ſoumettant ſon royaume, obtint la délivrance d'une ame de ſes parens qui était excommuniée ; *pro mortuo excommunicato pro quo ſupplicant conſanguinei.*

(*a*) Tom. II, pag. 445.

La chancellerie romaine eut même ſon tarif pour l'abſolution des morts ; & il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque meſſe qu'on diſait au quatorzième ſiècle & au quinzième, pour ſix liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié ſur terre ; mais non pas ſous terre. On leur courait ſus comme à des ſcélérats qui oſaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il eſt à remarquer que quand le pape veut bien vous remettre cinq ou ſix cents ans de purgatoire, il vous fait grâce de ſa pleine puiſſance ; *pro poteſtate à Deo acceptâ concedit.*

De l'antiquité du purgatoire.

On prétend que le purgatoire était de temps immémorial reconnu par le fameux peuple juif ; & on ſe fonde ſur le ſecond livre des Machabées, qui dit expreſſément, „ qu'ayant trouvé ſous les habits des Juifs „ (au combat d'Odollam) des choſes conſacrées aux „ idoles de Jamnia, il fut manifeſte que c'était pour „ cela qu'ils avaient péri ; & ayant fait une quête de „ douze mille dragmes d'argent, (*b*) lui qui penſait „ bien & religieuſement de la réſurrection, les envoya „ à Jéruſalem pour les péchés des morts. „

Comme nous nous ſommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques & des incrédules, afin de les confondre par leurs propres ſentimens ; nous rapporterons ici leurs difficultés ſur les douze mille francs envoyés par *Judas*, & ſur le purgatoire.

(*b*) Liv. II, ch. XII, v. 42, 43 & ſuivans.

Ils disent

1°. Que douze mille francs de notre monnaie étaient beaucoup pour *Judas*, qui soutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jérusalem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore question de résurrection dans ces temps-là, qu'il est reconnu que cette question ne fut agitée chez les Juifs que du temps de *Gamaliel*, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (*)

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le Décalogue, le Lévitique & le Deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer; il était impossible à plus forte raison qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Machabées sont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Machabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous?

Origène déclare formellement que l'histoire des Machabées est à rejeter. S[t] *Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée, tenu en 367, ne les admit point parmi les livres canoniques; les *Athanases*, les *Cyrilles*, les *Hilaires* les rejettent.

(*) Voyez le Talmud, tome II.

Les raiſons pour traiter ces livres de romans, & de très-mauvais romans, ſont les ſuivantes.

L'auteur ignorant commence par la fauſſeté la plus reconnue de tout le monde. Il dit : (*c*) *Alexandre appela les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, & il leur partagea ſon royaume tandis qu'il vivait encore.*

Un menſonge auſſi ſot & auſſi groſſier ne peut venir d'un écrivain ſacré & inſpiré.

L'auteur des Machabées, en parlant d'*Antiochus Epiphane*, dit : *Antiochus marcha vers Elimaïs ; il voulut la prendre & la piller*, (*d*) *& il ne le put, parce que ſon diſcours avait été ſu des habitans ; & ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une triſteſſe grande, & retourna en Babylone. Et lorſqu'il était encore en Perſe, il apprit que ſon armée en Juda avait pris la fuite....... & il ſe mit au lit, & il mourut l'an* 149.

Le même auteur (*e*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphane* voulut piller Perſépolis, & non pas Elimaïs ; qu'il tomba de ſon chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au Dieu des Juifs, qu'il voulut ſe faire juif : & c'eſt là qu'on trouve ce verſet que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis : *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus*, le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phraſe eſt bien juive ; mais il n'eſt pas permis à un auteur inſpiré de ſe contredire ſi indignement.

(*c*) Liv. I, chap. II, v. 7.

(*d*) Chap. VI, v. 3 & ſuiv.

(*e*) Liv. II, chap. IX.

Ce n'eſt pas tout ; voici bien une autre contradiction & une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphane* d'une troiſième façon ; (*f*) on peut choiſir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuſer cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator ;* mais ni *Epiphane* ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*g*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, & qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes & la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit priſonnier *Henri VIII*, & qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'eſt inſulter le Saint-Eſprit d'imaginer qu'il ait dicté des abſurdités ſi dégoûtantes.

Le même auteur dit (*h*) que les Romains avaient conquis les Galates ; mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un ſiècle après le temps où l'on ſuppoſe qu'il a écrit ; & il en eſt ainſi de preſque tous les livres juifs, à ce que diſent les incrédules.

Le même auteur dit (*i*) que les Romains nommaient tous les ans un chef du ſénat. Voilà un homme bien inſtruit ! il ne ſavait pas ſeulement que Rome avait deux conſuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, diſent les incrédules, à ces rapſodies de contes puérils, entaſſés ſans ordre & ſans choix par les plus ignorans & les plus imbécilles des hommes ? Quelle honte de les croire ! quelle barbarie de cannibales d'avoir perſécuté des hommes ſenſés pour les forcer à faire

(*f*) Liv. I ; chap. I, v. 12.
(*g*) Liv. I, chap. VIII, v. 7 & 8.
(*h*) Liv. I, chap. VIII, v. 2 & 3.
(*i*) Liv. I, ch. VIII, v. 15 & 16.

ſemblant

ſemblant de croire des pauvretés pour leſquelles ils avaient le plus profond mépris ! Ainſi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponſe eſt que quelques mépriſes, qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très-vrai ; que le St Eſprit a inſpiré l'auteur & non les copiſtes ; que ſi le concile de Laodicée a rejeté les Machabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites ; qu'ils ſont reçus dans toute l'Egliſe romaine, & que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

De l'origine du purgatoire.

IL eſt certain que ceux qui admîrent le purgatoire dans la primitive Egliſe, furent traités d'hérétiques ; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadaron.* (*k*)

St Auguſtin condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les ſimoniens & les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens ?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le ſixième chant de *Virgile*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que *Virgile* peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

(*k*) Liv. des Héréſies, chap. XXII.

Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

L'abbé *Pellegrin* traduit ainſi ces vers :

On voit ces purs eſprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes;
C'eſt ainſi qu'on nettoie & qu'on purge les ames.

Et ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt que le pape *Grégoire* ſurnommé *le grand*, non-ſeulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ſes dialogues il introduit pluſieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans ſon Phédon; & il eſt aiſé de ſe convaincre, par la lecture du *Mercure Triſmégiſte*, que *Platon* avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela eſt bien récent, tout cela eſt d'hier en comparaiſon des anciens brachmanes. Ce ſont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent auſſi la révolte & la chute des génies, des animaux céleſtes. (*)

C'eſt dans leur Shaſta, ou Shaſtabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles dont on copia l'hiſtoire chez les Juifs, du temps du rabbin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'Eternel & par ſon fils, à mille ans de purgatoire; après quoi DIEU leur pardonna & les fit hommes. Nous vous l'avons déjà

(*) Voyez l'article *Brachmanes*.

dit, mon cher lecteur ; nous vous avons déjà représenté que les brachmanes trouvèrent l'éternité des supplices trop dure ; car enfin l'éternité est ce qui ne finit jamais. Les brachmanes pensaient comme l'abbé de *Chaulieu.*

» Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
» Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
» Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
» Pussent être l'objet de tes sévérités ;
» Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
» Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Fin du Tome sixième.

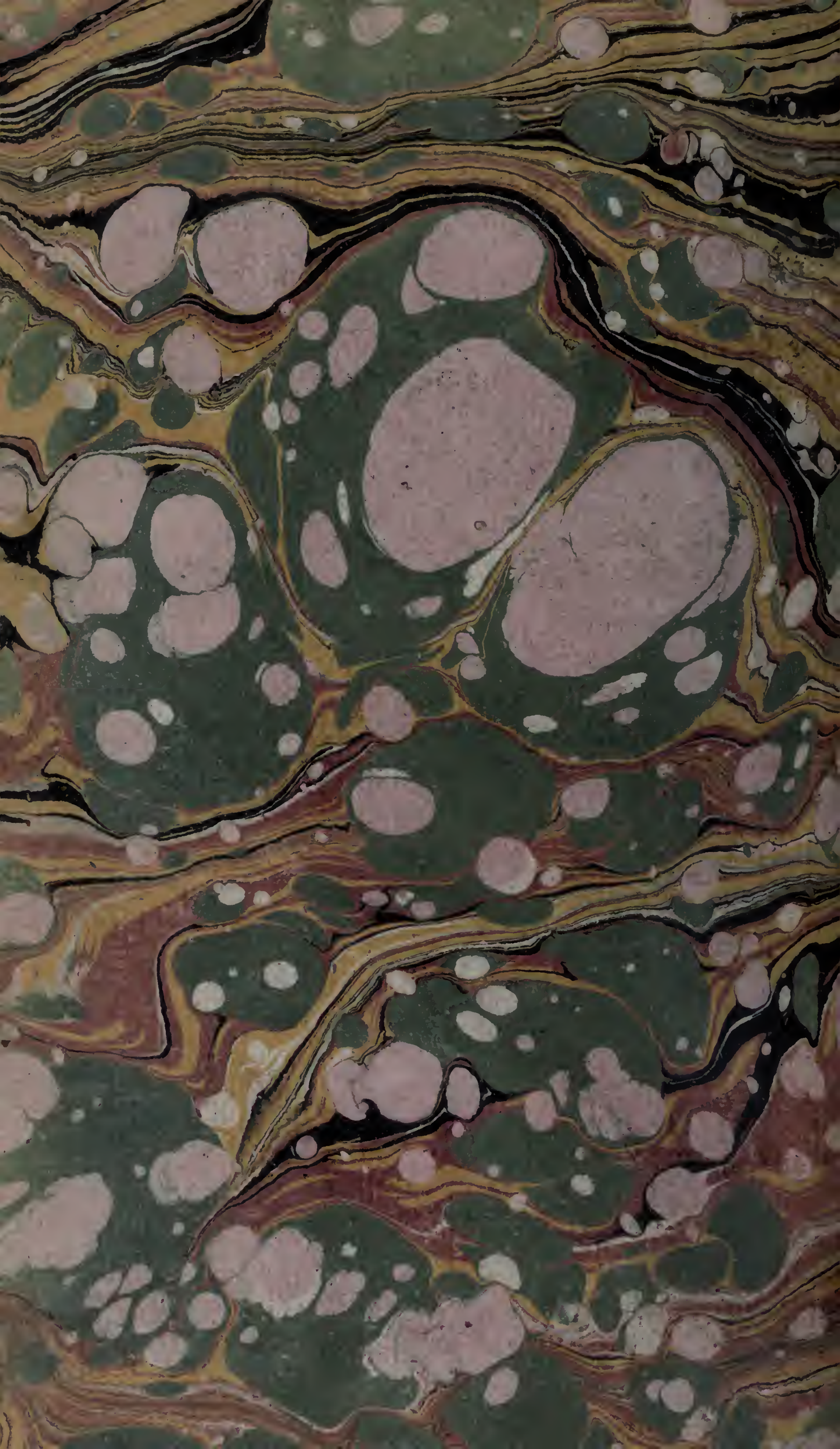
TABLE

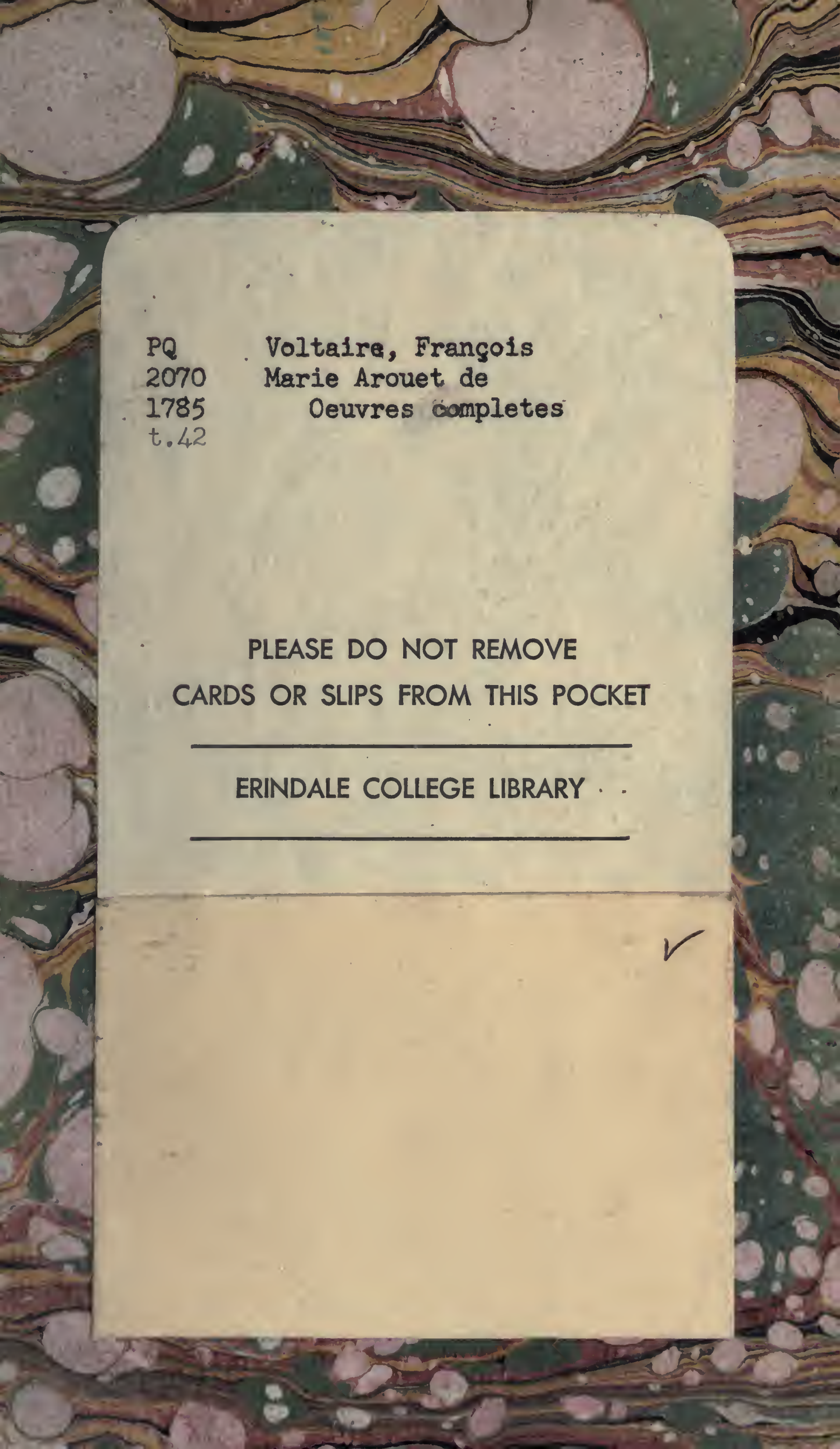
DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PLAGIAT.

Fin de la table du ſixième volume.




PQ Voltaire, François
2070 Marie Arouet de
1785 Oeuvres completes
t.42
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

